ISLAM D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Joseph Chelhod

et un groupe d'auteurs

L'Arabie du Sud

histoire et civilisation

1

le peuple yéménite et ses racines

Maisonneuve & Larose

L'ARABIE DU SUD

HISTOIRE ET CIVILISATION

TOME I

LE PEUPLE YEMENITE
ET SES RACINES

ISLAM D'HIER ET D'AUJOURD'HUI
Collection dirigée par A.M. Turki
21

L'ARABIE DU SUD

HISTOIRE ET CIVILISATION

TOME I

LE PEUPLE YEMENITE
ET SES RACINES

par Joseph CHELHOD
et
R. de BAYLE des HERMENS, A.F.L. BEESTON, G. GARBINI,
H. LABROUSSE, P. MARTHELOT, L. RICCI,
P. RICHARD, Ch. ROBIN, M. RODINSON

Ouvrage publié avec le concours de
l'Institut du Monde Arabe

1984

Editions G.-P. Maisonneuve et Larose
15, rue Victor-Cousin
75005 - PARIS

ISLAM D'HIER ET D'AUJOURD'HUI
Collection dirigée par A.M. Turki

1. **La Civilisation arabe en Espagne**, par E. LEVI-PROVENÇAL. *(Epuisé)*
2. **Séville musulmane au début du XII[e] siècle**, par E. LEVI-PROVENÇAL. *(Epuisé)*
3. **Introduction au Coran**, par R. BLACHERE.
4. et 5. **Le Coran. Traduction selon un essai de reclassement des sourates**, par R. BLACHERE. *(Epuisé)*
6. **La Littérature arabe, des origines à l'époque de la dynastie umayyade**, par C.-A. NALLINO, traduit par Ch. PELLAT. *(Epuisé)*
7. **Islam d'Occident**, par E. LEVI-PROVENÇAL. *(Epuisé)*
8. **Les Tendances modernes de l'Islam**, par H.-A.-R. GIBB, traduit par B. VERNIER. *(Epuisé)*
9. **L'Evolution de l'Egypte (1924-1950)**, par M. COLOMBE
10. **Le Livre des Avares de Gahiz**, traduit par Ch. PELLAT. *(Epuisé)*
11. **Le Commentaire coranique du Manar. Tendances modernes de l'exégèse coranique**, par J. JOMIER. *(Epuisé)*
12. **Introduction à la Sociologie de l'Islam**, par J. CHELHOD. *(Epuisé)*
13. **Les Structures du sacré chez les Arabes**, par J. CHELHOD. *(Epuisé)*
14. **L'Ethique sexuelle de l'Islam**, par G.-H. BOUSQUET. *(Epuisé)*
15. **Histoire de la littérature romanesque de l'Egypte moderne**, par N. TOMICHE.
16. **Théologiens et juristes de l'Espagne musulmane (Aspects polémiques)**, par A. M. TURKI.
17. **Lectures du Coran**, par M. ARKOUN.
18. **Le Cid, personnage historique et littéraire**, par M. de EPALZA et S. GUELLOUZ.
19. **Arabisation et politique linguistique au Maghreb**, par G. GRANDGUILLAUME.
20. **Introduction au droit musulman**, par J. SCHACHT, traduit par P. KEMPF et A.-M. TURKI.
21. **L'Arabie du Sud, histoire et civilisation**, (tome I : le Peuple yéménite et ses racines), par J. CHELHOD *et alii.*
22. **L'Arabie du Sud, histoire et civilisation,** (Tome II : la Société yéménite, de l'Hégire aux idéologies modernes), par J. CHELHOD *et alii.*

L'ARABIE DU SUD

histoire et civilisation

Tome I : **Le Peuple yéménite et ses racines**
Tome II : **La Société yéménite, de l'Hégire aux idéologies modernes**
Tome III : **Culture et institutions du Yémen**

©G.-P. MAISONNEUVE ET LAROSE, 1984

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2.7068.0853.5 (Edition complète)
2.7068.0854.3 (tome I)

PREFACE

CONNAISSANCE ET IGNORANCE DE L'ARABIE DU SUD

(Joseph CHELHOD)

Il existe peu de régions du globe qui n'aient été explorées, et bien rares sont les contrées susceptibles d'offrir aujourd'hui aux amateurs d'exotisme et aux candidats à l'aventure des terres vraiment vierges. Pour autant qu'il s'agit de notre planète, l'ère des grandes découvertes géographiques semble définitivement révolue. Par contre, celle de la recherche anthropologique, à condition de quitter les sentiers battus et de payer de sa personne, aurait encore devant elle des périodes de prospérité. Longtemps en effet l'Afrique a retenu et retient encore l'attention des ethnologues européens. Sondée, exploitée, pressurée, elle n'aurait presque plus rien à nous apprendre, ayant livré l'essentiel de ses « secrets ». Il en serait tout autrement de l'Orient arabe, secteur délaissé de l'ethnologie française, aujourd'hui en odeur de sainteté auprès des gouvernements du monde entier; mais toujours aussi négligé culturellement en France, au point qu'aucun enseignement magistral n'est consacré à son anthropologie sociale. L'attrait qu'exerce l'Orient arabe se limiterait au magnétisme de son pétrole.

Parmi les contrées les plus intéressantes et certainement les moins connues de ce vaste secteur, grand comme l'Europe, l'Arabie du Sud, apparemment dépourvue d'or noir mais riche en ethnies, viendrait en tête des pays où les sciences humaines auraient des chances sérieuses, sinon d'effectuer de véritables découvertes, du moins de déboucher sur des systèmes sociaux originaux. Avec ses déserts plus ou moins prospectés, ses vestiges préhistoriques à peine exhumés, ses villes ensevelies, ses monuments d'inspiration hellénistique, ses idiomes en voie de disparition, ses peuplades proto-arabes, ses coutumes marquées par des survivances matrilinéaires, elle pose à la recherche de nombreux problèmes et, sous maints rapports, se présente à nous comme une *terra incognita*. Pourtant cette partie du monde, naguère partiellement fermée à l'Occident, est loin

d'être un continent perdu. Mentionnée dans la Bible, convoitée par les conquérants, notamment par Rome, tant à cause de ses richesses « fabuleuses » que de son encens, devenue, au XVI[e] siècle, la patrie du café, elle a reçu, depuis longtemps, le nom d'Arabie Heureuse, peut-être par suite d'une conception asymétrique et mystique de l'espace qui attribue à la droite des vertus bénéfiques, en opposition avec la gauche, synonyme de maladresse et de chose sinistre. En effet l'Arabie du Sud n'est autre que le Yémen, c'est-à-dire le pays de la droite, quand on considère la position de l'orant, faisant sa prière, la face tournée vers le soleil levant [1]. C'est un immense rectangle de terre, ayant une superficie de 483 000 km^2 environ, grand donc comme les 7/8[e] de la France, dont une bonne partie est désertique. Selon les estimations les plus favorables, sa population totale serait de huit millions d'habitants. Limité, au nord, par l'Arabie saoudite dont la partie la plus méridionale (Najrân et une partie d'al-Asîr) était naguère yéménite, et à l'ouest par la mer Rouge, il s'étend au sud, sur plus de mille kilomètres de littoral, du détroit de Bâb-al-mandib jusqu'au Dhufâr qui en marque les frontières orientales. En somme, c'est du Yémen géographique, tel que l'avait défini le célèbre auteur yéménite al-Hamdâni [2] qu'il s'agit ici. Il est divisé aujourd'hui, par les caprices de la politique, en République arabe du Yémen et en République démocratique et populaire du Yémen, bien moins peuplée que la première, à peine un million et demi d'habitants, mais d'une superficie nettement plus importante (287 683 km^2). L'Oman qui en fait partie géographiquement et même anthropologiquement a été sciemment négligé, afin de restreindre le champ de la recherche, déjà bien vaste.

A première vue, il peut paraître étonnant, voire excessif, qu'on puisse présenter cette région dont une partie fut colonisée par les Britanniques pendant plus de cent vingt-cinq ans, comme une terre relativement inconnue, malgré le rôle très important qu'elle avait joué jadis sur la scène internationale et après un siècle, sinon davantage, de recherches orientalistes axées essentiellement sur l'histoire ancienne. Mais pour juger sinon de notre degré d'ignorance, du moins du peu d'intérêt qu'on accorde généralement à cette contrée lointaine, devenue paradoxalement zone touristique, il suffirait de feuilleter n'importe quel traité d'histoire. En dehors des recherches spécialisées, peu accessibles à un large public, le Yémen est à peine mentionné dans les livres consacrés aussi bien à l'antiquité classique qu'aux peuples de l'Orient ancien. Il n'est pas rare qu'il soit passé totalement sous silence même dans un ouvrage sur la civilisation arabe. Certes, depuis la double révolution yéménite, ce pays, en devenant plus ouvert, a suscité quelques modestes travaux de vulgarisation. Mais les savants restent pru-

---

(1) J. CHELHOD, contribution au problème de la prééminence de la droite, d'après le témoignage arabe, *Anthropos*, 59 (1964), p. 529-45 (traduit en anglais et publié in, R. NEEDHAM, *Right and left*, p. 239 sqq, University of Chicago Press, Chicago and London, 1973).

(2) HAMDÂNI, *Ṣifat Jazîrat al-'arab*, p.65 ; éd. Akwa', Riyâḍ, 1974 ; pour cet auteur, le Yémen comprenait également l'Oman.

demment sur leurs gardes, s'interdisant, comme justement prématurée, toute tentative de synthèse. Cette réserve témoigne surtout de la difficulté de procéder à une mise au point sur un nombre important de sujets. Et si la géographie de ce pays, depuis le voyage mémorable de Niebuhr [3] et de ses infortunés compagnons, en 1762, et grâce aussi aux efforts héroïques de plusieurs explorateurs qui avaient failli payer chèrement leur témérité, si cette géographie, disons-nous, n'a presque plus de secret pour nous, il en est loin d'être de même dans maintes disciplines des sciences humaines, comme le montre à l'évidence une bibliographie, sans doute imposante, mais essentiellement axée sur l'archéologie et l'exploration. Quant à l'ethnologie, elle n'y occupe qu'une place fort modeste et très unilatérale, étant consacrée, pour une grande partie, au Ḥaḍramawt.

LA RECHERCHE PLURIDISCIPLINAIRE

Ainsi pour le grand public qui n'a, à sa disposition, que quelques ouvrages de vulgarisation, comme pour le monde savant dont les travaux sont essentiellement orientés vers l'épigraphie, cette partie du monde demeure plus ou moins une terre mal connue et peu étudiée dans un grand nombre de domaines. Et il faudrait presque un nouveau Michaëlis [4] pour dresser, à l'intention des chercheurs, une autre liste de questions, afin de renseigner l'Occident, de cette dernière partie du XX^{e} siècle, sur la paléontologie humaine, la préhistoire, l'histoire, la flore et la faune, les systèmes religieux, le droit coutumier, les structures de parenté et les principales institutions de cette région longtemps interdite, devenue aujourd'hui, par réaction, l'objet d'une curiosité presque malsaine, attirant les touristes tant par son charme oriental que par le souvenir prestigieux d'une reine fabuleuse, contemporaine du roi Salomon selon la Bible. Quant aux scientifiques, constatant que le voyage, dans ces contrées lointaines, a perdu plus ou moins de son caractère aventurier, et que la recherche s'y fait au grand jour, collective, encouragée même par les pouvoirs publics, ils se sont organisés en conséquence. Des équipes se sont constituées tant en Europe qu'en Amérique pour une approche pluridisciplinaire de l'Arabie du Sud. Sur place, à Sanaa, comme à Aden, des centres de recherche déploient des activités similaires, mais orientées surtout vers la publication du legs culturel. Il n'est donc pas étonnant de voir la bibliographie yéménite s'enrichir, chaque année, d'un nombre appréciable de travaux, dans lesquels la publication des textes anciens occupe une place non négligeable.

En France, le signataire de cette préface a effectué un premier

(3) Cf. *Infra*, ch. « Les grands explorateurs ».
(4) *Idem* p.116

voyage d'étude en République arabe du Yémen dès l'automne de 1969, alors que la guerre civile y faisait encore de nombreuses victimes. Il y retourna en 1972 et créa, en 1974, au Centre National de la Recherche Scientifique, une formation de recherche composée d'une dizaine de spécialistes, dans le but d'étudier le Yémen du point de vue des sciences de l'homme et plus particulièrement sous son aspect ethnologique. Différentes mission ont eu lieu, dont les résultats furent diffusés, sous forme de rapports ou d'articles dans les revues scientifiques spécialisées. Les échos de ces années de recherche parvinrent quand même au grand public, grâce à des conférences et des travaux semi-vulgarisés. Mais l'essentiel des investigations demeure l'apanage d'une minorité, ce qui, on en convient, ne semble nullement de nature à servir les intérêts de la recherche scientifique, celle-ci ne trouvant réellement son épanouissement que lorsqu'elle réussit également à obtenir une large audience.

L'idée nous vint alors de préparer un ouvrage dans lequel les résultats obtenus lors des enquêtes menées sur le terrain seraient présentés sous forme de synthèse. Mais il nous est vite apparu qu'un tel travail ne pourrait toucher qu'un public restreint. En effet, même vulgarisé, il resterait axé sur des problèmes qui sont surtout du domaine des spécialistes, comme la paléontologie, la préhistoire et l'anthropologie. Par ailleurs pour traiter convenable de l'ethnologie d'un peuple qui a consigné, dans des œuvres écrites, ses chroniques, ses traditions et ses coutumes, l'enquête devrait satisfaire à la double exigence de la diachronie et de la synchronie. Nous sommes convaincus en effet qu'une ethnologie bien comprise ne saurait être qu'enracinée dans l'histoire, surtout quand elle se propose d'étudier un peuple à écriture comme les Arabes. Pour y parvenir, il fallait donc aborder également le domaine historique, envisager l'aspect linguistique, parler des structures religieuses et sociales avant l'Islam, étudier l'ancien système de parenté... en un mot, élargir les perspectives, soulever de nouveaux problèmes. Une telle extension serait possible pour un chercheur isolé, à condition qu'il y consacre le temps nécessaire et qu'il se contente de rester dans les généralités dès qu'il traite de sujets qui ne sont pas de sa spécialité. Plutôt que de courir le risque de tomber dans le médiocre et le banal, il nous a semblé plus avantageux, sous tous rapports, de faire appel à des savants confirmés et à des auteurs qui ont travaillé déjà dans le domaine yéménite. C'est ainsi qu'est née l'idée d'un ouvrage collectif sur le Yémen, une sorte d'encyclopédie yéménite dont nous avons préparé le plan général afin d'éviter le genre « mélanges », d'une utilité réduite quand l'ensemble du sujet est mal exploré. Ce plan fut ensuite amélioré grâce aux conseils amicaux des participants. Mais, revers de la médaille, malgré les soins attentifs, on note parfois des répétitions, surtout dans l'introduction des chapitres. Un autre inconvénient, sans doute mineur, trois contributions sont rédigées en anglais. Comme cette langue est réputée largement diffusée, il n'a pas été jugé nécessaire de faire traduire les articles en question. Cependant deux articles en italien (de G.Garbini et L. Ricci) ont été traduits en français.

Cette idée d'un travail en collaboration est à la base même de la formation de recherche dont nous avions la responsabilité au C.N.R.S. puisqu'elle s'intitulait Recherche Coopérative sur Programme (R.C.P.). Mais nous avons dû faire appel à d'autres spécialistes que ceux de notre équipe car dès qu'on tente d'approfondir les problèmes, le Yémen devient pour la recherche une somme de points d'interrogation. Dans l'introduction générale, nous avons précisément rappelé quelques unes des grandes questions que pose à la recherche l'anthropologie culturelle sud-arabique.

En assumant la tâche délicate d'organiser le travail collectif que nous présentons aujourd'hui au lecteur, nous sommes on ne peut plus conscient de la difficulté de l'entreprise. Mais un tel ouvrage devait être écrit. En prenant sur nous la lourde responsabilité d'en assurer la direction, nous ne nous faisions aucune illusion sur nos compétences, combien faibles, en comparaison avec la complexité des sujets et la variété des problèmes. Néanmoins, il fallait combler un vide ; c'est notre seule excuse devant la hardiesse de l'entreprise.

Nous sommes particulièrement sensible à l'honneur et à la confiance que nous ont témoignés, en acceptant de coopérer à cet ouvrage, des savants de réputation internationale, des professeurs éminents, des chercheurs confirmés, des collaborateurs jeunes et dynamiques qui ont fait la preuve de leur valeur. Bien entendu, comme dans tout travail de ce genre, chaque auteur répond de ses opinions qui n'engagent que sa seule responsabilité. La nôtre, en sus des thèses que nous avons développées, s'étend aussi à l'élaboration du plan général et au choix des spécialistes pour son exécution, ce qui suppose, de notre part, non pas un parti pris pour telle ou telle école ou doctrine, mais un souci d'harmoniser les tendances, en veillant à ce qu'elles ne s'écartent pas trop les unes des autres. On trouvera plus loin la liste des collaborateurs, classés par ordre alphabétique, avec quelques brèves indications biographiques.

Que tous ceux qui ont bien voulu nous prêter le concours de leurs lumières veuillent bien trouver ici l'expression de notre remerciement et l'assurance de notre gratitude.

Système de translittération de l'alphabet arabe

Consonnes

', b, t, th, j, ḥ, kh, d, dh, r, z, s, sh, ṣ, ḍ, ṭ, ẓ, ', gh, f, q, k, l, m, n, h, w, y.

Voyelles

a, u, i, â, û, î.

Remarque

Les noms propres arabes, d'un emploi courant en français,ont été écrits avec leur orthographe usuelle, comme Aden, La Mekke, Médine, Sanaa, Saada, Taëz.

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Les auteurs qui ont prêté leur concours au présent volume sont cités ci-après, par ordre alphabétique, avec leurs titres, fonctions et principaux travaux.

BAYLE des HERMENS Roger de, docteur ès sciences, chargé de recherche au C.N.R.S.
Principales publications :
- *Monuments mégalithiques de Haute-Loire orientale.* 1965. Editions Société Académique, Le Puy.
- *Atlas préhistorique du département de la Haute-Loire.* Editions Société Préhistorique française, 1972.
- « Recherches préhistoriques en République Centrafricaine ». Labetno, Université Paris X, *Recherches Oubanguiennes* n° 3, 1975, 343 p., 125 fig., 57 pl. hors texte.

BEESTON Alfred Felix Landon, Fellow of the British Academy ; M.A. ; D. Phil., Oxford ; Emeritus professor of Arabic, Oxford.
Principales publications :
- *Descriptive grammar of epigraphic South Arabian,* 1962.
- *The Arabic language today,* 1970.
- *Selection from the poetry of Baššâr,* 1977.
- *The « Epistle on singing-girls » of Jâḥiẓ,* 1980.

CHELHOD Joseph, docteur ès lettres, maître de recherche au C.N.R.S.
Principales publications :
- *Le sacrifice chez les Arabes,* 1955.
- *Introduction à la sociologie de l'Islam,* 1958.
- *Les structures du sacré chez les Arabes,* 1965.
- *Le droit dans la société bédouine,* 1971.

GARBINI Giovanni, professeur d'épigraphie sémitique à la Scuola Normale Superiore de Pise.
Principales publications :
- *L'aramaico antico.* Rome, 1956.
- *Il semitico di nord-ovest.* Naples, 1960.
- *Le origini della statuaria sumerica.* Rome, 1962.
- *The Ancient World (Landmarks of the World's Art).* London, 1966.
- *Le lingue semitiche.* Naples, 1972.
- *Storia e problemi dell'epigrafia semitica.* Naples, 1979.
- *I Fenici. Storia e religione.* Naples, 1980.

LABROUSSE Henri, Amiral, membre de l'académie de Marine, expert auprès du Parlement européen, délégué permanent à la III[e] conférence des Nations Unies sur le Droit de la mer (1973-1981).
Principales publications :
- *Le Golfe et le Canal*, P.U.F., 1973.
- *Le droit de la Mer – Problèmes économiques et stratégiques*, F.E.D.N.

MARTHELOT Pierre, agrégé d'université histoire et géographie, Directeur d'études à l'Ecole des hautes études en science sociale.
Principales publications :
- « Une ville remplit son site : Beyrouth », dans *Méditerranée*, 3, 1963, p. 39-56.
- « Bagdad. Notes de géographie urbaine », dans *Annales de géographie*, 1965, p. 24-37.
- « Le Caire, nouvelle métropole », dans *Annales islamologiques*, t. VIII, 1969, p. 189-221 (Le Caire, impr. de l'I.F.A.O.)
- « Baghdad », dans *Maghreb-Machrek*, n° 68, avr-mai-juin 1975, p. 9-13.
- « Présentation géo-politique de la Péninsule arabique », dans *La Péninsule arabique d'aujourd'hui.* (t. I, p. 1-38), Paris, 1982.

RICCI Lanfranco, Professeur titulaire de langue et littérature amhariques à l'Instituto orientale de Naples ; professeur chargé de cours d'histoire des langues et littératures de l'Ethiopie à la Faculté des lettres de l'Université de Rome.
Principales publications :
- « Etiopia » et « Etiopici, centri e tradizioni », *Enciclopedia Universale dell'Arte*, vol. V, Venezia-Roma, 1958, pp.111-135.
[article non signé, à la demande de l'auteur]
- « Inscrizioni rupestri dell'Eritrea », *Atti del Convegno Internazionale di Studi Etiopici* (Roma, 2-4 aprile 1959), Accademia Nazionale dei Lincei, Roma, 1960, pp. 447-459.
- « Resti di antico edifio in Ginbi (Scioa), Relazione preliminare », *Annales d'Ethiopie*, X, Addis Abeba, 1976, pp. 177-201.
- « Scavi archeologici in Etiopia », *Africa*, XXIX, 3, Roma, 1974, pp. 435-441.

RICHARD Patrice, docteur en médecine, chargé de recherche au C.N.R.S., responsable du laboratoire de biochimie de l'hémoglobine au Centre d'hémotypologie de Toulouse.
Principales publications :
- *Etude hémotypologique des populations kurdes*, (thèse), 1976.
- « Relationship between Hp ^{1s} and Hp^2 frequencies among populations », en collaboration avec J. CONSTANS et M. VIAU, dans *Hum. HERED*, 28, 328-334, 1978.
- « Ge (vitamin D binding protein) subtype polymorphism and variants, distribution among saharian, middle-east and african populations », en collaboration avec J. CONSTANS, Ph. LEFEVRE-WITIER et G. JAEGER, dans *American Journal of Physical Antropology*, 52, 435-441, 1980.

– « Polymorphisme des hémoglobines D en Côte d'Ivoire », en collaboration avec J.P. BOISSEL, H. FABRITIUS, H. WACEMAN, R. CABANNES et D. LABIE, dans *Nouvelle Revue Française d'Hématologie*, 23, 4, 1981.

ROBIN Christian, élève diplômé de la IV e section de l'Ecole pratique des hautes études, docteur de 3 e cycle (histoire), chargé de recherche au C.N.R.S.
Principales publications :
– *Bibliographie générale systématique* (Corpus des inscriptions et antiquités sud-arabes, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), Louvain (Peeters), 1977, 428 p.
– « Mission archéologique et épigraphique française au Yémen du Nord en automne 1978 », dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1979*, p. 174-202.
– « Les inscriptions d'al-Mi'sâl et la chronologie de l'Arabie méridionale au III e siècle de l'ère chrétienne », dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Comptes rendus des séances de l'année 1981*, p.315-339.
– *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'Islam*, Vol. I : Recherches sur la géographie tribale et religieuse de Ḥawlân Quḍâ'a et du Pays de Hamdân ; vol. II : Nouvelles inscriptions, 186 et 218 p., 72 pl., (sous presse).

RODINSON Maxime, docteur ès lettres, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (IV e section : sciences historiques et philologiques), corresponding fellow of the British Academy.
Principales publications :
– *Mahomet*, (1961).
– *Islam et Capitalisme*, (1966).
– *Magie, médecine et possession à Gondar*, (1967).
– *Israël et le refus arabe*, (1968).
– *Marxisme et monde musulman*, (1972).
– *Israel, a colonial Settler State ?*, (New York, 1973).
– *Sobre la cuestión nacional*, (Barcelone, 1975).
– *Les Arabes*, (1979).
– *La Fascination de l'Islam*, (1980).
– *Peuple juif, ou problème juif ?* (1981).

INTRODUCTION GÉNÉRALE

PROBLEMES D'ANTHROPOLOGIE CULTURELLE SUD-ARABE

(Joseph CHELHOD)

Spécificité et histoire

Du golfe Arabe à la mer Rouge, de l'océan Indien à l'Atlantique, du *Mashriq* au *Maghrib*, plus de cent millions d'hommes se croient et se disent arabes. Anthropologiquement, ils appartiennent à différentes ethnies : des Arabes bien sûr, mais aussi des Araméens, des Coptes, des Nubiens, des Abyssins, des Somaliens, des Iraniens, des Indiens, et j'en passe. Le mot arabe lui-même, chargé de valeurs et de potentialités est loin de faire l'unanimité sur son contenu. Du point de vue de l'étymologie, qui coïncide avec celui de l'ethnologie, il désignerait exclusivement l'Arabe de la steppe, plus exactement le Bédouin. Mais d'autres perspectives, plus idéologiques que scientifiques, sont également légitimes et méritent de retenir l'attention du sociologue. Ce terme s'applique aussi bien à un autochtone de la Péninsule arabe, nomade ou sédentaire, à un arabophone qu'aux ressortissants d'un Etat qui adhère à la Ligue arabe, même si sa langue n'est pas l'arabe. Faisant abstraction de ce qui les différencie et parfois les oppose, les pays arabes mettent justement en avant les facteurs d'intégration : la langue, la culture, la religion, un passé glorieux qui remonte aux débuts de l'Islam et même aux époques préislamiques, la volonté d'union (dictée ou non par des impératifs économiques et politiques)... Ils développent donc une doctrine politique : l'arabisme dont la concrétisation se heurte, assez souvent, à des aléas qui surgissent parfois du fond des âges. Au-delà de cette aspiration profonde à l'unité, on constate, chez tous, une affirmation simultanée de l'identité et de l'originalité, de la consubstantialité utopique et de la différentiation au parfum de terroir.

Or, pas plus qu'une réunion n'est une union, que la juxtaposition n'est la fusion, une somme ne constitue pas nécessairement un tout différent qualitativement de ses parties. Tant qu'on demeure au stade de

l'amalgame, chaque élément garde ses propriétés intrinsèques et ses structures propres. Si le sentiment d'appartenir à une même grande communauté exalte les esprits et mobilise les volontés, il ne dissout pas pour autant le particularisme. A moins de se résoudre, c'est-à-dire de disparaître, les groupes sociaux gardent leur individualité propre qui constitue, dans une large mesure, leur spécificité. A l'opposé du sociologue qui s'efforce de déboucher sur des conclusions générales qui seraient universellement valables, l'attitude de l'ethnologue semble à la fois moins ambitieuse et plus nuancée. Par delà les ressemblances, parfois trompeuses et superficielles, il voudrait atteindre les différences, le *sui generis*, ce qui caractérise une société donnée et fait qu'elle se distingue d'une autre à l'intérieur d'une même aire culturelle.

Envisagée du point de vue de l'anthropologie sociale, la spécificité pourrait être considérée comme la marque de l'histoire, façonnée par le milieu ambiant. Elle semble totalement distincte des structures , bien que celles-ci, à leur manière, déterminent une spécificité d'un tout autre genre. L'une concerne le particulier, l'autre le général (et non pas l'universel) ; l'une définit une société bien délimitée, l'autre une vaste organisation sociale qui réunit un certain nombre de groupes, pouvant chacun avoir ses caractéristiques propres ; l'une enfin, se rapporte, pour ainsi dire, à la physionomie, l'autre plus particulièrement à la morphologie. Ce n'est ni la division cellulaire, ni l'organisation tribale, ni le système d'échanges matrimoniaux qui mettent en évidence tout ce qui sépare les Bédouins du Ḥaḍramawt de ceux du Ḥijâz. Ce n'est pas non plus la langue ou la religion qui fait que le Syrien se distingue de l'Irakien, et le Yéménite de l'Algérien. La différence, puisque différence il y a, se ramène à des habitudes, des coutumes, parfois même des survivances, à des manières de penser, d'agir et de parler qui plongent leurs racines dans la terre chargée d'histoire et gorgée de préhistoire.

Point nodal où aboutissent et s'enchevêtrent des faisceaux que projettent et se renvoient le passé et le présent, la société et son environnement, l'endogène et l'exogène, la spécificité dont il s'agit ici définit le particularisme d'un groupe. Agissant à la manière des gènes qui pigmentent la peau, des éléments culturels, conscients ou inconscients, donnent à chaque société sa coloration propre [1].

Cette spécificité semble donc intimement liée aux développements historiques qu'a connus une société, surtout du fait des contacts, des guerres et des migrations. Comment pourrait-on donc en déterminer correctement les composants sinon par un recours intensif à l'histoire ? Celle-ci seule permet de montrer comment les institutions évoluent et se transforment. Sans doute, à la limite, « tout est histoire », pour reprendre une expression de Claude Lévi-Strauss. Le présent n'est qu'un instant fugace dans le vécu, entre un passé qui s'évanouit et un futur qui nous étreint déjà. Mais l'histoire qui s'impose à toutes les sciences

(1) Il en est ainsi, par exemple en France, du particularisme breton, normand, alsacien, corse...

sociales n'est ni cette succession d'événements dont sont fait les annales, ni leur interprétation philosophique qui supprime la diversité. C'est bien plutôt l'histoire des phénomènes sociaux, des institutions, des croyances, des pratiques... dans leur diversité concrète. Une telle histoire est susceptible d'épauler efficacement l'ethnologue. Encore faut-il qu'elle soit à sa portée, ce qui est loin d'être toujours le cas. Travaillant généralement sur des sociétés dites primitives, sans machinisme et sans écriture, il est rarement en mesure de reconstituer le passé, sinon l'immédiat, ce qui est plus ou moins préservé dans la mémoire collective. De ce point de vue, les tentatives de F. Boas montrent, à l'évidence, qu'en ethnologie classique l'investigation historique récompense très modestement son auteur. Devrait-on alors, devant ce constat de faillite, tourner le dos à l'histoire, comme le font les fonctionnalistes ? Claude Lévi-Strauss s'élève justement contre cet abandon. Il estime en effet que « seul le développement historique permet de soupeser, et d'évaluer dans leurs rapports respectifs, les éléments du présent. Et que très peu d'histoire (puisque tel est, malheureusement, le lot de l'ethnologue) vaut mieux que pas d'histoire du tout » [2]. Nous verrons plus loin que le structuralisme se contente d'une pure affirmation de principe et qu'ayant reconnu à l'histoire ses droits, il a vite fait de lui donner son congé et de l'oublier.

Il n'en demeure pas moins que la grande ambition de l'ethnologie semble précisément de pouvoir accéder aux matériaux historiques afin de les confronter avec ceux déjà réunis par l'ethnographie. Par bonheur, cette prétention, à première vue utopique, serait réalisable dans les sociétés à écriture et plus particulièrement dans le domaine arabe. Il s'agit en effet d'un peuple très épris de son passé et de son histoire, qui accorde, de surcroît, dans ses écrits, une place importante à cette branche de l'activité humaine qui n'intéresse pas d'habitude l'historien. Les croyances, les rites..., et les usages sont fidèlement consignés dans des ouvrages très anciens et se pratiquent aujourd'hui comme il y a plus de treize siècles. Ces mêmes ouvrages renvoient au Coran et aux *Ḥadîth* lesquels, à leur tour, renvoient à des coutumes plus anciennes encore, que des historiens zélés ont rapportées soit par ouï-dire, en serrant dans la mesure du possible, les maillons du *tasalsul*, de l'enchaînement qui remonte jusqu'au premier rapporteur, soit en allant cueillir les « survivances » chez les Bédouins. En matière d'organisation sociale, la documentation semble moins abondante. Nous disposons néanmoins, en nous référant uniquement aux ouvrages imprimés, de plusieurs traités de généalogie et d'importants travaux sur les anciennes tribus arabes. On ne peut que signaler enfin, sans entrer dans les détails de son exploitation qui ont été exposés ailleurs [3], une autre source de connaissance historique des Arabes, très peu utilisée malgré la sûreté de ses matériaux : la philologie. En arabe en effet le sens du mot, qu'elle qu'en

(2) Cl. LÉVI-STRAUSS, *Antropologie structurale*, p. 17 ; Plon, Paris, 1958.
(3) J. CHELHOD, *Le sacrifice chez les Arabes*, p. 40 sqq. Paris 1956.

soit la forme, est inséparable de celui de la racine primitive. Celle-ci permet de remonter plus loin que l'archéologie elle-même, jusqu'aux balbutiements de la tribu primitive.

L'ethnologue, habitué à travailler sur une société à tradition orale, serait sans doute ébahi par la richesse des matériaux ethnographiques arabes, consignés dans des sources narratives qui remontent parfois à l'Arabie antéislamique. Son étonnement semble d'autant plus légitime qu'on lui répète à l'envi que « la société occidentale était la seule à avoir produit des ethnographes ; que c'était là sa grandeur... (et que) sans elle ils n'existeraient pas » [4]. En réalité, pour ce qui est du monde arabe, l'enquête ethnographique remonte à la fin du VII e siècle de notre ère, quand les érudits musulmans, de la seconde ou troisième génération après l'Hégire, pour mieux comprendre le Coran, ont senti le besoin de se rendre dans le désert à la recherche des Bédouins au parler pur et correct, qui connaissaient en même temps les us et coutumes des anciens Arabes. Grâce à eux, nous possédons des informations inestimables sur les croyances, le système juridique, le mariage, la parenté, les institutions des anciens Arabes. L'Islamologie naissante a vu naître, en même temps qu'elle, l'enquête ethnographique. L'impulsion donnée à ce type de recherche se communiqua aux auteurs des générations suivantes. S'agissant des Sud-Arabes, les documents écrits sont plus anciens encore. Ils ont légué à la postérité des milliers d'inscriptions que les paléographes s'efforcent de déchiffrer. Sans doute, un tout petit nombre de ces inscriptions intéresse l'ethnologue. Mais les informations qu'on pourrait y recueillir remontent parfois au V e siècle avant J.C.

L'ethnologue qui voudrait étudier les Arabes contemporains n'aurait, semble-t-il, aucun mal à suivre le développement historique d'un grand nombre de leurs institutions. A la vérité, une ethnologie de l'Orient arabe qui se voudrait explicative et exhaustive devrait être plus audacieuse, car à l'arrière-plan des conceptions arabes et islamiques on trouve souvent, en filigrane, une source d'inspiration plus ancienne encore : le vieux fonds sémitique.

Mais, pourrait-on objecter, a-t-on réellement besoin de remonter aussi loin dans l'histoire pour préciser les caractéristiques d'un groupe social, saisir le sens profond d'une coutume ou déterminer la fonction réelle d'une institution ? Ne suffirait-il pas d'une enquête rigoureuse sur une société donnée, d'une analyse pénétrante de sa culture et de ses institutions, pour qu'on soit à même d'en faire ressortir la spécificité, sans chercher à connaître le développement historique qui a conduit aux formes actuelles ? A ces questions il serait possible de répondre par l'affirmative, si l'on renonçait à comprendre l'enchaînement des faits, si l'on acceptait de confondre fonction primaire et fonction secondaire, si notre intelligence se contentait des « comment », en abandonnant une de ses principales prérogatives, la connaissance des « pourquoi », le prin-

(4) Cl. LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*, p. 449, Plon, Paris1973.

cipe de causalité qui conduit à la véritable explication. Or, une telle abdication pourrait conduire à de regrettables confusions dans la détermination des éléments mêmes de la spécificité. Ainsi, une enquête en profondeur sur la société yéménite contemporaine montre, dans celle-ci, plusieurs traits caractéristiques qui la différencient des autres sociétés de la Péninsule arabe. Sur une structure empruntée au désert s'est greffée une autre imposée par la sédentarisation et dont les manifestations, perceptibles dans la cité, sont surtout sensibles au niveau de la vie rurale. En effet, comme l'agriculture est généralement incompatible avec une grande concentration démographique et ne permet pas à un clan de se fixer sur un même point, celui-ci éclate donc en autant de villages qu'il contient de lignages (*'aṣaba* ou *badana*), c'est à dire de groupements agnatiques issus d'un même ancêtre. Cet ensemble villageois est administré par un chef qui n'est autre que l'ancien cheikh du clan, dont il conserve d'ailleurs le titre. Chaque village a, à sa tête, un *'âqil*, sage, à l'origine chef de lignage.

Cette organisation mitigée, déjà originale, complète sa singularité par l'emprunt qu'elle fait, semble-t-il, aux structures de la société yéménite antéislamique. Ce qui frappe le plus l'observateur, c'est de trouver chez des paysans, qui accordent une importance excessive aux liens de sang et prônent l'unité tribale et clanique des préjugés de caste incompatibles avec l'Islam qu'ils professent, comme avec l'esprit égalitaire du désert. Leur mépris ne va pas seulement à ceux qui exercent un métier salissant ou en rapport avec le pôle impur du sacré, mais il touche aussi, à un moindre degré, toutes les personnes qui tirent du commerce leurs moyens d'existence. Au sommet de l'échelle sociale viennent les *sayyid*. A cette catégorie sociale appartiennent les membres de la famille régnante, l'imam lui-même (les anti-imams aussi), les différents princes, leurs enfants, en un mot les Hashémites, d'origine nord-arabe. Ils sont suivis des *fuqâha* ou représentants de la science religieuse qui acceptent l'alliance avec les *qabîli*, gens de tribus, agriculteurs et guerriers tout à la fois, socialement les égaux des juristes et comme eux, comme tous ceux des autres catégories sociales, d'origine sud-arabe. Les *baya'*, ou vendeurs comprennent à la fois les commerçants et les artisans et se situent à mi-chemin entre les *qabîli* et ceux qu'on désigne par le terme péjoratif de *'anâḍîl*, appelés aussi tantôt *'ahl al-thulth*, tantôt *'ahl al-khums*, selon les régions. Ce groupe social comprend notamment les barbiers, les tisserands, les circonciseurs, les poseurs de ventouses, les préposés aux bains publics, les crieurs publics ou *dawâshîn* (pl. de *dawshân*), les savetiers... Tout au bas de l'échelle, on trouve les *'akhdâm* ou serviteurs, qui seraient d'origine abyssine.

Entre ces différentes catégories socio-professionnelles les échanges matrimoniaux sont interdits, plus exactement à sens unique, le supérieur pouvant jeter son dévolu sur la fille d'un inférieur, sans que celui-ci puisse prétendre à la réciprocité.

Les Yéménites font aussi appel à un coutumier quand il s'agit de régler des différends qui ne ressortent ni au statut personnel, ni à la succession. Ce droit, à facettes multiples, est connu sous le nom de

ṭâghût, d'origine manifestement antéislamique. Inspiré du désert dont il exalte les valeurs, il maintient, chez les villageois yéménites, une conception aristocratique de l'honneur. Ses dispositions générales sont complétées par des règles qui concernent particulièrement l'activité économique et la vie agricole, auxquelles s'ajoutent curieusement des survivances en rapport évident avec un régime de droit maternel.

Pour autant qu'il soit possible d'en juger, d'après nos connaissances fragmentaires et insuffisantes des groupes sociaux et des tribus de la Péninsule arabe, il n'existerait nulle part ailleurs qu'au Yémen, plus exactement dans quelques foyers des hauts plateaux yéménites, cet ensemble de traits qui semblent propres à la paysannerie de la région et qu'on serait en droit de considérer comme sa spécificité. Mais on constate, d'une part, qu'ils sont bien plus marquants dans le Ḥaḍramawt, que, d'autre part, pris séparément, on les rencontre dans d'autres parties de l'Arabie, particulièrement dans l'Oman. Plus encore, en passant du Mashriq au Maghrib, ce qui semble exceptionnel d'un côté, devient quelque peu commun de l'autre. Il en serait ainsi notamment des survivances matrilinéaires.

On se trouverait finalement en présence d'une spécificité dont on ignore la cause. S'agit-il de traits originaux, endogènes, ou d'emprunts, venus partiellement ou totalement du dehors, de l'Inde par exemple ? Ces caractéristiques sont celles d'une société patriarcale, foncièrement bédouine, fixée au sol, adonnée à l'agriculture, marquée par un coutumier propre au nomadisme guerrier, où survivent pourtant des préjugés de caste et un régime de droit maternel. Tout porte à croire que deux groupes hétérogènes auraient fusionné, à un moment de leur histoire, par suite de guerres ou de contacts prolongés. Leur lieu de rencontre aurait été le Ḥaḍramawt, à partir duquel des coutumes étrangères au monde bédouin se seraient répandues. Mais on serait aussi en droit de considérer le Ḥaḍramawt non pas comme un centre de diffusion, mais plutôt comme un lieu de convergence. On sait en effet qu'une partie de sa population, bien avant l'Islam, avait rayonné dans maints points de l'Arabie, et même en dehors de l'Arabie, tout en demeurant en relation avec sa patrie d'origine. Plus tard, un grand nombre de ressortissants ḥaḍramis avaient réintégré ce foyer, ramenant avec eux, peut-être, des coutumes empruntées aux régions où ils étaient installés. Ce double mouvement migratoire qui s'est traduit par une expansion suivie d'un retour au bercail fait partie de l'histoire du Ḥaḍramawt. Il remonte en effet à l'époque préislamique et se poursuit jusqu'à nos jours. Il est particulièrement intense à partir du XVI[e] siècle et ne ralentit qu'avec l'avènement du socialisme au Sud Yémen. De sorte que ce qui nous semble aujourd'hui une spécificité, d'après une enquête ethnographique, même en profondeur, pourrait n'être que le résultat tardif d'intégration historique, d'emprunts multiples à des populations non originaires du Ḥaḍramawt. Sans le secours de l'histoire, on risquerait donc de confondre l'original et l'acquis, l'endogène et l'exogène.

On serait également tenté de considérer comme des éléments de spécificité, pour une période historique donnée, des traits empruntés,

dès lors qu'ils ont été totalement assimilés par le groupe social, au point de faire partie de son patrimoine culturel. Ainsi le code d'honneur du désert s'est intégré si bien au coutumier de la paysannerie yéménite, qu'en dépit des inévitables amendements qu'il a subis, il appartient à son système juridique propre. En réalité, un tel cas semble rare, car, comme nous le verrons plus loin, il ne s'agit pas d'un emprunt au sens courant du terme, mais d'une adaptation au genre de vie nomade rendue inévitable par l'effondrement de l'économie sud-arabe. Nous nous trouvons donc en présence d'un événement historique ancien qui remonte à la période préislamique. On ne pourrait peut-être pas en dire autant des autres éléments de la spécificité yéménite. Une fois de plus, c'est le recours à la dimension diachronique qui semble déterminant. Par un juste retour des choses, les données d'ethnologie historique peuvent être éclairées, à leur tour, par l'enquête ethnographique. Celle-ci permet de mieux les comprendre, et parfois même de leur donner une interprétation nouvelle.

Structuralisme et évolutionnisme

Cet appel à la dimension historique, le structuralisme lui-même en souligne également la nécessité, comme nous l'avons noté plus haut, bien que finalement il n'en tienne guère compte. Paradoxalement la voie qu'il suit pour atteindre les structures, quoique diamétralement opposée à celle de l'évolutionnisme, s'inspirerait d'une démarche méthodologique chère à cette même théorie tant décriée par lui. Gageons du moins, que les évolutionnistes les plus convaincus ne la renieraient pas. Pour le structuralisme en effet, une enquête ethnographique bien menée, enrichie ou non de données historiques d'une portée limitée pourrait satisfaire aux exigences de l'investigation scientifique à condition qu'elle remonte aux « commencements ». Ce retour aux sources est indéniablement bien différent de la recherche des origines, si chère à l'évolutionnisme. Mais en y réfléchissant , force est de constater que la démarche intellectuelle, dans un cas comme dans l'autre, s'inspire de la même préoccupation : accéder au temps zéro, soit en remontant aussi loin que possible dans l'histoire, soit en courant le monde à la recherche d'une société située hors de l'histoire. Pour atteindre cette grandeur qui s'attache aux commencements, l'ethnographe devrait se mettre en quête d'une société réduite à sa plus simple expression, dont « le milieu interne est proche du zéro de température historique » [5]. Mais n'est-ce pas là une manière différente d'aller à la rencontre de l'histoire, d'en gagner les sommets, de parvenir aux origines. Pourquoi réserver de tels privilèges à une société qui résiste à l'histoire, sinon parce qu'elle semble proche de cet état de grâce qu'est l'origine de la vie sociale ? Dès lors, la démarche de la méthode évolutionniste, loin d'être rejetée, est

(5) Cf. LÉVI-STRAUSS, *Leçon inaugurale*, p. 42, Collège de France, Paris 1960.

simplement suivie à rebours : plutôt que de remonter le temps, on parcourt l'espace à la recherche d'une société qui a sécrété des anticorps susceptibles de l'immuniser contre les attaques du temps. En d'autres termes, puisque les commencements ne semblent pas à notre portée, dans les sociétés à tradition orale, force est de se contenter d'un succédané, d'un groupe dont le développement est stoppé de longue date. « Je croyais l'avoir trouvé dans une société agonisante mais dont il était inutile de me demander si elle représentait ou non un vestige... Je n'avais pas besoin de m'adresser à l'histoire particulière qui l'avait maintenue dans cette condition élémentaire ou qui, plus vraisemblablement l'y avait ramenée... J'avais cherché une société réduite à sa plus simple expression. Celle des Nambikwara l'était au point que j'y trouvais seulement des hommes » [6].

En quoi l'enquête ethnographique sur une société agonisante, si diminuée qu'elle semble avoir perdu le sens même du social, pourrait-elle contribuer à une meilleure connaissance des commencements ? Quelle aide apporterait-elle à l'ethnologue pour qu'il surmonte cet handicap majeur qu'est l'absence des sources narratives écrites ? Plutôt que d'effectuer cette remontée à des sources plus ou moins polluées ne serait-il pas plus profitable, moins sujet à caution et plus riche en enseignements de toutes sortes d'essayer, grâce au comparatisme, de suivre, autant que faire se peut, la filière historique, en se gardant de tomber dans les excès de l'évolutionnisme. Du reste, ce grand courant de la pensée philosophique, aujourd'hui en perte de vitesse, est loin d'avoir dit son dernier mot. A une époque où la science se met à l'écoute des galaxies, découvre l'antimatière, cherche à connaître la structure du gène et tente d'élucider les mystères des origines de la matière et de la vie (dont le processus évolutif n'est plus mis en doute), l'ethnologie ne peut, sans se mutiler, continuer à écarter de ses préoccupations les problèmes des origines : celle de la vie sociale, du mariage, de la propriété individuelle... même si leur solution ne semble pas aujourd'hui à sa portée.

Ethnologie des peuples à écriture

Privée, bon gré mal gré, du secours de l'histoire, l'ethnologie classique ne semble pas en mesure d'échapper au dilemme : ou elle lui tourne carrément le dos ou elle se contente de lui reconnaître ses droits, tout en se rendant compte de sa propre infirmité. Une troisième voie s'offre à elle : l'enquête sur des peuples à écriture dont l'étude présente plus d'atouts, mais aussi d'avantage de difficultés. La prédilection de cette discipline pour le « primitif » s'explique, du moins partiellement, par son désir d'atteindre des organisations relativement simples, une nature dépouillée, presque sans artifice, dans l'espoir de parvenir à

(6) Cl. LÉVI-STRAUSS, *Tristes tropiques*, p. 365.

l'essentiel : les structures élémentaires de la société. Mais il s'avère que ce prétendu primitif est bien plus complexe et riche qu'on ne le suppose généralement et qu'avant d'épouser ses formes actuelles, il a subi, au cours des siècles, une série de transformations profondes dont on ignore, et l'étendue et la genèse. Même si l'on admettait, avec Claude Lévi-Strauss, que les sociétés primitives résistent obstinément à l'histoire, grâce à une sagesse particulière qu'elles ont élaborée [7], il n'en demeure pas moins que les formes que nous leur connaissons n'ont pu échapper totalement aux influences extérieures. De ce point de vue, l'exemple des Bédouins contemporains, comparés à ceux du siècle dernier, *a fortiori* à ceux de l'Arabie préislamique, nous permet de juger de la perméabilité de cette « sagesse » à l'action érosive du temps.

On voit par là quels atouts formidables offre l'Orient arabe à l'anthropologie sociale : non seulement il ajoute, à un certain archaïsme, une dimension qui fait généralement défaut dans d'autres secteurs de l'ethnologie : la diachronie, mais en outre il suffit, de nos jours encore, d'un saut dans le désert ou dans une bourgade, pour comparer le présent au passé et corriger, au besoin, une vision par l'autre. Ces deux facettes interdépendantes et intimement liées de l'anthropologie sociale du monde arabe, l'une renvoyant constamment à l'autre et lui demandant son concours, rendent la recherche malaisée et hésitante. Mais où serait le mérite s'il n'y avait pas la difficulté ? Ici, comme ailleurs, la récompense est au bout de la peine. On serait tenté de sacrifier l'un ou l'autre de ces deux aspects complémentaires, mais c'est la compréhension ultime du système qui risquerait d'être compromise : prétendre expliquer un présent sans chercher à en reconstituer le passé quand il est accessible est aussi inconcevable que d'essayer de comprendre un passé qui survit sans se référer au direct et au vécu. Agir autrement, c'est tourner le dos à la causalité ; se contenter des structures, c'est renoncer au particulier que nous ignorons, pour le général qui nous est partout accessible. En quoi la connaissance de la structure d'un poème nous ferait-elle découvrir toutes les richesses que celui-ci recèle ? Aurait-on besoin d'aller jusqu'au bout du monde en quête des sociétés les plus primitives, si le but final de l'ethnologie était de connaître la structure du cortex cérébral et de découvrir les lois qui président à son fonctionnement ? En effet, de ce point de vue spécial qui nous éloigne notablement des préoccupations habituelles de l'investigation anthropologique, le neurologue et le généticien semblent bien plus qualifiés, pour formuler des hypothèses que l'ethnologue. D'autre part, dans cette perspective particulière l'enquête ethnologique classique deviendrait inutile : on trouverait en effet dans le roman populaire et le folklore local des matériaux riches et aisément accessibles, aussi valables que les récits mythiques. On s'épargnerait dès lors la peine d'effectuer des déplacements longs et onéreux.

Si, comme nous le croyons, du moins dans l'état actuel de nos

(7) Cl. LÉVI-STRAUSS, *Leçon inaugurale*, p. 41.

connaissances, l'ethnologie devrait s'intéresser d'avantage à la variabilité des coutumes qu'à leur universalité, et moins aux ressemblances souvent trompeuses, qu'aux diffférences, bien plus difficiles à déceler, la recherche de la spécificité d'un modèle ethnologique s'avèrerait alors d'une portée considérable car il servirait de pierre de touche pour une aire culturelle donnée. Dès lors, on se rendrait compte de l'importance du groupe sud-arabe. Ses caractéristiques ferait de lui une référence au sein du monde arabe oriental. Mais pour déterminer celles-ci, l'apport de l'histoire semble d'une nécessité absolue. Comment s'est formée cette société sur laquelle va se pencher l'ethnologue, telle est la première question qui se pose à lui dès qu'il tente d'aller au-delà de l'immédiat, c'est-à-dire des données accessibles par l'enquête ethnographique, dès qu'il cherche à connaître le cheminement des institutions et les détours qu'elles ont pris avant d'aboutir à leurs formes actuelles. Malheureusement l'Arabie du Sud reste relativement peu connue, malgré l'apport scientifique capital fourni par le monde savant durant l'époque contemporaine. Si les brumes qui entouraient sa géographie se sont graduellement dissipées, son histoire, *a fortiori* les origines de l'homme dans cette partie du monde, sa préhistoire, sa langue, son écriture, son anthropologie, bien sûr, les rapports entre le sud et nord de l'Arabie, la bédouinisation du Yémen et bien d'autres problèmes se posent encore aux spécialistes. Pour en venir à bout, une armée de savants, de disciplines différentes, devrait être mobilisée pendant plus d'une génération.

Le silence de la paléontologie

La première question qui se pose à nous se rapporte à la paléontologie humaine du Yémen. Malheureusement, jusqu'à nos jours, à moins que les prospections pétrolières, à la lisière du Rub'-al-Khâli, aient permis d'exhumer des restes d'hominidés sur lesquels aucune information n'aurait été donnée, nous ne savons apparemment rien des origines de l'homme dans cette partie de l'Arabie. Quant aux gisements de vertébrés découverts dans le secteur du Golfe, malgré les interprétations optimistes auxquelles ils ont donné lieu, il faudrait attendre qu'on mette à jour d'autre fossiles et surtout les restes des primates pour déterminer le rôle qu'aurait joué l'Arabie dans l'émergence de l'homme. Toujours est-il que le sud de l'Arabie, ouvert à la fois vers l'Afrique et vers l'Inde, pourrait recéler des restes qui appartiendraient à une autre famille que les ramapithécidés [8]. En outre, ces hominidés et primates remontent à quelque quinze millions d'années ; ils nous éloignent donc notablement

(8) Herbert THOMAS, L'Asie témoin de l'origine des hominidés, *La Recherche*, n° 93/1978, p. 916 sqq. ; Peters ANDREWS, W.R. HAMILTON, P.J. WHYBROW, Dryopithecines from the miocene of Saudi Arabia, *Nature*, vol. 274/1978, p. 249-250 ; H. THOMAS, Ph. TAQUET, G. LIGABUE, Cl. DEL'AGNOLA, Découverte d'un gisement de vertébrés dans les dépôts continentaux du miocène moyen du Hasa, *C.R. somm. Soc. géol. Fr.*, 1972/2, p. 69-72.

d'un sujet plus immédiat, à savoir l'origine du peuplement actuel de l'Arabie du Sud. Paradoxalement, nous en savons relativement davantage sur les hominidés que sur les hommes qui avaient peuplé le Yémen dans les temps préhistoriques. Vraisemblablement, ces Pré-Yéménites sur lesquels nous ne possédons aucun renseignement ont disparu depuis longtemps, à l'instar d'autres peuplades de la Péninsule arabe. Mais il est curieux, aussi bien qu'affligeant, qu'on ne signale la découverte d'aucun squelette susceptible de nous éclairer sur les caractères somatiques des premiers habitants de l'Arabie du Sud. De grands espoirs sont aujourd'hui fondés sur l'hémotypologie. Mais cette technique, pour qu'elle tienne ses promesses, demande à être appliquée sur une vaste échelle, ce qui est loin d'être le cas au Yémen où la prise de sang est redoutée car on prélève ainsi « l'âme liquide » de l'individu.

Préhistoire du Yémen

Après les problèmes que pose la paléontologie humaine, ceux de la préhistoire du Yémen, qui ont sans doute des affinités avec les premiers, sont parmi les moins étudiés par les spécialistes. A notre connaissance, la première mission de prospection, en République arabe du Yémen, fut effectuée, en 1974, par un membre de la R.C.P. 352, M.R. de Bayle des Hermens, dont on lira plus loin la contribution. Quant à la République démocratique populaire du Yémen, moins facile d'accès, elle a fait l'objet de plusieurs enquêtes surtout de la part des savants britanniques, mais aussi d'un petit nombre de préhistoriens d'autres nationalités, notamment des Américains et des Soviétiques. Il ressort d'un long rapport dû à S. Chirinski, traduit en arabe et publié dans la revue *al-Thaqâfa al-Jadîda* [9] que le Jabal Ṭala', un plateau de faible hauteur situé à quelques dizaines de kilomètres d'Aden, renferme des vestiges préhistoriques qui remonteraient, selon l'auteur de l'article « a plusieurs centaines de milliers d'années », ce qui est évidemment bien vague [10]. Mais S. Chirinski devient plus précis quand il nous renseigne sur la nature des objets découverts. Il s'agit d'un outillage lithique, notamment de têtes de hachettes de l'époque chelléenne et acheuléenne dont la fabrication remonte à une période qui s'échelonne entre 500 000 et 200 000 ans avant J.C. On n'aurait rien trouvé d'aussi ancien dans toute l'Arabie [11]. Précisons que l'enquête effectuée par la mission soviétique eut lieu de mars à mai 1972.

Malgré ces données relativement importantes auxquelles viennent s'ajouter les découvertes effectuées au Nord Yémen en 1974 et 1980, la préhistoire de cette région du monde demeure obscure. Non seulement

---

(9) S. CHIRINSKI, Al-yaman marqizun hamun min marâqizî al-ḥaḍarât al-insâniyat, *Al-Thaqâfa al-Jadîda*, III, 1974, n° 8, p. 51-68, n° 9, p. 36-54, n° 10, p. 60-84, n° 11, p.42-58.

(10) S. CHIRINSKI, *ibid.* III, 8, p. 52.

(11) S. CHIRINSKI, *ibid.* III, 8, p. 68.

nous ne savons rien des origines, du genre de vie, de l'habitat et des croyances des inventeurs de cet outillage, mais nous ignorons aussi leurs liens, si toutefois il en existe, avec les populations qui vivaient au Yémen il y a seulement plusieurs milliers d'années. Quant à ces derniers, qui pourraient être les ancêtres lointains des Yéménites de l'âge historique (à peine un millier d'années avant J.C.), ils nous sont moins connus que l'homme de Néanderthal ou de Cro-Magnon. Pourtant c'est à eux que reviendrait l'honneur d'avoir domestiqué le dromadaire. Cet événement capital pour la survie dans le désert, aurait eu lieu, d'après Albright, quelque part à la lisière méridionale du Rub'-al-Khâli, probablement dans la seconde moitié du II e millénaire avant J.C., estime W.G. Lambert [12], soit mille ans environ après la domestication du chameau. On ne ferait que mieux souligner le degré de notre ignorance en affirmant que l'histoire du peuplement de l'Arabie, à l'aube des temps historiques, nous est encore inconnue, du moins en grande partie. Il est à espérer que des enquêtes permettront bientôt de lever le voile sur ce passé relativement bien proche de nous.

Les Proto-Arabes

Serions-nous sur un terrain plus sûr quand nous abordons l'époque historique ? Bien qu'il s'agisse d'un domaine qui s'éloigne notablement de notre propre discipline, nous ne croyons pas exagérer en affirmant que même les spécialistes de l'archéologie sud-arabe se tiennent souvent sur une prudente réserve dès qu'il s'agit d'aller au-delà de l'immédiat sur lequel ils se penchent. En effet, si l'on s'en tient aux seuls documents dont l'historicité, à leurs yeux, ne peut être mise en doute, c'est-à-dire les inscriptions découvertes et déchiffrées jusqu'à ce jour, c'est à peine qu'on peut remonter au-delà du VI e siècle avant J.C. Or, à cette époque, l'Arabie du Sud était parvenue à un haut niveau de civilisation, comme en témoignent son écriture et ses monuments, ce qui laisse supposer qu'elle avait derrière elle une longue histoire. Il lui a fallu en effet une certaine période d'apprentissage plus ou moins longue, avant de maîtriser la technique de construction des barrages et d'atteindre un tel raffinement artistique dans la statuaire. D'ailleurs la Bible [13] et le Coran [14] nous parlent de la fameuse reine de Saba, qui serait contemporaine de Salomon, à qui elle aurait rendu visite. Elle aurait donc vécu au X e siècle avant J.C. On ne saurait écarter ces témoignages, même si les inscriptions qui viendraient les corroborer, font encore défaut. En effet, des fouilles méthodiques, avec des moyens adéquats, proportion-

(12) W.G. LAMBERT, The domesticated camel in the second millenium – evidence from Alalakh and Ugarit, *Bulletin of the American schools of oriental research*, 1960, n° 160, p. 42 s.

(13) *La Bible*, I R X, 1 ; cf., infra, Maxime RODINSON, *L'Arabie du Sud chez les auteurs classiques*, p. 75 s.

(14) *Le Coran*, XXVII, 21-46 ; cf. XXXIV, 15.

nels à l'importance des sites, n'ont guère été entreprises au Yémen jusqu'à ce jour. De telles recherches, plus urgentes que jamais à cause du pillage systématique risqueraient de modifier notre vision de l'histoire et de la civilisation de l'Arabie du Sud. Pour le moment, même si l'on s'en tient à une prudente réserve, on ne peut donc mettre en doute tout ce qui n'est pas expressément mentionné dans les inscriptions. Certes, en laissant la porte légèrement entrouverte devant la mémoire collective, on semble s'écarter de la rigueur scientifique. En réalité, on ne fait que s'éloigner d'une conception scientiste de l'histoire qui refuse d'admettre qu'à la base de toute légende, il existe parfois une vérité historique grossièrement déformée. C'est ainsi que nous acceptons les renseignements du Coran concernant les anciens habitants de l'Arabie, comme les 'Ād, Thamûd et d'autres peuples intermédiaires qu'Allah a anéantis [15]. Mais nous sommes réduits à des conjectures quant à leurs origines ethniques. Sans doute, les généalogistes arabes ont « arabisé » systématiquement tout le monde. Ils distinguent néanmoins les tribus du Nord de celles du Sud, attribuant à chaque groupe tribal un ancêtre distinct. Le premier comprend les Arabes arabisés qui descendent de 'Adnân, fils d'Ismaël, le second embrasse les Arabes vrais qui ont pour ancêtre Qaḥṭân. Ce bipartisme, qui remonte probablement à l'époque préhégirienne, traduit surtout une vieille rivalité, peut-être autant ethnique que culturelle, entre les habitants originaires du nord et ceux originaires du sud de la péninsule. Bien qu'il repose sur des données généalogiques pour le moins tardives, et sans doute forgées, il n'en considère pas moins les anciens Yéménites comme des Arabes à part entière, comme de vrais Arabes, bien avant l'avènement de l'Islam. Une telle extension serait-elle légitime ? Aurait-elle une part de vérité ?

Arabes du Nord et Arabes du Sud

En posant ce problème, nous ne sous-entendons aucun *a priori* politique ou idéologique et ne cherchons nullement à introduire un séparatisme entre les habitants de la Péninsule arabe, tous unis, depuis l'Islam, par la langue, la culture, la religion et la conscience de former une seule et même communauté. Mais en était-il ainsi plusieurs siècles avant l'Hégire, surtout du temps de la splendeur des royaumes du sud dont les habitants policés avaient un genre de vie bien différent de celui des Bédouins, autrement dit des *'a'râb* ou habitants de la steppe ? D'après A.F.L. Beeston, les anciens Yéménites étaient avant tout des fermiers, vivant de l'agriculture en terrasses et de l'élevage du petit bétail dans les plateaux. Quant aux « Arabes » qui s'adonnaient entièrement au nomadisme, leur nom ne figurait pas du tout dans les plus anciennes inscriptions ; il est seulement mentionné dans les textes tardifs et d'une manière telle qu'on ne peut douter qu'il désigne un

(15) *Coran*, XXV, 38... nombreux autres versets.

élément marginal, non intégré à la culture typique des anciens Yéménites [16]. Nous trouvons un jugement presque similaire chez Maxime Rodinson : « Cultivateurs et citadins, formant des Etats policés aux structures complexes, dotés de techniques perfectionnées, [les Sudarabiques] appelaient Arabes uniquement les pasteurs nomades du Nord et du Centre, parlant arabe ou protoarabe. Eux-mêmes parlaient une langue sémitique proche, mais différente. Il est tout au plus possible qu'ils se soient reconnu une lointaine parenté avec ces Arabes « sauvages » plus ou moins méprisés » [17].

A la base de la structure sociale du Yémen antique, ajoute M.Beeston, il y avait une communauté villageoise appelée *bayt*, terme qui s'applique à la fois au groupement lui-même, au site d'habitation et probablement aussi à la terre cultivée par la communauté. De sorte que si le *bayt* est objectivement un groupe de parenté, le sentiment de parenté ne constitue pas le lien essentiel entre les habitants [18]. Il en est tout autrement en arabe du nord où *bayt* signifie avant tout demeure et, au sens large du mot, grande famille, maison de haute noblesse, sans rapport avec la terre.

Il faudra lire entièrement l'excellent article de M. Beeston, pour saisir toutes les finesses du système politique sud-arabe. L'essentiel, pour notre propos, est que les plateaux du Yémen étaient habités par des fermiers, donc des sédentaires, unis par l'habitat, l'économie et la langue, et non point par le sentiment de parenté, comme c'est le cas généralement chez les Bédouins. Grands bâtisseurs, ils ont érigé des temples, construits des forts, édifié des palais et rendu la vie au désert grâce à d'imposants ouvrages d'art. Ils se sentaient donc très différents des pasteurs des steppes du nord et du centre du pays . Toutefois, cette différence culturelle n'excluait pas la présence, parmi eux, d'éléments nomades, attirés précisément par un autre genre de vie. Plus encore, dans cette partie de la Péninsule Arabe, ouverte notamment vers l'Inde dont elle acheminait les produits jusqu'au bassin méditerranéen et vers l'Abyssinie qui en convoitait les richesses, on trouvait aussi, à côté des autochtones du Sud venus d'on ne sait où, des Arabes du Nord, des Ethiopiens, des Somaliens, des Indiens ou Veddides dont l'influence, attestée déjà par Ibn Baṭṭuṭa, est sensible jusqu'à nos jours. Ainsi, tandis que le sud de l'Arabie connaissait un haut degré de civilisation, comme le prouvent aujourd'hui les nombreuses découvertes archéologiques, le reste de la péninsule arabe, hormis les régions influencées par les

---

(16) A.F.L. BEESTON, Kingship in ancient South Arabia, p. 256, *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, XV, 1972, Leiden.

(17) Maxime RODINSON, *Les Arabes*, p. 25, P.U.F. Paris, 1979. Si nous souscrivons sans réserve à ces assertions, nous devons ajouter toutefois qu'une différence de langue et de culture ne signifie pas nécessairement que les deux groupes en question appartenaient à des souches distinctes. Cette conclusion, que nous tenons pour probable ne s'impose pas à nous scientifiquement. Il serait tout aussi vraisemblable de supposer qu'un groupe initial se soit scindé en deux et que chacune de ses parties ait suivi une évolution différente.

(18) A.F.L. BEESTON, *ibid*, p. 256 s.

méridionaux ou colonisées par eux, était plus ou moins livré au bédouinisme ou, si l'on préfère, marqué par la prédominance du dromadaire. De sorte qu'en divisant tous les habitants de l'Arabie en deux souches rivales, mais unies par les liens de parenté, à la manière tribale, les anciens généalogistes n'avaient fait que traduire, dans les termes de leur discipline, l'éternelle opposition du pasteur au cultivateur, du nomade au sédentaire. Malgré une certaine affinité culturelle, due autant à l'environnement qu'aux contacts et au voisinage, il ne semble pas que les septentrionaux et les méridionaux aient eu conscience de constituer une population homogène et cohérente, moins encore d'appartenir à une même ethnie. Quant à l'unité nationale, il s'agit là, sans conteste, d'une notion bien tardive, donc ignorée à ce stade de l'évolution politique. D'ailleurs la désunion était de règle même parmi les Etats du Sud dont le rassemblement, toujours précaire, sous l'égide d'un même souverain, n'eut lieu que par la force des armes. On constate d'ailleurs que, même sous la bannière de l'Islam, l'unité politique du Yémen ne s'affirmera que d'une manière passagère et sera toujours d'une grande fragilité, en dépit des liens du sang tant invoqués par les généalogistes. Quiconque a étudié les Bédouins, leurs coutumes et leur mentalité sait que la parenté entre les tribus d'une même confédération est plus mystique qu'effective et que l'unité du sang ne manifeste réellement sa force de cohésion qu'au niveau de la famille patriarcale et sporadiquement au stade du clan.

Un facteur d'intégration : le désert

Il serait pourtant erroné de considérer les habitants du nord et du sud de la Péninsule arabe dont l'ascendance unique est rien moins que certaine et l'appartenance à une même ethnie plus que douteuse, comme deux blocs monolithiques vivant en vase clos. Entre le désert et la cité il y avait un continuel va-et-vient, imposé autant par le voisinage que par les impératifs économiques, les uns fournissant les produits locaux et les marchandises importées, et les autres offrant les guides et les montures. Il est probable même qu'il existait aussi des groupements intermédiaires entre les purs Bédouins et les purs citadins, dont le type le plus représentatif seraient les marchands de La Mekke à la veille de l'Hégire. Mais, d'une manière très schématique, on pourrait dire qu'au moins une centaine d'années avant l'Islam, deux civilisations dominaient encore l'ensemble de la Péninsule arabe, représentées essentiellement, d'un côté, par des fermiers et des commerçants, de l'autre, par des nomades qui ont su exploiter les étonnantes possibilités du dromadaire, surtout en matière de combat. Ces deux types de population, aux ramifications multiples, étaient souvent en conflit, notamment à cause de la disparité de leurs intérêts économiques. En outre, ne parlant pas la même langue, ils se sentaient d'autant plus étrangers les uns aux autres que la communication se faisait plus difficilement, particulièrement dans les régions éloignées des zones tampons. En effet, l'unité

linguistique de la Péninsule était loin d'être réalisée. On y parlait plusieurs idiomes sémitiques, notamment l'araméen, le sud-arabe et l'arabe. Celui-ci comprenait plusieurs dialectes dont celui du Coran. Pas plus que les Arabes d'aujourd'hui n'entendent les parlers des Mahra, de Shiḥr et de Socotra, les anciens Arabes du Nord ne comprenaient le sabéen et le ḥimyarite. Une fois de plus, comme cela se passe dans les régions frontalières, les contactes continus avaient créé une zone de bilinguisme. Ce phénomène d'osmose se réalisa d'autant plus aisément que les deux langues appartenaient au même groupe sémitique, étaient proches l'une de l'autre et avaient en commun un grand nombre de mots. En outre, la diffusion des coutumes et la copénétration culturelle étaient, à leur tour, facilitées par l'influence qu'exerçait sur tous les habitants de la Péninsule le même milieu ambiant. Le désert, inspirateur de mythes et de rites, de terreur sacrée et de coutumes, marque de son empreinte nomades et sédentaires, septentrionaux et méridionaux. Mais leur unité linguistique s'affirmera plus tard, notamment lors du déclin du dernier royaume du Sud. Pour des raisons que nous exposerons plus loin, et qui ne seraient pas sans rapport avec la domestication du dromadaire et la suprématie guerrière qu'il procure à ses utilisateurs, comme monture de combat, une population arabophone avait réussi à imposer son hégémonie, en même temps que son idiome, à une grande partie de la Péninsule, devenue ainsi le pays des Arabes ou si l'on préfère, l'Ile des Arabes, *Jazîrat-al-'arab.*

Prédominance de la langue du Nord

Les problèmes que soulèvent la langue en Arabie du Sud antéislamique sont à la fois délicats et complexes. Ils ont donnés lieu à plusieurs hypothèses, plus ou moins acceptables, sans que l'on puisse accorder objectivement, à l'une d'elles, ses préférences. On sait que le sud-arabe épigraphique s'apparente au guèze, qui est encore la langue liturgique de l'église copte d'Ethiopie, et que des inscriptions, en caractères sud-arabes, ont été découvertes dans ce pays. Dès lors un débat s'est engagé entre les partisans de l'antériorité de l'arabe du Sud et ceux qui soutiennent la thèse opposée, avec des conclusions anthropologiques, pour le moins inattendues, concernant l'identité des deux populations et la conquête de l'une par l'autre à l'aube des temps historiques. Nous avouons, sans fausse modestie, notre incompétence en cette matière. Mais si, dans l'état actuel de la recherche, il semble difficile de se prononcer pour l'une ou l'autre thèse, il n'en demeure pas moins qu'une influence réciproque s'est exercée de part et d'autre de la mer Rouge, de sorte qu'il semble possible de parler d'une certaine identité culturelle de l'Abyssinie et de l'Arabie du Sud antéislamiques.

Plus intéressante peut-être, mais aussi insoluble, du moins présentement, est la question de l'unification linguistique de la Péninsule arabe. Jusqu'au VI[e] siècle après J.C. les inscriptions mises à jour au Yémen, dans leur quasi totalité, sont en sud-arabe. Pourtant, à la même

époque, des dialectes du Nord semblent avoir gagné une grande partie du pays. La langue, qui deviendra plus tard celle de la littérature classique – et du Coran – était comprise dans des régions du nord, comme dans d'autres régions du centre, de l'est et du sud de l'Arabie. Un poète antéislamique comme al-Nâbigha al-Zubyâni (mort en 602/604 ?), originaire d'une tribu du Nord, se rendait à Ḥîra, chez les Lakhmides, et à Damas, chez les Ghassanides, pour chanter les louanges des princes de ces deux dynasties, qui appartenaient, selon les généalogistes, au groupe du Sud. D'ailleurs, son cas n'est pas unique, puisque le célèbre 'Umru'ul-Qays (mort en 540 ?), surnommé le prince des poètes, était originaire de Kinda, dans le Ḥaḍramawt ; et Ṭarafa, le F. Villon de la poésie arabe, natif de Baḥrayn, s'était distingué à la cour du prince Lakhmide 'Amru ibn Hind, qui se débarrassa sournoisement de ce jeune poète à la satire mordante. D'autre part, les émissaires de Muḥammad aux Yéménites parlaient aussi l'arabe du Nord. Apparemment, ils étaient compris de ces derniers, du moins de leurs chefs et gouverneurs. Quelques années plus tard, lorsqu'une députation yéménite s'était rendue à Médine pour proclamer sa conversion à l'Islam, elle n'était pas accompagnée d'un interprète.

Ainsi, à la veille d'un bouleversement aussi profond que le changement du système religieux, l'Arabie, dans sa grande majorité, était préparée linguistiquement à comprendre le message du Coran. Il y a lieu d'admettre, nous semble-t-il, que l'arabe du Nord s'est imposé progressivement à l'ensemble de la Péninsule, dès le milieu du VI^{e} siècle, surtout comme langue d'échange et de commerce, alors que le sud-arabe gardait encore un caractère noble de langue d'écriture, de liturgie et de cour. Mais par suite de l'émigration des tribus du Sud, de leur dispersion et de leur fixation dans différents points de l'Arabie, particulièrement dans le Nord, comme nous l'exposerons plus loin, elles durent adopter la langue vernaculaire d'une grande partie du pays, qui gagna ainsi ses premières lettres de noblesse. L'unification linguistique et culturelle de l'Arabie entrait ainsi dans sa phase décisive. Mais il va de soi que dans une région aussi montagneuse que le Yémen, constituée d'un ensemble d'isolats, les parlers locaux ont longtemps résisté. Même de nos jours, dans les contrées éloignées des principaux centres urbains, les citadins éprouvent des difficultés à entendre et se faire entendre de leurs compatriotes paysans ou bédouins. Le sud-arabe aurait donc longtemps résisté, en tant que langue vernaculaire, comme l'atteste la survie du *mahri*, du *shiḥri*, du *suqutri* et d'autres dialectes de la même famille que la langue des inscriptions. En revanche, celle-ci cessera d'être utilisée en épigraphie dès l'avènement de l'Islam.

Arabisation de la Péninsule

Le sociologue qui étudie l'histoire des royaumes de l'Arabie du Sud ne peut s'empêcher de se demander comment une langue de culture, parlée par des hommes policés, parvenus à un degré avancé de techni-

que et de civilisation, a été finalement submergée et vaincue par une langue de pasteurs, plus à même d'exprimer, à ce stade de son évolution, les besoins de la vie nomade, que les raffinements d'une existence citadine. Assurément, celle-ci portait davantage la marque de l'Inde et de la Grèce que celle du désert. Il serait possible d'attribuer au Coran une part importante dans l'arabisation de la Péninsule. En réalité le rôle qu'il a joué, bien que primordial, fut tardif : il n'a fait qu'accélérer et rendre irréversible un mouvement qui lui était antérieur. Il arrive sans doute, dans l'histoire des peuples, qu'une langue en influence profondément une autre, se substitue à elle progressivement ou la chasse brutalement. Mais de tels changements linguistiques sont généralement accompagnés de mouvements guerriers. C'est ainsi que l'impérialisme britannique a fait de l'anglais la langue la plus parlée dans le monde. Pour nous en tenir à l'exemple arabe, nous constatons qu'il a très largement influencé l'iranien et le turc qui en adoptèrent même l'alphabet. Dans les deux cas, qu'il s'agisse des Turcs envahisseurs ou des Iraniens envahis, les modifications linguistiques eurent lieu à la suite d'une conquête. Or rien de tel dans ce qui nous occupe, puisque l'arabe du Nord s'est imposé pacifiquement aux régions du Sud avant l'avènement de l'Islam. En fait une telle pénétration, à ses débuts relativement modestes, n'a rien d'extraordinaire. En effet si les anciens Yéménites avaient davantage les regards tournés vers l'Inde que vers l'intérieur de la Péninsule, les nécessités du commerce les obligeaient à avoir des contactes permanents avec l'ensemble de l'Arabie notamment avec les Bédouins septentrionaux qui leur fournissaient des guides et probablement aussi des dromadaires. Ils rétribuaient les services rendus et payaient aussi une redevance aux chefs de tribu dont ils traversaient les territoires. Les échanges entre le sud et le nord du pays étaient donc suivis et leurs habitants pouvaient se faire comprendre les uns des autres bien que ne parlant pas la même langue. Mais ce qui rend le phénomène complexe, c'est la déroute de la langue du Sud devant celle du Nord et sa disparition totale comme langue vernaculaire. Comment expliquer un changement linguistique aussi radical dont le résultat final fut l'arabisation totale de toute la Péninsule. Or, il est évident que cette substitution d'une langue à une autre n'eut pas lieu à la suite d'une guerre de conquête, au sens courant du terme. En fait, l'invasion linguistique s'est opérée pacifiquement, à la faveur du déclin du dernier royaume du Sud. Ce sont donc les causes de ce déclin qu'il faudrait d'abord analyser.

Grandeur et décadence des royaumes du Sud

Il n'entre pas dans notre intention d'aborder un sujet aussi délicat et qui exige de très longs développements, déplacés sans doute dans une introduction. Mais en même temps nous ne saurions nous contenter

d'énumérer les facteurs généraux qui aboutirent à la disparition de l'Arabie du Sud de la scène internationale. Il est possible d'invoquer à ce propos les luttes incessantes pour l'hégémonie, les invasions, le dépeuplement occasionné par les guerres, le marasme économique, le vieillissement de l'Etat. Il est incontestable qu'il s'agit là de causes importantes qui avaient provoqué notamment la chute de Saba et de Ḥimyar, les derniers royaumes sud-arabes. Mais en nous arrêtant ainsi à des facteurs immédiats, nous perdons de vue ceux qui sont plus déterminants, plus profonds et partant, moins faciles à appréhender. Peut-être aurions-nous quelque chance de les saisir grâce à l'analyse des causes qui ont permis au Yémen de devenir un foyer de civilisation, ce qu'il a cessé d'être le jour où des forces contraires ont provoqué des phénomènes inverses.

Si la situation géographique a jamais pu déterminer le destin d'un peuple, à un moment de son histoire, c'est au Yémen que cette influence se serait fait particulièrement sentir. Qu'on imagine en effet une région montagneuse de la zone aride, très accidentée et difficile d'accès, jouissant d'un excellent climat à cause de l'altitude et d'un sol fertile arrosé par les pluies de printemps et d'été, et l'on se rend à peu près compte de la position du Yémen : c'est une île de verdure au milieu d'un océan de sable et rocailles. Sur ces hauts plateaux, un peuple audacieux a su exploiter admirablement des conditions géographiques dont les avantages ne l'emportent sur les inconvénients que dans un contexte politique précis. Placé au carrefour des routes commerciales, à l'extrémité sud-ouest de l'Arabie, le Yémen saute par-dessus les obstacles naturels pour jouer le rôle d'intermédiaire entre l'Inde et la Méditerranée, deux mondes aux richesses multiples et complémentaires, dont il est séparé par la mer d'Oman, l'Erythrée, jadis la terreur des navigateurs et le Rub' al-Khâli, vaste étendue désertique hostile à l'homme et quasi impénétrable. Les anciens Yéménites surmontèrent ces difficultés et détournèrent ainsi, à leur profit, une partie d'un vaste courant d'échange, parmi les plus importants du monde antique. Amenées par bateaux dans les principaux ports de l'Arabie du Sud, les marchandises en provenance de l'Inde étaient dirigées par caravanes vers le golfe arabo-persique, la Babylonie, la Syrie et l'Egypte. De très gros bénéfices étaient ainsi réalisés, auxquels s'ajoutaient les gains résultant de l'exportation de quelques produits locaux jadis très recherchés : encens, myrrhe et aromates. Devenus riches et prospères, les anciens Yéménites travaillèrent à améliorer leur niveau de vie et surtout à développer l'agriculture en exploitant au maximum les possibilités de leurs terres arables. C'est ainsi qu'ils ont créé de gigantesques terrasses aux flancs de leurs montagnes, maîtrisé l'eau [19] et rendu la vie au désert, grâce à d'imposants ouvrages d'art. La célèbre digue de Ma'rib, qui défia le temps pendant plus de mille ans, témoigne à la fois du génie yéménite

(19) Cf. J. PIRENNE, La maîtrise de l'eau en Arabie du Sud antique, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, n.s., t. II, Paris, 1978.

en architecture et de leur préoccupation majeure de revivifier le désert. Et là où l'on ne trouve plus aujourd'hui que du sable, quelques arbustres et de méchantes plantes épineuses, il y avait, nous dit le Coran « deux jardins, à droite et à gauche... C'était un pays délicieux » [20].

Ils étaient bien fortunés, ces Yéménites, quand leur souveraine, la fameuse Balqîs, reine de Saba, rendit visite à Salomon, lui offrant selon la Bible, de l'or en énorme quantité, des pierres précieuses, et des charges d'aromates [21]. Redisons-le, ce récit dont les événements se situeraient au X e siècle avant J.C. n'est encore corroboré par aucune découverte archéologique. Il nous permet néanmoins de nous faire une idée de la richesse colossale de ce royaume, ce qui ne pouvait qu'attirer sur lui la convoitise des conquérants. Rome tenta même, contre Ma'rib, en l'an 24 avant J.C. une expédition conduite par Aelius Gallus, qui tourna au désastre. Mais Rome devait prendre plus tard sa revanche. Ayant découvert les secrets de la navigation dans la mer Rouge, ses vaisseaux concurrencèrent très sérieusement le trafic sabéen et lui portèrent un coup si dur qu'il ne s'en releva jamais. C'est à l'instigation de Byzance que les armées abyssines envahirent, à leur tour, la terre de Saba et occupèrent le pays en 525 de notre ère. Le géant sabéen, quoique considérablement diminué, entreprit, avec succès, la guerre de l'indépendance. Ce dernier sursaut d'énergie épuisa ses forces, ainsi que ses réserves économiques. Affaibli aussi par la concurrence maritime, il n'était pas plus capable d'entretenir ses nombreuses digues qui lui avaient permis de gagner la bataille de l'eau dans un milieu aride. Le célèbre barrage de Ma'rib lui-même a fini par céder et sonna le glas de la puissance sabéenne. Bien que la dispersion de la population ait dû commencer plus tôt, dès le début de la crise économique, c'est la rupture de la digue qui est retenue par les chroniqueurs comme le principal responsable d'une migration massive. Et le pays de Saba, gagné par le désert, vidé démographiquement et diminué économiquement, tomba comme un fruit mûr entre les mains de l'envahisseur perse, en 575, venu pourtant en libérateur. Un demi siècle plus tard, le Yémen se convertissait à l'Islam.

De cette brève analyse, trois points essentiels sont à mettre en évidence : d'abord, que les anciens Yéménites avaient édifié leur fortune et leur puissance sur le commerce, en exportant leurs propres produits, jadis très recherchés, et en exploitant judicieusement la position géographique de leur pays, par lequel transitaient les richesses de l'Inde et les marchandises de la Méditerranée ; ensuite, qu'ils ont su donner un essor prodigieux à l'agriculture en multipliant les terrasses et en gagnant de grands espaces sur le désert ; enfin, qu'ils étaient en relation avec l'ensemble de la Péninsule arabe, pour les besoins de leur trafic qui se faisait surtout par caravanes.

Si les mêmes causes produisent les mêmes effets, la réciproque est

(20) *Coran*, XXXIV, 14.
(21) Premier livre des rois, X, 1-2.

également vraie : l'absence de ces causes, toutes choses égales d'ailleurs, devrait se traduire par la disparition de ces effets. Edifiée sur le commerce, la puissance sabéenne fut sérieusement ébranlée par les coups de boutoirs de Rome, qui cherchait précisément à mettre la main sur les centres d'exportation de l'encens. Son but fut partiellement atteint quand ses vaisseaux concurrencèrent le dromadaire comme principal moyen de transport [22]. L'effondrement du commerce sabéen fut encore plus sensible avec le recul du paganisme, grand consommateur d'encens, sous la pression, de plus en plus forte, du christianisme. Frappé dans son économie, en butte à des difficultés intérieures et extérieures, razzias locales et invasions étrangères, le Yémen antique n'avait plus les moyens de son existence. C'est ainsi que le désert regagna rapidement des terres que des générations d'hommes courageux avaient travaillé péniblement à conquérir. Une partie importante de l'Arabie du Sud, notamment à la lisière du Rub' al-Khâli, fut perdue pour l'agriculture. Ses habitants durent même se convertir à la vie bédouine. La langue du Nord, parlée surtout par les Bédouins, fit ainsi un progrès rapide parmi les Yéménites, parallèlement à celui de la désertification. Des populations entières (*sha'b*, pl. *shu'ûb*) [23] furent acculées à l'émigration et prirent le chemin du désert. Ils s'installèrent dans des régions qu'ils connaissaient bien parce qu'elles étaient situées sur des routes qui leur étaient familières : celles des épices et des aromates. C'est ainsi qu'ils jetèrent leur dévolu sur des oasis comme Yathrib, la future Médine, Ḥîra, sur l'Euphrate, Jâbiya et Jillaq au sud-est de Damas. Mais avant de se fixer sur ces territoires, qu'ils ont dû disputer à leurs anciens occupants, ils ont adopté les mœurs et la langue du désert, qui ne leur étaient pas inconnues, par suite de leurs relations, de vieille date, avec les tribus du nord.

Bédouinisation du Yémen

Bien entendu, il ne s'agit nullement d'une expédition militaire, avec un plan arrêté d'occupation territoriale, mais d'une pénétration lente, effectuée par des groupes relativement modestes, et échelonnée dans le temps. C'est ainsi qu'ils ont été amenés graduellement à adopter la

(22) Xavier de Planhol attribue le déclin de l'Arabie du Sud aux coups conjugués des Bédouins et des Etats abyssins, mais également à la décadence de la fonction maritime (*Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, p. 12, Flammarion, Paris, 1968). En fait, c'est la marine des Ptolémées qui ruina le commerce sabéen. Les marchandises, en provenance de l'Inde, étaient amenées par bateaux, qui faisaient du cabotage jusqu'aux portes du golfe d'Aden. De là, elles étaient acheminées, par caravanes, vers l'intérieur. Il était évidemment plus économique et plus avantageux de se passer de ses intermédiaires exigeants qu'étaient les Yéménites en s'approvisionnant presque à la source. Quant aux Bédouins, ils ne progressaient qu'à mesure que faiblissait le pouvoir central.

(23) A.F.L. BEESTON, Kingship in ancient south Arabia, p. 258 s.

langue du Nord. Quant à la leur, celle du Sud, elle a disparu en même temps que leur brillante civilisation, non sans laisser de traces dans le Coran et dans ce qui deviendra plus tard l'arabe classique [24]. Néanmoins, le passage à la vie nomade n'a pas été suffisamment long pour les marquer profondément. Certes, ils ont dû payer leur tribut au désert, en adoptant les coutumes qu'il impose et les structures sociales qui lui sont propres. Mais ces anciens sédentaires avaient gardé la nostalgie de leur grandeur passée. Et dès que l'occasion s'était offerte à eux, ils ont renoncé au nomadisme pour créer des cités « royales », avec une brillante cour, comme celle des lakhmides ou des ghassanides.

Ainsi l'arabisation du Sud de la Péninsule, et partant sa bédouinisation partielle, eut pour cause essentielle le déclin du dernier royaume du Sud, et non point le phénomène inverse, c'est-à-dire une puissance accrue des nomades. Le progrès de la désertification fut une conséquence de l'affaiblissement du pouvoir central, incapable dès lors d'endiguer le flot des pasteurs, et de la faillite de son économie qui l'amena à laisser à l'abandon un système d'irrigation, d'un entretien délicat et onéreux. Gagné par le désert, du moins en grande partie, le Yémen était devenu arabe de langue et de culture. Quelques idiomes ont survécu néanmoins dans des régions isolées.

Comme nous le montre l'histoire des cités caravanières, l'extension du nomadisme est rarement à sens unique. On note souvent un mouvement inverse : l'adaptation d'un genre de vie sédentaire par quelques tribus, celles-là mêmes qui avaient exercé leur pression sur les oasis pour en chasser les occupants. En effet, entre le désert et la cité les ponts ne sont jamais coupés. L'attraction que celle-ci exerce est aussi forte sur le bédouin que sur le paysan. L'un et l'utre sont sollicités par une vie apparemment plus facile, assurément moins monotone. La ville qui absorbe continuellement nomades et ruraux, n'est pas davantage un tombeau pour les uns, comme l'affirme M. Planhol [25], qu'un cimetière pour les autres.

Moins d'un siècle avant l'Islam, les Quraysh, rameau d'une importante confédération bédouine : les Kinâna, se sont jetés sur La Mekke et l'ont occupée, obligeant les Khuzâ'a, les anciens maîtres de la cité, à reprendre partiellement l'existence nomade. Cette mainmise sur ce modeste centre urbain fut à l'origine de l'hégémonie politique des Mekkois. Ils ont fait preuve de tant d'habileté dans l'administration, comme dans l'organisation et le commerce [26] que La Mekke, sous leur impulsion, ne tarda pas à devenir une « république marchande » dont le trafic faisait du tort à l'Arabie du Sud, alors sous le joug abyssin. La tentative d'Abraha de la conquérir s'expliquerait davantage par des

(24) Cf. Maḥmûd al-GHÛL, Makânat nuqûsh al-yaman al-qadîma fî turâth al-lugha al-'arabiya al-fuṣḥa, *Al-Ḥikma*, nº 38, 1975, p. 34-44.

(25) X. de PLANHOL, *Fondements*, p. 15.

(26) Le Bédouin n'est pas moins apte à diriger et à gouverner que le citadin. Mais le désert a ses impératifs et ses lois qui obligent le *Cheikh* à assumer ses responsabilités d'une manière différente de celle d'un citadin.

visées économiques que par un prosélytisme religieux. L'exemple des Qurayshites est loin d'être unique dans l'histoire des tribus bédouines. La plus grande conversion à la vie citadine s'est effectuée, sous nos yeux, dans la seconde moitié du XX[e] siècle. Grâce aux richesses déversées par le pétrole, les Arabes du Koweit, des Emirats du Golfe, du Royaume saoudite, ont accepté, sans dommage, un changement total de leur existence ancestrale, tout en préservant jalousement leurs valeurs. Même sans le pactole pétrolier, une telle conversion se passerait sans heurt, ni déchirement, dès lors qu'elle a lieu d'une manière progressive, et que le Bédouin ne s'y sent pas contraint et ne vit pas dans un milieu culturel sensiblement différent du sien [(27)]. C'est ainsi que les nouveaux maîtres de la cité mekkoise s'étaient fixés au sol, tout en demeurant fidèles aux coutumes du désert, à ses lois et surtout à son code d'honneur. Et c'est parmi les tribus environnantes qu'étaient élevés les enfants des nobles et fortunés Qurayshites.

Le Bédouin, le mot et l'idée

Avec la bédouinisation d'une importante partie du Yémen, la langue et les coutumes du Nord ont gagné progressivement l'ensemble de la Péninsule arabe. Mais avant de pousser plus loin l'analyse, nous devons nous arrêter un instant pour tenter de comprendre le phénomène de « bédouinisation ». De prime abord, on serait tenté de le traduire par une conversion à la vie errante, celle des grands chameliers notamment, à qui s'applique généralement le vocable bédouin. En fait, une telle acception traduirait mal la réalité sociale car, à la veille de l'Hégire il y avait, en Arabie, des villes en petit nombre et des oasis où l'on s'adonnait à l'agriculture. En outre, comme nous l'avons montré plus haut, entre le désert et la cité, il y a un mouvement de va-et-vient, qui joue parfois davantage dans un sens que dans l'autre, mais qui fait que tout sédentaire porte plus ou moins en lui la marque de la steppe.

Pour une appréciation exacte du phénomène de « bédouinisation », il conviendrait évidemment de préciser d'abord ce qu'on entend par « Bédouin », terme vague qui peut être pris dans trois sens différents. Assurément il est d'abord synonyme de nomade. Mais à ce sens écologique, s'ajoute un autre, plus large, qui embrasse aussi des sédentaires dont le genre de vie ne diffère pas beaucoup de celui des nomades. En effet, étymologiquement, le collectif *badu* désignent les habitants de la steppe ; il s'oppose, de ce point de vue, au *ḥâḍar*, les habitants d'une *ḥâḍîra*, ville, autrement dit des citadins. C'est en exploitant cette antinomie que le poète Abu Firàs al-Ḥamdâni a pu dire : « Je vis dans la steppe, alors que les miens sont dans la cité, car je

(27) Le même problême se pose au paysan quand il est contraint d'abandonner son sol et son paysage pour aller vivre dans une cité industrielle.

considère qu'une demeure dont tu es absente n'est que désert » [28]. Tout habitant de la steppe n'est donc pas nécessairement un nomade. Est Bédouin aussi, sous certaines conditions que nous définirons bientôt, le sédentaire qui vit dans les oasis. C'est ainsi que le grand poète Jarîr se dit Bédouin [29] et que son illustre adversaire al-Akhṭal passe aussi pour Bédouin [30]. De même, quand un chef de tribu s'installe dans la ville et s'y construit une demeure princière, il ne cesse de se considérer comme bédouin. Mais il refuserait cette qualité au paysan et au fermier qui exploitent les possibilités agricoles d'une oasis et vivent sous la double protection du nomade et du pouvoir central. Est Bédouin, au sens culturel du mot, celui qui vit selon le code d'honneur du désert, en accepte les lois non écrites et ne reconnaît pas un pouvoir supérieur à celui de la tribu et du clan. Pour Bysance, comme pour la Perse, les commerçants de La Mekke n'étaient que des Bédouins. De même, aux yeux des citadins de Taëz ou de Sanaa, les montagnards des hauts plateaux, pourtant fixés au sol et vivant de l'agriculture, sont des *qabâ'il*, des tribus, autrement dit des gens dont le système social et culturel est calqué sur celui des Bédouins. C'est précisément dans cette acception culturelle qu'il conviendrait de comprendre la bédouinisation de l'Arabie. Les tribus du Sud, quoique vivant de l'agriculture, étaient, en grande partie, « bédouinisées ». D'autres tribus de la Péninsule, comme les Ḥanîfa, les Thaqîf, les 'Aws et les Khazraj, ne dédaignaient nullement une activité agricole. Bédouins étaient également, au sens culturel du terme, les Qurayshites eux-mêmes dont les coutumes étaient bien proches de celles d'un habitant du désert. Quant aux purs nomades, ils étaient relativement peu nombreux. Bien souvent des fractions d'une même tribu nomadisaient, alors que d'autres étaient fixées au sol. Certes entre les tribus du Nord et celles du Sud, il existait des différences dans l'appréciation des éléments de l'honneur. Les Yéménites, en particulier, affichaient le mépris du commerce, activité très estimée des *muḍarites*. Mais chez tous, même chez les citadins, les vertus du désert étaient prépondérantes, notamment la défense de la femme et du faible qui demande asile, la protection de l'hôte, le courage au combat [31]... Nous montrerons plus loin que la participation des nomades à la conquête arabe était loin d'avoir l'importance qu'on lui suppose généralement. En revanche, le sédentaire « bédouinisé », notamment le Yéménite, avait pris une part décisive à l'expansion de l'Islam.

(28) « *Badawtu wa 'ahli ḥâdirûna* »

(29) Abu Faraj al-IṢFAHÂNI, *Kitâb al-'Aghâni*, t. VII, p. 134, Beyrouth, 1955.

(30) IṢFAHÂNI, *ibid.* t. VII, p. 376.

(31) Bichr FARÈS, *L'honneur chez les Arabes avant l'Islam*, ch. II, A. Maisonneuve, Paris, 1932.

L'Islam au Yémen

Avec la bédouinisation de l'Arabie et l'extension de ce même phénomène aux frontières extrêmes du Nord et de l'Est, l'unification culturelle des Arabes étaient virtuellement atteinte. Il ne leur manquait que la personnalité marquante, le chef spirituel susceptible de les unir aussi politiquement. Ce sera précisément l'œuvre de Muḥammad. Nous voici donc arrivés à une période relativement proche, la première moitié du VII[e] siècle de notre ère qui sera marquée par un bouleversement aussi profond que l'avènement de l'Islam. Cette religion, selon le mot de Renan, est née en pleines lumières de l'histoire. Pourtant, quand on cherche à étudier les événements qui marquèrent la conversion du Yémen à l'Islam, les changements que subirent les institutions yéménites sous l'impact de la nouvelle idéologie et enfin l'importance prise par les Yéménites dans la conquête arabe, on ne tardera pas à déchanter. Certes, pour les grandes lignes de l'histoire politique, on est à peu près fixé. Il n'empêche que de nombreux points de cette histoire demeurent obscurs. Ainsi, selon une tradition yéménite, affirmée encore de nos jours, le pays tout entier se serait converti en une seule journée. Cet événement est commémoré chaque année par des festivités. On sait pourtant qu'un mouvement d'opposition à l'apostolat de Muḥammad s'était manifesté dans les montagnes yéménites du vivant même du Prophète et qu'une révolte ouverte contre la nouvelle foi s'y était déclarée après sa mort. Quant aux anciennes institutions, il serait absurde de supposer que l'Islam en a eu raison rapidement, alors que l'enquête montre que le droit coutumier, même de nos jours, oppose une résistance à la *sharī'a* islamique. Des survivances matrilinéaires, nombreuses et tenaces, prouvent que le régime patrilinéaire avait succédé à la parenté par la mère. Ce changement aurait eu lieu à la veille de l'Hégire, sous l'influence de la bédouinisation, laquelle ne semble compatible qu'avec la patrilinéarité. Il appartient précisément à la partie ethnographique de l'ouvrage de mettre en évidence « la révolte des faits contre le code » coranique, ou plus exactement de montrer les traits d'une ancienne culture qui ont survécu à quatorze siècles d'Islamisation.

Le Yémen et la conquête arabe

Les chroniqueurs et les historiens arabes reconnaissent généralement que les Yéménites avaient contribué efficacement au succès des armées arabes. Nous estimons, quant à nous, qu'ils sont bien en deçà de la vérité et que la part des Yéménites dans la conquête arabe fut prépondérante. Il ne serait pas exagéré de dire que sans leur concours, l'Empire arabe n'aurait pas été aussi loin, ni édifié aussi rapidement. Peut-être n'y aurait-il pas du tout un empire arabe. Arrêtons-nous en effet un instant pour réfléchir à la situation démographique de l'Arabie à la veille de l'Hégire. Dans le Ḥijâz, berceau de l'Islam, il n'y avait que

trois malheureuses petites villes, dont la plus peuplée, La Mekke, selon un auteur qu'on ne peut accuser de sévérité pour sa capitale religieuse « atteignait environ dix mille, esclaves et clients d'origine étrangère compris » [32]. Quand à la seconde, Médine, elle était peuplée par des Juifs et par des tribus d'origine yéménite. La troisième, Ṭaïf, était tout juste un petit bourg habité, en grande partie, par des cultivateurs et qui servait de villégiature aux riches marchands de La Mekke. Dans le reste de l'Arabie, hormis le Sud, il y avait surtout des bourgades et des oasis, à peine dignes de retenir l'attention. On serait tenté d'en conclure que l'ensemble de la Péninsule était abandonné au nomadisme. Ce serait aller trop vite en besogne car des Yéménites, bédouinisés mais sédentaires, s'étaient fixés dans de nombreux points de l'Arabie, notamment dans l'Oman. Quant aux tribus du Nord, elles étaient numériquement moins importantes que celles du Sud. C'est parmi elles surtout qu'on trouvait les vrais nomades. Certes, la société nomade est prolifique. Weulersse va même jusqu'à dire qu'elle produit continuellement des hommes comme des sauterelles [33]. Tout en faisant sa part à la réthorique, nous ne devons pas non plus oublier que si la natalité, chez les nomades, est très élevée, en revanche, le taux de mortalité infantile est l'un des plus forts du monde. En outre, les guerres et les vendettas avaient raison d'un surplus de naissances parmis les garçons. Quant aux filles, quelques tribus étaient parfois réduites à les enterrer vivantes, comme nous informe le Coran [34]. De sorte que l'équilibre démographique, dans une telle société, était généralement assuré. En outre, le désert, hostile à l'homme et à l'animal, ne pouvait nourrir qu'un nombre limité de bouches et réduisait, par la disette, ceux que la maladie et la guerre avaient épargnés.

Sans doute, il y a aussi des périodes de prospérité, dues surtout au trafic caravanier, ce qui permettait, par des achats, de suppléer à la pénurie des vivres dans un milieu aride et partant, d'assurer la subsistance d'un plus grand nombre de personnes. Un déséquilibre est ainsi créé, entre les possibilités du milieu biologique et une surnatalité, génératrice de migrations ou d'invasions qui accélèrent la transformation sociale et changent souvent le nomade en sédentaire. Et c'est précisément par suite d'une telle poussée démographique que le Ḥijâz, au VII ^{e} siècle, devenu insuffisamment viable pour les siens vit les tribus arabes quitter leur milieu naturel.

---

(32) Muhammad HAMIDULLAH, *Le Prophète de l'Islam*, t. I, p. 29, Paris, Vrin, 1959. On comprend mal l'affirmation de M. Planhol selon qui « le Hedjaz apparaît voué par la nature à une fonction de carrefour et au développement de la vie urbaine ». On pourrait en dire autant de la Tihâma. En réalité, le « déterminisme géographique » ne devient évident qu'après coup, c'est-à-dire lorsque l'homme a su tirer partie d'une position favorable. C'est ainsi que la ville de Zabîd n'exista qu'à partir du IX ^{e} siècle. Elle devint rapidement, par la volonté de son fondateur, une grande métropole. Au XIV ^{e} siècle, elle était la cité la plus importante du Yémen. Aujourd'hui, c'est un gros bourg qui ne retient l'attention que par son passé prestigieux et ses monuments.

(33) J. WEULERSSE, *Paysans de Syrie et du Proche-Orient*, p. 64, Paris, 1946.

(34) *Coran*, XVI, 58-59 ; VI, 151 ; XVII, 31.

Toujours est-il qu'à la veille de l'Hégire, et malgré la rupture d'équilibre à laquelle nous venons de faire allusion, le nombre des Bédouins du Ḥijâz et même de l'Arabie centrale, par rapport à la totalité de la population de la Péninsule, était relativement modeste. Il suffirait, pour en être convaincu, de considérer, de nos jours, le nombre des habitants de l'immense Arabie saoudite, après le grand essor économique et l'immigration dus au pétrole, et de le comparer à celui de la petite République arabe du Yémen, faible économiquement et frappée d'une véritable hémorragie de main-d'œuvre. On constate alors, qu'avec ses 2 149 690 km ^{2}, le royaume saoudien a une population estimée à 6 millions d'habitants dont une partie d'origine yéménite (le district de Najrân), soit une densité de 3 habitants au km ^{2}, alors que le nord Yémen compte un nombre sensiblement égal d'habitants, sinon supérieur, pour une superficie onze fois inférieure, soit une densité de 30 habitants au km ^{2}. A la veille des grandes conquêtes islamiques, la disproportion démographique entre le Ḥijâz bédouin et le Yémen devait être bien plus importante encore. L'Arabie du Sud fut le grand réservoir d'hommes dans lequel l'Islam avait puisé au début de son histoire.

On comprend dès lors combien est exagérée la part que certains auteurs attribuent généreusement aux nomades dans les conquêtes arabes. Celles-ci « sont, d'abord, le fait des Arabes d'Arabie, chameliers bédouins qui constitueront la première force militaire de l'Islam », note à ce sujet Maurice Lombard [35] ; « religion de citadins et de commerçants propagée par des nomades » écrit, de son côté, M. Planhol [36]. Evidemment c'est la confusion entre bébouins et nomades que nous dénoncions plus haut, qui est à l'origine de ces affirmations. En réalité, si les nomades chameliers, à peine convertis à l'Islam, profitaient de toutes les occasions offertes pour se livrer à des razzias, leur participation aux opérations militaires de l'armée musulmane, quoique certaine, était loin de revêtir cet aspect de mobilisation générale d'une masse disponible dont les citadins s'étaient servis adroitement. Si leurs qualités guerrières étaient évidentes, ils étaient, redisons-le, numériquement faibles par rapport aux sédentaires, tous plus ou moins gagnés au code d'honneur du désert. Courageux, ils l'étaient, certes, ces nomades. Mais ils faisaient preuve davantage de bravoure que de détermination, d'impétuosité désordonnée que de discipline. Ils tournaient le dos à l'ennemi aux premiers signes de défaite, c'est-à-dire dès que tombaient, dans leurs rangs, les premiers morts. En plus, leur tactique, faite surtout de combats singuliers, d'attaque par surprise et de harcèlement, ne leur permettait guère d'engager les armes contre des troupes régulières. Leur présence sur un champ de bataille pouvait même inspirer des inquiétudes à leurs alliés, à cause d'une défection, toujours possible. Mais encadrés par des citadins, stimulés par des sédentaires

(35) Maurice LOMBARD, *L'Islam dans sa première grandeur*, p. 7, Paris, Flammarion, 1971.

(36) X. de PLANHOL, *Le monde islamique*, p.129, Paris, P.U.F., 1957.

formés à l'école du désert et aussi combatifs que les plus purs des nomades, animés davantage par la perspective d'une razzia fructueuse que par l'esprit de l'islam, ils ont prêté occasionnellement main forte aux armées musulmanes. L'occupation, par les nomades, de la bordure désertique des régions soumises à l'Islam, a succédé et non pas accompagné la marche des troupes victorieuses. L'installation des Banu Hilâl et des Sulaym en Egypte fut tardive, comme chacun le sait.

L'Islam et le nomadisme

L'arrivée des nomades pillards donna le signal d'une régression de la vie sédentaire dans des régions autrefois urbanisées. La bédouinisation générale, au sens écologique du terme, qui affecta, en particulier, la bordure nord de la Méditerranée devrait être considérée comme le fait des nomades chameliers et non point comme une conséquence de la conversion à l'Islam. On aurait tort de rendre cette religion, dite « citadine », responsable des méfaits du nomadisme. Ainsi, selon Xavier de Planhol, si l'arrivée de l'Islam « ne s'est pas traduite par des bouleversements immédiats, à plus longue échéance, se sont presque toujours déclenchés les processus généraux de régression de la vie rurale, de 'bédouinisation' ». Certes, l'auteur atténue, un peu plus loin, ses affirmations, car il estime que l'Islam « n'est pas responsable de la mise en marche de ces processus ». Néanmoins, écrit-il, « il les a singulièrement aggravés. S'il n'est pas à l'origine de l'attaque, il a rendu la défense impossible... il... a miné les résistances et systématiquement entravé, jusqu'à l'époque contemporaine, les tentatives d'évolution inverse » [37]. Et il décoche, en conclusion, la flèche du Parthe : « C'est au total une lourde malédiction qui pèse sur les terres de l'Islam » [38]. Sur quel précepte religieux se base l'auteur pour justifier un jugement aussi sévère ? « Tout l'enseignement du Prophète reste bien imprégné du mépris pour les travaux des champs », renchérit M. Planhol (39). Mais la preuve ? dans le Coran, observe-t-il, la croissance des récoltes n'apparaît jamais comme le fruit du labeur de l'homme », mais comme la simple expression de la volonté divine [40]. Incontestablement ! Mais c'est simplement oublier que, dans l'Islam, tout est l'expression de cette volonté. L'ombre elle-même n'est mouvante que parce que Dieu l'a faite

(37) X. de PLANHOL, *Les Fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, p. 8.

(38) X. de PLANHOL, *ibid.*, p. 57.

(39) X. de PLANHOL, *ibid.*, p. 34 et 56. Pourtant, en français, nombreux sont les mots péjoratifs pour désigner le paysan : cul-terreux, pedzouille, péquenot, bouzeux, glaiseux... Ces termes de mépris n'empêchent pas l'agriculture française d'être extrêmement florissante.

(40) X. de PLANHOL, *ibid.*, p. 34. A l'appui de sa démonstration, M. Planhol renvoie aussi à Coran, XXVI, 33-36 où il est question de Moïse et de son bâton transformé en dragon !

ainsi ; « s'il l'avait voulu, il l'eut faite stable » [41]. En réalité, le Coran ne cherche nullement à diminuer la valeur de l'effort de l'homme, mais seulement à lui prouver que l'œuvre créatrice a pour source Dieu. « Avez-vous considéré ce que vous labourez ? Est-ce vous qui l'ensemencez ou sommes-nous les semeurs ? Si nous avions voulu, nous en aurions fait une [herbe] inutile » [42]. Cet exemple s'éclaire par ce qui le précède : l'acte charnel ne crée pas, le Créateur est Dieu (LVI, 58-59). Comme on le constate, l'enseignement coranique, en prenant comme « signe » la récolte, cherche seulement à exalter la puissance divine, sans nullement mépriser l'agriculture. En serait-il de même dans la Tradition ? La charrue déshonore, dit un *ḥadîth*. C'est le seul élément positif d'un lourd acte d'accusation. Dès lors la cause est entendue, l'aspect anti-paysan de l'Islam confirmé, et tous les autres *ḥadîth* rapportés par Bukhâri, Muslim... en faveur de la vie agricole ne sont que correctifs et palliatifs [43]. Pourtant un *ḥadîth* non moins fameux dit : « celui qui revivifie une terre inculte, cette terre lui appartient ». Mais laissons de côté la discussion des textes religieux et considérons plutôt les conséquences de l'islamisation sur le paysage géographique. On ne peut nier que l'extension de l'Islam s'est accompagnée souvent d'une extension parallèle du nomadisme. Mais y a-t-il réellement entre les deux phénomènes une relation de cause à effet ? Autrement dit peut-on rendre l'Islam responsable de la bédouinisation ? Pour M. Planhol, le fait est certain à cause de la part prise par les nomades dans la conquête arabe. Nous ne reviendrons pas sur cette affirmation qui a été discutée plus haut. Mais nous ne pouvons nous empêcher de souligner que la critique de M. Planhol ne se situe plus sur le même plan. Ce n'est plus l'idéologie musulmane qui est en cause, mais des éléments marginaux que le Coran considère comme des mécréants [44]. Certes l'Islam n'hésite pas à mettre à profit leur combativité et leur esprit guerrier, quoique indiscipliné. Mais si une autre religion que l'Islam s'était appuyée sur ces mêmes éléments réfractaires, les résultats, sur le plan géographique, auraient été sensiblement les mêmes. Les Arabes chrétiens du pays de Moab, étudiés par A. Jaussen, sont aussi pillards que les Ḥuwayṭât ou les Banu Ṣakhr [45]. Ni le judaïsme, ni le christianisme, implantés dans la Péninsule arabe bien avant l'Islam, n'avaient pu y empêcher la progression du nomadisme. En Arabie du Sud, le déclin de la vie agricole avait atteint son point culminant sous l'occupation des Abyssins chrétiens. En revanche, l'expansion islamique s'est traduite, en Espagne, par un essor prodigieux de l'agriculture. Les Yéménites ont employé, en Andalousie, comme dans la région de Valence, comme dans d'autres parties de l'Espagne musulmane, des techniques d'irrigation bien connues des

(41) *Coran*, XXV, 45.
(42) *Coran*, LVI, 63-65.
(43) X. de PLANHOL, *ibid*, p. 34.
(44) *Coran*, IX, 97.
(45) A. JAUSSEN, *Coutumes des Arabes au pays de Moab*, p.417, sqq. Paris, 1908.

Arabes du Sud. Dans leur nouvelle patrie, ils ont aussi creusé des canaux (dont le nom espagnol, *acequia*, atteste son origine arabe *as-sâqiya*), introduit diverses plantes, comme le riz, l'abricotier, l'oranger, le citronnier, le grenadier, le coton, la canne à sucre [46]. Ainsi donc, le prétendu mépris de l'Islam pour les travaux agricoles n'a pas empêché les *huertas* espagnoles d'être admirablement exploitées sous l'occupation arabe. Le phénomène de « ruralisation » de l'Islam que M. Planhol constate en Arabie contemporaine prouve, à lui seul, que la religion n'est pas responsable de la régression ou de l'expansion de l'agriculture : seul l'homme est en cause. D'ailleurs, cet Islam paysan ne date pas d'aujourd'hui en Arabie ; il est ancien au Yémen où l'agriculture a toujours été à l'honneur. Dans la torride Tihâma, les Rasûlides (XIII e et XIV e siècles) avaient fait de la vallée de Zabîd un immense jardin. Ashraf II y fit aménager un magnifique parc auquel il donna curieusement le nom de Siryâqûs (Syracuse ?). Il le garnit d'essences rares, d'arbres au bois précieux et de plantes exotiques. C'est à ce même souverain qu'on doit l'introduction du riz à Zabîd. L'arboriculture connut aussi un grand essor. De superbes palmeraies entouraient la cité. On y recensa quelque cent vingt mille dattiers soumis à la taxe. Plus près de nous, vers la fin du XVI e siècle, les plantations de café firent la prospérité du Yémen pendant plus de deux cents ans. A partir du XIX e siècle, elles ont cédé la place au *qât*, plante euphorisante considérée comme le fléau social numéro un du Yémen contemporain. Ni le gouvernement ni la religion ne parviennent à extirper ce mal. Une fois de plus, c'est l'homme qui est avant tout responsable de la modification du paysage géographique.

L'Islam et la cité

C'est précisément dans cette même optique que nous nous plaçons pour critiquer la thèse de G. et W. Marçais, reprise notamment par M. Planhol selon laquelle l'Islam est une religion des villes. Sans doute ; mais on pourrait en dire autant du judaïsme et du christianisme. Dès lors qu'il ne s'agit pas d'une exception, et M. Planhol le reconnaît [47], il semble superflu d'attribuer à l'Islam un rôle spécial dans le développement de la vie urbaine, d'en faire même « sa raison d'être », alors que des préoccupations analogues sont également sensibles, parfois même à un plus haut degré, dans toutes les grandes religions. En outre l'Islam a prévu des problèmes spécifiques au nomadisme et octroyé des facilités au Bédouin isolé, pour lui permettre d'acquitter ses devoirs religieux en quelque lieu qu'il soit. On ne saurait en dire autant du catholicisme.

(46) Il est vrai que M. Planhol reconnaît cet apport de l'Islam à l'agriculture espagnole, mais comme à contre-cœur (*ibid.* p. 57).

(47) X. de PLANHOL, *ibid.*, p. 26, n° 42.

Rien n'autorise donc à attribuer à la religion [48] ce qui est le fait de l'homme. Comme le note justement Maurice Lombard, le phénomène d'urbanisation qui accompagne la marche de l'Islam « s'explique par la nécessité de rester groupé, par le goût du marchand arabe citadin, et celui du bédouin nomade pour la ville, goûts conjugués à l'horreur de la charrue et de la sédentarisation agricole. Tous ces gens-là désirent, en propre, jouir des plaisirs de la ville » [49]. Nous souscrivons totalement à cette conclusion, à l'unique condition que l'horreur de la charrue et de la sédentarisation agricole soit considérée comme une manifestation de la mentalité nomade, donc étrangère à l'Islam.

Pour nous en tenir au seul exemple yéménite, il est certain que la vie urbaine était bien plus développée du temps de la splendeur du royaume sabéen que de nos jours, après quatorze siècles d'islamisation. D'aucuns estiment, avec une exagération manifeste, que le Yémen comptait alors quelque trente millions d'habitants. Mais demeurons réaliste et constatons simplement le déclin de la vie citadine dans cette région, que le changement climatique, qui reste à prouver, n'expliquerait que très partiellement. Bien sûr, l'Islam, en tant qu'idéologie religieuse, nous semble totalement étranger à cette décadence. Il a simplement drainé, pour les besoins de ses conquêtes, plusieurs dizaines de milliers de Yéménites, privant ainsi le pays de ses éléments les plus dynamiques. En revanche, il y eut au Yémen une affluence de richesse, qui lui permit de connaître, de nouveau, la prospérité. Aux dires d'un chroniqueur, la ville de Sanaa aurait compté, du temps du calife Harûn al-Rashîd, quelque cent vingt mille maisons [50]. Créée au IX ^{e} siècle, Zabîd a pris rapidement de l'extension. D'après Ibn Baṭṭûṭa, qui l'a visitée au XIV ^{e} siècle, elle était une grande métropole, aussi importante que Sanaa [51], laquelle, entre-temps, avait décliné. Aujourd'hui, l'ancienne capitale de la Tihâma compte à peine dix mille habitants. On aurait tort de rendre l'Islam responsable de la grandeur ou de la décadence de Zabîd. Ce sont les conditions économiques qui sont à

---

(48) M. Planhol estime que nous avons été victime d'une méprise quand nous avons reproché aux tenants de cette thèse de ne pas s'apercevoir de la contradiction entre la vocation urbaine de l'Islam et l'affirmation que ses frontières coïncident avec le nomadisme. De son point de vue, il n'y aurait là « aucune incompatibilité, simplement une échelle de valeur différente entre les deux genres de vie » (p. 26). Mais c'est précisément là que réside la cause du paradoxe : en passant d'une échelle de valeur à une autre, on fausse l'appréciation et l'on rend la religion responsable de faits qui lui sont complètement étrangers. C'est ainsi que le même auteur croit pouvoir affirmer, d'une part, que la marque la plus spectaculaire de l'Islam a bien été le triomphe du nomadisme et la régression de la vie sédentaire (p. 36), d'autre part qu'il s'est traduit par une intense urbanisation (p. 46). Il est manifeste qu'une même religion, dès lors qu'on demeure sur un même plan, celui des principes et des fondements spirituels, ne saurait, en même temps « bédouiniser » les uns et « urbaniser » les autres. Une fois de plus, on en revient à l'homme, tantôt nomade, tantôt sédentaire. C'est ce que Planhol n'a pas vu.

(49) M. LOMBART, *L'Islam dans sa première grandeur*, p. 8.

(50) Aḥmad al-RĀZI, *Tarîkh madînat Ṣan'â'*, p. 106 et 111 ; s.l., 1974.

(51) IBN BAṬṬUṬA, *Voyages*, t. II, p. 167 ; trad. Defrémery et Sanguinetti, réed. Anthropos, Paris.

l'origine de la prospérité de cette cité. Celle-ci, après avoir rivalisé avec Sanaa, connut des moments difficiles à cause des guerres de succession, mais aussi de la révolte quasi permanente des tribus avoisinantes. C'est le changement de l'axe du commerce qui lui fut surtout fatal. Ghulâfiqa, son port, fut abandonné au bénéfice de Ḥudayda, jadis un simple bourg, devenue aujourd'hui une grande cité.

Nous ne sous-estimons pas la difficulté. Parmi les tâches les plus délicates qui attendent les historiens du Yémen, celle qui touche à la modification du paysage géographique et à l'évolution urbaine, en rapport sans doute, non pas avec la religion, mais bien plutôt avec l'économie et les réseaux par lesquels cheminaient les marchandises, cette tâche est certainement parmi les plus ardues. Non seulement à cause de la rareté des matériaux, mais encore, parce que lorsqu'ils existent, ceux-ci sont souvent inaccessibles, car ils sont enfouis dans des manuscrits qu'on ne peut toujours consulter. Maurice Lombart lui-même, dont l'œuvre inachevée témoigne de son autorité en la matière, semble avoir ignoré le rôle joué par les ports et les centres urbains yéménites au Moyen Age dans le commerce musulman, simplement, croyons-nous, parce qu'il n'avait pas accès aux sources. Un autre aspect de ce même problème devrait également être étudié : celui de la structure de la cité yéménite, de son organisation sociale et politique. Là encore les documents nous font partiellement défaut.

Orientalisme et ethnologie

On n'en a pas fini, pour autant, avec les problèmes que pose l'Arabie du Sud aux sciences de l'homme. Son histoire politique nous est passablement connue, du moins dans ses grandes lignes, particulièrement pour la période islamique. Mais on se trouverait sur un terrain plus mouvant quand on aborde l'histoire institutionnelle, quelle que soit l'époque envisagée. Or c'est précisément ce dernier aspect de la dimension diachronique qui intéresse surtout l'ethnologue. Dans quelle mesure l'organisation sociale et familiale des Yéménites contemporains reflète-t-elle celle des anciens Sabéens ? Si nous parlons, en dernier lieu, des structures de parenté, qui feront l'objet, ainsi que d'autres aspects de l'anthropologie culturelle sud-arabe, du tome III de cet ouvrage, ce n'est pas parce que nous les considérons d'importance moindre que les questions déjà évoquées, mais simplement parce qu'elles soulèvent un problème particulier de méthode. En effet, les spécialistes de l'antiquité sud-arabe, par un scrupule qui les honore, n'acceptent que des matériaux historiques dont le témoignage ne saurait être mis en doute. Aussi les inscriptions et l'archéologie constituent-elles leur principale et quasi unique source d'informations [52]. Néanmoins dans une région, sans doute largement ouverte au monde extérieur de par sa situation géogra-

(52) Cf. *Infra*, Ch. ROBIN, la civilisation de l'Arabie méridionale avant l'Islam.

phique, mais dont la configuration favorise l'isolement d'un certain nombre de zones à faible concentration démographique, comme les bourgs et les villages situés dans les hauts plateaux, un présent qui survit pourrait fournir des indications sur un ancien état social. En accordant leur confiance, d'une manière un peu trop exclusive, à l'épigraphie, sans tenir compte des survivances, les historiens de l'Arabie ancienne non seulement se privent d'informations dont la valeur est attestée par l'anthropologie culturelle comparée, mais en outre ils pourraient se leurrer, par un excès d'optimisme. Il s'en faut que les inscriptions soient toujours exemptes d'erreurs sciemment voulues. Il n'est pas rare en effet que l'auteur d'un monument érigé à sa gloire y présente, comme victoire militaire, une bataille indécise ou même perdue par lui. Plus grave encore, du point de vue de la recherche ethnologique, ces inscriptions, dont le déchiffrement offre souvent matière à controverse aux spécialistes, ne parlent généralement que des souverains, de leurs guerres, de leurs conquêtes, de ce qu'ils ont édifié ou construit... Il y est fait également mention des divinités, de leurs desservants, de quelques pratiques rituelles. Mais, dans l'ensemble, elles abordent rarement les grands problèmes qui intéressent l'ethnologue, comme le système religieux, les structures sociales et familiales, le droit..., pour la simple raison que la matière lithique, comme le bronze, par sa résistance même, contraint à limiter le texte du discours à sa plus simple expression. C'est seulement grâce à des bribes, à des allusions glanées par-ci et par-là, que les spécialistes de l'archéologie sud-arabe (et leur mérite n'en est que plus grand) parviennent à se faire une idée de l'antique société yéménité. Quand on considère les hypothèses, aussi ingénieuses que déroutantes, avancées par Jacqueline Pirenne pour expliquer comment les Sud-Arabes captaient la rosée matinale par des condensateurs [53], on se rend alors compte que cette discipline, relativement jeune, n'avance qu'à tâtons et que certains de ses spécialistes font parfois la part un peu trop belle à l'imagination. En revanche, et par méfiance pour les systématisations hâtives comme celles de F. Hommel, D.Nielsen et A. Jamme, des savants et non des moindres se refusent à envisager tout essai de synthèse qu'ils jugent prématuré. On ne peut que rendre hommage à leurs scrupules. Mais en attendant que de nouvelles découvertes épigraphiques permettent de faire la lumière sur la vie quotidienne des anciens Yéménites, dans l'hypothèse hautement improbable qu'elles aient lieu un jour, ne serait-il pas permis d'interroger l'ethnologie sur ces mêmes problèmes ? Dans un pays où, jusqu'à une date récente, voire de nos jours, survivent un certains nombre d'isolats, le présent fait partie de l'histoire et semble en mesure d'éclairer le passé. Nous verrons, dans la troisième partie de cet ouvrage, comment la recherche ethnologique, tout en gardant les yeux fixés sur la société qu'elle observe, aide à comprendre des notions religieuses comme la sainteté et le sacré, des termes techniques, comme ceux de l'ancienne

(53) Jacqueline PIRENNE, *La maîtrise de l'eau en Arabie du Sud antique*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, n.s. t. II, Paris, 1978.

organisation sociale, des institutions, comme le mariage et la parenté chez les anciens Arabes. Grâce à des comparaisons avec les sociétés arabes contemporaines, c'est l'Arabie préislamique qui s'éclaire d'un jour nouveau. Ne parlons pas de la communauté bédouine et de son importance pour la compréhension des Arabes avant l'Islam, car le fait est notoire. Mais quelle ne fut pas notre surprise, en découvrant chez les Yéménites des hauts plateaux une organisations des marchés semblable, en tous points, à celle des *sûq* préislamiques ! Plus important encore, un événement aussi capital, dans la vie de l'Islam que l'Hégire, c'est-à-dire le départ de Muḥammad à Médine en 622, demanderait à être réinterprété à la lumière des coutumes yéménites. En effet, le mot *hijra* possède au Yémen une acceptation particulière ignorée, semble-t-il, du reste du monde musulman. Il y a d'abord des villes auxquelles on donne le nom de *hijra* ou *hajar*. Ce dernier mot est certainement antéislamique comme l'attestent quelques noms d'anciennes villes de l'Arabie du Sud. Chez les Yéménites contemporains, ce terme désigne un gros bourg qui sert de centre de ralliement à une tribu et auquel on reconnaît un certain caractère sacré. Ainsi la ville de Khamir est considérée comme la *hijra* des Hâshid, et son marché hebdomadaire jouit du droit d'asile. Il y a aussi des personnes appelées *hijra*. Il s'agit généralement d'immigrants appartenant à la classe des *faqîh* et des *sayyid*. Une fois admis dans la localité où ils ont élu domicile, ils jouissent d'un statut spécial : ils sont respectés et honorés, nul ne porte la main sur eux et leurs avis sont écoutés avec déférence. Placés au-dessus de la mêlée, protégés, privilégiés, ils pourraient à tout moment, même au milieu d'une bataille, s'interposer entre les combattants pour ramener la paix. Ils jouissent en effet d'une immunité totale. Celui qui leur manque d'égards, les lèse dans leurs prérogatives ou attente à leurs droits est frappé d'une lourde pénalité.

Le rapprochement de cette curieuse institution avec l'Hégire est pour le moins légitime. Il permet de comprendre pourquoi des hommes qui ont fui leur ville ont été accueillis à Médine non pas comme des fugitifs, mais avec tous les égards que les Yéménites contemporains réservent aux représentants du pouvoir religieux qui cherchent refuge parmi eux, à l'instar de l'imam al-Hâdi, le fondateur du zaydisme au Yémen.

Conclusion

Les nombreux problèmes qu'on a rappelés dans cette introduction sont loin d'épuiser la totalité des questions que pose à la recherche l'anthropologie culturelle sud-arabe ou plus généralement arabe. Quel que soit le sujet étudié, qu'il s'agisse d'une pratique religieuse, d'une règle de droit, d'une institution sociale ou simplement d'une coutume, l'état dans lequel il nous est parvenu est rarement sinon jamais celui de ses origines. Pour parvenir à une connaissance approximative de celles-ci, l'ethnologie classique offre deux voies lesquelles, quoique apparemment opposées, suivent en réalité une même démarche. Elles se

proposent d'atteindre les commencements, c'est-à-dire les origines soit en remontant le temps, soit en se mettant en quête d'une société qui a résisté au temps. L'ethnologie d'un peuple à écriture comme les Arabes a l'avantage de concilier les exigences des deux systèmes et de corriger l'un par l'autre. Même de nos jours avec l'extraordinaire essor que connaît la Péninsule arabe grâce à son or noir, il est encore possible d'y trouver des isolats qui vivent en marge du temps. D'autre part, le recours aux œuvres anciennes apporte sa caution historique, alors que la philologie fait presque remonter aux balbutiements de la tribu primitive. L'exemple sud-arabe permet de souligner la fécondité de cette méthode. Par la recherche de la spécificité, c'est-à-dire de ce qui est particulier à un groupe, il semble possible de différencier l'original de l'acquis, l'endogène de l'exogène, et, par là, de contribuer à définir une aire culturelle.

C'est dans cette voie nouvelle que devrait s'engager une ethnologie qui voudrait se frayer un chemin hors des sentiers battus. Voie difficile, car elle exige, de la part de l'ethnologue un effort peu commun et implique qu'il renonce aux habitudes de penser et d'enquêter héritées du début du siècle.

PREMIERE PARTIE

L'ARABIE DU SUD, L'EUROPE ET L'ORIENTALISME

I

L'ARABIE DU SUD CHEZ LES AUTEURS CLASSIQUES *

(Maxime RODINSON)

Quelle que soit l'échelle absolue des valeurs culturelles qu'on veuille adopter, il reste que les grandes cultures de l'Europe méditerranéenne, dans les siècles qui précédèrent et suivirent notre ère, sont le noyau fondamental dont émanèrent les cultures européennes ultérieures. Malgré le naufrage où se perdirent la plupart des écrits grecs et romains, les images élaborées au sein de ces cultures se transmirent à ceux qui persistaient à s'en réclamer. Si profonds qu'aient été les modifications et les ajouts apportés par les circonstances – en tout premier lieu la conversion massive au christianisme et les conquêtes traumatisantes de l'Islam –, ces images restèrent vivaces sous les sédiments nouveaux, toujours revivifiées d'ailleurs par les savants et les littérateurs qui les retrouvaient dans leur lecture des textes anciens. Au XV[e] siècle, on discutait encore dans l'Europe savante, avec des implications politiques, pour savoir si les Turcs pouvaient être considérés comme les héritiers de l'un ou de l'autre des camps en lutte dans la guerre de Troie !

DEVELOPPEMENT ET ENJOLIVURE DES CONNAISSANCES

Des commerçants et des voyageurs grecs ont pu de tout temps s'égarer du côté de l'Arabie. Mais des images collectives ne se forment que quand une littérature – fût-elle orale – s'en empare. Ce que nous connaissons de la littérature grecque nous atteste que les idées des Grecs sur l'Arabie et les Arabes furent d'abord des plus vagues. Les rapports étroits – belliqueux mais aussi pacifiques, commerciaux et culturels – où les Grecs entrèrent avec l'Empire perse, à partir de la fin du VI[e] siècle avant notre ère, précisèrent un peu les choses. Grecs d'Ionie et

* Voir les abréviations des ouvrages cités dans les notes à la suite de cet article.

Arabes (au moins du Nord) se trouvaient dans le cadre du même Empire, étaient en contact dans le monde des artisans, des artistes, des intellectuels, des courtisans autour de la cour du Grand Roi [1].

Des rapports sur les côtes de l'Arabie purent déjà être faits par un Grec sujet perse, Scylax de Karyanda en Carie que Darius envoya vers 510 explorer les côtes, de l'Indus à la mer Rouge [2]. Hécatée de Milet (vers 550-475) dut exploiter ses renseignements. Dans son *Circuit de la terre*, ouvrage perdu, il mentionnait, par exemple, quelque part les îles Kamarân [3].

Hérodote (env. 484-425 avant J.C.) avait recueilli par les livres et au cours de ses voyages quelques informations sur l'Arabie. Il en a d'ailleurs une image assez floue. Il ne distingue guère entre les Arabes nomades du Nord et du Centre dont il a l'occasion de parler à plusieurs reprises et les habitants de l'Arabie du Sud. Il doit viser ces derniers lorsqu'il mentionne le tribut de 100 talents d'encens qu'ils payaient à l'Empire perse (III 97). Mais ce tribut pouvait aussi provenir des premiers qui se fournissaient en Arabie du Sud. C'est assurément de l'Arabie du Sud dont il veut parler lorsqu'il énumère les aromates dont elle fournit le monde antique avec des détails fabuleux sur la manière dont les autochtones se les procuraient (III 107-113). Mais sa confusion apparaît clairement lorsqu'il conclut, à propos de ces parfums, que « toute l'Arabie en répand comme une odeur divine » (III 113) [4].

---

(1) Sur les relations entre l'Empire achéménide et les Arabes, cf. Pierre BRIANT, *Etat et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Cambridge (Cambridge University Press) et Paris (Maison des sciences de l'homme), 1982, p. 165 ss.

(2) HERODOTE, IV 44. La portée au moins de cette expédition nautique a été mise en doute.

(3) Dans *F.H.G.*, I, p. 17, fragm. 263 ; *FGr hist*, n° 1, fragm. 271.

(4) On hésite à admettre une ancienne mention de l'Arabie, peut-être même sous des couleurs paradisiaques, chez un contemporain d'Hérodote, l'un des tout premiers auteurs comiques athéniens, Kratinos, vers 450-425. Dans deux ou trois vers de sa comédie, *les Sériphiens*, il parlait des Erembes (*Eremboi*), peuple énigmatique et lointain, mentionné une fois dans l'*Odyssée* (IV 84), qu'on identifia très anciennement aux Arabes, mais avec des alternatives et des doutes. Kratinos les accole aux Sidoniens et aux Saces ainsi qu'à la mythique « cité des esclaves », où les esclaves sont maîtres, située ici ou là en dehors du monde hellénique. Cf. P. VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir*, Paris, Maspero, 1981, p. 270-1 et ci-dessous, p.65 n. 39. Le philologue L. Holste au XVII^{e} siècle avait proposé de lire *Sábas* au lieu de *Sákas* comme mieux dans le contexte. Ce serait alors la plus ancienne mention grecque de Saba. Cf. T. KOCK, *Comicorum Atticorum Fragmenta*, Leipzig, 1880-8, I, p. 76 s., fragm. 208 ; STEPHANUS BYZANTIUS, *Ethnici*, ed. A. Meineke, Berlin 1849, p. 237. A la même époque, une source de renseignements aurait pu être l'ambassade athénienne à Suse conduite en 437-6 par Diotimos, fils de Strombikhos, à condition d'adopter l'interprétation d'un texte de l'historien Damastes de Sigeion, cité et récusé par Strabon, que suggère S. MAZZARINO (*Acta antiqua Academiae scientiarum hungaricae*, 7, 1959, p. 85-101). Selon cette hypothèse, assez risquée, Diotimos aurait atteint Suse en 40 jours par voie de mer, s'embarquant vers Tarse, passant par le canal du Nil au golfe de Suez que Darius avait restauré vers 518 et qui n'aurait pas été encore ensablé à nouveau. Il aurait donc contourné l'Arabie. L'hypothèse a l'avantage d'expliquer les formulations curieuses qui faisaient rejeter avec mépris par STRABON, I,3 : 1 (47) le texte de DAMASTES (*FGr Hist* 5 F 8) qu'il cite d'après Eratosthène. Mais la réalité elle-même de cette ambassade a été mise en doute.

A la veille de l'expédition d'Alexandre, le précepteur de celui-ci, Aristote (384-322) paraît connaître encore bien peu de choses sur l'Arabie et sur les Arabes [5].

Tout cela change avec la conquête de l'Empire perse par Alexandre, de 334 à 323 avant J.C. Alexandre, parvenu sur l'Indus, envoya une flotte commandée par Néarque pour explorer la côte méridionale de l'Iran. Dans le détroit d'Ormuz, apercevant le Râs Musandam, le pilote Onésicrite voulut traverser et continuer en suivant la côte arabe, mais Néarque imposa la route de la côte iranienne [6]. Alexandre, pourtant, avait – peut-être depuis son enfance [7] – le désir de conquérir l'Arabie, surtout à cause de sa richesse en encens [8]. Des navires construits en Phénicie et à Chypre furent amenés sur l'Euphrate qu'ils descendirent. Arrivés sur le golfe Persique, ils furent envoyés sur la côte de l'Arabie. Chacun sur un navire, Archias qui ne dépassa pas Tylos (Baḥrein), Androsthène de Thasos qui poussa plus loin, enfin Hiéron de Soloi qui atteignit l'océan Indien s'efforcèrent de satisfaire le conquérant sans oser achever le périple demandé jusqu'à Suez [9]. Androsthène notamment consigna ses souvenirs dans un livre [10].

La science du monde hellénistique, où convergent les acquis des Orientaux et ceux des penseurs et chercheurs hellènes, réalise un grand bond en avant dans la connaissance géographique et ethnographique comme sur d'autres plans. Les savants de cette époque compilèrent d'abord les renseignements sur l'Arabie transmis par les compagnons d'Alexandre (*hoi peri Aléxandron*) [11]. Ils y ajoutèrent peu à peu d'autres informations qu'apportait surtout le développement énorme du commerce lointain, notamment sans doute à travers les rapports et itinéraires de marins et négociants égyptiens et nabatéens. Ils se firent ainsi une image géographique plus exacte de l'Arabie et purent tabler sur des renseignements précis concernant l'Arabie du Sud en se dégageant des fables répandues antérieurement.

Le progrès fut rapidement sensible. Il n'est pas du tout sûr que Palaiphatos d'Abydos, jeune élève chéri d'Aristote, ait vraiment écrit des *Arabica* [12]. Mais le successeur du philosophe encyclopédiste à la direction du Lycée, Théophraste d'Eresos (env. 372-288), dans son grand ouvrage botanique, peut donner, à propos des plantes aromatiques d'Arabie du Sud (encens, myrrhe, casse, cinnamome), des indica-

---

(5) Dans ses ouvrages authentiques, on ne trouve que quelques notations de nature géographique et surtout zoologique.

(6) ARRIEN, *Inde*, 32 : 8-13 ; *Anabase*, VII, 20.

(7) PLINE, *Naturalis Historia*, XII, 32 (62) ; PLUTARQUE, *Apophtegmes des rois et des généraux, Alexandre*, § 4 (*Moralia*, 179 F).

(8) ARISTOBULE DE POTIDEE, ap. ARRIEN, *Anabase* , VII, 19-20 et STRABON, XVI, 1 : 11 (741).

(9) ARRIEN, *Anabase*, VII, 20, Cf. STRABON, XVI, 3 : 2 (766).

(10) *Navigation sur la mer Indienne* cité par ATHENEE III, 45 (93 B).

(11) ERATOSTHENE, ap. STRABON, XVI, 4 : 4 (768).

(12) JACOBY, *FGr Hist.*, I, § 44, T 3.

tions précises sur leur récolte, le contexte géographique et les quatre pays où on les trouve : Sabá, Hadramúta, Kitíbaina (variante Katábaina) et Mamáli (variante Máli) (sic) [13]. Théophraste dit expressément avoir utilisé comme sources notamment les rapports de navigateurs partis de l'isthme de Suez. Pour l'Arabie orientale, il avait aussi lu Androsthène.

A l'époque de Théophraste déjà, on voit, autour de 300, le souverain de Macédoine et de Grèce, Cassandre envoyer dans la mer Rouge et au-delà un « intellectuel », Euhemeros de Messine, dont la renommée devait perdurer grâce à sa théorie d'interprétation historique de la mythologie qu'on appelle toujours l'evhémérisme. Tout n'est probablement pas fabuleux dans ce voyage qui mena le mythologue vers les îles au large de l'Arabie du Sud. Dans le livre qu'il publia au retour et dont nous connaissons des fragments, on trouve, une des premières fois, mention du nom d'Arabie Heureuse (ou plutôt riche, opulente) donné, dit-il, à la plus belle partie de l'Arabie, fertile et parsemée de belles constructions. Parmi les îles, Hiera, « la sainte » regorge d'encens et de myrrhe tandis que Pankhaia, paradisiaque, représente un des plus anciens modèles attestés de la cité utopique à la manière de l'Atlantide [14].

Le III[e] siècle avant notre ère vit se multiplier les connaissances sur cette région comme sur d'autres. Mais l'Arabie était privilégiée du point de vue de ce progrès. En effet, d'une part, le grand centre de l'activité scientifique était l'Egypte hellénisée sous le règne des rois lagides. La géographie la portait à s'intéresser tout spécialement à l'Arabie. D'autre part, la politique économique, très active, de ces souverains les amena à prendre toutes les mesures possibles pour développer le commerce à partir de la côte de la mer Rouge, donc vers l'Afrique orientale, l'Arabie et l'Inde : fondation de ports sur les côtes arabe et africaine de la mer Rouge, réouverture du canal du Nil au golfe de Suez, expéditions de reconnaissance maritimes, facilitées assez tardivement sans doute par la découverte du phénomène des moussons, organisation du trafic, ambassades. Les Egyptiens allaient chercher les aromates en Syrie-Palestine où ils étaient amenés par les marchands arabes. Des marchands sudarabiques venaient trafiquer en Egypte comme ce ZYD'L, sans doute minéen, engagé dans de complexes transactions avec les prêtres égyptiens, momifié au Fayyoum ou à Memphis, qui consacre son sarcophage à Sarapis et aux dieux d'Egypte. L'inscription minéenne gravée dessus est datée de l'an XXII d'un Ptolémée (TLMYṮ), fils de Ptolémée [15].

Toutes ces connaissances nouvelles étaient enregistrées dans les grands centres de recherche et d'enseignement qui se développaient dans le monde hellénistique. Le principal était justement celui d'Alexandrie d'Egypte. Aussi comprend-on qu'un demi-siècle peut-être après

---

(13) *Historia plantarum*, IX 4 : 2-5 ; cf. aussi V 4 :7, IX 7 : 2, etc, et *De causis plantarum*, II 5 : 5.

(14) EVHEMERE ap. DIODORE, V 41-46 et VI, fragm. (JACOBY, *FGr Hist.*, n° 63, F 3).

(15) Inscription *R.E.S.*, 3427 ; cf. A.F.L. BEESTON, *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1937, p. 59-62.

Théophraste, Eratosthène de Cyrène (mort vers 195), très grand savant placé au poste-clé de directeur de l'immense Bibliothèque d'Alexandrie, peut donner beaucoup plus de détails sur l'Arabie du Sud, d'après des sources récentes, dans son grand ouvrage géographique perdu dont nous n'avons que des fragments. Toute l'Arabie, chez lui, reçoit le nom d'Arabie Heureuse, mais il sait que la partie septentrionale est désertique, habitée par des Arabes chameliers et vivant sous la tente (*Skênitai*). Seul le Sud mérite le beau nom en question. Il est fertile, a une faune abondante, est habité par quatre peuples (*éthnê*) importants qui occupent quatre provinces (*nomoi*) différentes : les Minéens, les Sabéens, les Kattabaniens (qui produisent l'encens) et les Khatramôtites (producteurs de myrrhe). Les capitales sont respectivement Kárna (ou Kárnana), Maríaba, Támna et Sábata(n). Dans ces Etats prospères, le successeur du roi n'est pas son fils, mais le premier des fils de notables nés après son intronisation, qui est adopté et élevé comme prince héritier. Les aromates sont vendus à des marchands qui viennent en caravane d'Ailana (Elat) au pays minéen (?) en 70 jours ou peut-être de Gerrha sur le golfe Persique en 40 jours (texte peu sûr, peut-être s'agit-il de la reprise de la caravane par des transbordeurs pour un prolongement du trajet) [16].

Quelques décennies après Eratosthène, vers le milieu du II e siècle, un savant attaché comme lui à la filiation spirituelle d'Aristote, Agatharchide de Cnide, est le premier apparemment à avoir écrit – et de façon très scrupuleuse – un livre spécial portant sur les contrées bordant la mer Erythrée, c'est-à-dire notre mer Rouge et notre océan Indien, à côté de livres sur la géographie et l'histoire de l'Asie et de l'Europe.

Agatharchide est sans doute l'auteur dont les écrits sur l'Arabie contribuèrent le plus à façonner une image qui devait durer à travers les siècles. Il réserve le nom d'Arabie Heureuse à la partie méridionale de l'Arabie. Selon lui, le peuple sabéen est le plus important de la péninsule et sa richesse est extrême. Il vit des produits d'un très abondant cheptel et surtout de la culture de nombreux végétaux odoriférants, dont l'odeur excessivement forte leur cause même des maux qu'ils doivent combattre par des fumigations. Il n'y a pas d'autre espèce de bois. On trouve chez les habitants des guerriers, des cultivateurs, des navigateurs-commerçants qui exportent surtout certains aromates recueillis, employant souvent de grands radeaux et des embarcations de peau. D'autres vivent dans une oisiveté indolente grâce à leur opulence. Cette richesse considérable provient du revenu de leur commerce et de leur éloignement qui les a mis à l'abri des conquêtes et des pillages. La décoration de leurs édifices, leur mobilier, leur vaisselle, ornés d'or,

(16) ERATOSTHENE dans STRABON, XVI, 4 : 2-4 (767-768) = H. BERGER, *Die geographischen Fragmente des Eratosthenes*, Leipzig, 1880, p. 288 ss. Voir le commentaire de J. TKAČ, « Saba » (*P.W.*, I A, 2, col. 1314-1336) et la traduction partielle d'A. MARICQ dans J. PIRENNE, *Le Royaume sud-arabe de Qatabân et sa datation*, Louvain, 1961 (*Bibliothèque du Muséon*, vol. 48), p. 73.

d'argent, de pierreries, sont d'un luxe éblouissant. La capitale est Sabai située sur une belle éminence. Les rois sont héréditaires et ont un grand pouvoir, mais un oracle leur interdit de quitter leur palais sous peine de lapidation.

On voit que tous les Sudarabiques [17] sont purement et simplement identifiés aux Sabéens. On ne peut savoir jusqu'à quel point cela dérive d'une suprématie réelle de Saba. En dehors d'eux, Agatharchide ne connaît que les gens de Gerrha qui ne sont pas moins riches, les « îles heureuses » (sans doute Socotra) où tout le bétail est blanc, où aucune femelle n'a de cornes, où font escale les marchands de l'Inde et de Perse. Les Minéens (sans doute ceux de la colonie minéenne du Hedjaz), les Gerrhéens et d'autres Arabes transportent jusqu'en Nabatène et en Palestine les aromates produits [18].

L'ouvrage d'Agatharchide fut abondamment utilisé et recopié par d'autres auteurs qui en transmirent ainsi le contenu à un assez large public. A la fin du II e siècle et au I er siècle avant notre ère, il est ainsi utilisé par Artémidore d'Ephèse, auteur d'une géographie universelle et par le grand historien Diodore de Sicile. Apparemment les textes d'Artémidore furent utilisés et discutés par le très grand savant et philosophe Poseidonios d'Apamée (né vers 135, mort vers 50), lequel exerça une énorme influence. Il dut traiter de l'Arabie dans son grand ouvrage géographique perdu, la *Description de l'Océan* [19]. Ce livre semble la source livresque essentielle de Strabon d'Amasia (né vers 63 avant notre ère, mort après 20 de notre ère), dont le grand ouvrage géographique nous est parvenu, par exception, presque intégralement, ce qui nous a conservé des citations étendues des auteurs antérieurs.

C'est sans doute en grande partie sous l'influence de tous ces textes, repris par un auteur ou par un autre, que l'Arabie devint sujet d'ouvrages spéciaux au I er siècle avant notre ère. C'est dans la première moitié de ce siècle que semble devoir être situé Teukros de Cyzique sur lequel nous n'avons qu'une notice bibliographique selon laquelle il écrivit des

---

(17) Tous les linguistes compétents admettent que les dialectes de l'Arabie du Sud, dans l'Antiquité, ainsi que ceux qui les continuent de nos jours, forment un groupe linguistique distinct de l'arabe. Cette conclusion n'est rejetée, au moins implicitement, que par certains archéologues, historiens, philologues, etc, sans formation linguistique ; de même, par les esprits qu'influence l'idéologie du nationalisme arabe unitaire. Pourtant les dialectes de ce genre, parlés au Dhofâr et ailleurs de nos jours, sont pratiquement bien distingués des dialectes arabes d'Arabie du sud par les autochtones et même les autorités qui les classent sous le nom de « ḥimyarites ». Pour éviter cette confusion fréquente, je reste fidèle à l'école qui écrit systématiquement « sudarabique » pour désigner l'ensemble des dialectes anciens et modernes de ce groupe et les gens qui les parlaient et les parlent encore. D'autres persistent à employer le terme de « sud-arabe » ce qui suggère au moins une simple variété de la langue arabe.

(18) Le texte d'AGATHARCHIDE est connu par des extraits largement concordants dans DIODORE de SICILE (III 46-47 = 230-232 sur l'Arabie du Sud) et dans PHOTIOS (codex 250). Edition parallèle (avec traduction latine) dans *G.G.M.*, t. I, p. 186-191, §§ 97-103. Traduction française par A. MARICQ dans J.PIRENNE, *Le royaume sud-arabe de Qatabân et sa datation...*, Louvain, 1961 (*Bibliothèque du Muséon*, vol. 48), p. 82-86.

(19) Cf. Marie LAFFRANQUE, *Poseidonios d'Apamée*, Paris, P.U.F., 1964, notamment p. 155 et à l'index.

Arabica en cinq livres [20]. Si nous excluons Palaiphatos (voir plus haut), il mériterait donc le titre de premier des « arabisants ». Un connaisseur de l'Arabie plus proche de l'objet de son étude fut, aussi vers la fin du I er siècle à ce qu'il semble, Isidore de Charax, originaire donc du port qu'avait fondé Alexandre au fond du golfe Persique. Mais il connaissait surtout apparemment cette région orientale de l'Arabie, parlait de la pêche des perles et de la longévité d'un roi arabe du 'Omân dans la région des aromates. Nous n'en savons guère plus sur ce qu'il pouvait dire de la péninsule et de sa population [21]. Diodore de Sicile, dans son histoire universelle (*Bibliothèque historique*), recopie vers cette époque le texte d'Agatharchide en y ajoutant peut-être (ce n'est pas sûr) quelques informations tirées d'autres sources.

L'unification du monde méditerranéen, de l'Europe occidentale et de l'Asie antérieure dans le cadre d'un seul Etat, l'Empire romain, les besoins de cet Etat en produits aromatiques demandés par un culte très développé et par le luxe des classes dominantes lui firent reprendre dès ses débuts les projets de conquête qu'avait caressés Alexandre et pour les mêmes raisons : s'assurer le contrôle absolu de cette production coûteuse et profitable. Déjà, en 206-205, le monarque séleucide Antiochos III, au retour d'une expédition en Iran oriental, avait pris la mer pour attaquer Gerrha et l'île de Tylos (Baḥrein).

Gerrha, quelque part sur le continent en face de l'île de Baḥrein, était une cité commerçante dont les marchands avaient le contrôle de routes de terre vers la Nabatène et l'Arabie du Sud comme de voies maritimes sur le golfe Persique, trafiquant jusqu'à Délos d'un côté et probablement jusqu'à l'Inde de l'autre. Le commerce des aromates était une de ses principales ressources et ils s'accumulaient dans ses entrepôts. Antiochos dut s'apercevoir des difficultés de maintenir un contrôle permanent, assuré par des lignes de communication régulières, sur cet *emporium* cerné par le désert. Les Gerrhéens obtinrent la reconnaissance de leur indépendance perpétuelle et le départ du roi moyennant beaucoup d'argent-métal et d'énormes quantités d'encens et de myrrhe [22].

---

(20) *F.H.G.* IV 508 s. ; JACOBY, *FGr Hist.* III A, Nr. 274 (p. 126 s.), Kommentar III a, p. 314-6.

(21) WEISSBACH, *P.W.* XVIII (1916), 2064-8. Les fragments auxquels il est fait allusion sont dans ATHENEE, III 46 (93 d-e) et dans LUCIEN, *Makrobioi*, § 17 (ce dernier généralement considéré comme ouvrage pseudépigraphe).

(22) Sur Gerrha, voir surtout M. ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic History of the hellenistic World*, Oxford, Clarendon Press, 1941, p. 457 ss., 702, 1246 s, 1433, 1492 ; W.E. JAMES, « On the Location of Gerra », dans F. ALTHEIM et R. STIEHL, *Die Araber in der alten Welt*, vol. 5/2, Berlin, W. de Gruyter, 1969, p.36-57 ; M.G. RASCHKE, « New Studies in Roman Commerce with the East » (dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, IX/2, H. TEMPORINI éd., Berlin, W. de Gruyter, 1978), p. 657, 910 n. 1050, 942 n. 1173 ; A.F.L. BEESTON, *B.S.O.A.S.*, 42, 1979, p.7, n. 5. Récit vivant des recherches du site dans G. BIBBY, *Dilmoun*, trad. fr., Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 312-320. Le principal texte sur Gerrha et le seul sur l'expédition d'Antiochos III peut se lire dans POLYBE, XIII, 9 (770-771) ; trad. D. Roussel, Paris, Gallimard, 1970 (Bibl. de la Pléiade, 219), p.747.

Auguste reprit le projet en grand en visant non un entrepôt comme Gerrha, mais les régions même de production des aromates. Au début même du régime impérial, il prépara la conquête de l'Arabie du Sud en organisant une expédition importante sous le commandement du préfet d'Égypte, C. Aelius Gallus, avec la participation de soldats du royaume arabe de Nabatène et du royaume juif d'Hérode. Cette expédition, en 25-24 avant notre ère, arriva apparemment jusqu'à la ville fortifiée de Mârib – qui ne devait plus être une capitale – mais ne put la prendre. Affaibli par une longue et pénible marche dans le désert, manquant d'eau, suspectant une trahison du tout puissant ministre de Nabatène, Syllaios (en araméen Shullay) qui l'accompagnait, Aelius Gallus renonça à atteindre la région aromatifère et rebroussa chemin [23].

Malgré cet échec, il restait que, pour une fois, une armée des puissances méditerranéennes avait pu pénétrer au cœur de l'Arabie, observer le pays et les mœurs et coutumes. Auguste ne manqua pas de s'en glorifier sur l'inscription où il dresse triomphalement le bilan de son règne. Il en résulta un regain d'intérêt pour l'Arabie où se mêlaient les tableaux enchanteurs d'Agatharchide, persistant malgré les déceptions, et les informations bien plus sobres ramenées par l'expédition ou recueillies d'autres sources.

Aelius Gallus, lui-même, fournit de nombreux renseignements à son ami Strabon qui n'en consigna que quelques uns. D'autres furent englobés dans la synthèse que compila sur l'Arabie le savant roi Juba II de Maurétanie (règne de 25 avant J.-C. à 23 ou 24 de notre ère) [24]. Elle était dédiée à Caius Caesar, petit-fils et fils adoptif d'Auguste, *ardens fama Arabiae*, « passionné par la renommée de l'Arabie » [25]. La dédicace et peut-être la rédaction du livre furent inspirées par le projet d'une autre expédition vers l'Orient dont l'aïeul empereur avait confié en l'an 1 avant notre ère la direction au jeune prince âgé de vingt ans. Mais l'expédition visait l'Arménie, au moins dans un premier temps, et Caius Caesar dut se contenter au maximum de voir les franges de l'Arabie, en Syrie ou vers Charax, avant de mourir d'une blessure reçue en Arménie en l'an 4.

L'activité de Juba II et la curiosité passionnée de Caius Caesar ne sont que des manifestations particulières de la persistance de l'intérêt général pour l'Arabie à l'époque augustéenne. Les poètes qui se font les propagandistes du nouveau régime, notamment Virgile et Horace, l'attestent. Le premier, qui avait déjà trouvé l'occasion d'évoquer

---

(23) STRABON, XVI, 4 : 22-24 = 780-782 ; AUGUSTE, *Res gestae*, texte latin V 18-23, texte grec XIV, 17-24 ; PLINE VI 32 : 17 (160) ; DION CASSIUS LIII, 29 : 3-8 ; JOSEPHE, *Antiquités jud.*, XV, 9 : 3 (317) sont les principales sources. Elles sont traduites pour la plupart dans J. PIRENNE, *Le Royaume sud-arabe...*, p. 93 ss. dont les commentaires sont discutables. A.F.L. BEESTON (« Some observations on Greek and Latin data relating to south Arabia », *B.S.O.A.S.*, 42, 1979, p. 7-12) presente des hypothèses et des identifications nouvelles.

(24) Fragments réunis dans *F.H.G.*, III, p. 476-480 ; *FGr Hist.*, III A, § 275.

(25) PLINE, XII, 31 (56).

l'encens de Saba et la vie indolente qu'il procurait aux *molles Sabaei* [26], place plus tard, dans son *Enéide*, les Arabes et les Sabéens parmi les ennemis que combattent les Romains. Il voit même les seconds, de façon peu vraisemblable, avec les Indiens parmi les alliés de Cléopâtre mis en fuite à Actium. Il est vrai qu'il donne à cette bataille une valeur symbolique de lutte contre tout l'Orient [27]. Plus terre à terre et plus intéressé, Horace rêve plutôt des richesses des Arabes [28]. Au moment où l'on prépare l'expédition de Gallus, il demande à la Fortune de protéger les armées de l'empereur, lavant la honte des armes souillées dans les guerres civiles dans le sang des peuples les plus lointains, aux extrémités du monde, que sont la (Grande) Bretagne et la mer Rouge [29]. Mais, dans une ode célèbre, il raille doucement Iccius qui, pour s'enrichir, délaisse ses études philosophiques, « envie les riches trésors des Arabes » et « prépare une dure campagne contre les rois de la Sabée jusqu'ici invaincus » (*non ante devictis Sabaeae regibus*) [30]. Des perspectives de grosse fortune ne valent quand même pas les fatigues et les dangers d'une telle campagne.

En dépit des échecs, la préparation des expéditions avait multiplié l'intérêt et les recherches, Aelius Gallus avait rapporté de nombreux renseignements inédits, toute une politique avait été amorcée et des mesures prises pour développer le commerce avec les pays de la mer Rouge et ceux dont celle-ci ouvrait la route : l'Afrique orientale et surtout l'Inde. Déjà Strabon peut parler des « immenses flottes » qui parcouraient la mer Rouge et cinglaient vers l'Inde, en contraste avec les quelques bateaux qui partaient du temps des Lagides [31]. Dès ces débuts du régime impérial, la route de Coptos à Myos hormos sur la côte égyptienne de la mer Rouge avait été organisée avec des gîtes d'étapes, des puits et des citernes, des gardes [32]. Auguste reçut souvent des ambassades indiennes [33]. A Arikamedu près de Pondichéry, on a trouvé de la poterie arétine fabriquée à partir de 30 avant notre ère [34].

---

(26) *Georgica*, I 57 ; II 115, 117 ; *Aeneis*, I, 416-7 ; comp. *Ciris*, 238. De même, au I^er^ siècle, l'astrologue Marcus MANILIUS (*Astronomica*, IV, 654 s., 753 s.) parle des « Arabes efféminés » (*molles Arabes*).

(27) *Aeneis*, VII, 605 ; VIII, 704.

(28) *Carmina*, II, 12 : 24 ; III, 24 : 1-2 ; *Epistolae*, I, 6 : 5-6 ; 7 : 36.

(29) *Carmina*, I, 35 : 29-34, 39-41.

(30) *Carmina*, I, 29 (cf. *Epistolae*, I : 12). On me pardonnera une note amusante. En 1943-1944, lorsque le gouvernement américain fut convaincu par un lobby puissant de s'engager à soutenir financièrement les compagnies pétrolières jouissant de concessions en Arabie séoudite, le secrétaire à l'Intérieur des Etats-Unis, responsable des questions du pétrole, s'appelait Harold L. Ickes. Le lecteur lettré d'un grand journal américain rappela alors le vers d'Horace : « Icci, beatis nunc Arabum invides/gazis. ».

(31) STRABON, II 5 : 12 (118) ; XVII 1 : 13 (798).

(32) *Ibd.*, XVII 1 : 45 (815).

(33) *Res gestae divi Augusti*, § 31 ; SUETONE, *Divus Augustus*, § 21 : 3 ; STRABON, XV 1 : 4 (686), 73 (719 s.) (d'après Nicolas de Damas) ; Dio CASSIUS, LIV, 9 :8-10 ; PLUTARQUE, *Vitae, Alexander*, § 91 ; HORACE, *Carmen saeculare*, 56, etc. Cf. M. WHEELER, *Rome Beyond the Imperial Frontiers*, Harmondsworth, Penguin Books, 1955 p. 161 s.

(34) M. WHEELER, *ibd.*, p. 156.

Les nouveaux renseignements sont déjà intégrés dans leurs synthèses par Strabon et, un demi-siècle plus tard, par Pline (23 ou 24 – 79 A.D.). Ils ont pu disposer de la compilation récente de Juba II et peut-être – mais c'est beaucoup plus douteux – d'ouvrages apparemment un peu plus originaux s'ils remontent bien à cette époque. Des savants ont ainsi situé vers cette date les *Arabica* d'un certain Ouranios, assez vraisemblablement un Arabe nabatéen, au minimum quelqu'un qui vivait du côté du Royaume nabatéen et qui était, en tous cas, fort bien informé sur l'Arabie du Nord et du Sud suivant les fragments qui nous sont parvenus de son ouvrage. Mais il est probablement à placer plus tard [35]. On a évoqué aussi l'œuvre historico-géographique, traitant, entre autres, de l'expédition de Gallus, qui aurait été rédigée par le fils du célèbre historien Tite Live dans les premières années de notre ère. Mais le contenu et l'existence même de cet ouvrage sont supposés à travers des hypothèses dont la base est plus que fragile [36].

En tous cas, Strabon et Pline, dans son *Histoire naturelle*, énorme compilation encyclopédique, ont consigné bien des renseignements nouveaux, quelle qu'en ait été la source. Pour la première fois, Strabon consigne des doutes émis sur l'origine indigène de tous les aromates exportés par l'Arabie du Sud. Il n'en évoque pas moins la région agricole appelée l'Aromatiphère (*Arômatofóros*), où sont cultivées au moins beaucoup de ces plantes et que n'a pu atteindre Aelius Gallus. Mais l'opinion courante a étendu ce beau nom à toute l'Arabie alors qu'il ne s'agit que du développement d'une zone restreinte, fait d'ailleurs relativement récent [37]. Evoquant la division de cette zone en quatre Etats qu'il a mentionnée d'après Eratosthène, il indique une autre division en cinq Etats ou royaumes spécialisés chacun dans une activité. Ils grouperaient respectivement les guerriers, les agriculteurs, les artisans, les producteurs de myrrhe, ceux d'encens. Ces deux derniers produiraient également la casse, le cinnamome et le nard. Les modes de vie (*ta epitêdeúmata*) ne s'échangeraient pas de l'un à l'autre, mais il s'agirait de castes héréditaires. Cette étrange indication – qui n'exclut pas une certaine unité de toute la région car notamment les guerriers combattent pour tous – doit provenir d'une source mal comprise ou qui a, déjà elle-même, transposé sur le plan territorial la répartition en professions plus ou moins héréditaires [38]. Les « Arabes Heureux »

---

(35) Voir plus bas, p. 69

(36) M^lle J. PIRENNE (*Le Royaume sud-arabe...*, p. 125, 129, 141) a adopté la théorie de Wolfgang ALY, *Strabon von Amaseia, Untersuchungen über Text, Aufbau und Quellen der Geographika, IV*, Bonn, Habelt, 1957, p. 184 s. On peut mesurer la fragilité de celle-ci en lisant le très bref article « Livius. 10 » dans *P.W.*, XII/1 (25. Halbband), 1926, col. 852-3 (par Klotz) qui rassemble tout ce qu'on sait sur ce fils de Tite Live.

(37) STRABON, I, 2 : 32 (39). Le texte des manuscrits – intéressant – sur « la cité (*polis*) des hommes des tentes », corrigé par les éditeurs, est défendu par G. Aujac (*Géographie*, t.I, 1^re partie, Paris, Belles Lettres, 1969, p. 128, 199).

(38) STRABON, XVI, 4 : 25 (782-3). Traduction par A. MARICQ dans J. PIRENNE, *Le Royaume sud-arabe...* p. 126 s. Strabon s'est peut-être souvenu des castes professionnelles héréditaires en Egypte selon Hérodote (VI 60, II 47, 164, etc.) qui, au surplus, rattache les deux castes de militaires à certains nomes spécifiés (II, 165-166).

boiraient surtout, en fait de vin, du vin de palmier, les frères seraient plus honorés que les enfants, la royauté et les magistratures passant par succession au plus âgé du lignage. Au sein de celui-ci, commandé aussi par le plus ancien, les biens seraient communs, on pratiquerait la polyandrie, mais l'adultère (au dehors du lignage) serait puni de mort. L'inceste avec la mère est permis [39].

Pline sait (selon les informations de Gallus, il le dit expressément) distinguer entre les groupes ethniques et les caractériser. Les Homérites sont les plus nombreux; les Sabéens disposent de forêts riches en arbres odoriférants, de mines d'or, de champs irrigués, de miel et de cire, les Minéens ont de fertiles palmeraies et bois d'arbustes et ils sont riches par leurs troupeaux, les Cerbaniens, les Agréens (au Nord semble-t-il) et surtout les Chatramotites se distinguent à la guerre, les Carréens ont des champs très étendus et très fertiles [40]. L'encyclopédiste romain ajoute ailleurs des détails d'autres sources, tirés de ses multiples fiches (sur des ouvrages parfois anciens déjà). Il mêle des noms de tribus et de peuples de toute l'Arabie sans beaucoup d'ordre. On apprend ainsi que les tribus sabéennes s'étendent jusqu'aux deux mers (mer Rouge et océan Indien), qu'elles comportent des groupes de « scénites », nomades vivant sous la tente et dominent certaines îles. La capitale de Saba est Mariaba. Il énumère à la suite les Catabanites et les Gebanites, dotés de plusieurs villes dont Nagia et Tamna ou Thomna avec ses 65 temples qui témoignent de sa vaste dimension. L'encens ne peut être exporté que par le pays des Gebanites moyennant une taxe payée à leur roi. De sa capitale, Thomna, à Gaza, il parcourt à dos de chameau 65 étapes, payant des péages variés dont le montant total s'élève à 688 deniers. Un district sabéen est occupé par les Atramites dont la capitale est Sabota, située sur une montagne élevée, qui renferme dans son enceinte 60 temples. C'est dans cette ville qu'on apporte à dos de chameau l'encens récolté, par des routes strictement obligatoires, en entrant par une seule porte réservée à cet effet. Là les prêtres prélèvent une dîme sur le produit. Les Homérites ont pour capitale Massala [41].

Pline revient souvent sur l'Arabie du Nord et du Sud. Outre sa description géographique avec des listes de nombreux toponymes [42] et sa longue description des plantes aromatiques surtout en Arabie méridionale [43], il mentionne des données, des phénomènes qui se

---

(39) *Ibd.*, XVI, 4 : 25 (783). Peut-être le thème de la polyandrie est-il simplement à ranger parmi les « mythes d'inversion », avec ceux qui imaginent « quelque part » une cité où dominent les femmes... ou les esclaves (pour ces derniers en Arabie (?) entre autres), cf. P. VIDAL-NAQUET, *Le chasseur noir*, Paris, Maspero, 1981, p.26, 270-271, etc, et sa bibliographie, ainsi que ci-dessus n. 4.

(40) PLINE, VI, 32 : 18 (161).

(41) PLINE, VI, 32 : 9-15 (151-158) ; XII, 30 (52) ; 32 : 5 (63-64).

(42) PLINE, VI, 32 : 6-16 (147-159). Texte reproduit dans le recueil de C. CONTI ROSSINI, *Chrestomathia arabica meridionalis epigraphica...*, Roma, Istituto per l'Oriente, 1931, p. 18-20.

(43) PLINE, XII, 29-48 (50-106). Texte reproduit en grande partie par C. CONTI ROSSINI, *op. cit.*, p. 21-23.

situent dans la péninsule, au cours de ses exposés géographiques, anthropologiques, botaniques, médicaux et pharmacologiques, minéralogiques. Il y a là le plus riche recueil de données qui nous soit parvenu de l'Antiquité. La source directe principale semble en être Juba. La qualité des renseignements donnés est inégale. Parfois elle est excellente comme le montre de façon frappante le fait de citer très exactement les deux mots sudarabiques qui désignent les deux récoltes annuelles d'encens selon la saison où on les pratique [44].

Pline marque une espèce de sommet dans les collections de données, du moins de celles qui nous sont parvenues. Pourtant les informations durent s'accroître quelque peu, car, dans le dernier tiers du I er siècle et la première moitié du II e, le commerce de l'Empire romain avec l'Inde semble s'être encore accru, les voyages se sont multipliés dans les deux sens. Vers l'époque de Dion Chrysostome (vers 40-120), on voyait beaucoup d'Indiens et d'Arabes dans les rues d'Alexandrie [45]. L'annexion du royaume nabatéen par Trajan en 106, la conquête de la Mésopotamie sous le même empereur rapprochaient les sujets romains du sud de la Péninsule. A plusieurs reprises au moins, des flottes romaines croisèrent dans la mer Rouge alors que de grands travaux, encore une fois exécutés en Egypte, facilitaient l'approche des ports d'où l'on s'embarquait.

Les textes de l'époque sont souvent décevants. Les compilateurs cherchent peu à renouveler leur information. Ainsi, vers le milieu du I er siècle, Pomponius Mela, géographe d'Espagne, passe rapidement sur l'Arabie du Sud et du Nord dans sa courte description (en latin) du monde habité [46]. Vers le début du siècle suivant, un poète didactique grec, Denys, dit le Periégète, écrit un long poème géographique donnant un tableau du monde habité. Pour l'Arabie [47], il se contente apparemment de versifier Agatharchide, Artémidore et Poseidonios et il étend sans y regarder de trop près les notations paradisiaques de ces auteurs à toute l'Arabie. Il faut souligner que ces trente-cinq vers sont restés très populaires et ont servi de référence pendant mille ans au moins. Le texte, détérioré souvent par les copistes, a été traduit en vers latins par Rufius Festus Avienus vers le milieu du IV e siècle [48], puis par Priscien au début du VI e [49]. Au XII e siècle encore, Eustathe de Thessalonique juge nécessaire de commenter le texte de Denys, avec des notes grammaticales, en

(44) PLINE, XII, 32 (60).

(45) DION CHRYSOSTOME, XXXII, 40 ; cf. XXXV, 23.

(46) *De chorographia*, III, 8, §§ 79-80. Texte partiellement reproduit dans le recueil de C. CONTI ROSSINI, *Chrestomathia...*, p. 23-24.

(47) DIONYSIOS, *Periegesis*, texte de l'édition G. BERNHARDY, Leipzig, 1828, repris par C. MÜLLER, *G.G.M.*, II, p. 104-176 ; sur l'Arabie Heureuse, vers 927-961 (*G.G.M.*, p. 162-3).

(48) *Descriptio orbis terrae*, vers 1098-1141, éd. dans *G.G.M.*, II, p. 187 ; extrait dans C. CONTI ROSSINI, *Chrestomathia*, p. 31.

(49) PRISCIANUS, *Periegesis*, vers 864-897, éd. dans *G.G.M.*, II, p. 197-198, C. CONTI ROSSINI, *Chrestomathia...*, p. 31-32 ; éd. critique, Paul van WOESTIJNE, *La Périégèse de Priscien*, Brugge, 1953, p. 86-88.

y ajoutant seulement quelques indications tirées d'Aristote, d'Hérodote et d'autres classiques [50].

Des incessants recopiages d'auteurs anciens par les compilateurs (tels que Solin au III e siècle qui est typique) [51] il ne faut pas pourtant conclure que les connaissances ne progressaient pas par ailleurs. En dehors du grand courant littéraire, de rares témoignages nous attestent d'autres acquis. Ainsi un texte énigmatique sur la date duquel on a beaucoup discuté, le *Périple de la mer Erythrée* [52]. Il s'agit d'une sorte de guide du commerçant usant de la voie maritime à partir des ports égyptiens de la mer Rouge vers l'Afrique orientale, l'Inde, la Malaisie et la Chine. Il donne des indications sommaires sur la direction de la navigation et les escales avec des informations précises sur les marchandises importées et exportées par chaque port et de plus rares notations sur la situation politique qu'y rencontrera le marchand et qui peuvent influer sur son trafic. Il ne s'agit peut-être pas des notes d'un commerçant-navigateur, simplement retranscrites à son retour comme on l'a longtemps cru, mais d'une compilation (un rapport officiel ?) de notes de ce genre d'époques assez différentes, entre la fin du I er siècle ou le début du II e et peut-être le début du III e siècle. Cela expliquerait les datations

---

(50) *Commentarii* ap. *G.G.M.*, II, p. 201-407. Sur l'Arabie, voir p. 381-384, ainsi que p. 421-422 (paraphrase de Denys) et p. 455 (maigres scholies). L'utilisation du Périégète comme ouvrage de référence géographique ne cessa pas avec Eustathe. En 1704 encore, le philologue et mathématicien anglais Edward Wells (1664-1727) croit utile de procurer une nouvelle édition (avec notes et traduction latine) de Denys qu'il corrige et complète d'après les connaissances modernes, à l'usage de ses contemporains. Il ajoute notamment tout un chapitre sur l'Amérique (*peri tôn Amerikanidôn nêson*) en beaux vers grecs (*Tês pâlai kai tês nûn oikouménês periêgêsis, sive Dionysii Geographia et locupletata additione scil. geographiae hodiernae graeco carmine pariter donatae*, Oxford, 1704). L'ouvrage fut réédité au moins cinq fois, à Oxford, puis à Londres.

(51) Gaius Julius SOLINUS, *Collectanea rerum memorabilium*, éd. Th. Mommsen, Berlin, 1895, § 33 (p. 147-9).

(52) Excellente édition du texte grec : *Le Périple de la mer Erythrée*, suivi d'une étude sur la tradition et la langue par Hjalmar FRISK, Göteborg, 1927 (= *Göteborgs Högskolas Årsskrift*, XXXIII, 1927 : 1). La traduction anglaise (*The Periplus of the Erythraean Sea, Travel and Trade in the Indian Ocean by a merchant of the first century*, translated... by Wilfred H. Schoff, New York, Longmans, Green, 1912), fondée sur des éditions antérieures, doit être parfois corrigée et son annotation abondante est souvent dépassée. On sera édifié par le nombre de datations contradictoires que répertorie W. RAUNIG, « Die Versuche eine Datierung des *Periplus maris Erythraei* » (*Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 100, 1970, p. 231-242). Récemment, Mlle J. PIRENNE a relancé la controverse, d'abord dans son livre *Le royaume sud-arabe de Qatabân...* (cité ci-dessus), puis dans un article « La date du *Périple de la mer Erythrée* » (*Journal asiatique*, 249, 1961, p. 441-459). En face d'un vague consensus qui s'était établi pour une datation vers la fin du I er siècle, elle reprend des idées de J. Reynaud (1861, 1864) et situe la rédaction de l'ouvrage vers les années 225-230. Elle a été suivie avec ardeur surtout par F. ALTHEIM et R. STIEHL (*Die Araber in der alten Welt*, I, Berlin, 1964, p. 40 et *passim* dans les volumes suivants). La critique la plus pertinente est venue de la part d'Albrecht DIHLE (*Umstrittene Daten, Untersuchungen zum Auftreten der Griechen am Roten Meer*, Köln et Opladen, 1965). J'ai examiné longuement les divers arguments dans mes cours, voir *Ecole pratique des Hautes Etudes. IV e section. Annuaire 1974-1975* (Paris, Sorbonne, 1975), p. 210-238 et *Annuaire 1975-1976* (Paris, Sorbonne, 1975), p. 201-219.

différentes que suggèrent divers passages. L'auteur ou les auteurs du *Périple* sont des esprits positifs qui ne se permettent aucune affabulation. Les informations données sont précises et utilitaires. Rien qui rappelle le flou de Pline. Ces indications ne visent que le littoral, mais elles s'étendent bien plus loin vers l'Est, embrassant notamment toute la côte méridionale de l'Arabie. Elles reflètent une situation changée. Pline ne connaissait qu'une navigation gréco-romaine vers l'Inde et un commerce arabe des aromates à Mouza (près de l'actuelle Mokha). Le gros de la production des aromates est acheminée par les autochtones vers l'Empire romain par des caravanes. Le *Périple*, lui, parle d'exportations d'aromates par les ports d'Arabie du Sud sur la mer Rouge et l'océan Indien. Ces aromates sont achetés au moins partiellement sur place par les commerçants gréco-romains qui ne s'intéressent plus exclusivement au trafic avec l'Inde. L'encens est monopole d'Etat au Ḥaḍramawt et ce sont les fonctionnaires royaux qui le vendent aux marchands-navigateurs. Il y a eu une évolution. Les commerçants gréco-romains ont arraché, au moins partiellement, aux gens d'Arabie le monopole du trafic des aromates [53].

A la même époque remonte partiellement la grande synthèse géographique de Ptolémée. Mais, si le fameux géographe-astronome écrivait vers le milieu du II e siècle à Alexandrie, son ouvrage semble bien avoir été le fruit d'une longue série de remaniements, beaucoup situés après sa mort. Les informateurs multiples utilisés ont rapporté beaucoup de données, notamment en suivant les étapes des caravanes. Toute l'Arabie se trouve ainsi mathématiquement quadrillée par un réseau de longitudes et de latitudes [54]. Villes et bourgades, îles, sanctuaires isolés, montagnes et « fleuves », bien situés ainsi, devaient permettre la construction d'une carte précise. En Arabie du Sud notamment, un certain nombre de régions côtières sont définies, les ports de commerce ou marchés maritimes (*empórion*) et de simples ports ou mouillages (*limên*) sont mentionnés. Les principaux peuples de la côte ou de l'intérieur sont nommés. L'Arabie apparaît parsemée de localités qualifiées de *basíleia*, « résidences royales », chefs-lieux de territoires tribaux sans doute. D'autres sont qualifiées de *mêtrópolis*, « ville principale ». Les seules indications concernant les productions portent naturellement sur les aromates. La région des aromates est partagée en une zone myrrhifère intérieure (*hê entòs Smurnofóros*) qui semble bien être placée au centre de la Péninsule et une zone myrrhifère extérieure (*hê ektòs Smurnofóros*), apparemment vers le Ḥaḍramawt, ainsi qu'en une région encentifère (*Libanofóros*) vers le 'Omân [55].

---

(53) Cf. Jacques RYCKMANS, « Petits royaumes sud-arabes », *Muséon*, 70, 1957, p. 75-96 ; repris par M. RODINSON, *E.P.H.E., Annuaire 1975-1976*, p. 215 ss.

(54) Cf. déjà les conclusions sur les sources et la méthode de PTOLEMEE en ce qui concerne l'Arabie d'Aloys SPRENGER, *Die alte Geographie Arabiens als Grundlage der Entwicklungsgeschichte des Semitismus* , Bern, 1875 (réimpr. Amsterdam, Méridian, 1966).

(55) PTOLEMEE, *Geographia*, VI, 7 ; VIII, 22. Les contestations radicales de Leo BAGROW sur la date des diverses parties du texte sont résumées par celui-ci dans son livre

Après ces sommes de connaissances positives accumulées qu'enregistrent Pline, le *Périple* et Ptolémée, on ne rencontre plus guère de telles tentatives avant la fin du monde antique. Il est vrai que c'est peut-être à cette époque obscure que remontent les *Arabica* d'Ouranios dont le livre III semble avoir été consacré à l'Arabie du Sud quoiqu'une date antérieure à 106 semble plus vraisemblable [56]. Un certain Glaukos a aussi composé, peut-être à l'époque de Trajan (ou plus tard), une *Archéologie arabe*, d'au moins quatre livres, dont les très minces fragments conservés ne nous apportent pratiquement rien sur l'Arabie du Sud [57].

Dans le public lettré, on n'éprouve pas le besoin de renouveler ou de compléter cet apport. Les images implantées autrefois, du temps d'Agatharchide, se continuent sans que les connaissances plus précises accumulées et qui les contredisent en partie puissent les ébranler. Ptolémée lui-même y cédait dans sa terminologie lorsqu'il appelait Arabie Heureuse toute l'Arabie sauf les régions nabatéennes et le désert syro-irakien. La confusion continue sur cette Arabie Heureuse aux effluves enchanteresses que l'on continue à étendre ainsi vers le Nord.

Lucien de Samosate (vers 120-180) décèle ces effluves jusqu'à Hierapolis (Membidj) près du haut Euphrate [58]. Traitant des guerres parthes de Septime Sévère vers 195-200, au cours desquelles l'empereur combat entres autres les Arabes de Mésopotamie (notamment le royaume de Hatra), plusieurs historiens tardifs n'hésitent pas à parler du saccage de l'Arabie Heureuse en évoquant à l'occasion ses célèbres herbes odoriférantes [59]. De même, on nous explique qu'en 217-218 l'empereur éphémère Macrin, dont les quelques mois de règne se déroulèrent entre Antioche et la haute Mésopotamie, avait combattu avec succès les Arabes appelés Eudémons (heureux) [60].

Die Geschichte der Kartographie, Berlin, 1951, voir la traduction *History of cartography*, revised and enlarged by R.A. SKELTON, London, Watts, 1964, p. 34-37. Plus de détails dans l'article du même auteur « The Origin of Ptolemy's *Geographia* » (*Geografiska Annaler*, Stockholm, 27, 1945, p. 318-387). Ces thèses sont contestées de façon très compétente (et très complexe) par E. POLASCHEK, « Ptolemy's *Geography*, in a New Light », *Imago Mundi*, 14, 1959, p. 17-37) et « Ptolemaios als Geograph », *P.W., Supplementband*, X (Stuttgart, 1965), col. 680-834.

(56) Textes réunis dans *F.H.G.*, IV, p. 523-6 ; *FGr Hist*, III C, I, n° 675, p. 339-344. Abondante discussion de H. von WISSMANN, *P.W., Supplementband*, XI (1968), col. 1278-1292.

(57) *F.H.G.*, IV, p. 409 ; *FGr Hist*, III C 1, n° 674, p. 338-9. Cf. W. ALY, *Strabon von Amaseia, Untersuchungen über Text, Aufbau und Quellen der Geographika*, IV, Bonn, Habelt, 1957, p. 421-3, n.18.

(58) *De Syria dea*, § 30. Comp. *Vera Historia*, II, § 5. Sur cette confusion, cf. P. BRIANT, *Etat et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Cambridge (Cambridge University Press) et Paris (Maison des sciences de l'homme), 1982, p. 122. On la décèle déjà au I ^{er} siècle chez QUINTE CURCE (V 1 : 11).

(59) HERODIEN, III, 9 : 3. Comp. ZOSIME, I, 8 : 2 ; EUTROPE, VIII, 18 :4 ; FESTUS § 21 ; AURELIUS VICTOR *Caesares*, 20 : 15, etc. Cf. la discussion des conclusions abusives tirées de ces textes par F. ALTHEIM ap. M. RODINSON, *E.P.H.E., Annuaire, 1974-1975*, p. 235 ss.

(60) Julius CAPITOLINUS, *Opilius Macrinus* (in *Historia Augusta*), § 12. Cf. M. RODINSON, *ibd.*, p. 235 ss.

Vers le milieu du III e siècle à ce qu'il semble, un romancier syrien, Héliodore, situant son roman d'amour et d'aventures dans le royaume « éthiopien » de Méroë à l'époque où l'Egypte est une satrapie perse (au IV e siècle avant J.C.), nous montre des ambassadeurs d'Arabie Heureuse apporter en présent au roi éthiopien Hydaspe « des plantes odoriférantes, de la cannelle, du cinnamome et d'autres parfums que produit l'Arabie ; il y en avait une grande quantité de chaque sorte, si bien qu'ils embaumèrent tout le voisinage » [61]. Il semble bien que ce soit de cette description romanesque qu'ait dérivé la mention stéréotypée d'ambassadeurs de l'Arabie Heureuse placés par des historiens abréviateurs de basse époque au triomphe romain d'Aurélien en 274 (à côté des Sarrasins et de maints autres peuples) [62].

CONNAISSANCE ET MYTHES PAIENS

Au seuil de la révolution idéologique que constitue la christianisation de l'Empire, il faut revenir sur l'image que les Grecs et les Romains se faisaient de l'Arabie du Sud à l'époque païenne. On a insisté jusqu'ici sur le progrès des connaissances, quelque peu enjolivées par les fables que les autochtones rapportent de façon souvent intéressée, que les voyageurs transmettent et embellisent encore selon une tendance irrésistible et qui est devenue proverbiale.

Mais, plus largement, les grandes régions d'un monde en grande partie inconnu sont conçues, depuis toujours, dans le cadre de conceptions mythiques du Cosmos. Le mythe s'annexe des données réelles apportées par les explorateurs, les transforme en les intégrant et en s'en enrichissant. Les esprits attachés à la connaissance positive eux-mêmes, inversement, ne peuvent manquer d'être influencés par les mythes qu'ils s'efforcent de pourchasser.

C'est pourquoi, dans l'image – ou plutôt les images – que se font de l'Arabie du Sud les Grecs et les Romains, on peut distinguer par l'analyse deux faisceaux de traits qui se mêlent dans des proportions différentes selon les milieux et les époques. D'une part, l'Arabie est un pays réel quoique fort éloigné sur lequel toute une tradition savante depuis Hécatée de Milet s'efforce de recueillir des renseignements objectifs géographiques, économiques, ethnographiques, historiques, zoo-botaniques. L'école d'Aristote se distingue dans cette recherche

(61) HELIODORE, *Aethiopica (Histoire de Théagène et Chariclée)*, IX 26. Traduction française aisément accessible dans *Romans grecs et latins*, trad. P. Grimal, Paris, 1963 (*Bibliothèque de la Pléiade*, 134), p. 777.

(62) Flavius VOPISCUS, *Vita Aureliani* (in *Historia Augusta*), § 33. Voir la discussion de Johannes STRAUB, « Aurelian und die Axumiten » (*IV Congresso internazionale di studi etiopici, Roma, 10-15 aprile 1972*, tomo I, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1974, p. 55-73).

strictement scientifique à laquelle contribuent aussi les « services de renseignements » en vue d'opérations militaires et les commerçants-marins acharnés à développer au maximum leur trafic fructueux.

Mais, d'autre part, l'Arabie, au début le pays le plus extrême qu'on puisse déceler vers le Sud, est aussi pourvue de qualités mythiques. Or, dit Hérodote, « les régions extrêmes de la terre habitée ont reçu en partage, en quelque sorte, ce qu'il y a de plus beau » (III 106).

L'Arabie est le pays où domine le soleil et l'extrême chaleur doit normalement y faire mûrir des fruits merveilleux. Rien d'étonnant dès lors à ce qu'on y situe la production même de ces aromates dont on savait qu'ils provenaient de là en dernière étape [63]. Ceci d'autant plus que les producteurs ou les marchands pouvaient avoir intérêt à corroborer cette idée, en partie exacte au surplus. Or les aromates, dont l'usage s'impose en Grèce vers la fin du VII e siècle avant J.C., y « remplissent une triple fonction : condimentaire, cultuelle, érotique » [64]. Leur importance y est considérable et elle se lit à travers une floraison de récits mythiques qui la transposent sur de multiples plans.

Depuis Hérodote au moins, comme on l'a vu, des fables entourent le récit de la cueillette des divers aromates par les habitants de l'Arabie. On a appelé ce pays si privilégié l'Arabie Heureuse (*Arabía Eudaímôn*), c'est à dire prospère, riche, pourvue des faveurs de la nature. Les nouvelles informations ont bien pu enseigner que ces aromates provenaient seulement de la région méridionale de l'Arabie. Elles ont bien pu, non sans rehausser les données exactes par des détails fabuleux, préciser la structure politique et les mœurs de cette région particulière et privilégiée ainsi que, toujours, le détail de la récolte des aromates. Jusqu'au bout on n'a pas renoncé totalement à étendre les particularités de la zone aromatifère à toute l'Arabie, malgré tout ce qu'on apprenait en même temps sur le caractère désolé de ce reste de la Péninsule. On a même situé près des extrêmités méridionales de celle-ci des îles mythiques, peut-être sur la base de quelques données concernant Socotra (du sanskrit *dvîpa sukhatara*, « l'île heureuse »), Masîra, les îles voisines et, au-delà, Ceylan, l'Inde ou l'Afrique orientale. Mais ces données étaient transcendées par des fables dont l'origine remontait à l'Antiquité préhellenique, entre autres aux récits égyptiens sur les merveilles de Pount ou l'île magique du

---

(63) Sur les aromates et l'Arabie du Sud comme productrice d'aromates, il faut absolument recourir aux mises au point décisives, d'une érudition sans faille et d'un jugement solide, données par Walter W. MÜLLER, « Alt-Südarabien als Weihrauchland » (*Theologische Quartalschrift*, 149/4, 1969, p. 350-368) et *Weihrauch, Ein arabisches Produkt und seine Bedeutung in der Antike*, München, A. Drückenmüller, 1978. Ce dernier fascicule est un tirage à part de l'article « Weihrauch » de *P. W.*, Supplementband XV, col. 700-777. L'auteur a averti qu'il n'a pu mettre à jour après 1975 son article remis depuis longtemps à l'imprimerie. Quoique portant seulement sur l'encens, bien des indications sont valables pour tous les aromates.

(64) M. DETIENNE, *Les jardins d'Adonis, La mythologie des aromates en Grèce*, Paris, Gallimard, 1972, p. 71. Sur les deux espèces de cannelle, casse et cinnamome, voir p. 37.

Conte du Naufragé [65], aux mythes hébraïques du Paradis (le jardin de 'Eden ne porte pas par hasard le nom de la ville de 'Adan, Aden, que les textes grecs appellent simplement Arabia Eudaemon, l'Arabie Heureuse par excellence) [66], sans oublier les fables sur des îles merveilleuses dont la localisation a été promenée ici et là, mais dont les caractéristiques pouvaient s'appliquer à cette région « heureuse » comme les autres [67]. Ainsi retrouve-t-on à la fois les récits sur la récolte des aromates et les détails merveilleux dans l'île de Pankhaia décrite par Euhemeros et dont le nom fut longtemps connu [68], dans « les îles heureuses » qu'Agatharchide situe au large de l'Arabie.

L'Arabie Heureuse, plus ou moins identifiée à l'Arabie tout court, est, assez naturellement, choisie comme lieu de théophanies prestigieuses. Vers 405 avant notre ère, Euripide présente Dionysos arrivant sur la scène au début de ses *Bacchantes* au retour d'un voyage qui lui a fait parcourir l'Arabie Heureuse entre autres pays asiatiques [69]. On attribuait depuis longtemps au dieu pour patrie une localité nommée Nysa, sans doute par suite de malentendus sur un nom propre dont le sens s'était perdu. Comme on l'estimait d'origine étrangère, on chercha à localiser Nysa dans les régions les plus variées. Un hymne à Dionysos, placé parmi les hymnes dits homériques, peut-être du V ^{e} siècle, situe Nysa, qualifiée de haute montagne, revêtue de forêts, « au delà de la Phénicie, près du fleuve d'Egypte » [70]. Peut-être était-on déjà influencé par l'indication d'Hérodote (III 8) qui, vers le milieu du V ^{e} siècle, donnait comme dieu masculin unique aux Arabes du Nord (à côté de la grande déesse

---

(65) On peut lire la traduction française du *Naufragé*, qui remonte à la XII ^{e} dynastie (XX ^{e} et XIX ^{e} siècles avant J.C.), savamment annotée, dans *Romans et contes égyptiens de l'époque pharaonique*, trad. Gustave Lefebvre, Paris, Adrien Maisonneuve, 1949, p. 29-40.

(66) Le récit yahwiste des origines de l'homme (*Gen.*, 2 : 4b-25), qui peut avoir été rédigé vers le IX ^{e}-VIII ^{e} siècle avant notre ère, situe vaguement le jardin d'Eden « à l'Est » (*Gen.*, 2 : 8). Il en sort un fleuve qui se divise en quatre bras. Le premier bras s'appelle Pîshôn ce qui évoque des noms de fleuves d'Arabie (Wâdî Baysh, Wâdî Fayshân), mais surtout il contourne le pays de Ḥâwîlâh qui est certainement à situer en Arabie du sud d'après *Genèse*, 10 : 29. C'est peut-être le Khawlân. Le mot *'édèn* semble évoquer une idée de bien-être, de plaisir, de luxe. Ce parc paradisiaque semble avoir été identifié à la région sudarabique déjà par l'auteur du livre des *Jubilés* dans la seconde moitié du II ^{e} siècle avant notre ère (*Jubilés*, 8 : 21 ; cf. M. Testuz, *Les idées religieuses du Livre des Jubilés*, Genève, Droz et Paris, Minard, 1960, p. 56).

(67) Cf. Tkač, « Saba », *P.W.*, 2. Reihe, Bd I A (Zweiter Halbband), col. 1402-1414.

(68) Panchaia est synonyme poétique d'Arabie chez Virgile, Ovide et Lucrèce. On trouve encore le mot et les adjectifs dérivés chez Arnobe et Claudien au IV ^{e} siècle. En général, on les emploie à propos des parfums de l'Arabie Heureuse. Au I ^{er} siècle, Pomponius Mela, III, 8 (81) situe vers le golfe d'Aden, sur une côte en partie déserte et infestée de bêtes féroces, le peuple des Panchaei qui se nourrit de serpents. Le mot ne semble pas avoir eu le même succès chez les Grecs que chez les Latins. Ses attestations en grec visent toujours le récit d'Evhémère.

(69) *Bacchantes*, 16. Cf. H. Jeanmaire, *Dionysos, Histoire du culte de Bacchus*, Paris, Payot, 1951, p. 357.

(70) *Hymnes homériques*, XXVI (Homere, *Hymnes*, éd. et tr. J. Humbert, Paris, Belles Lettres, 1951, p. 177, *A Dionysos*, III). Cf. H. Jeanmaire, *ibd.*, p. 349.

Alilat identifiée à Ourania) un Orotalt équivalant à Dionysos. Plus tard, Diodore, racontant à la manière evhémériste la vie de Dionysos identifié à Osiris et citant l'hymne en question, place carrément Nysa en Arabie Heureuse, près de l'Egypte [71], la déclarant d'ailleurs égyptienne quelques lignes plus loin [72]. L'ennemi de Dionysos depuis l'*Iliade*, le roi thrace Lycurgue devient roi d'Arabie déjà chez Antimakhos de Colophon au V e siècle avant J.C. [73]. Cela résulte sans doute de la localisation de Dionysos lui-même en Arabie. Bien plus tard, des inscriptions grecques nous attestent un dieu Lycurgue (*Lukoûrgos*) adoré dans la région du Ḥawrân. Il est assez vraisemblable que c'est encore l'archi-ennemi de Dionysos transporté en ce lieu exotique et il est bien possible qu'il y ait été identifié au dieu arabe Shay' al-qawm. En effet, celui-ci semble bien s'être vu rattacher des prohibitions coutumières et religieuses du vin dans diverses régions de l'Arabie [74]. On comprend donc qu'aux derniers temps du paganisme, le gréco-égyptien Nonnos de Panopolis situe en Arabie la lutte épique de Dionysos et de Lycurgue [75].

Quelles que soient les origines de son mythe, le phénix, oiseau merveilleux, est un être essentiellement solaire [76] et, dès la plus ancienne mention grecque, il apparaît lié aux aromates et donc à l'Arabie [77]. Récit grec adapté à des mythes égyptiens du centre cultuel solaire d'Héliopolis ou simple dérivation hellénique de ces mythes, il place en tous cas, le plus souvent, le lieu d'origine et de résidence habituelle de l'animal en Arabie – c'est ce que racontent déjà les prêtres d'Héliopolis à Hérodote. Ils lui expliquent qu'il transporte jusqu'à leur temple le cadavre de son père emmailloté dans un cocon de myrrhe. De multiples embellissements du récit viendront le détailler, le nuancer et en développer ou en transposer le symbolisme. D'autres aromates, censés également arabes, viendront s'ajouter à la myrrhe, par exemple pour constituer sa nourriture ou le

---

(71) DIODORE DE SICILE, I 15, III 66.

(72) Ibd., I 19.

(73) ANTIMAKHOS, fragm. 84 (= fragm. 70, éd. G. KINKEL, *Epicorum graecorum fragmenta*, I, Lipsiae, 1877) = DIODORE, III 65 ; cf. MARBACH, *P.W.*, XIII, 2, col. 2433-2440 (1927).

(74) Cf. l'inscription palmyrénienne *C.I.S.* II 3973. Nombreuses références et discussion chez D. SOURDEL, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, Paris, Geuthner, 1952, p. 81-84, qui est sceptique sur l'identification de Šay' al-qawm à Lycurgue. Mais d'où vient la popularité de Lycurgue dans cette région ? Cf. J. G. FEVRIER, *La religion des Palmyréniens*, Paris, Vrin, 1931, p. 33-38 ; J. STARCKY, dans *Histoire des religions* (M. Brillant et R. Aigrain éd.), IV, Paris, Bloud et Gay, 1957, p. 223 ; M. RODINSON, « Ghidhâ' », *E.I.*, 2 e éd., t. II, éd. française, p. 1084 ; éd. anglaise, p. 1236.

(75) NONNOS, *Dionysiaca*, XX, 146 ss. ; XXI, 148 ss.

(76) La littérature sur le phénix est extrêmement abondante. Les travaux les plus riches en analyses des sources sont : A. RUSCH, « Phoinix », *P.W.*, XX, 1 (39. Halbband), 1941, col. 414-423 ; J. HUBAUX et M.LEROY, *Le mythe du phénix*, Paris, 1939 (*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et de littérature de l'université de Liège*, fasc. 82) ; M.L. Walla, *Der Vogel Phoenix in der antiken Literatur und der Dichtung des Laktanz*, Wien, 1969 ; R. Van den BROEK, *The Myth of the Phoenix according to classical and early Christian traditions*, Leiden, Brill, 1972.

(77) HERODOTE, II, 73.

bûcher sur lequel il se consume (Manilius, Ovide) [78]. Il est tardivement situé parfois dans l'Inde, autre pays où l'on place l'action maximale du soleil et la croissance d'aromates [79], mais il n'est pas impossible, comme on le verra, qu'il s'agisse encore ici de l'Arabie.

Si les aromates sont liés au phénix, ils donnent lieu directement à des mythes dont l'action se situe naturellement en Arabie. Chez les Grecs, comme les aromates arabes jetés dans le feu sacrificiel pour atteindre les dieux orientent vers un mythe « ascendant » avec un oiseau montant vers le soleil, de même ces aromates qui excitent au rapprochement sexuel, utilisés d'ailleurs dans le rituel du mariage, mais de façon modérée, normalisante, donnent lieu à un mythe « horizontal » qui lie la myrrhe aux réglementations de l'union des sexes. Telle est du moins l'interprétation ingénieuse du structuraliste Marcel Detienne. En effet, un mythe grec nous montre Myrrha ou Smyrna (les formes grecques du nom de la myrrhe) comme une jeune femme, fille du roi de Syrie, Théias ou du premier roi de Chypre, d'origine phénicienne, Kinyras. Myrrha conçoit une violente passion pour son père, réussit à le tromper pour passer plusieurs nuits avec lui. Mais le père s'aperçoit enfin avec effroi de l'identité de sa partenaire et, saisi d'horreur devant cet inceste, la poursuit pour la tuer, un couteau à la main. Eplorée, elle fuit en implorant les dieux qui, la prenant en pitié, la métamorphosent en arbre à myrrhe. Les larmes qu'elle verse sur son forfait sont les gouttes exsudées par l'arbre. Myrrha est enceinte et sa grossesse, contrainte par l'écorce de l'arbre, la fait terriblement souffrir. L'accouchement ne peut avoir lieu qu'avec le secours de divinités (ou bien le père fend l'arbre de son épée) [80]. Le fruit de l'inceste est le beau dieu Adonis dont le nom confirme l'origine phénicienne et proche-orientale, même si son mythe se réorganise suivant des lignes différentes en Grèce.

En tous cas, c'est encore l'Arabie du Sud, identifiée à l'Arabie entière et même au Proche-Orient, qui est le lieu d'action du mythe dans beaucoup de versions. Ovide nous montre Myrrha fuyant à travers les palmeraies arabes, traversant les champs de la Panchaia et s'arrêtant enfin, épuisée, sur la terre sabéenne [81]. Ce récit s'est-il entièrement développé en Grèce ou utilise-t-il des éléments orientaux ? Nous ne pouvons le savoir. Notons que le rattachement d'Adonis à Myrrha ne se trouve pas dans un autre récit mythologique où le premier naît simplement de la femme légitime de Kinyras [82].

---

(78) MANILIUS ap. PLINE, *N.H.*, X, 2 : 4-5 ; OVIDE, *Métamorphoses*, XV, 392 ss.

(79) DIONYSOS DE PHILADELPHIE, (*Ixeuticon seu*) *De aucupio*, I, 32 (éd. A. Garzya, Lipsiae, Teubner, 1963, p. 20 s.).

(80) Résumé du mythe avec renvoi aux sources antiques dans P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, P.U.F., 1963, s.v. Adonis, p. 11 ss. Cf. la somme de W. ATALLAH, *Adonis dans la littérature et l'art grecs*, Paris, Klincksieck, 1966.

(81) OVIDE, *Métamorphoses*, X, 475 ss. ; cf. 307 ss.

(82) APOLLODORE, *Bibliothèque*, III, 14 : 3.

CONVERGENCES JUDEO-CHRETIENNES

L'absorption de peuples « barbares » dans le monde des Etats hellénistiques, puis dans l'Empire romain, l'adoption plus ou moins poussée et plus ou moins volontaire par ces peuples de nombreux traits culturels et des valeurs primordiales de la civilisation hellénique culturellement hégémonique aboutirent à des synthèses culturelles nouvelles chez chacun d'eux. L'histoire idéologique ultérieure a fait que nous sommes renseignés presque exclusivement sur les synthèses ou combinaisons aux mille nuances opérées chez un de ces peuples, les Juifs. Ceux-ci avaient aussi des traditions sur l'Arabie du Sud ou qui pouvaient s'y rapporter, traditions plongeant plus loin dans le passé que celles des Grecs et bénéficiant d'une plus grande proximité géographique. Ils adaptèrent l'un à l'autre les deux courants. Les Chrétiens, se détachant de leur souche juive, mais se référant aux mêmes textes sacralisés, suivirent leur exemple.

Le corpus sacré de l'Ancien Testament comportait donc des références aux peuples et régions de l'Arabie du Sud, mais elles étaient devenues en bonne partie opaques. Les relations anciennes du vieux peuple d'Israël avec cette zone avaient été oubliées à la suite des bouleversements profonds entraînés par le choc des Empires. Il fallait les réinterpréter à la lumière des connaissances et des conceptions de l'époque, et cela entraînait naturellement méprises et décalages.

Ces réinterprétations nous sont surtout connues par la célèbre version grecque de l'Ancien Testament, la Septante, œuvre de Juifs alexandrins du III ^{e} et du II ^{e} siècle avant notre ère. Le pays et le peuple de Saba apparaissaient maintes fois dans le texte hébraïque sous les formes voisines de Shebâ' et de Sebâ'. Leur localisation n'était pas très claire. Pour Sebâ', fils direct de Kûsh dans les vieilles généalogies de la *Genèse* qui prétendent rendre compte des relations des peuples connus d'Israël, cette filiation suggérait l'Ethiopie (l'actuel Soudan) en Afrique [83]. La généalogie de Shebâ' orientait plutôt vers l'Arabie du Sud ou du Nord. Il s'agit d'un peuple de marchands, parfois pillards, qui organise des caravanes de chameaux portant de l'or, de l'encens, des pierres précieuses, des esclaves. Le plus souvent, les traducteurs alexandrins ont reconnu là le royaume de Saba de leur horizon géographique [84]. Dans une addition au « Code sacerdotal » qui semble relever de la

(83) *Gen.*, 10 : 7 ; *I Chron.* 1 : 9 ; associé à Kûsh et à l'Egypte en *Isaïe*, 43 : 3 (où la Septante l'identifie à Syène/Assouan, bien connue comme extrémité méridionale de l'Egypte, aussi bien par *Ezechiel* 29 : 10, 30 : 6, que par les connaissances communes). C'est en suivant cette ligne que Josèphe place Saba en Ethiopie, en fait l'ancien nom de Méroë (*Antiquités judaïques*, II, 10 : 2, § 249).

(84) C'est ce que semble bien indiquer la transcription Sabá. Les références sont réunies commodément dans E. HATCH et H.A. REDPATH, *A Concordance to the Septuagint...*, Oxford, Clarendon Press, 1897 (réimp. Graz, Akademische Druck u. Verlagsanstalt, 1954), II, p. 131.

couche yahwiste, des peuples d'Arabie du Sud (dont Shebâ') et du Nord sont supposés descendre de l'union d'Abraham avec une femme inconnue par ailleurs, Qeṭûrâh, c'est à dire « la parfumée », personnification des pays de l'encens. En grec, Saba rend là encore Shebâ', et Qeṭûrâh reste un nom propre incompris Khettoúra [85]. C'est encore à Saba que l'on pense à propos de l'anecdote de la reine de Shebâ' qui visite Salomon en lui apportant, à dos de chameaux, de l'or, des aromates et des pierres précieuses [86]. Ailleurs, un traducteur du Psautier, pour mieux se faire comprendre, traduit Shebâ' par « l'Arabie » ou « les Arabes » [87].

Les traducteurs alexandrins croient parfois repérer dans le texte hébreu des notions géographiques qui leurs sont connues. Ainsi les Minéens (Meinaîos au singulier) jouissent d'une certaine faveur chez des traducteurs qui pourraient être assez tardifs, ceux qui ont traduit les *Chroniques* et *Job*. Une énigmatique tribu de l'extrême-Sud palestinien, peut-être même un nom commun, évoquent par leur forme les Minéens au traducteur du Chroniste, d'autant que la tribu semble rattachée à des Chamites pré-israélites de Palestine [88]. Entraîné par cette traduction, il remplace dans des versets voisins les Ammonites par les mêmes Minéens [89]. Quant au traducteur de *Job*, sa curiosité sur les tenants et les aboutissants de cette intéressante histoire l'a poussé à ajouter au texte un appendice donnant des détails sur Job, son ascendance et sa parenté ainsi que sur ses amis. Il les emprunte à un ouvrage araméen inconnu. Celui-ci faisait de cet homme, apparemment proverbial comme type de juste non israélite [90], un roi édomite, époux d'une Arabe, par assimilation à un roi d'Edom cité dans la *Genèse*, Yobab. On situait donc son aventure en Idumée et ses amis, également promus à la royauté, régnaient sur des pays de la même région. Eliphaz est un roi de Theiman que les textes bibliques situent de ce côté, même si la tradition juive post-biblique y a vu le Yémen. Ṣophar est appelé par le texte hébreu le Na'amâti, ce qui place son extraction dans un site inconnu du nom de Na'amâh. Le glossateur est peut-être orienté vers l'Arabie du Sud par le nom même du personnage qui évoque une région et une métropole de cette zone. En tous cas, une métathèse consonantique facile (*n'm, m'n*) lui permet encore de détecter là les Minéens [91].

---

(85) *Genèse*, 25 : 1-4.

(86) *I Rois*, 10 : 1-13.

(87) *Psaumes*, 71 (72) : 10, 15.

(88) *I Chron.*, 4 : 41 ; *II Chron.*, 26 : 7.

(89) *II Chron.*, 20 : 1 ; 26 : 8. Cf. sur la question James A. MONTGOMERY, *Arabia and the Bible*, Philadelphia, Univ. of Pennsylvania Press, 1934 (réimp. avec « prolegomenon » de Gus W. Van Beek, s.l. (New York), Ktav Publishing House, 1969), p. 182 s.

(90) *Ezechiel*, 14 : 14, 20.

(91) Une métathèse analogue (*'mn, m'n*) avait guidé le traducteur qui remplaçait les Ammonites du texte hébreu par des Minéens. – L'appendice à *Job* a curieusement été communiqué au public païen par un Aristée inconnu par ailleurs, auteur d'un livre sur les juifs, et cette notice a été reprise par le compilateur grec du I er siècle avant notre ère, Alexandre Polyhistor (conservé dans Eusèbe, *Préparation évangélique*, IX 25 ; cf. *F.H.G.*, III, p. 220). – Les Sabéens sont encore nommés dans *Job*, 1 : 15 et 6 : 19. Dans le premier

Les confusions autour de Shebâ' et Sebâ', les localisations diverses que suggèrent les doublets des généalogies bibliques à des lecteurs du I er siècle poussent Flavius Josèphe à faire de l'interlocutrice de Salomon une reine d'Egypte et d'Ethiopie [92]. Déjà fréquente à cette époque apparemment, l'extension des noms Inde et Indiens engage le même auteur à placer les fils de Yoqtân (*Gen.* 10 : 25 ss.) – représentant des tribus et régions sudarabiques parmi lesquels Shebâ' et 'Ophir – dans l'Inde, « à partir du fleuve Kophen » (qui est la rivière Kaboul, affluent de l'Indus), c'est-à-dire vers ce qui est actuellement l'Afghanistan et le Pakistan du Nord-Ouest [93].

Ce qui nous a été conservé de la littérature juive des derniers siècles avant l'ère chrétienne et de celle qui la continue dans le judaïsme et le christianisme marquent peu d'intérêt pour la connaissance géographique et ethnographique. Elles sont trop fortement orientées vers les problèmes du destin religieux et politique. Tout au plus, le genre haggadique – auquel on peut rattacher les passages de Josèphe qui viennent d'être cités – se tourne-t-il parfois vers l'identification des toponymes et personnages des origines bibliques en se référant aux concepts de l'époque [94]. Les ouvrages apocalyptiques, quand ils doivent situer leur action dans un tableau d'ensemble de l'univers, noient le peu des acquis positifs de la science grecque qu'ils retiennent dans les cadres d'une cosmographie bien plus ancienne. Celle-ci peut se retrouver, il est vrai, au début de la culture grecque chez des auteurs comme Homère et Hésiode, mais elle remonte aux conceptions sumériennes et babyloniennes, en partie aussi aux idées égyptiennes, le tout relayé par la mythologie phénico-cananéenne et repris par les Grecs archaïques tout comme par les Hébreux [95]. Comme dans toutes ces conceptions anciennes, une place doit être faite au séjour des morts et des bienheureux dont l'emplacement varie suivant les traditions, auquel on identifie souvent le Paradis terrestre de la *Genèse*, le jardin d'Eden. Dans ces endroits mythiques, on plaçait depuis toujours des arbres, des fleurs et des fruits merveilleux [96]. Les conditions de l'époque y font désormais pousser des arbres aromatiques qu'on détaille parfois.

---

passage, bien compris par la traduction grecque d'Aquila (II e siècle de notre ère), le traducteur alexandrin (comme plusieurs autres) a vu le mot *shâbâh* « emmener captifs » et a traduit « les preneurs, les captureurs ». Cf. P. DHORME, *Le livre de Job*, Paris, Lecoffre, 1926, p. 8 s. ; cf. p. XVI, XXI s., 19 s.

(92) *Antiquités judaïques*, VIII 6 : 5 (165).

(93) *Ibd.*, I, 6 : 4 (147).

(94) Voir les chapitres VIII et IX du livre des *Jubilés*, qu'on situe au II e siècle avant J.C.

(95) Cf. P. GRELOT, « La géographie mythique d'Hénoch et ses sources orientales » (*Revue biblique*, 65, 1958, p. 33-69).

(96) Cf. le champ des souchets (*sḫt i'rw*) séjour des morts pour les anciens Egyptiens ; le jardin d'arbres de pierres précieuses que traverse Gilgamesh (tablette IX, 5 ; cf. *A.N.E.T* p. 89 et la traduction de R. Labat in *Les religions du Proche-Orient asiatique*, Paris, Fayard/Denoël, 1970, p. 201 s.) ; la prairie aux asphodèles que foulent les morts dans l'*Odyssée* (XI, 539) ; « la tendre prairie aux fleurs printanières » qu'évoque Hésiode (*Théogonie*, 279) ; etc.

Les différents textes qui furent rédigés en milieu juif au sujet d'un personnage préhistorique fabuleux, le patriarche Hénoch, arrière-grand-père de Noë, multiplièrent des fabulations suscitées par la phrase mystérieuse que la *Genèse* lui consacre : « il marcha avec Dieu (Elohim), puis disparut, car Dieu l'enleva » (*Gen.* 5 : 24). Une compilation assez désordonnée de ces textes d'âges différents forme le livre « apocryphe » d'*Hénoch* que cite l'*Epître de saint Jude* et que nous a conservé le plus largement, intégré dans son canon, la tradition chrétienne éthiopienne. Ces textes, où se décèlent des curiosités sur l'univers et les phénomènes de l'atmosphère auxquelles répond un mélange d'explications parascientifiques et de conceptions purement mythiques, contenaient deux récits d'un voyage d'Hénoch vers les extrémités de la terre et les lieux de séjour des défunts. Ils peuvent remonter jusqu'au III ^{e} siècle avant J.C. L'un le mène vers l'Extrême-Occident (ch.17-19). L'autre (ch. 21-36), après un périple dans la même direction, ramène le patriarche au centre du monde, Jérusalem, d'où il se dirige vers l'Orient. Il traverse des montagnes désertiques avec une oasis où poussent des roseaux odoriférants. Au delà, traversant des montagnes toujours plantées d'arbres aromatiques – parmi lesquels ceux dont proviennent les aromates tant prisés transbordés et souvent censés produits en Arabie du Sud – il arrive au bord de la mer Erythrée (l'océan Indien avec ses deux « golfes » : la mer Rouge et le golfe Persique). Franchissant cet océan (et sans doute aussi une zone ténébreuse), il arrive au « Paradis de justice », lui aussi planté de beaux arbres odoriférants, parmi lesquels l'arbre de la sagesse [97].

Les aromates associés à l'Arabie du Sud étaient certes connus de l'Orient ancien. Mais il semble bien que c'est le développement des connaissances précises à leur sujet, leur réputation paradisiaque acquise dans le monde gréco-romain qui aient enrichi de leur présence, de leur spécification le décor végétal du séjour des Bienheureux ou des étapes qui y menaient, notamment dans les conceptions du monde juif des premiers siècles avant notre ère [98].

Le vague des localisations mythiques des zones aromatifères, peut-être conjugué avec un écho du progrès des connaissances géographiques dévoilant l'origine non sudarabique de plusieurs aromates, pouvait renforcer un certain manque d'intérêt pour l'Arabie du Sud

---

(97) *Hénoch*, 28-32 ; cf. P. Grelot, *op. cit.* Il faut compléter et corriger le texte éthiopien et celui du fragment grec disponible pour cette partie par deux petits fragments araméens trouvés à Qumran avec quelques passages des chapitres 30 à 32. Ils ont été édités, traduits et savamment commentés, à la suite de l'article de P. Grelot, par J.T. Milik, « Hénoch au pays des aromates (ch. XXVII à XXXII), fragments araméens de la grotte 4 de Qumran » (*Revue biblique*, 65, 1958, p. 70-77).

(98) Dans le *Livre des secrets d'Hénoch* (ou *Hénoch II* ou *Hénoch slave*), le Paradis est planté d'arbres odoriférants (VIII). Le texte doit remonter au I ^{er} siècle. L'offrande d'aromates, que fait Adam en sortant du Paradis selon le *Livre des Jubilés* (3 : 27), à l'instar du parfum complexe réservé exclusivement à l'usage de Yahweh selon *Exode*, 30 · 34, vise sans doute la même conception.

réelle. Chez les chrétiens des premiers siècles, le poids de la tradition antique et biblique maintient encore une certaine localisation dans ces régions. Les mages d'Orient qui viennent rendre hommage à l'enfant Jésus, lui apportant de l'encens, de la myrrhe et de l'or (*Matth.* 2 :11), seraient originaires d'Arabie selon l'apologète Justin le Martyr qui écrit vers 150. Cette précision à un but apologétique. Il veut démontrer par là au rabbin Tryphon que l'oracle d'Esaïe sur Emmanuel (*Es.* 7 : 10-17) ne peut s'appliquer qu'au Christ et à la délégation des mages à son berceau. Ceci non sans quelque manipulation des textes : insertion subreptice du verset 8 : 4 au milieu du verset 7 : 16 et identification – plus excusable – de la Damas du prophète à l'Arabie [99]. Mais ce philosophe stoïcien touché par la grâce chrétienne doit aussi avoir été influencé par les textes classiques sur les pays d'origine de la myrrhe et de l'encens.

Une cinquantaine d'années plus tard, Tertullien reprend la démonstration de Justin [100]. Il y ajoute l'évocation de deux versets des *Psaumes* (72 [LXX :71] : 10, 15) sur les offrandes d'or des rois de Saba au roi messianique promis à Israël. Il s'agirait là des mages qui sont « à peu près des rois » (*fere reges*) [101]. Ainsi les « parfums de l'Arabie » garderont-ils une part de leur renommée, même si les mages, rois ou non, seront vite délogés de ce pays pour être promenés ici et là.

LES SIECLES CHRETIENS

La christianisation de l'Empire romain ne fut pas une incitation à de nouvelles recherches. Au contraire, l'effort scientifique est alors en décadence accentuée. Certes la tradition littéraire perpétue la mémoire d'anciens stéréotypes en les assortissant avec insouciance de maintes confusions. Par exemple, autour de 400, le poète Claudien, sans doute influencé par l'écho des succès de la reine sarrasine Mâwiya contre les troupes romaines [102], mêlant peut-être cette réminiscence à celle des anecdotes de Strabon sur la polyandrie sabéenne, ne craint pas d'affirmer que « chez les Mèdes et les frivoles Sabéens (*levibusque Sabaeis*) ce sexe (féminin) gouverne » [103].

---

(99) *Dialogus cum Tryphone*, §§ 43, 77, 78, 88. JUSTIN ajoute (§ 78) un argument encore moins sûr en situant en Arabie la Ramah de *Jérémie* 31 (LXX 38) : 15 où l'on entend Rachel pleurer ses fils. Il pense sans doute à Ra'emah, cité sudarabique (*Gen.* 10 :7 ; *I Chron.*, 1 :9 ; *Ezechiel*, 27 : 22), connue par les inscriptions, que le Vaticanus, dans ce dernier passage, transcrit Ramá comme la localité palestinienne.

(100) *Adversus Judaeos*, 9.

(101) *Adversus Marcionem*, III, 13.

(102) C'est sans doute les exploits des troupes de Mâwiya (et non Mo'âwiya comme écrit J. Rougé) qui pousse déjà, vers 360, l'auteur de l'*Expositio totius mundi et gentium* à noter qu'« on dit que les femmes règnent sur eux (les Sarrasins) » (§ 20, éd. J. Rougé, Paris, Ed. du Cerf, 1966 = *Sources chrétiennes*, n° 124). CLAUDIEN connaît peut être ce texte. Sur Mâwiya, cf. SOCRATE, IV, 36 ; SOZOMENE, VI, 38 ; THEODORET, IV, 20 ; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le Limes de Chalcis*, Paris, Geuthner, 1945, p. 194 s.

(103) *In Eutropium*, I, 321.

L'intérêt pour les aromates diminue, tant à cause de l'usage bien plus modéré qu'en fait le culte chrétien que par suite de l'appauvrissement général du monde méditerranéen qui fait décliner les consommations somptuaires en général. L'Arabie du sud intéresse désormais plutôt pour des raisons à la fois stratégiques et idéologiques en même temps qu'elle se situe maintenant par rapport aux nouveaux mythes judéo-chrétiens ou simplement chrétiens.

La confrontation séculaire entre Rome et l'Iran se colore désormais d'une rivalité religieuse : le christianisme contre le mazdéïsme militant des Sassanides. En vertu de l'éternelle loi stratégique qui pousse à chercher la connivence des ennemis de nos ennemis, les adversaires idéologiques intérieurs de l'orthodoxie chrétienne dominant à Byzance cherchent et obtiennent souvent l'appui de l'Iran. Ainsi des juifs et des chrétiens nestoriens. La conversion au Christ des couches dirigeantes du royaume d'Axoum vers 350 [104] pose de façon pressante le problème des alignements politico-idéologiques en mer Rouge.

On s'intéresse donc maintenant au moins autant à la situation religieuse en Arabie du Sud qu'à ses productions et bien plus qu'à l'étude des mœurs et coutumes. Les progrès du prosélytisme juif dans cette région inquiètent les Romains et les Axoumites. Les expéditions de ces derniers de l'autre côté de la mer Rouge se colorent maintenant de motifs religieux. On agitera aussi d'ailleurs les raisons économiques, l'Arabie du Sud intervenant maintenant non comme productrice, mais comme étape de transit éventuel dans le commerce de la soie chinoise [105].

C'est dans ces perspectives stratégiques et idéologiques que l'empereur Constance II envoie vers 340 [106] en Arabie du Sud une ambassade sous la direction du thaumaturge noir Théophile dit l'Indien, partisan

---

(104) Aucun des arguments avancés par F. ALTHEIM, R. STIEHL et Mlle Jacqueline PIRENNE pour contester la date de cette conversion n'est convaincant, même si la pénétration de la foi chrétienne dans la population de l'Etat d'Axoum a été très lente et si des retours au paganisme de certains monarques sont vraisemblables. J'ai étudié de près la question dans mes cours à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (IV ^{e} section) au cours des dernières années. Mes rapports détaillés n'ont pu être publiés jusqu'ici. J'espère en éditer au moins la substance dans les prochains mois. Voir notamment la critique des auteurs précédents par Albrecht DIHLE, *Umstrittene Daten, Untersuchungen zum Auftreten der Griechen am Roten Meer*, Köln-Opladen, 1965, p. 36-64 ; Isrun ENGELHARDT, *Mission und Politik im Byzanz, ein Beitrag zur Strukturanalyse byzantinischer Mission zur Zeit Justins und Justinians*, München, 1974, p. 104-128 (cf. le compte rendu de J. DESANGE, *Byzantinische Zeitschrift*, 70, 1977, p. 136-8) ; Roger SCHNEIDER, « A propos de l'imbroglio de trois siècles de chronologie aksumite » (*Documents pour servir à l'histoire des civilisations éthiopiennes, travaux de la R.C.P. 230*, fascicule n° 7, 1976, p. 41-45) ; Françoise THELAMON, *Rufin : Histoire ecclésiastique, recherches sur la valeur historique de l'*Histoire ecclésiastique *de Rufin*, Paris, Editions augustiniennes, 1981.

(105) PROCOPE, *De bello Persico*, I, 20 : 9.

(106) Entre 339 et 344 peut-on déduire d'une étude des données sur la vie de Théophile. J. DESANGES place son départ vers 341 et son retour vers 344 (« Une mention altérée d'Axoum dans l'*Expositio totius mundi et gentium* », *Annales d'Ethiopie*, 7, 1967, p. 151, 153 ; cf. ses *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*, Rome, Ecole française de Rome, 1978, p. 356 s.).

acharné de la tendance anoméenne [107]. C'est à cet ambassadeur, originaire lui-même de la région (sa patrie, l'île de Dibous est sans doute Soqoṭra), que l'on doit les derniers renseignements substantiels recueillis par les Méditerranéens sur l'Arabie du Sud. C'est de son rapport en effet que dérive certainement le texte de l'historien anoméen Philostorge (écrivant vers 425-450) consacré à cette ambassade. Les Homérites descendent d'Abraham par Khettoura, leur métropole Saba était déjà la capitale de la reine qui rendit visite à Salomon. Ils pratiquent la circoncision au huitième jour. Ce sont des païens qui honorent le Soleil, la Lune et d'autres dieux, mais un nombre important de juifs habitent aussi le pays. Malgré l'opposition de ceux-ci, Théophile – qui avait apporté de nombreux et riches présents dont 200 chevaux de Cappadoce – réussit à convaincre l'ethnarque qui y régnait de lui laisser construire trois églises, dont une dans la capitale, Ẓafar, et une autre dans le port d'Aden (Adanê) [108].

Après le texte de Philostorge, aucune information autre qu'évènementielle et religieuse n'est plus fournie pratiquement sur l'Arabie du Sud avant l'Islam. Les préoccupations politico-idéologiques poussent assurément l'Empire, à l'époque de Justin (518-527) et de Justinien (527-565), à envoyer vers l'Arabie du Sud, comme vers les phylarques sarrasins et les rois axoumites, des ambassades telles que celles de Julien et de Nonnosos. Elles traitent d'alliances, d'accords militaires et commerciaux, d'extraditions. Rapportent-elles quelques renseignements substantiels ? Malheureusement, nous ne connaissons du récit (*historía*) de Nonnosos que le maigre extrait que nous a conservé Photios. Il porte surtout sur le royaume d'Axoum et les affaires sarrasines, à part un passage sur Pharsan qui doit représenter les îles Farasân. Dans l'une d'elles, l'ambassadeur byzantin put contempler une population de Noirs qui lui parut très sauvage. Ils étaient extrêmement velus et vivaient nus à l'exception d'un cache-sexe [109]. Procope (vers 500-562), qui entre dans quelques détails sur les péripéties militaires, politiques et commerciales, nous dit seulement que les Homérites se partagent entre païens et juifs et que leur pays est une terre singulièrement bonne (*agathê huperfôs*). Il explique que les marchands iraniens établis dans leurs ports (ou ceux d'Ethiopie) monopolisent le commerce de la soie qu'ils achètent aux

(107) Les anoméens représentaient au IV ^{e} siècle une tendance très minoritaire et condamnée comme hérétique selon laquelle le Père et le Fils étaient radicalement et en tous points dissemblables (*anómoioi*).

(108) PHILOSTORGIUS, *Kirchengeschichte...*, éd. J. Bidez, Leipzig, Hinrichs, 1913, II 6, III 4-6. Les mentions de Philostorge sur les autres épisodes de la vie de Théophile sont regroupées à l'index. C'est notre seule source sur ce personnage, à part une brève notice de la Souda (reproduite par BIDEZ, p. 36) et une phrase de GREGOIRE DE NYSSE qui l'appelle seul « le Blemmye Théophile » (*Contra Eunomium*, I, éd. Jaeger, Berlin, 1921, § 47, p.35 = *P.G.*, 45 : 264 A), ce qui n'est sans doute qu'une notation dénigrante sans signification trop précise, visant seulement une origine de la région érythréenne.

(109) PHOTIUS, *Bibliothèque*, codex 3, éd. René HENRY (Paris, Belles Lettres 1959), p. 4-7 = *F.H.G.*, IV, p. 178-180.

commerçants-navigateurs indiens pour la transborder et la réexpédier vers l'Empire romain [110].

Au cours de cette période, l'intérêt propre pour les réalités de l'Arabie du Sud diminue tant que la région tend à perdre aux yeux du public méditerranéen son identité même, sa spécificité. Pour lui, elle se détache nettement des pays des Arabes, de l'Arabie. En effet, si le Nord et le Centre de la péninsule sont aussi des terres de mission, ils apparaissent déjà comme fortement pénétrés par la propagande chrétienne et l'influence romaine. Il ne s'agit que d'étendre et d'approfondir ces deux champs d'action. Pour ces Arabes, la dénomination de Sarrasins (Sarakênoí, Saraceni) se répand de plus en plus [111]. Elle est concurrencée par les noms d'Ismaéliens ou d'Agaréniens que les juifs et les chrétiens ont déduits des généalogies bibliques [112]. On emploie parfois aussi l'ancien appellatif descriptif de Scénites (*hoi skênîtai Arabes*, Scenitae Arabes), ceux qui vivent sous la tente (*skênê*).

Au sud de ces Sarrasins-Ismaéliens-Agaréniens-Scénites, on est en face d'un autre univers. Il s'agit de la vaste partie du monde habité qui borde les côtes de la mer Erythrée, autrement dit des mers qui se situent au sud-est de l'Empire romain. Cette zone mal connue est orientée en fonction de l'Inde, on y rencontre de nombreux commerçants et navigateurs indiens, des colonies d'Indiens. L'influence indienne s'y exerce partout, même si c'est de façon très inégale. C'est surtout la région que parcourent depuis longtemps les navires de commerce allant échanger les denrées méditerranéennes contre les marchandises convoitées produites ou transportées par les Indiens. L'océan, sur lequel débouchent les deux « golfes » appelés symétriquement « Arabique » (la mer Rouge) et « Persique », est de plus en plus appelé l'océan Indien. On a compris qu'il fallait au moins nuancer et spécifier la vieille conception de l'océan unique entourant toutes les terres habitées. Aussi les habitants de ces régions, chez toute une série d'auteurs, sont-ils uniformément appelés Indiens : ainsi les Sudarabiques et les Ethiopiens [113].

Selon les niveaux de culture, les milieux, les orientations, les traditions suivies, cette vague notion d'Inde était précisée ou remplacée par d'autres dénominations. Quoi qu'on en ait dit, l'Inde citérieure chez Rufin (qui écrit vers 401-403) désigne les côtes africaines de la mer Rouge [114]. Philostorge (écrivant vers 425-450) identifie « les Indiens les plus à l'intérieur » (*tous endotátô Indoús*) au peuple appelé autrefois Sabas ou Saba d'après le nom de sa capitale et aujourd'hui Homérites [115]. Vers

(110) PROCOPE, *op. cit.*, I, 20 :9.

(111) Voir l'excellent article « Sarrasins » de J.H. MORDTMANN dans *E.I.*, 1re éd., t. IV, 1934, éd. française p. 181 s.

(112) Voir mon introduction à René DAGORN, *La Geste d'Ismaël d'après l'onomastique et la tradition arabes*, Genève, Droz, 1981.

(113) Sur l'extension du concept d'Inde, voir en particulier le livre d'A. DIHLE cité ci-dessus.

(114) *Historia ecclesiastica*, X, 9.

(115) PHILOSTORGIUS, *op. cit.*, II, 6.

400, un médecin gaulois qui versifie sait distinguer « l'Indien, l'Arabe... et le riche Sabéen » [116]. Mais c'est sans doute qu'il copie des textes plus anciens. Un siècle et demi plus tard, vers 547-549, un voyageur qui a fréquenté au moins la mer Rouge, même si, malgré son surnom, il n'a pas atteint le sous-continent indien, le marchand-navigateur anonyme qu'on a appelé Cosmas Indicopleustès distingue bien, d'après des connaissances plus sûres, notre Inde qu'il appelle l'Inde intérieure (*esôtéra Indía*) de l'Ethiopie, d'Axoum et du « pays homérite » (*ho Homêritês*) qu'on appelait autrefois l'Arabie Heureuse [117]. Il établit aussi une différence, au sein de la péninsule arabique («toute l'Arabie »), entre « celle qui est de notre côté (*tên kath' hêmâs*) » et « celle qu'on appelle Heureuse » [118].

C'est à l'époque de Procope que les évènements d'Arabie du Sud suscitent un grand intérêt dans les milieux chrétiens d'Orient. Mais cet intérêt se borne à la lutte dans cette région entre judaïsme et christianisme. La persécution exercée par Yûsuf As'ar Yath'ar, plus connu sous son sobriquet arabe de Dhû Nuwâs, contre les chrétiens, notamment à Nadjrân, dans les années 520, excite partout l'indignation. La victoire subséquente de l'Etat d'Axoum, champion du christianisme, avec l'aide de navires byzantins, remplit le monde chrétien de joie et de fierté. Un poète de cour, Agathias le scolastique (vers 536-582) célèbre en vers exultants la domination chrétienne sur la mer Rouge. En sujet de l'Empire byzantin qu'il identifie poétiquement à l'Italie, son noyau originaire, il s'écrie : « il n'y a plus pour moi d'endroit inaccessible, mais..., jusque sur les abîmes de la mer d'Ethiopie, les navires italiens frappent de leurs rames une onde pacifique » [119].

Tout un cycle de récits chrétiens va développer, de façon plus ou moins fidèle, les péripéties dramatiques de cette lutte et de la victoire axoumito-byzantine qui s'avèrera bientôt décevante. Ces récits contiendront quelques rares notations non religieuses sur le pays. En milieu chrétien, ils aboutiront plus tard à des reconstructions fabuleuses et à des faux comme le livre prétendant consigner les *Lois des Homérites*, que des savants peu dotés d'esprit critique ont pris au sérieux et cru pouvoir utiliser pour donner un tableau des conditions sociales à Nadjrân au VI[e] siècle. En Arabie, le souvenir de ces faits se traduira sans doute par une allusion du Coran. Les traditions, embellies par le patriotisme yéménite et par l'activité fabulatrice, aboutiront, d'une part à des récits relativement fidèles, d'autre part à toute une saga célébrant les luttes des Yéménites

---

(116) Marcellus EMPIRICUS, *De medicamentis, Carmen de speciebus*, vers 62 : Indus, Arabs, Serus, Perses, divesque Sabaeus (éd. M. Niedermann, in *Corpus medicorum latinorum*, V, Leipzig et Berlin, Teubner, 1916, p. 283).

(117) Cosmas INDICOPLEUSTES, *Topographie chrétienne*, III, 65, etc. Cf. W. WOLSKA, *La* Topographie chrétienne *de Cosmas Indicopleustès ; théologie et science au VI[e] siècle*, Paris, P.U.F., 1962, p. 11.

(118) Cosmas INDICOPLEUSTES, *op. cit.*, II, 26.

(119) *Anthologie palatine*, IV, 4 (3 b), vers 27-30 (75-78), trad. P. Waltz (Paris, Belles Lettres, 1928, p. 116).

– notamment d'un personnage presque historique à l'origine, Sayf ibn Dhî Yazan – contre les Noirs éthiopiens.

Même si d'autres localisations avaient été proposées comme on l'a vu et avaient connu une certaine vogue, il était normal que les juifs et les chrétiens d'Arabie identifient avec l'Arabie du Sud ce royaume de Saba dont venait la reine qui visita Salomon selon le I^er^ livre des Rois. Même si le terme n'était plus tellement employé, on savait que c'était l'ancien nom du pays. D'ailleurs, encore vers 543, Abraha, sur son inscription de la digue de Mârib, se déclare « roi de Saba et de Dhû Raydân » [120]. C'est moins d'un siècle avant que le Coran nous atteste l'identification du pays avec le royaume antique. C'est dans ces milieux qu'avaient déjà dû se développer les légendes proliférantes sur la fameuse reine, légendes dont le second Targoum à *Esther* témoigne de la popularité chez les juifs. On sait qu'elles remplirent en Ethiopie une fonction de légitimation de la dynastie régnant après le XIII^e^ siècle, ce qui nécessitait une localisation africaine [121].

En dehors de ces milieux limités c'est le vague qui prédomine dans les cycles légendaires où l'Arabie du Sud eût pu tenir un rôle et en tient même un, mais implicitement la plupart du temps. Dans les itinéraires vers le séjour extrême-oriental des Bienheureux que les remaniements chrétiens transforment en jardin d'Eden, itinéraires en grande partie rédigés sur le modèle des versions romancées de l'épopée d'Alexandre, l'Arabie du Sud se fond dans une Inde indifférenciée qui englobe jusqu'à la Nubie. Elle disparaît comme étape particulière [122].

Le même flou domine, en général, dans les développements légendaires qui portent au niveau mythique le grand effort de prédication de l'Evangile dans le monde entier. On est parti d'incitations claires autant que pressantes de Jésus lui-même ou qui lui furent prêtées par la primitive communauté chrétienne. Avant ou après sa résurrection, il aurait ainsi exhorté ses disciples : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit » [123]. L'horizon géographique des pays où une évangélisation pouvait au moins être envisagée s'élargit peu à peu. Autour des années 170, le fondateur du Didascalée d'Alexandrie, première institution connue d'enseignement chrétien, Pantène (Pantainos), philosophe stoïcien converti, était réputé avoir poussé une mission d'évangélisation jusque « chez les Indiens » [124].

---

(120) *C.I.H.*, 541.

(121) Voir l'article « Bilkîs », *E.I.* ², t. I (1960), éd. française, p. 1256 ; éd. anglaise, p. 1219 (par E. Ullendorff) et sa bibliographie. On trouvera des développements intéressants dans l'article d'A. Chastel, « La légende de la reine de Saba », *Revue de l'histoire des religions*, t. 119, p. 204 ss. et t. 120, p. 27 ss., 160 ss. (1939).

(122) Voir par exemple l'« Itinéraire du Paradis d'Eden au pays des Romains », réédité et traduit par Jean ROUGE en appendice à son edition de l'*Expositio totius mundi et gentium* (référence ci-dessus, n. 102), p. 346 ss. (cf. p. 56 ss).

(123) *Matth.* 28 : 19-20 (trad. de la Bible de Jérusalem) ; cf. *Matth.*, 24 : 14 ; *Marc* 16 : 15 ; *Luc* 24 : 47 ; *Actes* 1 : 8.

(124) EUSEBE DE CESAREE, *Histoire ecclésiastique*, V, 10 : 3.

Se référant à un ouvrage perdu d'Origène (vers 185-254), Eusèbe de Césarée, vers 300-310, parle d'un partage des zones géographiques à évangéliser entre les apôtres [125]. Le traduisant du grec en latin vers 402-403, Rufin d'Aquilée ajoute aux pays cités par Eusèbe à cet endroit « l'Inde citérieure » (*citerior India*) en cherchant à préciser le passage cité ci-dessus où le même Eusèbe nous dit que Pantainos avait trouvé les Indiens déjà touchés par la prédication de l'apôtre Barthélemy. Celui-ci leur aurait laissé le texte « hébreu » de l'Evangile de Matthieu. Rufin, quant à lui, consigne déjà la fable selon laquelle les apôtres se seraient partagés les pays par voie de tirage au sort [126].

De quelle Inde s'agissait-il ? On est au point de départ de toute une littérature, aussi abondante que touffue, où éclate la confusion croissante des notions géographiques sur toutes ces régions méridionales et la floraison des thèmes légendaires où elle est impliquée. Il s'agit du genre littéraire dit des *Actes apocryphes* des Apôtres. Il s'y reflète aussi d'ailleurs, avec beaucoup de retards, de transpositions et de méprises, les tendances des orientations missionnaires en fonction des situations politiques.

L'Inde est censée être le domaine missionnaire tantôt de St Thomas, tantôt de St Barthélemy. Pour Thomas, il s'agit d'une extension vers l'Est de la zone qui lui avait été attribuée à l'origine, l'Osrhoène, puis la Parthie. Les récits qui le concernent visent donc la Bactriane et le nord-ouest du sous-continent indien. Pour l'Inde de Barthélemy, le flou est bien plus grand. Il s'agit parfois assez nettement de l'Ethiopie (au sens où nous l'entendons aujourd'hui), de la Nubie et de la Thébaïde. Mais quelques textes tardifs précisent qu'il prêche (également ou principalement) dans l'Arabie Heureuse [127], ce que peut-être semblait déjà entendre Rufin. Une biographie arménienne de l'apôtre va jusqu'à nommer Aden [128]. Ces précisions relatives sont naturellement sans aucune valeur et résultent de suppositions hasardeuses d'hagiographes peu compétents et même sans doute peu intéressés par la géographie. Pour l'évangélisation de l'Arabie du Sud, Barthélemy avait d'ailleurs un concurrent. Il s'agit de cet eunuque de la reine de Méroë (la *kandakê*) que le diacre Philippe avait converti au Christ sur la route de Gaza (*Act.* 8 : 26 ss.). Sa maîtresse étant appelée par le texte des *Actes* « reine des Ethiopiens », il était tentant, vu la fluidité de ce concept, d'assimiler à son royaume toutes les contrées de la mer Rouge et au-delà. On pouvait

---

(125) *Ibd.*, III, 1. Cf. E. Junod, « Origène, Eusèbe et la tradition sur la répartition des champs de mission des apôtres », *in* F. BOVON, M. VAN ESBROECK et autres, *Les Actes apocryphes des Apôtres, christianisme et monde païen*, Genève, Labor et Fides, 1981, p. 233-248. Cet important recueil est maintenant à consulter pour tous les problèmes concernant ces textes.

(126) RUFIN, *Histoire ecclésiastique*, X, 9.

(127) R.A. LIPSIUS, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden, ein Beitrag zur altchristlichen Literaturgeschichten*, Braunschweig, 1883-1890, II/2, p. 12 n.1, 63 s., 92, 133, 136.

(128) *Ibd.*, II/2, p. 93.

supposer aussi, dans la logique hagiographique, que cet eunuque, si sensible à l'Evangile, avait cherché à prêcher la bonne parole dans ces mêmes régions. On raconta qu'il avait prêché, entre autres pays, en Arabie du Sud. On prétendit même qu'il y aurait subi le martyre en invoquant un passage forgé ou falsifié des *Esquisses (Hypotyposes)* de Clément d'Alexandrie, ce livre perdu où le grand docteur alexandrin de la fin du II e et du début du III e siècle avait mentionné son maître Pantainos, missionnaire des « Indes » comme on l'a vu [129].

CONCLUSION

Que conclure de ce tableau où je n'ai nullement cherché à être exhaustif, mais à retenir et à présenter aux lecteurs les données les plus pertinentes qui ressortent des textes conservés ? Naturellement, il se trouve gauchi par l'absence de multiples ouvrages perdus dans le grand naufrage de la littérature de l'Antiquité. Que contenaient, au delà des quelques fragments conservés, les livres de Juba, de Glaukos, d'Ouranios, de Nonnosos entre autres ? On peut seulement présumer que les thèmes les plus importants dans la conscience des Gréco-Romains sont représentés d'une façon ou d'une autre dans les textes conservés.

On peut dégager quelques idées générales qui confirment ce qu'enseigne l'étude des images qui se forment chez un peuple au sujet des autres peuples. D'abord, il faut toujours tenir présent à l'esprit – les spécialistes ne l'ont pas toujours fait – qu'il n'y a jamais une image unique, mais des images multiples, divergentes et parfois contradictoires, selon les niveaux de culture et de position sociale, les préoccupations particulières, les connaissances spécifiques qui naissent des spécialisations. Toutes ces images, au surplus, évoluent selon les situations historiques, au premier chef les relations concrètes des peuples qui regardent et de ceux qui sont regardés. Elles sont affectées par les passions et les sentiments divers que suscitent ces relations.

Toujours il faut tenir compte des voies que prennent la connaissance et même la fable pour accéder au monde des écrivains, pour être consignées dans les œuvres littéraires. Cela est d'autant plus à prendre en considération quand il s'agit d'une culture délibérément élitiste. Il a dû y avoir bien des Méditerranéens qui ont eu des contacts directs avec les gens d'Arabie du Sud, qui ont visité leur pays. Peut-être même y avait-il quelques colonies grecques dans cette région comme le dit Pline [130].

(129) *Ibd.*, I 201 ss., 214 s., II/2 p. 416 s.

(130) PLINE, VI, 32 : 16 (159). Il est tentant d'invoquer ici, avec Glaser et S. Mazzarino (article cité ci-dessus n. 4), un verset de la prophétie contre Tyr insérée dans le livre d'*Ezechiel* 27 : 19. Le texte massorétique étant, de toutes façons, incompréhensible tel quel, la légère correction d'un signe vocalique permet de lire comme on l'a fait depuis longtemps : « et Dan et Yâwân (c'est à dire les Grecs), de 'Uzâl (qui est le nom ancien de Ṣan'â' selon une vieille tradition et en tous cas un peuple sudarabique selon *Gen.* 10 : 27),

Certaines des œuvres d'art d'inspiration hellénistique qu'on y a trouvées, même si d'autres ont été importées d'Egypte ou d'ailleurs, doivent provenir d'artistes ou d'artisans méditerranéens travaillant sur place ou de leurs émules indigènes. Tous ces gens ont dû parler ou écrire. Les Sudarabiques voyageant ou vivant en Méditerranée et dont le hasard nous a conservé quelques traces [131] ont certainement aussi trouvé des auditoires. Que nous reste-t-il de tout cela ? Bien peu apparemment a filtré jusqu'aux écrits parvenus jusqu'à nous.

Partout le mythe, la fable se sont mêlés aux renseignements concrets et exacts de façon inextricable. Ces derniers ont été interprétés, souvent transformés pour cadrer avec des conceptions générales préformées. Lorsque vint l'ère des idéologies expansives comme le christianisme, les transmutations se sont faites dans un sens nettement apologétique. L'intérêt de la nouvelle foi a primé la transmission des informations qui préoccupaient fort peu les clercs d'un type nouveau, sauf si elles concernaient directement la stratégie missionnaire, bientôt inséparable de celle de l'Etat où cette foi devenait hégémonique.

Informations concrètes, images plus ou moins justes et plus ou moins déformées, fables et mythes se sont accumulés au cours des siècles sans se remplacer lorsque la tradition littéraire ou/et religieuse permettait leur survie. Les littérateurs ont choisi dans ce que leur offrait cette tradition selon leurs connaissances, selon leurs préoccupations qui pouvaient être fort limitées, qui pouvaient même être uniquement formelles. Parfois les contraintes de la rime et du rythme, de la métaphore recherchée ont été seules à peser pour nous transmettre telle ou telle donnée, pour lui donner aussi un retentissement inattendu.

Les mythes chrétiens et judéo-chrétiens auraient logiquement dû être les plus persistants et auraient dû recouvrir les autres, vu l'hégémonie de l'idéologie chrétienne avec sa révérence pour les deux Testaments. Certes, la reine de Saba et les rois mages ont marqué l'imagination des Européens jusqu'à nos jours. Mais on ne savait trop où était Saba et on s'en souciait peu avant l'époque de l'érudition moderne. Certes, par exemple, Gervaise de Tilbury (vers 1140-1220) sait que le pays de la

---

te livraient du fer travaillé (?), de la casse et du roseau odorant par échange ». Mais, vu la corruption du texte, les premiers mots au moins sont des plus douteux. La Septante a lu, à la place de Yâwân, *yayin* « du vin » en omettant Dan qui peut en effet avoir été introduit par erreur de copiste à partir de Dedan par lequel commence le verset suivant. Les critiques voient en général dans ce chapitre une addition du VI[e] siècle. Voir le commentaire d'A. Bertholet (*Hesekiel*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1936, dans la série du *Handbuch zum A.T.* de O. Eissfeldt, vol. 13, p. 98 s.) et, en français, J. Steinmann, *Le prophète Ezechiel et les débuts de l'Exil*, Paris, Cerf, 1953 (*Lectio divina*, 13), p. 268 ss.

(131) On a des dédicaces faites à Délos, peut-être au II[e] siècle avant notre ère, par un homme du Ḥaḍramawt qui voue la sienne à son dieu national Sîn (en ḥaḍramoutique, *R.E.S.* 3952) et par deux parents minéens en l'honneur du dieu Wadd et des dieux minéens (en minéen et en grec, *R.E.S.* 3570). Cf. P. ROUSSEL et M. LAUNEY, *Inscriptions de Délos. Dédicaces postérieures à 166 av. J.C... Textes divers...*, Paris, Champion, 1937, n[os] 2319 et 2320.

fameuse reine se situe en Arabie [132]. Mais Marco Polo (env. 1254-1324) l'ignore quand il parcourt l'Arabie du Sud et pense apparemment retrouver le nom de Saba dans celui de la ville persane de Sâwa, dont il croit les trois rois mages originaires [133].

En fin de compte, c'est le thème gréco-romain des aromates – quantitativement le mieux représenté dans la littérature antique – qui a dominé lorsqu'on a eu en vue spécialement l'Arabie. Sur cette vaste péninsule lointaine, pendant très longtemps au moins, la tradition des professionnels de la littérature a imposé à la mémoire collective l'image laissée par Hérodote, Pline et les poètes. Shakespeare encore l'atteste et, du même coup, perpétue ce souvenir des lettrés. « All the perfumes of Arabia will not sweeten this little hand » [134].

Post scriptum : Je n'ai pu prendre en considération le livre récent de Nigel Groom, *Frankincense and Myrrh, a study of the Arabian Incense Trade*, London et New York, 1981, « excellent traitement d'ensemble de tous les problèmes des aromates sud-arabes et de leur commerce dans l'Antiquité » selon le jugement compétent de Jacques Ryckmans (Académie royale de Belgique, *Bulletin de la classe des sciences morales et politiques*, 5 e série, t. 67, 1981-5, p. 254, n. 2).

Sur Agatharchide et ses sources (n. 18), il faut consulter la traduction savamment commentée, avec prudence et bon sens, des fragments, AGATHARCHIDES VON KNIDOS, *Über das Rote Meer*, Übersetzung und Kommentar... von Dieter WOELK, Bamberg, 1966. Sur les sources de la section sur l'Arabie du Sud, voir p. 260 ss.

(132) *Otia imperiala*, éd. G.G. LEIBNITZ, *Scriptores rerum brunsvicensium* (Hannover, 1707-1711, 3 vol.), II, p. 757. Cf. J.K. WRIGHT, *The Geographical Lore of the Time of the Crusades*, New York, 1925 ; 2 e éd. New York, 1965, p. 291 et 472 n. 183. Les détails ne sont pas dans Orose comme le dit Wright.

(133) *Description du monde*, chap. 30 et 31 (ou 31 et 32 ou encore livre I, chap. 11 suivant les recensions et éditions).

(134) *Macbeth*, acte V, scène 1, 42.

ABREVIATIONS UTILISEES DANS LES NOTES

* Les références aux auteurs grecs et latins se rapportent aux divisions des ouvrages et aux pages des éditions princeps ou standards suivant les normes habituelles des classicistes. Pour Pline, je renvoie aussi aux divisions de l'édition Littré (avec traduction) encore fréquemment utilisée. On ne donne qu'exceptionnellement la pagination des diverses éditions et traductions puisque, normalement, on y retrouve ces repères. Voici la clé des quelques sigles employés, notamment pour les recueils de fragments d'historiens et de géographes :

A.N.E.T. : Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament, edited by James B. Pritchard, 2 nd ed., Princeton N.J., Princeton University Press, 1955 ;

B.S.O.A.S. : Bulletin of the School of Oriental and African Studies (London) ;

C.I.H. : Corpus inscriptionum semiticarum, (IV), Pars quarta inscriptiones himjariticas et sabaeas continens, Parisiis, 1887 ss. ;

C.I.S., II : *Corpus inscriptionum semiticarum* (II), Pars secunda inscriptiones aramaicas continens, Parisiis, 1889 ss. ;

E.I.^{1} *: Encyclopédie de l'Islam*, 1 ère édition, édition française, Leyde et Paris, 1913-1938, 4 vol. et 1 supplément ; *E.I.*^{2} *: Encyclopédie de l'Islam*, 2 e éd., édition française, Leyde et Paris, 1954 ss. ; édition anglaise, Leyde et Londres, 1954 ss. ;

E.P.H.E. : Ecole pratique des Hautes Etudes, IV e section ;

FGr Hist. : Felix Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, 2. Auflage, Leyde, Brill, 1923 ss. ;

F.H.G. : Fragmenta historicorum graecorum, ed. C. et Th. Müller (et V. Langlois), Paris, Firmin-Didot, 1841-1885, 5 vol. ;

G.G.M. : Geographi graeci minores, ed. C. Müller, Paris, Firmin-Didot, 1854-1861, 2 vol. et 1 atlas (réimpr. Hildesheim, G. Olms, 1965) ;

P.G. : Patrologiae cursus completus (J.P. Migne éd.), *Series graeco-latina*, Paris, 1857-1868, 161 vol. ;

P.W. : Pauly's Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, Neue Bearbeitung... von G. Wissowa, W. Kroll, K. Mittelhaus, etc, Stuttgart, 1894 ss. ;

R.E.S. : Répertoire d'épigraphie sémitique, Paris, 1900 ss.

Je remercie Pierre Vidal-Naquet d'avoir bien voulu relire cet article et me faire des suggestions dont j'ai tiré parti.

II

L'ARABIE DU SUD ET L'EUROPE A L'AUBE DES TEMPS MODERNES *

(Henri LABROUSSE)

L'histoire de l'Arabie du Sud est liée à celle de la mer Rouge. A l'aube des temps modernes, cette mer étroite et semi-fermée était sous la domination totale de l'Islam. Le Royaume éthiopien d'Axoum avait perdu, dès le X e siècle, sa province maritime, l'Erythrée, et fut enfermé dans ses montagnes pendant six siècles, jusqu'à l'arrivée des Portugais. L'extraordinaire aventure maritime de Renaud de Chatillon, qui en 1183 tenta de conquérir les villes saintes de l'Islam en débarquant par mer, n'avait pas eu de suite. Aucun navire étranger ne pouvait pénétrer dans la mer Rouge. Ceux qui venaient des Indes devaient s'arrêter à Périm – la Diodori Insula des anciens – dans le détroit de Bab-el-Mandib, où des pilotes les conduisaient à Mokha. Après avoir débarqué leurs cargaisons dans ce port, ils reprenaient le chemin de l'océan Indien.

La mer Rouge, jalousement gardée, était surtout pour les Arabes la voie maritime qui leur permettait de contrôler le commerce des épices et du poivre entre l'Inde et l'Europe. Ces denrées rares transportées par des navires arabes jusqu'à Suez et par caravanes jusqu'à Alexandrie devenaient alors le monopole de la toute puissante République de Venise qui en contrôlait tout le commerce en Europe.

Les Portugais en mer Rouge

Cependant, dès le milieu du XV e siècle, sous l'impulsion de Don Enrique, Infant de Portugal, les Portugais résolurent d'arracher à Venise le monopole du commerce des épices et du poivre. Ne pouvant disputer au Lion de Saint Marc la suprématie navale en Méditerranée où les consuls vénitiens solidement installés en Egypte barraient la route à toute influence étrangère, ils décidèrent d'atteindre l'Inde, source des épices,

* On a notamment utilisé comme source à cet article : *al-Faḍl al-mazîd* d'Ibn al DAYBA', dont une édition critique est à paraître à Sanaa. Cf. *Infra*, p. 133, n. 40.

en contournant l'Afrique Australe par le Cap de Bonne Espérance. Pour réussir ce prodigieux exploit les Portugais firent un effort énorme.

En 1485 la couronne portugaise réunit la fameuse « Junta das Mathematicas », la Commission des Mathématiques, composée d'astronomes et de mathématiciens et présidée par le savant juif J. Vizinho. Celle-ci inventa des nouveaux procédés cosmographiques inédits pour localiser les pays découverts et repérer leurs positions astronomiques. Elle établit dans le plus grand secret des cartes maritimes et portulans figurant les contours du globe. Après avoir réglé avec l'Espagne par le traité de Tordesillas, en 1494 le partage des régions inventoriées, le Portugal laissa partir ses navigateurs qui entrèrent dans l'Histoire.

Doués d'une audace et d'une témérité sans bornes les Bartholome, Diaz, Vasco de Gama, Cabral, D'Almeida, Tristan de Cunha, D'Albuquerque, Lopo Soares, Lopez de Seiqueira et tant d'autres s'enfoncèrent dans l'inconnu. Ils s'installèrent à Mozambique, Melinde, Socotra, Calicut, Goa, Diu, Ormuz et Mascate sans parler de Ceylan, Malacca et plus tard Macao.

Ils fondèrent des forteresses dans toutes les escales de l'Afrique, de l'Oman, du golfe et des îles Bahrein. Ils attaquèrent à plusieurs reprises Aden, canonnèrent et occupèrent les ports de la mer Erythrée, Berbera, Zeyla, l'île de Kamaran, Massouah, Souakim et, comme nous le verrons plus loin, provoquèrent l'Islam jusqu'à Suez. De ces exploits ils rapportèrent une moisson de renseignements géographiques et hydrographiques sur la mer Rouge, où ils furent incontestablement les premiers occidentaux à naviguer et à pratiquer l'exploration scientifique. Tous ces travaux, tous ces efforts avaient en vue le commerce des épices, et il n'est pas exagéré de dire que le poivre a fait couler des flots de sang.

Le premier, Vasco de Gama, transporta entre Bâb-al-Mandib et Calicut la lutte pour les épices dont le théâtre était alors Alexandrie. Avec une perspicacité remarquable, le grand navigateur portugais arrêta le commerce arabe à ses deux sources. Il détruisit la navigation arabe dans la mer Rouge et dans le Golfe et ferma complètement au commerce des épices ses deux voies de pénétration, l'isthme de Suez et l'Euphrate. Alexandrie et Alep furent ruinées et le marché des épices et du poivre transporté de force à Lisbonne. Les navires portugais chargèrent directement ces denrées précieuses dans les ports de l'Inde et, doublant le cap de Bonne Espérance, les transportèrent en Europe pendant que les forces navales portugaises détruisaient la navigation arabe dans l'océan Indien et refoulaient les Turcs jusqu'à Suez.

Ces événements eurent en Egypte un profond retentissement. La République de Venise alarmée se rapprocha du Caire pour essayer de barrer la route aux Portugais car, dès 1502, la terreur inspirée par les caravelles d'Alvarez Cabral dans l'océan Indien rendit les épices introuvables à Alexandrie où le marché de ces denrées rares étaient pratiquement anéanti. Les sultans mameluks d'Egypte qui étaient les bénéficiaires de ce lucratif commerce et dont les navires allaient auparavant jusqu'aux Indes s'émurent, excités par les envoyés des doges de Venise très inquiets de l'audace des Portugais. En outre, les princes musulmans de l'Inde,

impatients d'écarter le joug de Lisbonne firent appel au Caire pour obtenir des secours en navires et en hommes.

El-Ghawri, sultan mameluk d'Egypte, sentit son intérêt s'éveiller pour la mer Rouge et comprit, mais trop tard, l'importance de la route maritime des Indes et de la voie de pénétration des épices [1]. En effet, en 1498, Vasco de Gama débarquait à Calicut. Dès 1500 les Portugais, sans perdre de temps, et avec une audace et un esprit de décision incroyables sont déjà à Bâb-al-Mandib[2]. Albuquerque débarque en Oman, capture Socotra [3] en 1507 et cherche à prendre Aden en 1508. La première réaction égyptienne date de la même année et l'amiral égyptien, Emir Ḥusayn assiège Diu [4], dans l'Inde, principale forteresse portugaise mais se fait battre devant ce port par la flotte de Lisbonne.

Le Portugal s'empare de Goa en 1510, de Malacca en 1511 et met sur pied une riposte contre l'Egypte. Albuquerque essaie une seconde fois, sans succès, de prendre Aden et pénètre en mer Rouge où il se saisit de l'île de Kamaran après une demonstration navale devant Massaouah.

Ces évènements forcèrent la dynastie mameluk du Caire à s'occuper plus sérieusement de la mer Rouge et en particulier du Yémen et du Ḥijâz. L'année 1513 est marquée par la première expédition navale portugaise dans la mer Rouge, celle d'Albuquerque, et par la double attaque d'Aden par les Portugais [5].

Emir Ḥusayn ne pouvant utiliser Aden [6] débarque à Mokha et, profitant des dissenssions intestines des princes Tahirides, souverains indépendants du Yémen, s'empare de la plaine côtière et installe un pacha égyptien à Sanaa le 13 avril 1517. Cependant au Caire la dynastie des sultans mameluks s'achève. En 1517, les Turcs s'emparent de l'Egypte et le sultan ottoman Selim 1 ^{er}, devenu calife, reprend à son compte l'effort égyptien au sud de la mer Rouge pour disputer aux Portugais le commerce des épices.

---

(1) Au Caire le Sultan Khansawh Ghawri avait appris les ravages causés par Cabral (9 Mars 1500 – 31 Juillet 1501) aux vaisseaux battant son pavillon. Il s'était empressé d'expédier à Calicut un envoyé spécial chargé d'inviter le Roi de ce pays à fermer son emporium aux caravelles portugaises (Cf. le journal de PRIULI dans R. FULIN « Diarii diaristi Veneziani, Venise 1881, p. 164-165).

(2) Un lieutenant de Vasco de Gama, Vincent Sodré, attaque le commerce arabe à l'entrée de la mer Rouge (1502-1503). Un de ses capitaines, Diego Fernandez Pereira visite Socotra et Gardafui. (Cf. J. Ph. BERJEAU : « Calcoen, a Dutch narration of the second voyage of V. de Gama to Calicut, printed at Antwerp circa 1504, with intro. and translation », Londres 1874.)

(3) Tristan Da Cunha s'empare de Socotra en 1507 et d'Albuquerque, débarque à Ormuz (Dames M.L., The Book of Duarte Barbosa (1918).

(4) L'Emir Ḥusayn et sa flotte sont écrasés devant Diu par les Portugais. Cette flotte avait fait escale à Kamaran, Mokha, et s'était présentée en amie à Aden. (Cf. Yahya, chroniqueur yéménite (Oriental Fol. 1304 de la Bibliothèque de Berlin) (Traduction faite en 1930 par A. Sekaly Bey au Caire).

(5) La chronique de Yahya rapporte ces événements qu'elle place en mars 1513. (Damiano de Goes, Chronica, t. II p. 214). La flotte de l'Emir Ḥusayn est à Kamaran, mais le Sultan interdit de ravitailler les Egyptiens (Chroniques de Quṭb Ed-Dîne et de Yahya, Notices et Extraits de S. de Sacy, t; IV, p. 422 et suiv.)

(6) Août 1516. L'Emir Ḥusayn ne réussit pas à prendre Aden, mais Bars Bey mène énergiquement la conquête du Yémen. (Yahya).

Ses navires vont à Bab-al-Mandib recommencer des campagnes au Yémen et soutenir les princes indiens du Guzerate et du Coromandel.

La conquête du Yémen par les Egyptiens avait inquiété les Portugais et provoqua de nouvelles croisières en mer Rouge. L'amiral Lopo Soarès d'Albergaria quitte Diu le 8 février 1516 avec 27 vaisseaux, 1200 Portugais et 1600 Malabars. Pénétrant en mer Rouge, il cherche sans succès la flotte Egyptienne pour la détruire. Après avoir canonné Aden et Djeddah et reconnu Souakim il attaque, sur le chemin du retour, Zeyla, capitale du royaume des Adels, et Berbera, qu'il met completement à sac.

En outre, les intrigues de Selim 1 ^{er} aux Indes provoquèrent des réactions immédiates des Portugais. En 1520, l'amiral Lopez de Sequeira pénètre en mer Rouge, rase complètement l'archipel Dahalak et menace Massaouah. En 1524, Silveira s'empare de Massaouah à deux reprises et soumet la ville au tribut. Antoine de Miranda débarque à Kamaran en 1523, et enfin, Silveira, sans pouvoir prendre complètement Aden, impose à la ville un traité de vasselage, qui restera d'ailleurs lettre morte.

Cependant, les campagnes maritimes portugaises n'empêchent pas les Turcs et leurs alliés de s'imposer dans tous les ports de la mer Rouge et d'en dominer les deux rives. Les pachas s'installent, pour longtemps, en 1539 à Aden, en 1555 à Massaouah et Souakim. Selim I ^{er} réussit à rendre l'entrée de la mer Rouge très difficile aux Portugais mais il ne peut récupérer le commerce des épices. Tout au plus assure-t-il la sécurité de l'Egypte sans pouvoir empêcher de temps en temps des démonstrations insolentes comme le raid de Dom Estevan de Gama en 1541 qui remonta entièrement la mer Rouge et bombarda Suez. Ces événements eurent pour conséquence de ranimer une vieille querelle ; celle de l'Islam contre l'empire du prêtre Jean. Les différents royaumes musulmans de la mer Rouge groupés autour des Turcs dont ils sentaient souvent la poigne et la puissance, résolurent de profiter de l'occasion pour détruire le royaume chrétien éthiopien, déjà menacé par l'invasion des tribus païennes Gallas et par les forces musulmanes Adels, contre lesquelles ce royaume était en guerre depuis des siècles.

Encerclés par la marée musulmane les Ethiopiens se tournèrent vers les Portugais et leur demandèrent de les aider à sauver leur foi. Ces avances aboutirent à de curieuses ambassades entre les deux pays. Albuquerque, dès son arrivée au cap Gardafui en 1507, met à terre des messagers pour le Négus. La Régente d'Ethiopie, Hélène, dépêche aux Indes un envoyé, Mathieu l'Arménien que d'Albuquerque expédie au Roi de Portugal en 1513. le délégué du Négus séjourne à Lisbonne quelques années et Manuel le renvoie à son maître avec un ambassadeur portugais en 1517. Cet envoyé, Calvan, meurt en mer Rouge à l'île de Karmaran. Mais son successeur R. de Lima et le chapelain Alvarez pénètre jusqu'à la cour impériale et y séjournent de 1520 à 1526. Le roi d'Ethiopie propose au roi de Portugal un échange de mariages royaux et l'engage à créer une forteresse à Massaouah. Cette période de l'histoire éthiopienne pendant laquelle la puissance du Négus est à son apogée est brusquement mise en péril par une attaque générale du royaume menée par l'Imam Ibn Ibrâhîm al Ghâzi surnommé Gragne ou le Gaucher, à la tête des

Adels. Ce royaume d'Adels qui avait Zeilah comme capitale avait été fondé à la fin du X ^{e} siècle par une invasion musulmane partie des ports du Yémen et qui avait pris pied solidement sur la côte de Gardâfui à Bab al-Mandib. En 1527, le roi d'Ethiopie était Lebana Denghel ou David II qui avait pris le pouvoir en 1508. C'était un souverain détesté et il ne fut pas beaucoup aidé par ses vassaux dans sa campagne contre Aḥmad Gragne. Celui-ci pénétra en Ethiopie, s'empara des terres qu'il distribua largement à titre de dépouilles à ses guerriers qui comprenaient en particulier 1300 arquebusiers turcs, force principale de ses armées. Le souverain éthiopien sentant le danger envoya contre lui ses capitaines, mais les décharges des arquebuses turques firent des ravages terribles dans les rangs éthiopiens. Rendu plus intraitable par ses victoires Aḥmad Gragne pénétra plus avant dans le royaume appuyé par de nombreux partis d'Ethiopiens qui se liaient à ses succès. Rassemblant ses armées, David II se porta au-devant du roi des Adels mais il se fit battre. Après ce désastre il se réfugia, suivi de quelques fidèles sujets au Debra Damo, une montagne élevée où d'ailleurs il avait rassemblé son trésor. Il y mouru le 15 septembre 1540. Aḥmad Gragne livra l'assaut au Debra Damo et s'en empara bientôt ainsi que du plus important trésor connu sur la terre entière.

A la mort de David II, les meilleurs de ses sujets, les plus fidèles à la foi et les plus patriotes élirent roi des Ethiopiens son fils aîné Claude, un garçon encore très jeune qui régna de 1540 à 1559. Hors d'état de résister aux musulmans il se retira dans le territoire quasi inexpugnable des juifs Falachas dans le haut massif montagneux de Samen ou Symen pour rassembler ses forces et reprendre la lutte.

Mais, en mai 1540, avant sa mort, David II avait fait parvenir aux Indes, par l'intermédiaire d'un Portugais de Massaouah une lettre qui décrivait les terribles dangers que faisaient courir au Royaume chrétien éthiopien les invasions des Adels. Dom Estevan de Gama, second fils du grand Vasco, était alors gouverneur des Indes Portugaises. Il résolut de secourir le Négus isolé du monde et qui défendait sa foi avec une poignée de fidèles. Il prépara avec soin une expédition maritime importante qui, entre autres buts, devait porter la guerre jusqu'en Egypte pour punir les Turcs de leur raid contre Diu où Sulaymân Pacha, amiral de la flotte Turque, avait failli en 1538 ruiner définitivement la puissance portugaise aux Indes.

En effet, pour en finir, une fois pour toutes avec les Portugais et leur reprendre le commerce des épices qu'ils avaient confisqué à leur profit, le souverain du Caire avait décidé, en 1537 de monter une très importante expédition maritime qui partant de Suez, devait prendre Diu, aux Indes, pivot de l'influence portugaise, et, avec l'aide des princes musulmans de l'Inde, chasser définitivement les Portugais de l'océan Indien. Il en avait confié le commandement au ra'îs Sulaymân Pacha, gouverneur du Caire, eunuque de son palais, et grand amiral des Turcs, homme très capable et très bon stratège.

Profitant de la guerre qui venait d'éclater en 1537 entre les Turcs et la République de Venise, Sulaymân Pacha fit capturer le 7 septembre

dans le port d'Alexandrie, quelques galères vénitiennes commandées par Antonio Barbarigo qui, ignorant l'état de guerre, séjournaient dans le port pour quelques jours. Tous les marins italiens furent faits prisonniers et envoyés à Suez pour être embarqués sur la flotte turque.

Il existe sur cette expédition le récit d'un des marins italiens capturés et qui devait être dans la flotte italienne Officier des galères (son titre était comite, soit commandant des esclaves). Ce pauvre homme qui n'a jamais mentionné son nom, fit toute l'expédition de Sulaymân Pacha et à laissé sur ce raid un compte rendu curieux et très précis.

La flotte turque comportait 76 bâtiments dont 4 grands vaisseaux. En outre, elle transportait un nombre imposant de soldats. Elle appareilla de Suez le 22 juin 1539 et poussée par un bon vent de Nord, fit escale à Djeddah le 11 juillet 1539 et à l'île de Kamaran le 20 juillet où elle resta 10 jours. Sulaymân Pacha, méfiant, envoya en avant deux bâtiments éclaireurs l'un à Aden et l'autre à Mokha pour annoncer son arrivée et demander des provisions.

Le 3 août, la flotte au complet mouillait à Aden à la grande terreur du Prince tahiride Aḥmad al-Tâhiri qui gouvernait la ville pour son propre compte, depuis la prise de Sanaa, par les Turcs, en 1517. Il envoya aussitôt à Sulaymân Pacha quatre personnages de distinction pour le saluer. Celui-ci les reçut bien mais exigea que le prince vint en personne. Ce dernier promit tout ce que Sulaymân Pacha désirait, mais refusa de se rendre à bord du navire du terrible amiral. Excédé, Sulaymân Pacha débarqua ses janissaires qui sommèrent le prince gouverneur de venir saluer lui-même le représentant du calife. Résigné, le gouverneur d'Aden monta à bord et mal lui en prit car, après l'avoir reçu avec beaucoup de courtoisie, Sulaymân Pacha le fit pendre avec quatre de ses favoris aux vergues de ses vaisseaux. Les janissaires prirent la ville et c'est ainsi qu'Aden passa entre les mains des Turcs pour une centaine d'années. Vers 1638, l'Imam du Yémen chassa les Turcs de la ville, mais en 1738 le sultan de Lahj, territoire adjacent d'Aden s'en empara et conserva la ville jusqu'en 1839, date de l'installation britannique.

Sulaymân Pacha possédait donc la base navale qu'il lui fallait pour poursuivre sa puissante expédition contre les Portugais et, après avoir laissé trois bâtiments à la garde du port et débarqué une forte cargaison, il appareillait le 19 août 1539 pour arriver le 3 septembre devant Diu. Le siège de Diu fut mémorable. Aidé par le roi de Cambaia et le roi de Guzerate qui assiégeait la ville par terre, Sulaymân Pacha lança de furieux assauts contre elle. Diu connut bientôt les affres et les souffrances d'un siège sans merci. Mais l'indomptable courage des Portugais, encerclés de toute part, ne faiblit pas. Sulaymân Pacha, prévenu de l'arrivée immédiate à Diu de la grande flotte annuelle du Portugal commandée par Pedro Lopez de Souza, décida de lever le siège le 5 novembre 1539, après avoir été à deux doigts du succès, sentant que ses troupes fatiguées et ses navires éprouvés ne pourraient supporter le choc de la grande flotte qui approchait.

Poussé par le Nord-Est, il traversa la mer d'Oman et fit escale le 24

novembre aux îles Koria-Moriam sur la côte du Ḥaḍramawt. Le 27, il enlevait le fort portugais d'Aier où il fit prisonnier 40 Portugais et sa flotte mouillait à Aden le 6 décembre 1539. Après avoir fortifié la ville et laissé cinq bâtiments pour garder le port, Sulaymân Pacha appareilla d'Aden le 23 décembre et le 24 la flotte turque mouillait dans la baie du Ras Syan sur la côte africaine au Nord d'Obock.

Deux jours plus tard, Sulayman Pacha était à Mokha et il résolut d'asseoir plus fermement l'autorité turque au Yémen déjà introduite par un de ses prédécesseurs l'amiral Ḥusayn en 1517.

Voulant sans doute se faire pardonner son insuccès de Diu, Il mena une rapide et vigoureuse campagne et, après avoir conquis la plaine côtière de la Tihâma, il installa ses pachas sur le haut plateau yéménite jusqu'à Sanaa. Le 23 février 1540, Sulaymân Pacha quittait le Yémen courbé sous le joug turc, et après une rapide escale à Kamaran, rejoignit Suez.

Dom Estevan de Gama, nommé gouverneur des Indes portugaises en 1540, résolut, avec l'esprit de décision et l'énergie qui l'ont rendu célèbre, de rendre aux Turcs la monnaie de leur pièce et d'en finir une fois pour toutes avec la puissance navale du Calife en détruisant sa flotte de la mer Rouge et en attaquant Suez, base navale principale des escadres turques. Il avait quatre raisons pour mobiliser toutes les forces navales portugaises et les lancer contre les Turcs.

La première était de punir la flotte turque de son raid contre Diu en essayant de la priver de ses bases de Bab-al-Mandib, Mokha, Hudayda, Kamaran et Aden.

La seconde était de reconduire chez eux les Ambassadeurs éthiopiens envoyés par le Négus au Roi de Portugal quelques mois auparavant. L'un d'eux, éthiopien de race Zagabara, devait mourir au débarquement ; l'autre, un nommé Bermudez, un Portugais qui avait séjourné précédemment à la cour éthiopienne, y revenait sous l'habit d'un patriarche catholique. On s'aperçut malheureusement par la suite que ce patriarche était un imposteur.

La troisième raison était de porter secours au Négus David II, encerclé par les troupes du sultan des Adels, Aḥmad Gragne, et dont il ignorait la mort.

La quatrième était de reconnaître le nord de la mer Rouge où aucun navire ne s'était encore aventuré, de bombarder et de détruire l'arsenal de Suez où l'on supposait que la flotte turque s'était réfugiée pour se reconstituer.

Dom Estevan de Gama concentra ses ressources navales et put réunir une flotte de 64 bâtiments. Il embarqua un corps expéditionnaire de 2 000 hommes sous les ordres de son frère, Christophe de Gama, qui devait périr en Ethiopie au cours de l'expédition de secours dirigée contre Aḥmad Cragne, pour sauver le Négus assiégé.

La flotte portugaise appareilla de Goa le 31 décembre 1540. Poussée par la mousson de Nord-Est elle traversa l'océan Indien et atteignit Socotra le 14 janvier 1541, la Dioscoride des anciens, déjà reconnue par Albuquerque en juillet 1507. L'un des capitaines de Dom Estevan de

Gama, le Capitao Dom Juan de Castro, donne dans son journal de bord une description très curieuse de l'île et,de ses habitants. Il assure que,sa population a gardé la foi de l'Evangile et que selon leur propre témoignage c'est par saint Thomas qu'ils ont été convertis [7].

« Il y a beaucoup d'églises, dit-il, dans toute l'île. Elles n'ont d'autre patron que la Croix de Notre Seigneur et les habitants font leurs oraison en chaldéen. » Castro ajoute que l'enseignement religieux leur manque mais qu'ils sont désireux d'en recevoir et demandent avec insistance qu'on les instruise dans la doctrine et les usages de l'Eglise Romaine. « Tous ont une grande dévotion pour la Croix à tel point qu'il est impossible de trouver un habitant qui n'en porte pas une sur la poitrine. »

Le 20 janvier la flotte appareille et, après une escale à Ghubbet Gollonsier à l'angle Nord-Ouest de l'île, met le cap sur Bab-el Mandeb pour atteindre, le 29 janvier 1541, le Ras Syan sur la côte africaine où la flotte de Sulaymân Pacha avait mouillé deux ans auparavant. Après 48 heures passées à ce mouillage et consacrées à des observations astronomiques, la flotte reprend la mer, franchit Bâb-al-Mandib le 30 janvier, fait escale dans la baie de Hawwakil puis atteint Massaouah le 11 février 1541.

La nouvelle de l'arrivée de la flotte portugaise s'était rapidement répandue dans le pays et le Négus Claude descendit de ses montagnes pour s'établir dans le haut plateau d'Erythrée d'où il envoya à Dom Estevan de Gama plusieurs lettres réclamant du secours contre les Adels. L'Amiral portugais lui promit de l'aider et de lui laisser un corps d'arquebusiers dès son retour de Suez. Nous verrons plus loin qu'il tint parole.

Le 18 février la flotte mit à la voile vers le Nord et, après plusieurs escales, en particulier à Souakim et à Kosseir, entra dans le golfe de Suez le 23 avril 1541. Remontant péniblement les eaux du golfe à la rame, les bâtiments de Dom Estevan de Gama se présentèrent devant Suez le 27 avril où ils trouvèrent la ville en état de défense, prévenue par de nombreux courriers tant maritimes que terrestres, qui avaient suivi la progression de l'escadre portugaise le long de la côte.

La flotte turque, composée de 41 vaisseaux, était mouillée dans la baie et les abords de Suez étaient défendus par des forces turques imposantes d'infanteries et de cavalerie. Les forts étaient garnis de canons qui ouvrirent un feu nourri sur la flotte portugaise. L'effet de surprise était manqué. Dom Estevan et ses capitaines étudièrent soigneusement la possibilité d'un débarquement, mais les forces turques renforcées par d'imposants contingents venus du Caire, étaient fortement retranchées. L'entreprise était pleine d'aléas. Comprenant que cette demonstration risquait de lui coûter de nombreux navires et une partie de ses soldats, l'Amiral portugais ne voulant pas risquer dans ce

(7) La même constatation fut faite en 1737 par l'amiral de la Garde-Jazier qui y fit escale au cours de son expédition contre Mokha.

traquenard la flotte principale du Portugal dans l'océan Indien cannona vigoureusement la ville et se retira.

Le 28 avril, il remettait à la voile et poussé par le vent du Nord sortit du golfe de Suez pour atteindre Massawa le 22 mai 1541, après avoir touché terre à plusieurs reprises pour raser les villes arabes de la côte égyptienne et détruire les forces navales ennemies réfugiées dans les ports. Dom Estevan de Gama, dès son arrivée à Massaouah débarqua un corps expéditionnaire de 500 hommes sous les ordres de son frère, Christophe de Gama, pour tenir la promesse qu'il avait faite au Négus Claude et lui porter secours.

Les Ethiopiens marchèrent contre Aḥmad Gragne qui campait toujours près du Lac Tana dans l'ignorance absolue du regroupement de ses ennemis. Dans la bataille, le général musulman s'avança trop et fut tué d'un coup d'arquebuse. Effrayé par sa mort, ses soldats prirent la fuite. Les Turcs résistèrent avec acharnement mais finirent par succomber et, sur les deux cents, il n'en réchappa que quarante. Les vents avaient tournés. D'ailleurs le Négus Claude avait maintenant une petite troupe disciplinée, habile au maniement des armes à feu, et les Portugais qui avaient survécu, au nombre d'une centaine, restèrent encore un an en Ethiopie pour assurer le succès des armées de la Croix. La plupart d'entre eux s'embarquèrent pour les Indes à Massaouah en 1544 ; d'autres restèrent en Ethiopie et leur descendance se mélangea peu à peu à la population.

Dom Estevan de Gama avait quitté Massaouah le 9 juillet 1541 et sa flotte franchit Bab-al-Mandib le 18 juillet. Poussés par la mousson du Sud-Ouest elle traversa rapidement l'océan Indien et atteignit Goa le 9 août.

Cependant, les Turcs, impressionnés par la demonstration de Dom Estevan de Gama résolurent d'occuper sans retard les portes de la mer Rouge pour se protéger contre tout retour offensif des Portugais. Ils s'installèrent solidement à Massaouah en 1555 et cette prise de possession compétée précédemment par celle d'Aden, du Yémen et de Djeddah ferma pratiquement la mer Rouge aux Portugais. L'occupation de Massaouah fut catastrophique pour l'Ethiopie qui se trouva ainsi coupée de la mer pendant deux siècles.

Les Portugais renforcèrent leur implantation aux Indes, dans le Golfe et sur la côte orientale de l'Afrique. Ils conservèrent le monopole du commerce des épices que les Turcs leur abandonnèrent définitivement. Une sorte d'équilibre s'établit. Les Turcs gardèrent la suprématie dans la mer Rouge mais ne s'aventurèrent plus dans l'océan Indien où l'influence portugaise se développa jusqu'à la fin du XVI ^{e} siècle. Elle disparut peu à peu à la suite de la double défaite du roi du Portugal, Sébastien, à Alcazar-Quivir en 1578 et qui plaça le pays sous la dépendance de l'Espagne.

Les Hollandais en 1660, puis les Français et les Anglais prirent le relai des Portugais et s'établir peu à peu aux Indes et en Indonésie. La mer Rouge, une fois de plus se ferma à l'Occident et il fallut attendre le début du XVIII ^{e} siècle pour que les premières expéditions maritimes françaises

et hollandaises franchissent de nouveau Bab-al-Mandib pour frayer de nouvelles routes commerciales et reprendre contact avec les populations du Yémen et de la mer Rouge.

Les Français au Yémen

La première expédition maritime française vers la mer Rouge, les Somalies et le Yémen date du début du XVIII[e] siècle. Elle fut effectuée de 1708 à 1710, pour le compte d'une compagnie de négociants de Saint-Malo, par deux capitaines de vaisseaux, MM. de la Merveille et de Champloret le Brun qui commandaient respectivement les vaisseaux le « Curieux » et le « Diligent ». Ces navires armées pour la course et pour le commerce portaient chacun 50 canons.

Le but de l'expédition étaient d'établir des relations commerciales avec le Yémen et, particulièrement, d'y acheter du café, que l'on se procurait très difficilement en France. Il fallait l'acheter aux Turcs, dans le Levant et quelquefois aux Anglais ou aux Hollandais. Récolté au Yémen, il était transporté par de petits bâtiments jusqu'à Djeddah où des navires turcs l'embarquaient pour Suez et l'Egypte. La majorité des achats de café pour les pays européens se faisait par l'intermédiaire des marchands vénitiens et marseillais. Cependant les Hollandais avaient réussi à établir un comptoir à Mokha, et, chaque année, un vaisseau hollandais venait y charger du café à destination de Batavia d'où il était réexpédié en Europe.

Le « Curieux » et le « Diligent » appareillèrent de Brest le 6 janvier 1708.

Socotra fut atteinte le 28 novembre 1708 et l'expédition mouilla dans le port de Tamarin, le 30 novembre. L'île était alors en pleine prospérité et fréquemment visitée par des navires hollandais ou anglais qui y faisaient escale pour se procurer des vivres ou pour embarquer des pilotes arabes de l'océan Indien. Cependant la mauvaise qualité de l'eau incita M. de la Merveille à se rendre à Aden, où des citernes importantes étaient utilisées pour le ravitaillement des navires. Quittant Socotra le 10 décembre 1708, les navires français doublèrent Gardafui le 13 et longèrent la côte de Somalie pendant six jours après avoir vainement tenté d'entrer en relations commerciales avec les riverains. Dans la région de Berbéra, ils furent fort mal accueillis par les tribus côtières et un équipage de canot envoyé à terre pour reconnaître le pays eut cinq marins tués dans une embuscade.

Quittant ces côtes inhospitalières l'expédition fit route sur Aden où elle mouilla le 18 décembre 1708. La ville était alors sous la dépendance de l'imâm du Yémen, et le gouverneur fit aux navires français un excellent accueil. Pendant dix jours l'expédition compléta ses approvisionnements et fit de très bonnes affaires en vendant une partie de ses cargaisons. Au départ le gouverneur d'Aden donna à M. de la Merveille

une lettre de recommandation pour son frère, le gouverneur de Mokha, et fit porter de fort beaux cadeaux aux commandants des navires français.

L'expédition quitta Aden le 27 décembre 1708. Les intentions de M. de la Merveille étaient de reconnaître le fond du golfe d'Aden avant de franchir le détroit de Bab-al-Mandib. Il avait embarqué à cet effet des pilotes arabes de la mer Rouge et fit route au sud-ouest dès sa sortie du port.

Le 29 décembre au matin les navires français aperçurent les îles et la côte, pénétrèrent dans le golfe de Tadjourah en passant entre les îles et la côte nord du golfe.

Malgré le désir vif qu'avait M. de la Merveille de séjourner à Tadjourah il n'y resta que quelques heures, car il était pressé de gagner Mokha. Il quitta le Sultan en très bon termes après lui avoir fait de nombreux cadeaux et rédigea pour Jérôme de Pontchartrain, ministre de la Marine de Louis XIV, un compte rendu de sa visite qui se terminait en ces termes :

« Je ne quittai pas le golfe de Tadjourah sans quelques regrets, à cause de la beauté du pays et des connaissances utiles au commerce, qu'on aurait pu tirer de ce lieu-là dont il me semble que les voyageurs, ni les gens de mer n'ont encore parler. »

Après une brève escale à Mascali, dans les îles Musha, les navires français firent route vers le détroit de Bab-al-Mandib. Ce passage difficile fut aisément franchi et l'expédition française mouilla dans la baie de Raheita le 1 ^{er} janvier 1709 pour prendre ses dernières dispositions avant d'arriver au Yémen.

Elle se présenta en rade de Mokha le 3 janvier 1709, un an après son départ de Saint-Malo. M. de la Merveille rendit visite au gouverneur de la ville, le Cheikh Ṣâliḥ al-Ḥarîbi et lui remit la lettre de recommandation de son frère le gouverneur d'Aden. Les relations s'établirent immédiatement dans un climat de confiance et d'amitié qui facilita considérablement le séjour de l'expédition française. Les seuls Européens qui résidaient à Mokha étaient alors un Hollandais qui dirigeait un comptoir d'achat de café et deux missionnaires Récollets italiens. Les Français les reçurent avec beaucoup d'égards et obtinrent par leur intermédiaire de nombreux renseignements qui les aidèrent à prendre pied dans le pays et à faire prospérer leurs affaires. Après une semaine de discussion, M. de la Merveille et le gouverneur de Mokha, Ṣâliḥ al-Ḥarîbi signèrent le 16 janvier 1709 un traité en bonne et due forme, scellé à leurs armes et qui donnait à l'expédition française satisfaction sur tous les points. En particuliers, les avantages suivants étaient accordés aux marins français :

- Possibilité d'acheter directement du café dans le pays et en grande quantité,
- réduction très importante des droits de douane concernant les marchandises apportées par les navires français et liberté complète de vente pour ces marchandises,
- autorisation de s'installer à terre avec leur pavillon et de débarquer les équipages,

– liberté totale d'exercer leur religion et de circuler à leur guise comme hôtes du roi du Yémen.

En contrepartie, M. de la Merveille s'engageait à observer, sur rade de Mokha, la plus stricte neutralité vis-à-vis des navires des autres nations avec lesquelles la France était en guerre. D'autres clauses réglaient les délits de justice et traitaient des cas litigieux qui pouvaient survenir entre les Français et les Yéménites pendant le séjour de l'expédition sur rade.

Le Yémen, pays semi-indépendant, était alors sous l'autorité de l'imam al-Mahdi lidın-illâh Muḥammad Aḥmad ibn al-Ḥasan al-Qâsim, qui résidait à Mawâhib. Ce souverain entretenait des relations avec le Sultan de Constantinople dont il était plus ou moins le vassal ; mais l'influence des Turcs s'arrêtait pratiquement à Djeddah où un pacha représentait la Sublime Porte.

Mokha était alors une ville de 10 000 habitants et son marché était le plus important de la côte d'Arabie pour tout ce qui concernait l'achat et la vente en gros du café. M. de la Merveille et ses compagnons étaient les premiers français venus en Arabie par le sud de la mer Rouge. La taille de leurs vaisseaux, les installations à terre qu'ils avaient réalisées, grâce à la courtoisie du gouverneur de Mokha, et les moyens financiers dont ils disposaient firent excellente impression dans les pays. Aidés par les commerçants arabes, ils purent vendre facilement leurs marchandisent et acheter d'importantes quantités de café dont il chargèrent leurs trois navires.

Après un séjour de près de huit mois à Mokha, qui se déroula sans incident et dans une atmosphère de compréhension et d'amitié, l'expédition française mit à la voile pour Saint-Malo. Elle appareilla le 20 août 1709. M. de la Merveille fit ses adieux au gouverneur de Mokha qui lui fit promettre de renvoyer des navires français sur les côtes du Yémen.

Devant le succès remporté par M. de la Merveille, dans son expédition sur les côtes du Yémen, de 1708 à 1710, la Compagnie des Négociants de Saint-Malo décida d'en entreprendre une seconde pour profiter des bonnes relations acquises par les Français sur les côtes de l'Arabie. Elle arma pour cela deux vaisseaux, la « Paix » et le « Diligent » qui avait participé à la première expédition et elle les plaça sous les ordres de deux capitaines de Vaisseau expérimentés, MM. de la Lande et de Briselaine.

Le chef de l'expédition était encore M. de la Merveille qui avait mené à bien d'une manière si heureuse, la première croisière.

Ils appareillèrent à Saint-Malo le 4 janvier 1711. Pressés d'arriver à Mokha, les navires français après avoir doublé le Cap de Bonne Espérance firent route par le Canal de Mozambique avec l'intention de gagner Socotra en raison de la mousson du Sud-Ouest qui soufflait avec violence à cette époque de l'année. Pour ne pas perdre de temps, et pour attendre la fin de la mousson, l'expédition française traversa l'océan Indien et gagna Pondichéry où elle séjourna jusqu'à la renverse des vents.

M. de la Merveille quitta Pondichéry au début du mois d'octobre 1711 et arriva à Aden le 18 novembre. Il avait pris à son bord aux Indes,

M. de la Grelaudière, officier d'Infanterie, Major de la Garnison de Pondichéry, « homme d'esprit et de conduite et qui savait assez les langues arabes et orientales pour ne pas être la dupe des interprètes ».

L'escadre mouilla au grand complet à Mokha le 2 décembre 1711. Le gouverneur de Mokha était celui qu'ils avaient rencontré à Aden lors de la première expédition. Son frère avait quitté Mokha pour devenir le principal ministre de l'imam du Yémen. Aussi les remations de M. de la Merveille et des autorités locales furent-elles empreintes immédiatement de la plus grande cordialité et les opérations commerciales commencèrent avec célérité.

Le roi du Yémen, vieillard de quatre-vingt-sept ans, qui résidait à Mawâhib, à l'intérieur du pays, souffrait beaucoup d'un abcès à l'oreille. Ayant entendu parler de l'habilité des médecins français il demanda à M. de la Merveille de lui envoyer un ambassadeur, avec lequel il désirait s'entretenir et de le faire accompagner par un médecin. M. de la Grelaudière fut désigné pour cette mission et il partit de Mokha le 14 février 1712 avec M. Barbier chirurgien du vaisseau le « Diligent », et une suite suffisante. Le voyage se fit à cheval avec comme escorte une compagnie de cavalerie de la Garde Royale Yéménite et de nombreux soldats réguliers de l'iman.

L'ambassade atteignit Mawâhib le 22 février où elle fut accueillie par le Sheikh Salih, premier ministre, qui était, comme nous l'avons vu, gouverneur de Mokha lors de la première expédition.

Grâce aux soins éclairés du sieur Barbier, le Roi reçut un traitement efficace et, au bout de trois semaines, fut complètement guéri. Il en ressentit une grande amitié pour le chirurgien français qu'il combla de présents et de prévenances. M. de la Grelaudière profita de ces bonnes dispositions et obtint du roi de fréquentes audiences au cours desquelles le souverain lui posait mille et une questions sur l'état de la France, sur la puissance de Louis XIV, la magnificence de la cour de Versailles, de ses palais et sur les vertus personnelles du roi de France.

L'imam du Yémen entoura les Français de soins attentifs et apporta toute son attention et toute son autorité pour qu'ils fussent traités avec le maximum d'égards. De longues promenades leur étaient réservées dans la campagne environnante et leur sécurité était l'objet d'instructions sévères et précises.

Pendant son séjour à Mawâhib, M. de la Grelaudière vit arriver une ambassade turque, envoyée par le sultan de Constantinople, qui venait protester contre la diminution des envois de café en Egypte, d'où il était réexpédié en Europe. L'ambassadeur turc venait également protester contre la pénétration en mer Rouge par le sud de vaisseaux étrangers qui venaient charger directement le café du Yémen et accusait les Européens, en particulier les Français, de frustrer ainsi le commerce turc et égyptien de sources importantes de revenus.

Malgré la présence de ce ministre turc, le roi du Yémen maintint les termes du traité qui avait été signé le 16 janvier 1709 par M. de la Merveille et le gouverneur de Mokha et autorisa les navires français à charger autant de café qu'ils pouvaient en emporter, aux même prix que

celui fixé lors de la première expédition. Il fit même embarquer sur le « Curieux » un lot important de café, provenant de ses plantations personnelles, et qu'il désirait offrir au roi Louis XIV.

M. de la Grelaudière, le sieur Barbier et leur suite quittèrent Mawâhib le 18 mars 1712 et firent jusqu'à Mokha, où ils arrivèrent le 21, un excellent voyage. Ils prirent congé du roi du Yémen avec de nombreux et riches présents pour eux-mêmes, et pour tous les membres de l'expédition. Leur séjour à la cour du souverain était un succès complet et le sieur Barbier, unanimement regretté, s'était acquis une réputation considérable dans le pays par ses talents de médecin et ses nombreuses guérisons.

Les vaisseaux français restèrent encore trois mois à Mokha pour compléter leur chargement. Ils mirent à la voile le 10 juillet 1712 et, après avoir relâché à La Réunion, ils atteignirent Saint-Malo le 11 juin 1713.

Au cours de son premier séjour à Mokha, M. de la Merveille agissant au nom de son souverain, Louis XIV, avait signé le 16 janvier 1709, avec le gouverneur de Mokha, Sâlih al Ḥarîbi agissant au nom de l'imam du Yémen, un traité en bonne et due forme qui donnait à la France de sérieux avantages commerciaux. En particulier les marchandises françaises ne payaient que 2,5 % de droits de douane en entrant au Yémen et les compagnies françaises pouvaient s'installer dans le pays et y acheter directement du café en grandes quantités. En outre d'autres avantages non moins conséquents étaient accordés à nos nationaux ce qui excitait la jalousie des puissances concurrentes la Grande-Bretagne et la Hollande.

Fondée en 1664 par Colbert, la compagnie des Indes Orientales s'était donné comme objectif d'établir un commerce régulier avec les Indes et d'acheter les anciens comptoirs portugais pour reprendre à son compte les routes commerciales du Moyen Age par le golfe Persique, la Syrie, la mer Rouge et l'Egypte. Aussi avait-elle profité des dispositions du traité signé par M. de la Merveille pour s'installer à Mokha et mettre sur pied avec le Yémen un commerce important et lucratif. Utilisant la longue période de paix de 1715 à 1740 qui suivit les traités d'Ultrecht, de Rastadt, de Bade et d'Anvers, la compagnie des Indes s'était fortement développée et jouait un grand rôle comme puissance territoriale et conquérante. Ses navires fortement armés constituaient une force navale bien entraînée, agissante et qui soutenait partout ses intérêts.

Or vers le milieu du XVIII ^{e} siècle, en 1736, la compagnie des Indes avait de sérieuses raisons de se plaindre du gouvernement de Mokha. Tout d'abord ce dernier donnait au traité de 1709 une interprétation toute différente de la sienne. Conseillé secrètement par les Anglais, il prétendait que les marchandises françaises qui devaient, d'après le traité, bénéficier d'un tarif préférentiel douanier de 2,5 % était les marchandises importées directement de France tandis que la compagnie soutenait qu'il s'agissait également de celles qu'elle importait de ses comptoirs des Indes. Les Anglais, installés comme nous aux Indes, voyaient avec inquiétude les marchandises françaises pénétrer au Yémen sous une protection douanière avantageuse et s'efforçaient de faire abolir le traité commercial franco-yéménite de 1709.

Cette différence d'interprétation occasionnait à la compagnie, depuis plusieurs années, une infinité de vexations et d'ennuis auxquels s'ajoutaient de graves affaires de concussion qui lui portaient un tort considérable. Son commerce avec le Yémen baissait et ses profits ne correspondaient plus aux capitaux qu'elle engageait dans cette région. Ayant demandé et obtenu l'agrément du roi Louis XV, la Compagnie résolut d'agir et de redresser la situation. Son intention n'était pas de ruiner une ville dont la destruction aurait été aussi préjudiciable au commerce de la Compagnie que funeste à ses relations futures avec le Yémen, mais de se faire rendre justice et d'obtenir l'application d'un traité toujours en vigueur. Mais, s'il était important pour elle de conserver intact son commerce avec le Yémen et de ménager de ce fait les habitants de Mokha, il fallait d'un autre côté que son intervention militaire soit un succès sous peine de se voir repousser et exclure pour l'avenir du Yémen. La situation était donc très délicate et le conseil de la compagnie délibéra longtemps à Pondichéry avant de prendre une décision. on adopta en définitive les conclusions suivantes :

- faire une démonstration de force à Mokha pour rehausser le prestige de la compagnie,
- profiter de cette situation pour réparer le passé et conclure un traité plus solide et plus avantageux.

Le commandant de la flotte de la compagnie reçut pour instructions de s'emparer de l'un des forts protégeant la ville, si possible du fort nord, de s'y retrancher et de faire connaître alors au gouvernement de Mokha que la ville serait attaquée et détruite s'il ne venait pas à composition et s'il persistait à ne pas accorder les réparations qui lui étaient demandées. On voulait employer à tour de rôle la force et la persuasion pour éviter une rupture en obtenant satisfaction et en ménageant les sentiments des autorités du Yémen.

Le conseil choisit comme commandant de la flotte et chef de l'expédition M. de la Garde-Jazier, neveu de l'illustre Duguay-Trouin, et qui était depuis plusieurs années au service de la compagnie en qualité de capitaine de vaisseau. Il fut chargé des ordres du roi, de ceux de la compagnie et on lui fit un plan détaillé de l'expédition en laissant à sa prudence et à ses capacités la liberté d'en suivre ou d'en changer les articles, selon l'occurrence.

Ces ordres portaient en substance que, dès que les vaisseaux seraient arrivés en rade de Mokha et en état d'agir, on enverrait les lettres écrites par le conseil de la compagnie à l'imam et au gouverneur et que, sans attendre leurs réponses, on entrerait en action. Il était précisé cependant qu'on ne devait jamais cesser de négocier pour obtenir un accommodement et qu'au reste, avant d'entamer aucune négociation il était nécessaire de se faire donner des otages « d'un rang à répondre des événements ».

De la Garde-Jazier fit aussitôt ses préparatifs. Son escadre était composée de quatre vaisseaux. Après avoir embarqué ses troupes composées de 330 soldats des compagnies de la marine et fait escale à Goa où il compléta ses provisions et les cargaisons que la compagnie

prévoyante envisageait de vendre au Yémen, de la Garde-Jazier traversa l'océan Indien et atteignit Socotra le 27 novembre 1736. Il s'y ravitailla en eau et en vivres et visita l'île où il trouva à sa grande surprise des tribus chrétiennes que dit-il dans une lettre « n'ont conservé faute de missionnaires qu'une faible idée du christianisme. Elles vivent à l'intérieur et sont soumises aux Arabes qui occupent la côte et font seuls le commerce de l'île. Ce commerce consiste à échanger des bestiaux, de l'encens et de l'alun pour des toiles et du riz, dont ils ont besoin ».

Il leva l'ancre le 9 janvier 1737 et fit route sur Bâb-al-Mandib où il détacha un navire pour aller reconnaître Mokha et prévenir les agents de la compagnie des Indes de sortir de la ville. D'après certains historiens anglais, de la Garde-Jazier se serait emparé au passage de Périm dont il aurait pris possession au nom du roi de France. Malgré toutes nos recherches nous n'avons pu trouver trace de cette occupation dans les journaux de bord de l'expédition. L'escadre française mouilla sur rade de Mokha le 25 janvier et chaque vaisseau fut placé de manière à fermer tous les chemins du port et être à portée de canon des forts de la ville.

Le gouverneur de Mokha fit aussitôt sonner l'alarme. Il occupa en force les forts du Nord et du Sud et envoya de toutes parts des courriers pour faire connaître le danger où il se trouvait. De la Garde-Jazier voulait profiter de sa surprise et débarquer pour occuper le fort du Nord mais il fut dans l'impossibilité de manœuvrer étant retenu par des vents contraires qui l'obligèrent à attendre le calme. Pendant plusieurs jours les vents du Sud soufflèrent en tempête et rendirent tout débarquement de force impossible ; le commandant de l'expédition en profita pour échanger plusieurs lettres avec le gouverneur de la ville pour lui demander des réparations pour les dommages subis par la compagnie et lui présenter ses intentions. Il le chargea de faire parvenir à l'imam du Yémen la lettre du Conseil de la Compagnie.

Cependant le mauvais temps inquiétait les Français et permettait à la ville de recevoir des renforts par voie de terre.

Après un nouvel échange de lettres avec le gouverneur et voyant qu'il ne pourrait obtenir satisfaction, de la Garde-Jazier commença le 1 ^{er} février le bombardement de la ville. Les Yéménites qui disposaient de quelques pièces répondirent et il s'ensuivit une sérieuse cannonade. Cependant les coups tirés par les forts étaient mal ajustés et le commandant de l'expédition jugeant l'état des défenseurs yéménites très inférieur à ses prévisions résolut de changer de plan. Il ne fut plus question de s'emparer du fort Nord ; on ne connaissait pas les fonds le long de la côte et, dans ces conditions un débarquement risquait de faire courir de graves dangers. Le mauvais temps pouvait en outre couper les communications entre les troupes débarquées et les navires et, si l'on ne pouvait s'emparer du fort du Nord, l'expédition aurait dû effectuer une retraite honteuse rendue délicate par le manque d'eau et d'approvisionnements. Après avoir mûrement réfléchi, de la Garde-Jazier résolut d'abandonner le fort du Nord et d'attaquer le fort du Sud. L'ordre de bataille de ses navires, pour cette nouvelle opération, était plus commode et les

communications entre eux étaient plus faciles. En outre, il fermait, grâce à cette nouvelle disposition, la rade de Mokha et empêchait tous les secours d'y rentrer.

Le bombardement de la ville avait beaucoup impressionné les Yéménites tandis que leur canonnade s'était révélée d'une inefficacité totale, leurs coups tombant généralement à mi-chemin entre le rivage et les navires. Le gouverneur de Mokha jugea bon après le bombardement d'envoyer de nouvelles lettres à de la Garde-Jazier pour tenter de trouver un terrain d'entente. Le mauvais temps ne cessait pas et interdisait tout débarquement en force, aussi le chef de l'expédition entretint-il les relations épistolaires sachant bien que rien de décisif ne se produirait dans les négociations tant que la réponse de l'imam ne serait pas connue.

Après plusieurs jours d'attente le vent se calma et de la Garde-Jazier résolut de ne pas différer plus longtemps le débarquement projeté et l'assaut du fort sud qui devait constituer une excellente prise de gage pour ouvrir les négociations. Il embarqua ses troupes dans le plus grand silence pendant la nuit du 14 au 15 février et, à l'aube, donna l'assaut au fort à partir d'une petite plage située à proximité immédiate de l'ouvrage. Les trois compagnies montèrent à l'attaque et enlevèrent le fort.

Sur ces entrefaites le gouverneur de Mokha, effrayé par le succès de l'expédition française envoya en parmementaire le grand trésorier de la ville, personnage très important, à qui de la Garde-Jazier dicta ses conditions :

- l'imam devait payer tous les frais de l'expédition française depuis le départ des Indes ;
- le gouverneur de Mokha restituerait les sommes qu'il avait fait payer aux Français sous son administration en portant les droits de douane au-dessus de 2,5 % pour les marchandises de la compagnie ;
- le gouverneur de Mokha restituerait également toutes les sommes qu'il avait extorquées aux représentants de la compagnie sous une forme ou sous une autre ;
- les autorités de la ville fourniraient tous les jours de l'eau et des vivres au campement des troupes françaises ;
- et enfin, un représentant de l'imam viendrait rétablir les Français dans leurs anciens privilèges en concluant un traité solide et durable.

Les conditions transmises au gouverneur, on garda le grand trésorier en otage.

Après une tentative d'intimidation par le Prince de Jaize, frère de l'imam, qui entra dans Mokha avec de nombreuses troupes mais n'obtint aucun succès sur les Français, l'imam se décida à envoyer à Mokha un de ces ministres pour entrer en négociations avec de la Garde-Jazier. Ce ministre qui était un personnage fort important, commença par destituer le gouverneur de Mokha pour incapacité et, après un simulacre de négociation, accepta les conditions des Français sauf toutefois le remboursement des frais de l'expédition, clause que l'imam jugeait excessive et déplacée.

L'accord se fit sur ces bases et après avoir écarté les avances du

Prince de Jaize qui, conscient de la force de l'expédition, proposait une alliance pour s'emparer de la ville de Mokha avec eux et marcher ensuite sur les villes de l'intérieur pour renverser l'imam et s'emparer de son trône, de la Garde-Jazier entama les pourparlers en vue de la rédaction du nouveau traité de commerce.

Des otages furent échangés pour assurer la bonne exécution des clauses de l'armistice et le 9 mai 1737 le nouveau traité ratifié par l'imam était en application. Il rétablissait complètement les privilèges antérieurs de la compagnie des Indes. En outre il autorisait les sujets français à s'établir à Mokha en achetant des terres et créait des relations diplomatiques directes entre le roi de France et l'imam du Yémen par l'ouverture à Mokha d'un consulat de France et par l'échange de courriers réguliers.

Les heureux effets de ce traité se firent aussitôt sentir et les relations reprirent dans un climat cordial. M. Ingrand, chef du comptoir de la compagnie des Indes fut nommé consul de France et de la Garde-Jazier, ayant pleinement réussi dans sa mission, leva l'ancre le 21 juin et rejoignit Pondichéry avec son escadre.

BIBLIOGRAPHIE

A. KAMMERER – *Le Routier de Dom Joam de Castro – L'exploration de la mer Rouge par les Portugais en 1541* – Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1936.

A.H.M. JONES et E. MONROE – *Histoire de l'Abyssinie* – Payot, Paris, 1935.

Th. ASTLEY – *The voyage of D.St. de Gama from Goa to Suez with the intention of burning the turkish galleys in that port* – Londres, 1746.

Abbé PREVOST – *Histoire Générale des Voyages* – Didot, Paris, 1746.

J.B. COULBEAUX – *Histoire Politique et religieuse d'Abyssinie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de Ménélik II* – Paris, 1929.

H. LE ROUX – *Ménélik et nous* – Nilsson, Paris.

C. GUILLAIN – *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique Orientale* – Arthus Bertrand, Paris.

W. DESBOROUGH COOLEY – *Histoire Générale des voyages de découvertes maritimes et continentales depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* – Traduit de l'anglais par AD. Joanne-Paulin, Paris, 1840.

Abbé A. POUGEOIS – *L'Abyssinie, son histoire naturelle politique et religieuse depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de Théodoros* – J. Pougeois, Paris, 1868.

James BRUCE, Esq. – *An interesting narrative of the travels into Abyssinia to discover the source of the Nile* – Londres, 1800.

Ed. COMBES et M. TAMISIER – *Voyage en Abyssinie dans le pays des Gallas de Choas et d'Ifat* – L. Desessart, Paris, 1838.

William JAMES – *The Naval History of Great Britain* – Richard Bentley, Londres, 1837.

M. TAMISIER – *Voyage en Arabie Heureuse* – 2 tomes – L. Desessart, Paris, 1840.

Voyage dans l'Arabie Heureuse par l'Océan Oriental et le détroit de la mer Rouge fait par les Français pour la première fois dans les années 1708-1709-1710 – Amsterdam – MDCCXVI.

Paul Emile BOTTA – *Relation du Voyage dans l'Yémen* – B. Duprat Paris 1841.

Voyage à la mer Rouge sur les côtes de l'Arabie par Eyles Yrwin – Traduit par M. Parraud – 2 tomes – Briand, Paris, 1792.

LA COUR GAYET – *Histoire de la Marine militaire sous Louis XV.*

Voyage sur les côtes de l'Arabie Heureuse sur la mer Rouge et en Egypte par M. Henry Rooke – Traduit de l'anglais – Royez, Paris, 1788.

Abbé DESFONTAINES – *Relation de l'expédition de Mokha en l'année 1737* – Paris, 1739.

Dominique FROMENT – *Du commerce des Européens avec les Indes par la mer Rouge et l'Egypte* – Paris, An VIII.

Ch. ROUX – *Les origines de l'expédition d'Egypte* – Paris, 1910.

FROIDEVAUX – *La politique coloniale de Napoléon I^er^.*

PRIESTLEY – *France overseas through old regime* – New York, 1930.

III

LES GRANDS EXPLORATEURS

(Joseph CHELHOD)

Dans l'histoire de l'exploration de l'Arabie par l'Europe, le sud de la Péninsule n'occupe qu'une place relativement modeste. Attirés surtout par les pays de la Bible et des Croisades, les voyageurs occidentaux, jusqu'aux temps modernes, ne lui ont accordé qu'une vague attention. La plupart d'entre eux se proposaient de marcher sur les pas de Moïse et de visiter les lieux qu'il avait foulés. Ainsi, dès la fin du XVII e siècle, plus de deux cent cinquantes auteurs, venant de l'Europe, avaient laissé une relation de leurs aventures en Egypte [1]. Mais leurs horizons s'arrêtaient fâcheusement au Sinaï. De sorte qu'au début du XVII e siècle, avec lequel s'ouvrait l'ère des grands périples, l'Europe connaissait l'Arabie surtout par les descriptions qu'en avaient laissées les auteurs classiques.

Pont jeté entre l'Inde et la Méditerranée, la Péninsule arabe avait pourtant, à maintes reprises, suscité la convoitise des conquérants et toujours enflammé l'imagination des voyageurs. « Il y a dans ce pays », écrit Strabon, en parlant de l'Arabia Félix, « une telle abondance de plantes aromatiques que la cannelle, la casse et les autres épices sont utilisées à la place du bois pour faire du feu ». Mais si l'on excepte les expéditions militaires qui permettent aux étrangers d'envahir le pays, ces derniers n'ont pu voyager dans les régions peu connues et hostiles de l'Arabie qu'au hasard des circonstances et presque toujours contraints et forcés, comme prisonniers ou esclaves. Certes, les commerçants ont eu la possibilité d'en fréquenter les côtes et, grâce à leur intrépidité, nous possédons des renseignements crédibles sur le littoral de l'Erythrée. Quant à l'intérieur de l'Arabie, il n'était représenté sur les anciennes cartes que par une immense tache plus ou moins blanche.

Pourtant de bonne heure, le pèlerinage aux lieux saints de l'Islam avait poussé les fidèles à effectuer de longs déplacements des quatre coins

(1) Voir la belle série de publications dues à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, consacrées aux récits de voyages faits par des Occidentaux en Egypte.

de l'empire arabe jusqu'au Ḥijâz, berceau de l'Islam. Ibn Jubayr, au XII e siècle et Ibn Baṭṭuṭa, au XIV e siècle, pour ne citer que les voyageurs musulmans les plus notoires, ont laissé, dans les récits de leur périple, une description des villes qu'ils ont visitées et des régions qu'ils ont traversées. Mais l'Europe ne les a découverts que tardivement ; d'ailleurs elle a longtemps ignoré l'œuvre des grands géographes arabes, comme Idrîsi (XII e siècle) et Abul Fidâ (XIV e siècle) ; elle méconnaît encore, même de nos jours, une grande partie des sources arabes dans lesquelles il est fait mention de la conquête de l'Inde par les Portugais et de l'émotion qu'elle a suscitée dans la population. Par les Croisades, elle a été familiarisée avec la Syrie et l'Egypte. En outre, un grand nombre de voyageurs européens, du siècle des lumières, avaient parcouru le Proche-Orient, laissant à la postérité des relations vivantes, colorées et riches en détails de toutes sortes. Mais en dépit d'un extraordinaire engouement pour tout ce qui était oriental et musulman, on n'osait guère s'aventurer au-delà du désert du Sinaï. Pourtant un voyageur israélite, Benjamin de Tudela (XII e siècle) avait entrepris un long voyage qui devait le conduire d'Espagne en Iraq et au Yémen. A l'en croire, il a visité Bagdad et Zabîd. Mais il était surtout préoccupé du sort de ses coreligionnaires, de sorte que son ouvrage semble dépourvu d'intérêt géographique. Jusqu'à la fin du XV e siècle, l'Arabie, pour l'Europe, avait gardé ses secrets.

A cette époque, le Yémen, qui ne s'est jamais complu dans l'isolationnisme, bien néfaste à ses intérêts, entretenait des relations diplomatiques et commerciales avec une grande partie du monde oriental. Conquis par les Ayyûbides d'Egypte en 1174, il a connu, sous leurs successeurs, les Rasulides (1229-1454), d'origine turkmène, un essor prodigieux. Aux dires de l'historien Yéménite Ibn al-Dayba', en l'an 1420 un ambassadeur de Chine, venu à la tête d'une escadrille, fut reçu par le souverain al Nâṣir à qui il offrit, de la part de son maître de somptueux présents [2]. Les Ṭâhirides, qui avaient accédé au trône en 1454, étaient également favorables à l'expansion économique et aux échanges avec l'Inde et l'Afrique orientale. Le mythe de l'isolationnisme du Yémen, si répandu aujourd'hui, ne correspond en réalité qu'à un bref laps de temps qui va de la fin de la Première Guerre mondiale jusqu'à l'avènement de la République arabe du Yémen, en 1962, et concerne uniquement le Nord Yémen. Ceux qui défendent cette thèse confondent naïvement l'isolement de la campagne yéménite et celui de l'Etat. Si la nature même du pays, montagneux et difficile d'accès, l'insécurité qui ne cesse d'y régner et le despotisme du ou des détenteurs du pouvoir poussaient les paysans à vivre dans des bourgs érigés sur des mamelons, protégés par dès murailles et transformés ainsi en forteresses quasi inexpugnables, par contre les souverains étaient ouverts au monde extérieur et travaillaient à réduire ces multiples points de résistance. Mais ils se méfiaient de

(2) Ibn al-DAYBA', *Bughyat al-Mustafid*, feuillet n° 61, manuscrit de Paris, Bibliothèque nationale, fonds arabe n° 6069. Cf. *Infra*, p.133, n. 40.

l'Europe à cause des croisades : les redoutables guerriers francs laissèrent derrière eux un si mauvais souvenir que le mot chevalier donna naissance à *shaflût* [3], terme par lequel on désigne, au Yémen, des mercenaires de la plus basse espèce.

Quatorze cent quatre-vingt-douze : date doublement historique puisqu'elle marque deux événements apparemment sans rapport entre eux : la découverte du continent américain et la prise de Grenade, le dernier royaume arabe d'Espagne, par les rois catholiques. Leur connexion est néanmoins évidente : les deux faits soulignent la croissance de la puissance économique de l'Occident chrétien, face à un Orient musulman à bout de souffle. L'ère du colonialisme européen allait commencer.

L'expédition historique de Christophe Colomb avait pour but, comme on le sait, de découvrir, pour le compte des Espagnols, une voie maritime qui conduirait aux Indes, autre que celle déjà entrevue par les Portugais dès 1488. Ces derniers rêvaient en effet de faire de Lisbonne le grand marché des produits de l'Orient à la place de Venise. Le périple par le Cap de Bonne Espérance devait réaliser ces ambitions. Que le premier marin qui a effectué le tour de l'Afrique fût le Portugais Barthélemy Diaz, en 1488, ou un marin arabe, le dénommé Ibn Fâṭima, antérieurement à 1450, comme l'indique Ibn Saïd al-Gharnâṭi, ce point de détail historique nous importe peu ici. Il est certain, en revanche, qu'en 1497, Vasco de Gama, conseillé peut-être par Ibn Mâjid [4], le plus célèbre des navigateurs arabes du Moyen Age, réussit à doubler le Cap de Bonne Espérance. Dès lors, les Portugais ne rêvaient que de conquêtes. Non contents de mettre la main sur le commerce de l'Inde, ils entreprirent aussi l'occupation de plusieurs points stratégiques. Les navires portugais, supérieurs en tonnage et en puissance de feu à ceux des Arabes, portèrent un coup terrible au trafic musulman. Ils attaquèrent même les principaux ports d'Arabie, comme Aden et Shiḥr et terrorisèrent les Arabes depuis Djeddah jusqu'à Mascat. Dès l'an 908/1502 c'est-à-dire lors du second voyage de Vasco de Gama, les sources arabes parlent des attaques de la flotte portugaise contre les navires musulmans dans l'océan Indien et le détroit d'Ormuz, ainsi que des actes de piraterie dont ils se sont rendus coupables [5]. Quatre années plus tard, Alfonso Alboquerque entrait en scène et frappait durement dans la région du Golfe. Emu par les nouvelles qu'il recevait d'Aden, le souverain Ṭâhiride arma contre l'envahisseur quatorze navires sur lesquels se sont embarqués des volontaires, parmi lesquels on comptait de nombreux étudiants en théologie [6]. Ce *jihâd* ne pouvait arrêter le terrible Mars portugais. Après

(3) Ibn al-DAYBA', *ibid*, feuillet n° 118.

(4) Quṭb al-DÎN al NAHRAWÂLI, *al Barq al-yamâni fîl Fatḥ al-'uthmâni*, p. 18 ; Riyâḍ, 1967 ; cf-Muḥammad Bâmaṭraf, *al-Shuhadâ' al-sab'at*, p. 45, s.l., 1974 (imprimé à Bagdad).

(5) Ibn al-DAYBA', *Al-Faḍl al-Mazîd*, feuillet 85, manuscrit de Berlin.

(6) Ibn al-DAYBA', *ibid*, feuillet n° 95. Cf. *Infra*, p. 133, n° 40.

l'occupation d'Ormuz en 913/1507 [7], il s'attaqua, sans succès, à Aden le 17 *muḥarram* 919/1513 [8]. Il pénétra ensuite, pour la première fois, dans la mer Rouge, semant partout la terreur. Alboquerque aurait même conçu le projet dément d'effectuer un raid contre Médine, de s'emparer des restes du Prophète afin d'en négocier l'échange contre la restitution, aux chrétiens, des lieux saints de Jérusalem.

L'impérialisme portugais devait contribuer à améliorer la connaissance qu'avait l'Europe des côtes arabes. Quant à l'intérieur de la Péninsule, il lui demeurait fermé. D'ailleurs il était pratiquement inaccessible à des non-musulmans, sauf quand ils ont été conduits en captivité dans ces régions lointaines, ou que le hasard leur offrit la possibilité de les visiter. Malheureusement, ces explorateurs d'occasion n'étaient nullement préparés à remplir une mission scientifique. Et ils pensaient davantage à sauver leur peau qu'à satisfaire leur curiosité de voyageur. Aussi les relations qu'ils ont laissées de leurs périples, quand ils se sont donné la peine de le faire, n'éclairaient-elles que faiblement les contrées qu'ils ont traversées. C'est ainsi qu'au début du XVI ^{e} siècle, un aventurier italien nommé Ludovico di Varthema, probablement converti à l'Islam, visita La Mekke et Médine. Il se rendit ensuite à Aden où il fut pris pour un espion à la solde des Portugais. Fait prisonnier, il fut conduit à Radâ' et libéré ensuite grâce à l'intercession de la reine. Dès lors, il put visiter, à loisir, les principales villes du Yémen, comme Sanaa, Taëz, Dhamâr, Zabîd et Miqrâna, et nota l'antagonisme qui opposait les sunnites aux zaydites [9].

Quoique assez pittoresque et suffisamment crédible, le récit de ses aventures, hormis sa description des villes saintes de l'Islam, est d'un intérêt bien faible pour la science. D'autres prisonniers, comme Grégorio de Quadras (1505) [10] et le Père Paez (1589) [11] n'ont pas eu une influence marquante sur le développement de nos connaissances. Ce dernier a sans doute fait le fantastique voyage du Dhufâr à Sanaa en passant par Tarîm, dans le Ḥaḍramawt. Il fut le premier européen à parler des ruines de l'antique royaume des Sabéens. Mais son récit n'a été rendu public qu'au début de ce siècle.

Les contrecoups de la pénétration des forces portugaises dans l'océan Indien et de leurs attaques contre les principaux ports d'Arabie se firent sentir tragiquement au Yémen. Emus par ces événements, les Mamluks d'Egypte cherchèrent à barrer la route aux envahisseurs, occupèrent Zabîd, Taëz, Miqrâne et Sanaa. Sous les murs de cette dernière ville 'Âmir II trouva la mort en 923/1517, marquant ainsi la fin de la dynastie ṭâhiride. Les péripéties de la conquête du Yémen par les

(7) Ibn al-DAYBA', *ibid*, feuillet n° 97.

(8) Ibn al-DAYBA', *ibid*, feuillet n° 112.

(9) L. Di VARTHEMA, *Les voyages de Ludovico di Varthema*, tr. fr. par J. Balarin de Raconis, Paris, E. Leroux, 1888.

(10) R.H. KIERNAN, *L'exploration de l'Arabie*, p. 72 s., Paris, Payot, 1938.

(11) J. PIRENNE, *A la découverte de l'Arabie*, p. 46-48, Paris, Le Livre contemporain, 1958.

Mamluks, auxquels succéderont les Ottomans jusqu'en 1635, seront exposées dans une autre partie de ce travail [12]. Durant cette longue période d'instabilité politique (1517-1635), l'Arabie du Sud était le théâtre de luttes sanglantes pour se libérer du joug étranger. Son exploration ne s'avérait guère possible. L'Occident chrétien en était même systématiquement refoulé, sauf quand les besoins économiques justifiaient la présence de ses émissaires.

Dans l'histoire des relations de l'Europe avec l'Arabie, le XVII e siècle se signale en effet par la découverte du café par les Occidentaux. Ces derniers ayant goûté et apprécié son breuvage amère aux effets toniques, se sont livrés à une âpre lutte d'influence, dans les terres lointaines du Yémen, afin de s'assurer le monopole d'importation de ce petit grain ou simplement pour l'acheter aux meilleurs cours. C'est dans un but mercantile qu'un certain nombre d'entre eux ont effectué des voyages périlleux à l'intérieur de l'Arabie, notamment des fonctionnaires des Compagnies des Indes, tels John Jourdain (1609) et van den Broecke (1616 et 1620). Des aventuriers et des déserteurs leur ont emboîté le pas et, au prix d'une apostâsie, ont gagné la confiance d'un seigneur arabe et se sont mis à son service. Cet esprit de compétition, en multipliant les contacts, a permis à l'Europe d'avoir de meilleures informations sur l'Arabie. Le hasard va bientôt contribuer à accroître considérablement ces connaissances.

Alors que les Hollandais et les Anglais allaient chercher le café aux ports mêmes du Yémen, les Français se contentaient de l'acheter au Caire. Mais la vogue des établissements où l'on dégustait ce breuvage était telle, à Paris, que l'on y comptait, au début du XVIII e siècle, plus de trois cents salles. C'est alors que des marchands de Saint-Malo entrèrent en lice et frétèrent des navires qui se rendirent, à deux reprises, à Mokha en 1710 et 1713. C'est à l'occasion du dernier voyage qu'une délégation française, à la demande du souverain du Yémen, qui souffrait de deux abcès, pénétra à l'intérieur du pays, avec le médecin du bord, et séjourna à la cour de Mawâhib où elle fut reçue en grande pompe. Elle y resta trois semaines, jusqu'à la complète guérison de l'Imam.

Les péripéties de ce voyage ont été exposées plus haut [13]. Il est donc parfaitement inutile d'y revenir. Ajoutons simplement que le récit des marins bretons fut recueilli par La Roque, un parisien passionné de l'Arabie. Il publia cette relation en 1716 dans son « Voyage de l'Arabie Heureuse » [14]. Cet ouvrage eut un retentissement considérable ; il fut même à l'origine de la célèbre mission danoise, immortalisée par l'œuvre extraordinaire de Carsten Niebuhr [15] sur laquelle nous reviendrons.

En effet, l'Europe, l'héritière de l'esprit critique de la Renaissance et

(12) Cf. t. II, ch. « L'Islam au Yémen ».

(13) Cf. *Supra*, ch. II

(14) La Roque (Jean de), *Voyage de l'Arabie Heureuse*, Paris, A. Caillo, 1716, 403 p.

(15) Niebuhr, *Voyage en Arabie et en d'autres pays circonvoisins*, Amsterdam, 1776-1780, 2 vol. ; *Description de l'Arabie*, Paris, Brunet, 1779.

de sa soif du savoir, ne pouvait plus se contenter de rapports faits au hasard des circonstances par des hommes nullement préparés à leur tâche. Elle aspirait à des découvertes réelles, fruit de recherches méthodiques et de réflexions profondes. Les savants éprouvaient même un impérieux besoin de se rendre personnellement sur place, ou du moins d'y envoyer des spécialistes de différentes disciplines, au fait des exigences de l'exploration scientifique et connaissant parfaitement la langue du pays. Ces derniers, à la manière des chercheurs scientifiques contemporains, devaient rapporter des faits dûment observés et contrôler des hypothèses échafaudées dans le silence des cabinets de travail. C'est ainsi que plusieurs missions scientifiques prirent le chemin de l'Orient. L'une d'elles était subventionnée par le roi de Sardaigne. Elle avait, à sa tête, un savant intrépide qui répondait au nom de Donati. Mais à peine arrivés en Egypte, vers 1760, ses membres se sont brouillés. L'équipe fut donc disloquée. Seul Donati persévéra dans la tâche qui lui fut confiée. Malheureusement, il trouva la mort sur le bateau qui le conduisait de Baṣra à Mangelor, sur la côte de Malabar. Vers la même époque, un autre savant fut aussi attiré par l'Orient ; il s'agit d'un médecin français nommé Simon. Il se rendit à Alep, puis à Diarbakr où il embrassa l'Islam. Devenu, malgré lui, le médecin d'un khan persan, il trouva la mort, avec son maître. Son aventure ne profita en rien à améliorer nos connaissances de l'Arabie.

Ces deux tentatives d'exploration de la Péninsule arabe par des personnes dont les connaissances scientifiques suscitaient légitimement des espoirs n'eurent finalement aucun résultat. Il est probable que nous aurions ignoré jusqu'à leur existence même si Carsten Niebuhr, à qui il sera donné de mener à son terme une autre mission scientifique, ne les avait mentionnées dans ses écrits [16]. C'est de cette dernière mission et des causes qui l'ont fait naître que nous allons à présent parler.

L'Europe de la seconde moitié du XVIII[e] siècle n'avait pas tout à fait rompu avec l'Europe des Croisades, entièrement subjuguée par la Palestine. Certes, selon le célèbre mot de Louis XIV, « les guerres saintes étaient passées de mode depuis Saint Louis ». Mais on ne cessait pour autant d'être passionné d'histoire sainte et des récits de la Bible. Les savants se heurtaient souvent, dans leurs recherches, à des problèmes concernant les traditions hébraïques et espéraient résoudre ces difficultés en interrogeant les lieux ou avait vécu le peuple juif. L'un de ces savants, le philologue Johan David Michaëlis, professeur à l'Université de Goettingue, souhaitait obtenir des renseignements sur les divers idiomes de l'Orient, particulièrement celui du Yémen sur lequel on avait très peu d'informations. Le but de ces investigations étaient de se procurer, par le biais du langage, des éclaircissements sur certains passages de la Bible et de jeter ainsi des nouvelles lumières sur le Livre saint. Michaëlis sut

(16) NIEBUHR, *Voyage*, t. I, p. 360-363.

intéresser à son projet le compte de Bernstorff, ministre de Frédéric V de Danemark. Celui-ci agréa le dessein du philologue et le fit patronner par le souverain danois. Mais il en modifia profondément le plan initial et, d'une enquête axée sur la philologie, il en fit une mission pluridisciplinaire dont les activités devaient s'étendre à toutes les branches du savoir : la médecine, la botanique, la minéralogie, l'astronomie, l'étude des mœurs, l'histoire, la géographie et évidemment la philologie. Un artiste dessinateur devait fixer les scènes les plus pittoresques de la vie sociale. C'est ainsi qu'une des plus célèbres missions d'exploration scientifique avait vu le jour. Elle était composée de cinq membres : F.C. Von Haven, philologue, Ch. Cramer, médecin, P. Forskäl, botaniste, G.G. Baurenfeind, peintre et C. Niebuhr, ingénieur. Ce dernier était chargé de la partie géographique et devait, en particulier, déterminer la situation des contrées et des localités. Il fera beaucoup plus : seul membre de l'expédition à retourner vivant, il abattra le travail de toute une équipe et lèguera à la postérité les observations les plus judicieuses, à la fois géographiques, historiques et ethnologiques, sur l'Orient, en général, et l'Arabie, en particulier.

La mission, dont les préparatifs durèrent deux ans, avait donc pour objectif principal l'étude exhaustive du Yémen. L'équipe devait y passer deux à trois ans et rayonner ensuite dans les régions avoisinantes afin de rapporter, à l'Europe, des informations de première main sur les sujets qu'on lui avait précisés. Sauf pour la durée du séjour en Arabie du Sud, le programme prévu sera, dans l'ensemble, scrupuleusement accompli.

La petite troupe, composée de quatre savants et d'un domestique suédois, embarque à Copenhague, sur une frégate du roi, le 4 janvier 1761. Le cinquième chercheur, l'orientaliste Von Haven, par une faveur spéciale, obtient l'autorisation de faire une partie du trajet par la route. Il rejoindra ses compagnons à Marseille.

Le mauvais temps ne favorise guère le voyage. Repoussé par des vents violents, le bateau tente à trois reprises, de franchir le détroit d'Öresud. Chaque fois il est rejeté et obligé de relâcher à Helsingborg. Enfin, le 10 mars, le vaisseau réussit à quitter la rade et passe en mer du Nord. La tempête le pousse jusqu'aux voisinages des côtes d'Islande. Après maintes contrariétés, il arrive près du Cap Saint-Vincent, à l'extrémité méridionale de la péninsule ibérique, franchit le détroit de Gibraltar et jette l'ancre dans le port de Marseille le 14 mai 1761. C'est là que la compagnie retrouve Von Haven. Il lui a fallu quatre mois et dix jours pour faire une partie du trajet.

A cette période de l'année la Méditerranée est généralement calme. Le 3 juin, le vaisseau met à la voile et quitte Saint-Eustache. Il fait escale à Malte (le 14 juin) et Izmir (le 3 juillet) et arrive à Constantinople, sa destination, le 30 juillet. Niebuhr et ses compagnons passent tout le mois d'août à visiter la ville et à se reposer. Au moment de la quitter, ils jugent plus prudent de s'habiller à la manière orientale. Le 8 septembre, ils embarquent sur un autre navire qui les conduit sans encombre, jusqu'au port d'Alexandrie (le 26 septembre 1761). Après un voyage de neuf mois environ, ils vont entreprendre, enfin, la première partie de leur mission :

celle de se familiariser avec la langue arabe, tout en travaillant à bien connaître le pays.

La visite d'Alexandrie et de ses antiquités gréco-romaines leur prend tout un mois.Le 31 octobre, ils quittent cette ville sur un bateau, qui les conduit à Rashîd, puis à Bûlâq où ils arrivent le 10 novembre 1761.

Nos savants passent près d'une année en Egypte, car une petite tribu arabe trouble la sécurité entre le Caire et Djeddah. Mais ils ont de quoi s'occuper. Tout les intéresse en effet : les antiquités d'Egypte, ses villes, sa société, ses techniques artisanales, son commerce, la forme de son gouvernement, son histoire, la façon de s'habiller de ses habitants, leurs loisirs et leurs distractions. Ce contact prolongé avec un pays de l'Orient arabe s'avère des plus utiles pour la mission sur le double plan psychologique et pratique, avant qu'elle se lance à la découverte de l'Arabie, but principal de ce voyage. Nos savants apprennent en effet à mieux connaître les Arabes et leur religion, améliorent, à leur contact, leur méthode d'enquête et manient leur langue plus aisément.

Quelle était la réaction de ce petit groupe d'Européens à la suite de ce premier contact avec l'Orient ? Nous ne possédons malheureusement que l'unique témoignage de Niebuhr. Or celui-ci, de son aveu même, avait « des idées si terribles des Mahométans » qu'il osait à peine considérer en détail l'obélisque de Constantinople. Mais lors du voyage de retour, il copia « tous les hiérogliphes que l'on voit tracés sur l'obélisque, sans rien craindre de plus de cent cinquante Turcs, spectateurs de [son] travail » [17].

Après avoir passé près d'une année en Egypte, nos explorateurs jugent la route suffisamment sûre pour qu'ils entreprennent la suite de leur voyage. Mais comme ils ne peuvent en tant que chrétiens, se joindre à la caravane des pèlerins, qui emprunte la voie terrestre pour aller à Djeddah, ils sont contraints de prendre la mer. Ils quittent donc le Caire le 27 août 1762, et se rendent à Suez d'où ils embarquent pour Djeddah, conformément d'ailleurs aux instructions qu'ils ont reçues. Mais il est curieux de noter que celles-ci leur demandent, après avoir traversé l'Egypte par le Sinaï et le Jabal al-Mukattab, de passer la mer Rouge pour arriver à La Mekke, comme si Michaëlis, le rédacteur de ces instructions, ignore que cette ville sainte est défendue aux non musulmans, interdit que nos voyageurs se garderont bien de transgresser.

A Suez, ils font une halte et attendent le bateau qui doit les conduire à Djeddah. Niebuhr en profite pour tenter d'explorer, en compagnie de Von Haven, le fameux Jabal al-Mukattab, mais leur guide, qui ne sait pas exactement de quelle montagne il s'agit, les mène vers un cimetière d'anciens Egyptiens dont les pierres sont couvertes d'hiéroglyphes. C'est ainsi que furent découvertes les ruines, désormais célèbres, de *Sarâbit al-Khâdim*. Les deux voyageurs se rendent ensuite au monastère de Sainte Catherine. Mais ils ne peuvent le visiter et retournent à Suez, après une reconnaissance d'une vingtaine de jours.

---

(17) NIEBUHR, *Voyage*, t. I, p. 25.

La compagnie embarque le 5 octobre, sur un bateau qu'empruntent aussi de nombreux pèlerins. Niebuhr découvre ainsi le rite de l'*iḥrâm*. Ce voisinage avec des musulmans en état de sacralisation crée quelques incidents que Niebuhr, selon son habitude, minimise et ramène à leurs justes proportions. Le navire jette l'ancre à Djeddah le 29 octobre. Mais les voyageurs estiment prudent de laisser passer les pèlerins. C'est donc trois jours plus tard qu'ils débarquent.

Les deux semaines passées dans cette ville sont consacrées à la visite et à l'observation. Niebuhr est justement frappé par l'importance de son commerce : « elle n'est presque autre chose qu'un entrepôt de marchandises étrangères » [18].

Le 13 décembre, les membres de la mission danoise font voile vers Luḥayya. Après une brève escale à Qunfudha et, presque deux ans après leur départ de Copenhague, ils posent enfin le pied sur le sol yéménite (le 29 décembre 1762).

L'accueil que leur réserve l'émir Farḥân, gouverneur de Luḥayya est extrêmement cordial. Grâce aux dispositions amicales de cet émir, mais aussi à la température particulièrement agréable de la Tihâma à cette période de l'année, ils passent d'excellents moment dans ce petit port. Et Niebuhr de noter avec satisfaction : « Nous nous réjouîmes de trouver les Mahométans plus civilisés à mesure que nous nous éloignons de l'Egypte ; mais surtout d'être traités avec tant de politesse par les habitants du pays, que nous avions principalement dessein de parcourir, pour y faire des recherches ». Cette impression favorable prévaudra malgré les incidents qui ne manqueront pas de surgir. En attendant, Niebuhr et ses compagnons se livrent à une étude méthodique de la région, relevant des plans, interrogeant les hommes, collectant des curiosités naturelles. Ils quittent finalement cette ville, comblés par l'émir qui cherche à les garder davantage et dont les libéralités les poursuivent jusqu'à Bayt-al-Faqîh qu'ils atteignent, par la route, le 25 février 1763. Cette ville est alors le grand centre commercial du café et attire chaque année de nombreux étrangers. De sorte qu'on ne prête guère attention aux explorateurs.

Constatant qu'on peut circuler aussi sûrement qu'en aucun pays de l'Europe sur les routes yéménites, de nuit comme de jour, sans craindre d'être volé [19], et que la civilité des autochtones dispense de recourir à la protection des magistrats, les membres de la mission se mettent à silloner le pays. Niebuhr, habillé comme un indigène, explore à dos d'âne, une partie de la Tihâma, se rend à Ghulâfiqa, puis à Ḥudaya et visite Zabîd, célèbre par la fertilité de sa vallée, par son université islamique et ses nombreuses teintureries. Il se rend aussi à Quḥma et dans les montagnes qui produisent le café. Ensuite, avec son ami Forskäl, il entreprend le 26 mars, un voyage à Udayn, Jibla et Taëz, qu'ils contournent, et regagnent Bayt-al-Faqîh par la route de Ḥays : une excursion de trois semaines qui

(18) NIEBUHR, *Voyage*, t. I, p. 224.
(19) NIEBUHR, *Voyage*, t. I, p. 249, 264, 269, 275, 348.

permet au botaniste de découvrir, entre autres plantes, un baumier tout en fleurs, et au géographe de multiplier les observations de toutes sortes. A leur tour, ils trouvent Von Haven assez fatigué, ce qui n'empêche pas la mission de partir pour Mokha, le 20 avril, via Zabîd.

C'est alors que les véritables difficultés vont commencer, non pas à cause du pays et de ses habitants, mais parce que les voyageurs continuent de vivre à l'européenne sans tenir compte des impératifs du climat qui impose une nourriture moins riche et des repas plus frugaux. Pourtant les autochtones les ont mis en garde contre l'excès de viande. Et Niebuhr d'en tirer la conclusion : « Je suis persuadé que notre santé a beaucoup souffert, principalement celle de ceux d'entre nous qui ne faisaient que peu d'exercice, et c'était surtout le cas de M. de Haven ». En effet, c'est lui qui subit, le premier, les néfastes conséquences de ce régime alimentaire. Accompli en trois jours par une chaleur accablante, le voyage à Mokha affecte considérablement la santé du philologue. Le 25 du même mois il rend le dernier soupir. On l'enterre hors de la ville, au cimetière des Francs [20].

Endeuillée déjà par la mort d'un de ses membres, la mission est victime des machinations d'un hâbleur qui réussit à la brouiller avec les autorités locales. Mais, comme dans les romans, tout finit par s'arranger et le mauvais plaisant est puni. Il n'empêche que le séjour à Mokha devient pesant, tant à cause des désagréments passagers que du climat torride. Nos voyageurs quittent donc cette ville, le 9 juin, et prennent la route de Taëz que Niebuhr n'a fait qu'entrevoir lors de sa précédente randonnée avec Forskäl. Arrivés le 13 juin dans la capitale des Rasûlides, ils y sont « extrêmement bien accueillis ». Mais ces dispositions amicales changent quand Forskäl manifeste son intention d'herboriser dans le jabal Ṣabir, alors en dissidence contre le pouvoir central. Deux semaines durant, la patience des membres de la mission est mise à dure épreuve et on veut les obliger à rebrousser chemin, alors qu'ils se proposent d'atteindre Sanaa. L'autorisation de l'Imam arrive enfin et ils peuvent ainsi poursuivre leur route. Niebuhr ne manque pas, en cette occasion, de rendre hommage à la probité d'un magistrat musulman dont la bonté et l'assistance permettent aux explorateurs de réaliser un projet qui paraît fortement compromis : la visite de la capitale du Yémen.

La compagnie quitte Taëz le 8 juillet et se dirige vers Yarîm où Forskäl, le botaniste, affaibli en cours de route par ses longues courses dans la Tihâma succombe à son tour, le 11 juillet 1763. Malgré ce nouveau deuil, après un dernier hommage rendu à leur compagnon, ils poursuivent leur chemin, traversent Dhamâr et atteignent Sanaa le 16 juillet. Hormis le petit désagrément aux portes de la ville où on les contraint de faire le restant du chemin à pied, ils sont enchantés de l'accueil qu'on leur réserve. Reçu par l'Imam, qui a retenu une maison spacieuse à leur intention, ils découvrent l'étiquette de la cour de Sanaa. Niebuhr laissera une description saisissante de cette ville, de ses jardins

(20) NIEBUHR, *Voyage*, t. I, p. 294.

et de ses habitants, notamment de la petite minorité juive. Mais le séjour dans la capitale de l'Arabie Heureuse est bien trop court pour leur permettre d'avoir une connaissance suffisante de la région. En effet, pressée par le temps, la petite troupe quitte Sanaa le 26 juillet, de peur de manquer le vaisseau anglais sur lequel elle compte faire le voyage aux Indes. Cette hâte à quitter une ville qui constitue le but ultime d'un voyage qui devrait durer au moins deux ans, ne s'explique que par le découragement de l'équipe, après la disparition de deux de ses membres. Plutôt que de refaire leurs forces dans l'excellent climat de Sanaa et d'explorer ensuite le nord et l'est du pays jusqu'à Ma'rib dont le fameux barrage n'éveille pas l'intérêt de Niebuhr, nos trois savants brûlent les étapes et regagnent Mokha par une chaleur excessive qui les affaiblit considérablement et les rend tous malades. C'est le moment que choisit le hasard pour permettre à Niebuhr de voir une pierre gravée comportant une écriture mystérieuse qu'il a en vain recherchée. Alité, croyant sa dernière heure venue, sa faiblesse est telle qu'il ne peut copier l'inscription.

Malgré leur épuisement, ils embarquent quand même pour Bombay le 23 août 1763. Baurenfeind, le dessinateur de la mission, meurt six jours plus tard, au large de Socotra. Les 30 du même mois, c'est le tour du domestique européen, Monsieur Borggren, que Niebuhr désigne par son nom pour la première (et dernière) fois. Les deux rescapés de l'aventure yéménite, le géographe et le médecin débarquent à Bombay en septembre 1763. Mais la santé de ce dernier est sérieusement altérée. Malgré tous les soins qu'on lui prodigue, il succombe le 10 février 1764. Tout l'acquis scientifique de la mission se trouve entre les mains de l'unique survivant. Plus encore, celui-ci devra désormais en supporter seul tout le poids.

Plutôt que d'abandonner, ce qui n'aurait étonné personne, Niebuhr relève le défi que lui lance le sort et, seul, il poursuit, pendant plus de trois ans, une enquête des plus périlleuses. Il visite la Perse, se rend à Baṣra, Bagdad et Alep, fait voile sur Chypre, va à Jérusalem et Damas, repasse par Constantinople et rentre enfin au bercail, en novembre 1967, après une absence de sept ans environ.

L'importance de cette mission lui vient d'abord du fait qu'elle constitue un tournant dans l'histoire de l'exploration. Pour la première fois en effet cinq chercheurs, minutieusement préparés à leurs tâches, se rendent en Arabie, ayant pour principal objectif de répondre à un long questionnaire, préparé à leur intention, avec le concours des principaux orientalistes de l'Europe. Mais l'acquis scientifique de cette mission serait perdu sans la tenacité, mais aussi le grand talent de Niebuhr. Celui-ci, en sus du courage dont il fait preuve, s'applique à peindre, avec une rare minutie, tout ce qui retient son attention.

Son plan de travail est simple. S'agissant d'un récit de voyage, il fait ses descriptions au gré de ses déplacements. Les régions, les cités, les ethnies, les techniques et les différentes formes de culture s'étalent sous nos yeux, comme dans un guide touristique où le lecteur est promené d'une localité à une autre. Niebuhr n'oublie jamais qu'il est le géographe

de la mission. Chaque ville, d'une certaine importance, a son plan relevé, accompagné souvent de gravures et de détails d'architecture. Pour chaque itinéraire important une carte très fouillée est également établie. Que valent aujourd'hui ces plans et cartes ? Même si, à l'époque, ils n'étaient pas d'une exactitude rigoureuse, ce qui est loin d'être le cas [21], ils n'en possèdent pas moins une grande valeur historique. Ce n'est pas peu que de savoir comment étaient alors des métropoles comme Constantinople, Alexandrie, Le Caire, Damas, Sanaa, Bombay... D'autre part, Niebuhr multiplie les observations sur les coutumes des autochtones, leur système de croyances, leur économie, leur artisanat... Dans le domaine social, notamment ethnographique, la contribution de notre auteur est presque d'actualité. Enfin celui-ci, dont la curiosité est toujours en éveil, étudie les antiquités, exécute des dessins, copie des inscriptions et note tout ce qui peut intéresser l'histoire locale. Les domaines qu'il embrasse sont donc multiples et d'une grande diversité. Plus appréciable encore, il ne se contente pas de cette exubérence d'informations, il cherche aussi à aller au fond des choses. Et c'est justement cet ensemble de richesses et de précisions qui confère à son travail une valeur scientifique inestimable. Pourtant son récit reste alerte et vivant et l'on se plaît à se laisser conduire par un guide si sûr.

L'œuvre de Niebuhr constitue sans doute un important document historique. Axée spécialement sur l'Arabie et notammment sur la région dite heureuse de la Péninsule, en d'autres termes le Yémen, elle en décrit les routes, les montagnes, les vallées, les localités... Assurément, cette partie de la contribution scientifique de Niebuhr est d'un intérêt très limité pour le géographe contemporain. En revanche, elle acquiert une valeur inestimable aux yeux de l'historien. La description qu'il donne des villes, des bourgs et des villages appartient à l'histoire et constitue son titre le plus sûr à la gloire. Il faudra lire les pages nombreuses dans lesquelles il brosse, en quelques touches, un tableau vivant et pittoresque des principaux centres urbains. Enfin, dans le domaine de l'ethnographie, le travail de cet explorateur garde toute sa valeur. En effet, malgré les changements radicaux qui sont survenus au Yémen depuis la révolution de 1962, la campagne yéménite préserve jalousement son identité. Les mœurs, les coutumes, les institutions, les techniques artisanales sont à peine différentes aujourd'hui de celles qu'avait découvertes Niebuhr deux siècles plus tôt. Malheureusement nous ne sommes pas en mesure de donner un aperçu même sommaire, des résultats scientifiques de cette mission et nous nous contentons, pour ce qui est du Yémen, de renvoyer à un petit travail dans lequel nous avons analysé les observations ethnologiques faites par Niebuhr, en les classant sous neuf rubriques différentes [22].

---

(21) HOPKINS, I.W.J., The maps of Carsten Niebuhr, 200 years after, *Cartogr. Journal*, 4, 1967, p. 115-118.

(22) J. CHELHOD, « Notes d'ethnologie yéménite. L'Arabie du Sud vue par Carsten Niebuhr », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 18, 1974, p. 19-40.

Dans le domaine des voyages qui est le sien, l'œuvre de Niebuhr, qu'il faudrait rééditer [23] reste un modèle du genre. Pour plusieurs générations de chercheurs elle fut une référence de base. Et sa lecture s'impose, même de nos jours, à tout anthropologue soucieux de comprendre la spécificité de la culture yéménite.

Lorsque Niebuhr explorait l'Arabie, Muḥammad ibn 'Abdul-wahhâb, le fondateur du wahhâbisme, commençait à faire parler de lui. Né à 'Uyayna, en 1703, il avait atteint la soixantaine lors du voyage de Niebuhr. Celui-ci, avec une clairvoyance remarquable, pressentit la force et le dynamisme de la nouvelle doctrine religieuse, allant jusqu'a prédire « qu'elle causera peut-être avec le temps, des changements considérables dans la croyance et dans le gouvernement des Arabes » [24]. Grâce à l'appui politique de Muḥammad ibn Sa'ûd, le nouveau réformateur réussit à imposer ses vues à tout le Najd. A son décès, en 1792, son enseignement était implanté dans une grande partie de l'Arabie. Le Ḥijâz lui même fut progressivement investi par le pouvoir wahhâbite (1805). Cette mainmise sur La Mekke et Médine ne pouvait laisser indifférent le sultan Salîm, dépossédé ainsi de l'un de ses plus glorieux titres, celui de « défenseur des lieux saints ». Il ordonna donc en 1807, à son vassal d'Egypte, Muḥammad 'Ali de reconquérir le Ḥijâz et d'en finir avec cette « secte ». Malgré une résistance farouche des Bédouins, les ordres de la Sublime Porte furent exécutés (1812-1818). Ibrahîm Pacha fit même raser Dir 'iyya, la capitale du wahhâbisme, en juin 1819, après y avoir fait régner la terreur pendant plusieurs mois. Avait-il songé à étendre ses conquêtes à la région du Golfe ? Les Anglais, attentifs à tout ce qui se passait dans cette partie du monde, dépêchèrent pour sonder les intentions d'Ibrahîm Pacha le capitaine Sadlier. Celui-ci fut le premier européen à avoir traversé l'Arabie de part en part, d'Est en Ouest (1813). Cette performance aurait été réalisée, quatre siècles plus tôt, par le célèbre voyageur de l'Islam : Ibn Baṭṭuṭa.

Avec la destruction de Dir'iyya, le wahhâbisme semble extirpé à jamais de l'Arabie. En fait cette doctrine hétérodoxe devait renaître rapidement de ses cendres, à cause des exactions auxquelles se livraient les forces de l'occupant. Une fois de plus, la religion galvanisa la volonté d'union nationale. A peine évacuée, Dir'iyya pansait ses blessures. Ses anciens maîtres se déclaraient les héritiers légitimes du pouvoir sa'ûdien

---

(23) Profitons de l'occasion pour signaler qu'une édition critique annotée de l'œuvre de Niebuhr, avec introduction et bibliographie est prête pour l'impression. Nous l'avons préparée, après avoir obtenu l'accord oral et écrit de la maison Anthropos, 12, Avenue du Maine à Paris. Une fois ce travail de longue haleine achevé et accepté, l'éditeur en remettait toujours à plus tard la publication, malgré un contrat dûment signé. Après maintes tergiversations, de guerre las, nous avons demandé que le manuscrit nous soit rendu. Aussi incroyable que cela puisse paraître, cet éditeur prétendait qu'il l'a perdu. C'est ainsi qu'il garde toujours un travail pour lequel il n'a jamais payé un sou vaillant. Une telle attitude se passe de commentaire.

(24) NIEBUHR, *Description de l'Arabie*, II, p. 205.

déchu. Mais ils se heurtèrent à Turki Ibn Sa'ûd, qui réussit, après de durs combats à reprendre Riyâḍ aux Ottomans et à mettre la main sur le Najd.

Une nouvelle intervention armée en Arabie centrale devenait urgente pour rétablir l'ordre. La conquête de la province du 'Asîr était également envisagée. Une fois de plus, c'est au Pacha d'Egypte, Muḥammad 'Ali que la Sublime Porte demandait de pacifier toute cette région.

Notre intention n'est point de retracer ici l'histoire du Najd ou celle du wahhâbisme. Ce bref rappel des évènements politiques n'a d'autre but que de fixer le cadre dans lequel allait se dérouler l'exploration de l'Arabie du Sud. Pour sa modernisation, l'armée turco-égyptienne faisait appel à des Européens qu'elle engageait comme conseillers, techniciens, médecins ou pharmaciens. La France, alliée de Muḥammed 'Ali, jouissait d'un préjugé favorable. Ses ressortissants étaient donc bien accueillis par lui. C'est ainsi que Tamisier fut engagé au titre de secrétaire du médecin chef du corps sanitaire, Chefudau, également Français. Il laissa de son voyage une description du 'Asir à la fois précise et pittoresque (1836). Puis, en compagnie d'Edouard Combes, il visita la Tihâma et ses principaux centres urbains, notamment Ḥudayda, Zabîd et Mokha. Mais les deux explorateurs étaient passablement attirés par l'Arabie. A l'instar de la grande majorité des voyageurs français, c'est la côte occidentale de la mer Rouge, en un mot l'Afrique qui retenait leur attention.

D'autres Français devaient aussi mettre à profit l'amitié franco-égyptienne pour explorer le Yémen. Parmi eux, citons Paul-Emile Botta, botaniste et médecin de Muḥammad 'Ali, et surtout Th.J. Arnaud, pharmacien dans l'armée que le Pacha d'Egypte envoya pour la conquête du 'Asir. C'est à ce dernier que le monde savant doit la découverte des célèbres ruines de Ma'rib et d'un nombre appréciable d'inscriptions, comme on l'exposera plus loin. Quant au premier, il explora surtout la Tihâma, Taëz et le Jabal Ṣabir où il herborisa. Quoique rapide, sa description de Ḥudayda, de ses rues et de sa population très mélangée souligne, chez lui, une réelle curiosité d'ethnographe. Son attention est retenue par les magnifiques fenêtres de cette ville « véritable chefs-d'œuvre de goût et de patience », comme par ses portes « sculptées avec beaucoup plus de perfection certainement que beaucoup d'anciens coffres très admirés actuellement chez nous » [25]. Il est également frappé par l'importance de son commerce, bien qu'à l'époque elle fût une rade très dangereuse [26].

C'est à Ḥudayda « que les navires de l'Inde et du golfe Persique, revenant de Djidda... achètent une cargaison de retour, composée principalement de café, de gomme, d'encens, d'ivoire »... et de perles, particulièrement estimées, plus que celles du golfe Persique « à cause de leur belle couleur rose » [27]. Botta est parmi les rares explorateurs

(25) P.E. BOTTA, *Relation d'un voyage dans l'Yémen, entrepris en 1837 pour le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris*, p. 45, Paris, 1880.

(26) P.E. BOTTA, *ibid*, p. 47.

(27) P.E. BOTTA, *ibid*, p. 47-48.

européens qui aient manifesté un réel enthousiasme pour le *qât*, plante euphorisante que les Yéménites, jeunes ou vieux, hommes et femmes mâchent, des heures durant : « j'aime la vue de ces paquets de branches verdoyantes dont l'odeur est agréable et dont l'effet porte insensiblement à prendre plaisir à ce que chacun dit et à chercher à le rendre » [28]. Le Jabal Ṣabir où il herborisa est justement réputé pour l'excellence de son *qât*. Les branches coupées tôt le matin, sont enveloppées dans des feuilles de bananier et portées par les femmes de cette montagne, qui les vendent au marché de Taëz. Botta est justement frappé par leur beauté : « elles ont les traits presque italiens et le teint presque blanc. Elles ont l'habitude de sortir le visage découvert ; leurs bras sont ornés de bracelets en argent et elles portent de longs pantalons dont le bas des jambes est brodé de diverses couleurs » [29].

En somme, la contribution de Botta à la connaissance du Yémen est essentiellement celle d'un Européen curieux, sensible, qui prend plaisir à tout ce qui est humain. A l'exclusion de sa spécialité, la botanique, il n'a rien apporté de nouveau, sinon sa propre expérience. La découverte des antiquités sabéennes sera l'œuvre de son compatriote et contemporain : Arnaud.

Entre-temps, l'Angleterre, toujours réaliste, s'intéressait surtout à cette partie du littoral arabe dont les villes étaient en rapport plus ou moins direct avec l'Inde. Des traités avec les différents émirs du golfe Persique réduisait cette région stratégique et vitale au rang d'un lac anglais. Le seul point noir qui donnait des inquiétudes à la Compagnie des Indes était la piraterie. C'est précisément pour la réprimer et se rendre en même temps compte de l'autorité qu'exerçait réellement l'imam de Mascate sur l'arrière pays que le lieutenant James Wellsted fut chargé, en 1835, d'explorer l'Oman. Mais ce même lieutenant appartenait aussi à l'état major du Palinurus, navire qui avait pour mission de reconnaître la côte méridionale de l'Arabie et d'en lever les cartes. C'est ainsi qu'en compagnie de deux officiers du brick : Cruttenden et Hulton, il découvrit, en mai 1824, les ruines du Ḥiṣn al-Ghurâb, devenues depuis célèbre à cause d'une inscription qu'ils ont trouvée sur un rocher soigneusement exécutée : c'était le premier document en caractères himyaritiques que connaissait l'Europe. Cet alphabet, mystérieux à l'époque, ne sera déchiffré qu'une quarantaine d'années plus tard, grâce à la découverte d'autres inscriptions, à Ma'rib notamment.

Le français Arnaud avait servi d'abord comme pharmacien dans l'armée égyptienne envoyée en Arabie par Muḥammad 'Ali. Il exerça ensuite cette même activité chez l'imam de Sanaa. Il put ainsi se familiariser avec l'arabe et reconnaître différentes régions du Yémen. Muni de ses notes, il se présenta, en 1843, chez le consul de France à Djeddah : Fulgence Fresnel, passionné d'antiquités arabes. Il reconnut vite en Arnaud l'explorateur téméraire susceptible de parvenir jusqu'à

(28) P.E. Botta, *ibid*, p. 112.
(29) P.E. Botta, *ibid*, p. 119-120.

Ma'rib. C'est donc sur cette voie qu'il l'aiguilla. Dans sa relation de voyage, Arnaud décrit son itinéraire, les difficultés auxquelles il a fait face, les dangers qu'il a affrontés. Grâce à son courage et à sa tenacité, il apporta la preuve de l'existence d'anciennes villes arabes, comme Ma'rib et Ṣirwâḥ, appuyée par cinquante-six copies d'inscriptions, la plus riche moisson alors réalisée. D'autres explorateurs suivront ses traces et contribueront également à la naissance de l'archéologie et de l'épigraphie sud-arabes. Le français Joseph Halevy (1869) fut chargé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1869, de relever les inscriptions yéménites. Il se rendit à Aden où il obtint l'appui de la colonie juive. Puis, déguisé en juif de Jérusalem, il débarqua à Ḥudayda et prit la route de Sanaa. Accompagné de Ḥayyim Ḥabshush, il a pu visiter la majeure partie du Yémen. Sa patience et sa tenacité lui permirent de copier 676 inscriptions dont 2 seulement étaient déjà connues. Mais Halévy ne limita pas son ambition à la seule archéologie. Ayant pu visiter à la fois Ma'rib, le Jawf et Najrân, performance unique dans l'histoire de l'exploration de l'Arabie, il en a décrit la vie tribale, notamment de Najrân qui appartient aujourd'hui à l'Arabie Sa'ûdite.

Un autre explorateur émérite, l'autrichien Eduard Glaser, prospecta, à plusieurs reprises, les sites archéologiques du Yémen (1882-1888). Quoique juif, il se fit passer pour musulman et prit, à cet effet, le nom de Ḥâjj Ḥûsayn. Il jouissait, en outre, de l'appui des autorités ottomanes, qui avaient réoccupé le Yémen en 1849, comme de la protection des *'Ashrâf* de Ma'rib. Bien préparé à cette mission, il réussit, avec l'aide de quelques bédouins à qui il enseigna la technique de l'estampillage, à obtenir des centaines d'inscriptions, sans avoir à se rendre en personne dans des lieux où sa vie aurait été menacée. Néanmoins, malgré le soutien des *'Ashrâf*, il se heurta, à Ma'rib, à l'opposition de la tribu 'Abîda et dut prendre nuitamment la fuite. Mais il put quand même explorer cette région et en copier les inscriptions les plus importantes. Il réalisa aussi un relevé des lieux qu'il avait visités et fit des croquis d'un grand nombre de temples. La moisson récoltée par Glaser fut tellement riche qu'elle est loin d'être, même aujourd'hui, totalement exploitée.

En réalité, malgré ces découvertes sensationnelles, il semble possible d'affirmer qu'à la fin du siècle dernier, voire de nos jours, l'exploration archéologique du Yémen est encore à ses débuts. Certes, le grand élan est donné, et le déchiffrement des inscriptions se poursuit, avec plus de sûreté et de savoir (pas toujours), versant de nouveaux documents au dossier déjà important, de son histoire. Il n'en demeure pas moins que l'insécurité entrave la recherche et rend impossible toute enquête méthodique, à plus forte raison une campagne de fouilles, sans lesquelles l'activité de l'archéologie se réduit à une collecte en surface [30].

Pour en finir avec l'archéologie disons que le Yémen, en retrouvant

---

(30) Quoique essentiellement ethnologue, l'auteur de ces lignes, lors d'une mission effectuée en 1969, a pu photographier une centaine d'inscriptions inédites, qu'il a confiées à Jacqueline Pirenne.

son indépendance, après la Première Guerre mondiale manifesta quelque intérêt pour ce secteur de la recherche. Des enquêtes y furent effectuées, avec l'autorisation et l'appui du gouvernement yéménite. C'est ainsi qu'en 1931-1932, Carl Rathjens et H. Von Wissman y on procédé aux premières fouilles archéologiques à Nakhlat al Ḥamra et à Ghaymân. Mais les résultats scientifiques obtenus étaient sans commune mesure avec les efforts déployés. En outre, ces deux savants ne purent se rendre ni à Ma'rib ni dans le Jawf, bien que leurs recherches fussent subventionnées par le Prince héritier du Yémen. D'autres fouilles furent entreprises, en 1952, par l'*American fondation for the study of man*, sous la direction de Wendell Phillips, d'abord à Bayḥân, dans le Ḥaḍramawt, ensuite à Ma'rib, au nord Yémen, avec l'autorisation de l'imam Aḥmad. Malheureusement, de facheux différends allaient bientôt naître entre les membres de l'équipe et les représentants du roi. Et malgré la mise à jour de quelques beaux monuments, la mission américaine dut plier bagages et s'enfuir. Son chef se livra alors à une campagne de dénigrement du Yémen et de ses autorités, de sorte que celles-ci, excédées, fermèrent leur pays à la recherche scientifique. L'avènement de la République, en 1962, mit fin à cette interdiction. Mais pour des raisons de politique intérieure, les fouilles n'y sont toujours pas autorisées.

Quelques pays arabes, l'Egypte en tête, ont pris également part au développement de l'archéologie yéménite. En 1936, le syrien Nazîh al-'Aẓm se rendit de Sanaa à Ma'rib qu'il explora sommairement. Le récit de son voyage, en deux volumes, publié au Caire, en 1938, n'a aucune prétention scientifique et s'apparente davantage au journalisme. Mais l'égyptien Muḥammad Tawfîq (1945) et son compatriote Aḥmad Fakhri (1947), rompus aux méthodes archéologiques modernes, rapportèrent une riche moisson d'inscriptions et contribuèrent ainsi à une meilleure connaissance de l'antiquité sud-arabe.

Quant à l'exploration proprement dite de l'Arabie, en général, et de l'Arabie du Sud, en particulier, elle demeure une activité essentiellement occidentale, dominée de loin, par les Anglo-Saxons. Certes ces derniers sont avantagés par la forte position politique de la Grande Bretagne, à la fois dans la région du Golfe, à Aden et dans le Ḥaḍramawt, de sorte qu'à de rares exceptions près, nos principales sources d'informations sur la Péninsule arabe sont rédigées en anglais, ce qui n'en diminue en rien la valeur, mais les rend moins aisément accessibles au lecteur français.

Il nous semble ni utile, ni nécessaire de nous étendre sur la découverte de l'Arabie du Sud par l'Occident à la fin du XIX ^{e} siècle et durant la première moitié du XX ^{e} siècle. En effet l'histoire de cette exploration a déjà fait l'objet de maints ouvrages et même d'une thèse de doctorat [31]. Il serait donc bien plus profitable de parler surtout de ce que

(31) D. HOGARTH, *The penetration of Arabia*, London 1905 ; KIERNAN R.H., *L'exploration de l'Arabie*, Payot, Paris 1938 ; PIRENNE J., *A la découverte de l'Arabie*. Le livre contemporain, Paris 1958 ; ṬÂLIB Y., *Les études européennes sur la société hadramite, essai de bibliographie critique*, E.P.H.E. VI ^{e} section, Paris 1971-1972.

ces études avaient omis. On ne saurait pour autant négliger totalement un explorateur comme Von Wrede, militaire bavarois qui réussit en 1843, un voyage périlleux de Mukalla à Shabwa, l'ancienne capitale du Ḥaḍramawt, en passant par Khurayba. Il parvint ainsi à la lisière du grand désert d'Arabie. Mais il n'a pu atteindre que le cours inférieur de Wâdi Ḥaḍramawt.

Il convient aussi de mentionner d'autres explorateurs de l'Arabie du Sud, notamment James Théodore Bent et sa femme lesquels, prenant aussi comme point de départ Mukalla, visitèrent Qaṭn et les principales villes situées sur le cours supérieur de Wâdi Ḥaḍramawt, comme Shibâm et Tarîm (1892). Citons aussi G. Wyman Bury, alias Abdallah Manṣûr, qui laissa une description saisissante de la route qui va de Ḥudayda à Sanaa, parla de la principale richesse agricole du Yémen, le café et signala aussi l'usage déjà très répandu du *qât* (1908) ; et *last but not least*, Van der Meulen et Von Wissmen qui effectuèrent, en 1931, une mission d'études dans le Ḥaḍramawt. Pour la première fois dans l'histoire de l'exploration de l'Arabie, une automobile fut utilisée, sur un faible parcours il est vrai, pour permettre aux deux savants de franchir une zone rendue dangereuse par les conflits tribaux.

Les années 1930-1931 sont marquées par une « grande première » : la traversée du Rub' al-Khâli, l'immense désert d'Arabie, dans le sens sud-nord, par Bertram Thomas. Il s'était déjà préparé à ce raid audacieux de quelque 900 km, par une reconnaissance du désert du Sud, qui l'avait conduit de Salâla, dans le Dhufâr, sur le littoral méridional de la Péninsule jusqu'à Mughshin, aux abords du Rub' al-Khâli. Ceci se passait en janvier 1930. Vers la fin de la même année, plus exactement le 10 décembre 1930, Thomas, escorté par des Bédouins choisis essentiellement parmi les Kathîri et les Rashîdi, entreprit ce que nul Européen n'avait osé avant lui : franchir les espaces désolés d'une région grande comme le quart de l'Europe. La petite caravane quitta Salâla, traversa les montagnes de Qâra, déjà explorées par les Bent, et prit la direction de l'Ouest. Mais l'objectif de Thomas était d'atteindre Dawḥa ((Duḥa), aujourd'hui la capitale du Qatar. Arrivé à Shanna, il mit donc le cap sur le Nord, franchit le grand désert d'Arabie et ne s'arrêta qu'aux abords du Golfe arabe.

Une telle expédition est épuisante au possible, même pour les Bédouins. Elle exige de grandes qualités physiques et morales et ressemble par maints aspects, à un exploit sportif, comme l'ascension de l'Everest. En réalité, elle est beaucoup plus que cela, à cause des connaissances multiples qu'elle permet d'avoir d'un milieu, jadis aussi ignoré que les pôles, tant sur le plan géographique que biologique, préhistorique ou humain. En ethnologie notamment, le contact intime avec les nomades, dans les conditions particulièrement délicates qu'impose la traversée d'un milieu aussi aride, fournit de nombreux renseignements sur leur existence quotidienne, leurs us et coutumes, leurs croyances, leurs légendes ainsi que sur les conditions de survie dans le désert. L'ouvrage de Bartram Thomas : *« Arabia Félix : accross the Empty*

Quarter of Arabia », enrichit certainement notre connaissance de l'Arabie du Sud, de ses tribus et de ses habitants. Mais l'anthropologie sociale a encore beaucoup à apprendre sur les natifs de cette contrée.

En 1931 également, Hans Helfritz entreprend d'explorer le Yémen à partir du Ḥaḍramawt. Lors d'un premier voyage, en 1930, il a la chance d'effectuer un séjour à Sanaa. Mais l'imam Yaḥya refuse de lui accorder l'autorisation de pénétrer dans l'arrière pays. Il décide donc de passer outre et de visiter le Yémen clandestinement.

Après un bref séjour à Aden, il s'embarque pour Shiḥr, via Mukalla d'où il se rend à Tarîm. Grâce à l'obligeance du richissime Abu Bakr al Kâf, une partie du trajet s'effectue très confortablement en automobile. L'hospitalité de son protecteur est à la mesure de sa fortune : large et opulente. Malgré les conseils de prudence, Helfritz s'arrache à cette existence princière et tente de mettre son projet à exécution. Pour gagner le Yémen proprement dit, il se joint à une caravane qui se rend à Ḥarîb. La route suivie est celle qui fut de tout temps empruntée par les marchands d'encens : en quittant Shibâm, on se dirige vers Qaṭn d'où l'on prend les sentiers qui conduisent à Shabwa, l'ancienne capitale du Ḥaḍramawt. On traverse ensuite la partie inférieure de Ramlat al-Sab'atayn, un désert de sable large à peine d'une cinquantaine de kilomètres. Et l'on atteint enfin Wadi Bayḥân, la porte sud.

Hans Helfritz, qui semble tout ignorer des déserts d'Arabie et de leurs explorateurs, suit précisément cet itinéraire. Il croit alors – ou fait croire à ses lecteurs – qu'il est le premier Blanc à traverser le désert du Rub' al-Khâli [32]. Après avoir franchi Ramlat « un désert de sable absolument vierge » [33], il pousse un cri de triomphe : « notre traversée du désert proprement dit à été un succès. Nous avons laissé derrière nous les affres du Rub' al-Khâli :[34]. En réalité, cette grande région désolée est distante de quelque deux cents kilomètres du bras de terre aride qu'il a traversé. Helfitz reprend même, à son compte, les erreurs de Von Wrede à propos du Baḥr al-Ṣâfi et de ses sables mouvants [35].

Dès son arrivée à Ḥarîb, il est fait prisonnier. Conduit sous escorte, jusqu'à Sanaa, il passe de geôle en geôle. Expulsé du pays, il ne retrouve sa liberté qu'une fois embarqué à Ḥudayda, sur le navire qui doit le conduire loin du Yémen.

L'exploration du sud de l'Arabie par Wilfred Thesiger est, à tous égards, d'une classe et d'un intérêt infiniment supérieurs à celle qui vient d'être relatée. Après Bertram Thomas et H. Saint John Philby (dont l'extraordinaire performance n'entre pas dans le cadre de cet exposé, nullement concerné par les autres parties de l'Arabie), Thésiger est le troisième et restera probablement le dernier Occidental à avoir traversé le Rub' al-Khâli avec les moyens traditionnels, c'est-à-dire à dos de

(32) Hans HELFRITZ, *L'Arabie Heureuse*, p. 61, Albin Michel, Paris, 1961.
(33) Hans HELFRITZ, *ibid*, p. 69.
(34) Hans HELFRITZ, *ibid*, p. 71.
(35) Hans HELFRITZ, *ibid*, p. 61.

dromadaire et à pied. Son odyssée [36] hors du commun, échelonnée sur plusieurs années (de 1945-1950), lui a permis de parcourir en tous sens l'Arabie du Sud et de silloner l'Oman et la côte occidentale du Golfe arabe. Son ouvrage, aussi passionnant qu'un roman d'aventure, nous fait partager l'existence des derniers Arabes nomades du Dhufâr.

Une première reconnaissance du désert du sud conduit Thesiger de Salâla jusqu'aux confins du Rub' al-Khâli. Marchant sur les pas de son illustre devancier B. Thomas, il explore à son tour les montagnes de Qâra, dans le Dhufâr. Arrivé à Mughshin, il change de direction et prend la route du Ḥaḍramawt. Il effectue ainsi un raid de six cents kilomètres, à la lisière du Rub' al-Khâli. Mais il ne s'agit là que d'un prélude au grand assaut. Parti de Salâla, le 25 octobre 1946, avec des Bédouins Kathîri et Rachîdi, il reprend la route de Mughshin. Arrivé à cette première étape de son exploration, il se lance alors dans l'inconnu : dans le « désert des déserts » qu'il veut tenter de traverser dans sa partie la plus difficile, du sud au nord, jusqu'à l'oasis d'al-Jiwâ, à une centaine de kilomètres de l'ancienne Côte des Pirates. Cette équipée est une dure épreuve pour les hommes et pour les bêtes Lors du franchissement des terribles 'Urûq al-Shâ'iba l'expédition est sur le point de tourner au désastre. C'est une chaîne de hautes dunes qui s'élèvent à plus de deux cents mètres, aux parois escarpées et aux pics acérés. Quoique tiraillés par la faim et par la soif, les hommes du convoi sont surtout préoccupés du sort de leurs montures dont l'éventuelle défaillance entrainerait inévitablement leur propre mort.

Parvenu au terme de cette épuisante traversée du Rub' al-Khâli, l'infatigable Thesiger, au lieu de pousser jusqu'à Abu Dhabi dont il est distant à peine de cent cinquante kilomètres, entame le voyage de retour jusqu'à Salâla, en suivant un autre itinéraire à travers l'Oman : un nouveau raid d'un millier de kilomètres avec des montures épuisées et des convoyeurs à peine moins fatigués, mais toujours aimables et patients. Plus encore, ils doivent traverser des territoires appartenant à des tribus hostiles, farouchement opposées à la présence d'un chrétien. La volonté de l'homme et l'endurance du dromadaire vont triompher, une fois de plus, de tous les obstacles.

Après quelques moments de repos et de détente Thesiger décide de se rendre de Salâla à Mukalla, par l'intérieur, afin d'établir une carte de la région. Ce nouveau voyage est réalisé en six semaines, du 4 mars au 14

---

(36) W. THESIGER, *Arabian Sands*... Nous renvoyons à la traduction française, « *Le désert des déserts* », Paris, Plon – Terre Humaine, 1978. La traduction tardive de cet excellent ouvrage, presque vingt ans après sa publication, prouve, s'il en est besoin, le peu d'intérêt qu'on manifeste en France pour l'Orient arabe en général et pour l'Arabie en particulier. Les œuvres magistrales de Philby attendent aussi d'être traduites. Le seront-elles jamais ? Il est vrai qu'en France, on demeure fidèle à ses premières amours. Deux générations de chercheurs se sont appliquées, avec toutes les ressources qu'offrent le C.N.R.S. à quelques privilégiés, à étudier une seule population africaine, les Dogons. Et une troisième s'apprête à prendre la relève, pour couper le cheveu en « quarante-quatre » alors qu'on reste indifférent devant la disparition inéxorable d'une culture, qui est à la base même des civilisations orientales et de la Bible : celle des Bédouins.

avril 1947. Mais l'explorateur ne se sent nullement à son aise dans les parties de l'Arabie gagnées à la civilisation occidentale. « Je me suis toujours senti prisonnier dans l'Hadramawt », écrit-il ; « j'aurais dû y venir dix ans plus tôt, avant qu'Ingrams n'y fasse régner l'ordre et la loi... En me promenant dans les rues de Saywun, la plus grande ville du Hadramawt j'avais la certitude que, dans très peu de temps, il y aurait des cinémas partout et des postes de radios tonitruant à tous les coins de rue » [37]. Quand, à mon tour, j'ai visité cette même ville en 1976, la prophétie de Thesiger était réalisée, bien au-delà de ses pressentiments les plus pessimistes.

Malgré tous ses exploits déjà fort honorables, Thesiger, toujours insatiable, désire connaître d'autres parties de l'immense désert d'Arabie. Il entreprend donc sa seconde traversée du Rub' al-Khâli. De Sayûn, il cherche à atteindre Wâdi al-Dawâsir, point terminal de la randonnée de Philby en 1932. De là, il se propose de gagner le littoral du golfe Arabe, après avoir franchi la Dahna et effectué un raid fantastique d'un millier de kilomètres, à travers l'Arabie Sa'ûdite, sans l'autorisation du roi et malgré les guerres tribales. Cette folle équipée est réalisée en trois mois (du 7.12.1947 au 14.03.1948), sans guide attitré et dans les pires conditions d'insécurité. Thesiger est même arrêté par les soldats d'Ibn Sa'ûd qui veut châtier sévèrement l'intrépide explorateur. Celui-ci retrouve la liberté grâce à l'intercession de son ami Philby.

Une fois à Abu Dhabi, il s'offre quelques vacances. Mais déjà il est tenté par le démon de l'aventure. Il rumine un projet qui lui est cher, explorer l'Oman et se rendre dans le Jabal Al-'Akhḍar, en dépit de l'hostilité des tribus. Cette nouvelle tentative sera moins heureuse que les précédentes. Certes il explore, toujours sans autorisation, une grande partie de l'Oman. Mais la route du Jabal al-'Akhḍar se ferme devant lui. Malgré son admirable courage, il doit se rendre à l'évidence : l'opposition des tribus est si forte qu'il ne peut aller de l'avant sans effusion de sang. Résigné, il accepte son demi-échec et retourne à Dubaï, sachant au fond de lui-même, qu'il ne retournera plus en Arabie. En prenant l'avion qui le ramène à la civilisation occidentale, il ressent « ce que tout homme éprouve quand il prend le chemin de l'exil ». C'est par cette phrase simple et émouvante qu'il achève son admirable récit.

Quel sens donne-t-il à cette existence virile d'explorateur ? Après sa première traversée du grand désert d'Arabie, il s'explique : « Pendant des années le Rub' al-Khâli avait représenté pour moi le défi ultime, impossible, que me lançait le désert. Et voilà que tout à coup j'avais relevé ce défi... Maintenant j'avais réussi. Pour les autres, mon voyage aurait peu d'importance. Il n'en résulterait guère qu'une carte plutôt imprécise qui ne servirait probablement à personne » [38]. Mais l'exploit sportif, à lui seul, suffirait-il à justifier une traversée harassante, même

(37) W. THESIGER, *o.c.* p. 190.
(38) W. THESIGER, *o.c.* p. 413.

pour un Bédouin, susceptible de tourner à la tragédie pour l'explorateur et ses guides ? Thesiger justifie son comportement par des considérations autrement convaincantes que l'appel à l'émulation : il a une horreur innée de la civilisation industrielle qui banalise tout et prive le monde de sa diversité. Aussi cherchait-il pendant quelque temps à échapper à sa toute puissance, afin de trouver, dans ce milieu incomparable qu'est le désert, la liberté, si chère à ceux qui sont proches de l'état de nature. Mais voici que l'impitoyable machine s'introduit et condamne irrémédiablement les Bédouins. Thesiger s'insurge contre une telle évolution qui serait, selon lui, une déchéance plutôt qu'un progrès. « Certains prétendent qu'ils ont tout à gagner à échanger le dénuement et l'âpreté de la vie du désert contre le confort et la sécurité d'un monde matérialiste. Je n'en crois rien. Jamais je ne me suis senti aussi humble que parmi ces bergers illettrés qui possédaient, à un degré infiniment plus élevé que moi, générosité et courage, endurance, patience, bravoure et gaieté. Devant aucun autre peuple je n'ai aussi cruellement éprouvé le sentiment de ma propre infériorité... Le plus tragique, c'est que le choix ne leur appartiendrait plus ; des forces économiques, échappant totalement à leur contrôle, finiraient par les condamner à vivre dans les villes où « main d'œuvre non spécialisée », ils rôderaient sans espoir le long des rues » [38].

Les nostalgiques du désert et les écologistes ne sauraient que partager le pessimisme de Thesiger. Notre propre expérience lui donne également raison : le désert, en tant que milieu biologique, cesse progressivement d'exister. Il n'abriterait plus bientôt que les serpents, les lézards, les gerboises et autres animaux rampants. Le dromadaire lui-même, naguère l'orgueil de l'Arabe du désert, risque de figurer aussi au tableau des animaux préhistoriques ; il est en passe de devenir un animal de boucherie. Quant aux Bédouins, ils sont également en voie de disparition. Leur survie même est menacée. Habitués de plus en plus au luxe le plus raffiné de l'Occident, aux maisons à air conditionné et aux voitures climatisées, leur retour à leurs anciennes conditions d'existence, après l'ère du pétrole, poserait des problèmes aussi insolubles que ceux auxquels ont du faire face les habitants de Manáos au lendemain du grand essor apporté par le caoutchouc. Plus grave, les vertus du désert, son code d'honneur, en un mot sa civilisation est également menacée. Bientôt, en dehors des bourgs et des centres urbains, l'Arabie risque de ce transformer en un Rub' al-Khâli d'un nouveau genre où ne survivraient que les plantes les plus résistantes, celles dont les longues racines s'enfoncent très loin dans le sable à la recherche d'une humidité souterraine. Pareillement, des vertus chevaleresque des Bédouins, il ne resterait que celles qui sont les plus enracinées dans le fond de l'être, comme « la blancheur de la face ».

Mais avant que sonne le glas de la civilisation du désert, celle-ci devrait faire l'objet des soins attentifs de l'ethnologue. A vrai dire, l'anthropologie culturelle de l'Arabie est loin d'être la seule discipline à mériter la sollicitude des chercheurs. Si aujourd'hui, sous l'impact de la prospection pétrolière, la géographie de l'Arabie n'a plus de secret pour nous, cette péninsule recèle encore tant d'inconnues du strict point de

vue des sciences de l'homme, qu'une génération de chercheurs ne suffirait pas à en élucider tous les mystères. Certes, les archéologues ont réussi à lever bien timidement le voile sur l'antiquité sud-arabe, mais il reste, même dans ce domaine, de loin le plus exploré, encore beaucoup à faire. Que dire alors de la préhistoire, de la paléontologie, de l'anthropologie physique, de l'hémotypologie, de l'écologie, de la sociologie et bien sûr, de l'ethnologie ?

L'Occident qui témoigne d'une sollicitude presque morbide pour le pétrole arabe, semble ignorer cette vérité évidente que le commerce passe aussi par l'humain. « On connaît notre pétrole, on ne cherche pas à savoir qui nous sommes », déclare, à juste raison, Abdulaṭîf al-Ḥamad, l'un des plus distingués économistes du monde arabe contemporain. Ce peu d'intérêt que suscitent l'homme arabe et son identité culturelle laisse rêveur. L'Orient arabe est sans conteste le secteur le plus délaissé de l'ethnologie française [39]. Et c'est bien dommage !

(39) Cette vérité, qui nous a valu des ennuis quand nous l'avions proclamée il y a une quinzaine d'années garde malheureusement toute son évidence. De ce point de vue on ne dénoncera jamais assez, ni avec suffisamment de vigueur et d'indignation la responsabilité de l'ancienne commission XXX du C.N.R.S. Elle a toujours traité, avec une désinvolture qui frise l'inconscience, toute cette partie du monde au point qu'on serait tenté de crier l'antiarabisme. En l'espace d'une trentaine d'années, elle n'a recruté que deux chercheurs pour tout ce vaste secteur, l'un en 1952, l'autre vingt-sept ans plus tard, en 1979. Mais en même temps, elle encourageait, avec une touchante sollicitude, des investigations sur des sujets saturés, notamment sur les sempiternels Dogons.

(40) Les manuscrits cités en référence viennent d'être édités par nos soins. Cf. IBN AL-DAYBA', *Neuf siècle d'histoire de l'Arabie du Sud : « Le souhait de celui qui s'intéresse aux événements de la ville de Zabîd »*, suivi du supplément : *« Le surcroît de mérite »*. Edition critique par J. Chelhod, Publications du Centre d'études et de recherches yéménite, Ṣan'a ; Dâr al-'Awda, Beyrouth, 1983. Les pages des manuscrits sont indiquées sur les marges.

DEUXIEME PARTIE

L'HOMME, SON ENVIRONNEMENT ET SES ORIGINES

IV

L'ESPACE YEMENITE ET SES HABITANTS

(Pierre MARTHELOT)

Le Yémen fait partie de ce qu'on appellerait volontiers, à cause de sa massivité et de son étendue, le « subcontinent » arabique (comme on dit aussi le « subcontinent » indien, et pour les mêmes raisons). Mais, aussi bien que l'Oman, quoique différent, il s'en distingue, au point de constituer, par rapport au reste de la péninsule, une sorte d'anomalie positive. C'est ce que signifiait l'appellation d'« Arabia felix » reprise par les Romains, qui du reste n'avaient pas réussi à y prendre pied ! Ce qu'il faut entendre par là – et les nuances qu'il faut apporter à ce jugement explicite – ce sera l'objet de la courte étude que voici.

Le Yémen, un haut pays

Pourquoi cette anomalie ? d'abord bien sûr, pour des raisons de géographie physique, parce que, bien que l'unité du subcontinent apparaisse avec évidence, les choses sont telles que le Yémen échappe, au moins en partie, aux dures conditions qui sévissent ailleurs. Cela vient tout simplement de ce que la plateforme rigide qu'est la péninsule arabique dans son ensemble s'est à la fois relevée et brisée, à son angle sud-ouest où elle participe à l'instabilité de la grande zone des fractures que les géologues et géophysiciens appellent le *rift* africain. La mer Rouge en est ici l'accident le plus remarquable, mais les systèmes de failles de direction nord-sud, ou, comme dans l'Erythrée proche, de direction nord nord-ouest, sud sud-ouest, se sont propagées à travers le socle, déterminant à la fois le relèvement du bloc et le jeu de compartiments plus ou moins soulevés, ou au contraire relativement affaissés qui influencent fortement le relief. Il en va de la sorte jusqu'au golfe d'Aden : où une fosse de plus de 5 000 m s'observe, à peu de distance du talus qui, face à l'océan Indien aussi bien que face à la mer Rouge, délimite la masse continentale.

Ainsi, le Yémen est pour l'essentiel un ensemble à hautes terres

(parfois réunies sous le nom de Sérat) qui s'élèvent en direction du Sud, depuis les confins de l'Asie, jusqu'à atteindre et même dépasser 3 000 m : le point culminant, se trouve non loin de Sanaa, au j. Nabi Sha'ûb (3 760 m) ; toutefois, au-delà et au sud d'une limite qui correspond à peu près au col de Sumara, le relief s'atténue, assez rapidement, quoique par paliers. On verra par la suite l'importance de cette disposition.

Naturellement, les choses sont en réalité plus complexes. D'abord parce qu'il faut prendre en compte les retouches apportées par l'érosion, et elles doivent être importantes, si l'on en juge d'après la puissance des cônes de déjection ou des terrasses, élaborées aux dépens des amas de cailloutis, au débouché des *wâdi*-s ou à chaque fois que ruptures de pentes ou diminution du débit provoquent le dépôt des charges excédentaires. Un deuxième élément de complexité vient de ce que le socle lui-même est rarement nu : il porte encore des fragments d'une couverture, qui, lorsqu'ils affleurent, introduisent, sous l'effet de l'érosion, des formes inattendues, apparentées à celles qui apparaissent beaucoup plus fréquemment dans le centre de la péninsule. S'il arrive que dans la partie méridionale du Yémen, la pénéplaine cristalline impose au paysage son extrême monotonie, plus loin, c'est une dalle de calcaire éocène qui affleure, et s'incurve en un synclinal qui imprime sa direction au Wâdi Ḥaḍramawt sur la plus grande partie de son parcours. Plus au nord,le relief est encore plus diversifié, comme les structures auxquelles il correspond : au j. Sabir qui domine Taëz, le socle métamorphique apparaît encore au centre d'une ondulation à grand rayon, mais sur les bords, on peut observer, en discordance, la série des calcaires jurassiques surmontés de conglomérats et de grès crétacés. Dans la région de Sanaa, le J. El Gheras est une haute falaise gréseuse, percée de cavernes, dont beaucoup ont été aménagées à main d'homme et utilisées comme tombeaux à l'époque himyarite. Plus loin encore vers le nord, la région de Saada se situe entre deux grands bassins sédimentaires, dont le plus septentrional se prolonge en Arabie Saoudite. A l'est enfin, en direction de Ma'rib,les *wâdi-s* traversent en cluse une série de crêtes calcaires, points d'appuis privilégiés pour les barrages qui ont assuré la prospérité du pays à l'époque sabéenne.

En réalité, ce qui donne son caractère à ces hautes terres, c'est l'importance, en surface comme en épaisseur, des dépôts volcaniques que les géologues désignent sous le nom générique de *trapp*. Ce n'est pas le seul pays qui présente cette particularité, aux abords de la mer Rouge : l'Asir, et, de l'autre côté, l'Abyssinie, sont également recouverts par un revêtement de laves de même nature ; c'est la marque d'une activité volcanique relativement récente, qui ne remonte pas avant la fin du crétacé et qui localement a pu se prolonger jusqu'à l'époque contemporaine : le j. Nâr, la Montagne de feu, dans l'arrière-pays d'al-Mokha, garde la trace d'éruptions toutes récentes, dans un paysage d'orgues basaltiques dressées vers le ciel, qui surgissent au milieu d'épais amas de scories de toutes couleurs. A Aden même, une partie de la ville est dangereusement installée au centre d'un cratère relativement récent. Au j. Dhamar, plus au nord, l'activité volcanique, avec solfatares fonction-

nels, peut être mise en relation avec une grande fracture est-ouest, qui vient passer au sud de Durkhan : les formations ignées reposent directement sur le socle ou sur les bancs gréseux ou calcaires qui le recouvrent partiellement. Tout ceci est relativement bien connu, grâce aux descriptions, déjà anciennes, qu'en a données P. Lamarre [1] et aux notes, combien précieuses, de F. Geukens [2]. Pour nous, c'est moins à l'étude détaillée des formes et de leur rapport avec la structure qu'on s'attachera, qu'aux aspects très généraux du relief, susceptibles de jouer un rôle dans la répartition des établissements humains.

Naturellement, ce qui ressort, au premier examen, c'est le contraste entre la plaine côtière, la Tihâma, qui s'étend en bande étroite au bord de la mer Rouge et l'océan Indien, et les hautes terres de l'intérieur, la transition étant assurée par un talus fortement entaillé par l'érosion des *wâdi-s*. Ces hautes terres elles-mêmes gardent une altitude relativement modérée dans la partie méridionale, du pays aux environs de Taëz et de Ibb. Mais les pentes se raidissent, brusquement, vers le nord, au pied du col de Sumara, déjà nommé, où l'on passe presque sans transition des 1 400 ou 1 500 m des bassins méridionaux à 3 000 m aux alentours du col : là commence véritablement le haut pays, fortement attaqué par l'érosion sur son bord occidental, où se détachent quelques grands sommets d'allure tabulaire (j. Ḥarâz) ; le relief se résout, à l'intérieur, en une succession de hautes plaines, aux sols fertiles (*qâ'*)et de seuils rocheux, inaptes à la culture. Les plaines se succèdent du sud au nord, avec des altitudes décroissantes, depuis Dhamar et Yarîm qui sont encore à plus de 2 500 m en passant par Sanaa (2 300 m), 'Amran (2 100 m) pour aboutir au Ḥarf et à Saada qui n'est plus qu'à 1 800 m. Les altitudes s'atténuent également en direction de l'est, très progressivement ; la monotonie du socle est interrompue par quelques formes saillantes, qui correspondent à des accidents de structure. Crêtes et éperons signalent par contre la présence discontinue des lambeaux calcaires ou quelquefois gréseux, de la couverture sédimentaire.

Les effets de la mousson

Tout ceci n'aurait, pour notre objet, qu'un intérêt secondaire, si le Yémen ne se distinguait en outre par son climat, lui-même, bien sûr, fortement influencé par le relief qui fait obstacle aux vents porteurs d'humidité. Mais la latitude joue également son rôle : le Yémen est traversé par le 15^{e} degré nord : c'est la latitude du sud du Dekkan et du nord de l'Ethiopie voisine. Aussi le haut pays reçoit-il des précipitations, inhabituelles dans le reste de la péninsule, à la fois par leur abondance

(1) P. LAMARRE, Les manifestations volcaniques post-crétacées de la mer Rouge et des pays limitrophes. in *Mémoires de la Société géologique de France*. Série 6, n° 14, 1930, p. 20-48.

(2) F. GEUKENS, Contribution à la géologie du Yémen. in *Mémoires de l'Institut géologique de l'Université de Louvain*. T. XXI, 1960, p. 117-181.

(elles dépassent souvent 1 000 mm par an dans le sud-ouest) et par leur répartition saisonnière (la saison des pluies se situant en gros d'avril à octobre, au moment des plus fortes chaleurs). Le langage courant rend parfaitement compte de l'alternance de la sècheresse et des pluies en distinguant et en affectant aux saisons, les temps qui évoquent le climat de la côte occidentale de l'Inde (*indi*) et ceux qui règnent plus au nord (*shâmi*) ; par contre, sur le plan scientifique, si ce type de climat est convenablement analysé et décrit, c'est trop dire que son mécanisme en soit parfaitement connu [3].

On comprend de quels avantages naturels jouit le haut pays : climat, richesse du sol sur roche mère volcanique, et donc richesse du potentiel biologique, autant de conditions qui sont remplies pour qu'une population abondante s'y soit constituée, beaucoup plus dense que dans le reste de la péninsule. A quoi il faut ajouter les difficultés d'accès et de circulation, qui étaient très grandes avant la création de quelques routes modernes. Mais nombreuses sont encore les régions qui restent enclavées et où les conditions de vie ne sont pas tellement différentes de ce qu'elles étaient dans l'ancien temps. Frein au développement, dirions-nous en notre jargon d'occidentaux. Ou garantie d'autonomie ou de relative sécurité ?

Un Etat religieux dissident

C'est cette dernière considération qui a joué au Yémen pendant de très longs siècles. Et c'est sans doute la raison pour laquelle le pays s'est complu dans une spécificité culturelle et politique exprimée de façon diverse au cours d'une longue histoire, mais toujours revendiquée.

Un Yémen religieusement et politiquement divisé, la mainmise de l'étranger, abyssin ou persan, c'est à cette situation qu'avait mis fin, du vivant du Prophète, la conversion à l'Islam du gouverneur sassanide Badhân (628), entraînant officiellement celle du pays entier. Cela signifiait aussi la prédominance des Arabes, au sein de l'Empire des Califes. Ainsi semblait devoir s'effacer la spécificité du Yémen dans un espace religieux, culturel et politique, au sein de l'Islam.

C'est ce qui ne s'est pas produit, sans que soit pour autant rompu le mythe de l'unité islamique. Dès la fin du IX ^{e} siècle, en 897, un descendant de 'Ali, par l'intermédiaire de ce Zayd ibn 'Ali, qui jadis avait soulevé la province de Baṣra contre le Calife ommeyade, Yaḥya ibn al Ḥusayn, avait profité de la situation chaotique qui régnait au Yémen pour établir sa capitale dans le nord du pays, à Saada ; ainsi, à la différence du reste de la péninsule et de la majorité du monde arabe, le Yémen sera shiite au moins dans le haut pays, de la même façon que le sera l'Iran : mais si l'Iran retrouve de la sorte son identité non arabe, pour le Yémen,

(3) Voir Rathgens et col. Beitrage zur Klimatlunde Sud West Asien. in *Deutsches Wetterdienst. Seewetteranmt Einzel veröffentlichtigen*. 11 Hamburg, 1950.

il s'agit surtout de se prémunir contre la soumission à un pouvoir politique extérieur, quoique arabe. Au demeurant, jamais le shiisme n'a recouvert tout le pays. Si l'on peut tenir pour négligeable le petit noyau ismaélien qui se maintiendra jusqu'à nos jours dans le j. Ḥarâz, à peu près tout le pays au sud du col de Sumara, et la plaine côtière, en bordure de la mer Rouge et de l'Océan Indien, restera fidèle au sunnisme de rite chaféite. Il y aura même, aux XII e et XIII e siècles, une tentative, de la part des Ayubides et Rasyulides, installés à Taëz, pour contrôler tout le pays, mais la géographie religieuse désormais fixée, n'en sera guère modifiée.

Il est vrai que la prétention à l'autonomie n'est religieuse qu'en partie. Elle est aussi sociale et très fortement, s'appuyant, par delà l'imamat, sur une très stricte hiérarchie de groupes humains qui tiennent à la fois de la caste et de la classe. Au sommet les *Sayid*, pas forcément les plus riches, mais les plus vénérables, étant du sang du Prophète, comme ailleurs les Chorfas. Puis viennent les notables, les *fugaha* (juristes) et les grands propriétaires, qui ont la réalité du pouvoir économique, et les chefs des tribus nomades les *Shaykh-s*, que l'imam s'est attaché en gardant en otages leurs fils. Ceux qui n'ont point de signes de noblesse sont les actifs, commerçants, artisans, et surtout les paysans (*fallaḥîn*), c'est-à-dire près de 80 % de la population. Enfin, tout au bas de l'échelle, les esclaves, et les parias (*'akhdâm*), ceux qui exercent les métiers vils et qui sont souvent des métis d'Abyssins : potiers, forgerons, équarisseurs, éboueurs.

Certes, dans les vingt dernières années, sous l'effet des bouleversements politiques, le système a perdu de sa rigidité, mais il n'a pas totalement disparu, notamment dans le pays zaydite, c'est-à-dire dans le haut pays.

Il reste à voir comment la population yéménite perçoit et vit la spécificité de son pays, utilise les avantages naturels dont il jouit et s'organise pour vivre.

Le potentiel biologique

Le potentiel biologique [4], pour des raisons de sol et de climat, est considérable et extraordinairement varié, depuis les plantes tropicales qui sont à l'aise au pied du talus extérieur, dès qu'il y a de l'eau (c'est-à-dire dans les fonds de vallée, les *wâdi-s*) : bananiers, agrumes, dattiers, papayers, canne à sucre jusqu'à l'arboriculture de pentes (le w. Rima' est le plus gros producteur de bananes du Yémen) dès lors que l'exposition et l'altitude lui conviennent, caféiers, *qât* (celui-ci jusqu'à 2 500 m) et aux

(4) Voir Koop, Horst. Die raümliche Differenzierung der Agrar landschaft in der Arabische Republik Yemen. in *Erdkunde* n° 29, Bonn, 1975, p. 59-68. On consultera également avec intérêt Loew Guy. La diversité régionale du Yémen. in *Revue géographique de Lyon*, 1977, 1, p. 55-69.

vergers d'arbres fruitiers des régions tempérées, jusqu'à près de 2 000 m, là aussi quand l'exposition le permet, qu'abondent les sources et que les gelées matinales ne sont pas trop à craindre : c'est (faudra-t-il dire c'était ?) le cas dans la plaine de Sanaa : au pied des reliefs périphériques, poiriers, abricotiers, pruniers, cerisiers, pommiers et vigne y composent un bien joli décor.

Ce ne sont pourtant ni les cultures tropicales, ni l'arboriculture qui occupent la plus grande surface. On ne vit pas que de fruits, encore moins de café et de qât, qui, s'ils sont consommés sur place, jouent surtout un rôle dans la vie de société, et s'ils sont vendus, apportent d'appréciables compléments de revenus : il en va de même du tabac et du coton, produits notamment dans la bordure interne de la plaine côtière et sur lesquels misent les investisseurs dans les nouveaux périmètres d'irrigation. Par contre, comme beaucoup d'autres peuples à dominante rurale, les Yéménites sont gros consommateurs et donc gros producteurs de céréales : 50 à 60 % de la surface cultivée l'est en millet (*dourro*) et en sorgho ; le reste l'est en blé, maïs et orge, et occasionnellement dans les parcelles irriguées, luzerne, légumineuse et légumes divers.

Les façons restent fortement traditionnelles, l'essentiel du travail se faisant encore à la houe (*baṣṣ*) et quand il se peut à l'araire (*miḥrâth*), et les moissons à la faucille, tous ces outils étant encore dans bien des cas de fabrication locale. La dimension et la forme des parcelles interdisent le plus souvent toute modernisation mais les rendements à l'hectare, pour autant qu'on les puisse calculer, sont finalement satisfaisants, puisque le climat, en beaucoup d'endroits, permet deux et parfois trois récoltes, au cours d'une même année, sur le même champ. Pourtant malgré l'assolement, qui est de pratique courante, il arrive que le sol se fatigue, faute de fumures et d'engrais. L'assolement biennal à jachère nue apparaît dès qu'une menace de sécheresse se présente, dans le nord et dans l'est du pays.

Néanmoins tout cela n'a pas été obtenu sans mal.

La construction des terroirs du haut pays

Le Yémen, est un pays de vieille civilisation paysanne où, de longtemps, on a connu le prix du sol et la nécessité vitale de pourvoir à sa conservation. Les Yéménites ne sont pas les seuls à avoir utilisé la technique de l'aménagement des pentes en terrasses construites : les Libanais en ont fait autant en culture sèche, mais aussi en culture irriguée, la sécheresse coïncidant,là, avec la saison la plus chaude. En Oman, au delà du désert, les pentes sont également aménagées de la sorte, à très haute altitude, dans le j. al-Akhdar, en milieu très rocheux et généralement calcaire : mais les parties traitées sont discontinues et sont loin d'avoir la même extension ; aussi bien la densité de la population est-elle bien loin d'être aussi forte. Au Yémen; la construction des terrasses est un monument impressionnant, réalisé au prix d'un investissement-travail considérable, plus que millénaire. Rares sont les pentes,

même les plus raides, qui n'ont pas été « construites » au cours des âges, ce qui a eu pour conséquence d'étendre au maximum les surfaces cultivables (au prix de quelles prouesses dans l'utilisation !), mais aussi de réduire, voire de supprimer, les possibilités de pâturage extensif sur les pentes ; ce qui entraîne l'obligation de produire la plus grande partie du fourrage nécessaire à l'alimentation du bétail sur les parcelles les plus humides, généralement irriguées, ou dans les fonds de vallées.

Les conditions climatiques, dans le haut pays, ne dispensent pas toujours, en effet, de l'irrigation, notamment dès que, en allant vers le nord, les précipitations tendent à diminuer en abondance et en régularité. On a alors recours à de nombreux puits, équipés de norias, mais aussi à la vieille technique des drains, pour extraire l'eau des formations meubles, au bas des *jabal-s* : les *madal-s* qui approvisionnent en eau une partie du *qa'* de Sanaa ne sont pas différents des *falaj-s* de l'Oman septentrional ou des *qanât-s* iraniens : l'un d'entre eux, qui prend origine au j. Kanin n'a pas moins de 30 km de longueur. Dans ces conditions, et malgré l'étendue des surfaces pratiquement irrécupérables, la partie cultivable atteint à peu près 15 % de la surface totale, ce qui n'est pas si mal, et met le Yémen à peu près à égalité avec l'Egypte, dans des conditions géographiques évidemment tout à fait différentes !

Le type d'agriculture pratiqué dans le haut pays va de pair avec une très forte densité de la population rurale, à la fois parce qu'il la rend possible, au point de vue vivrier, et que sans elle, il ne pourrait être pratiqué et maintenu. Une densité de 80 à 100 habitants, parfois plus, au kilomètre carré n'est pas exceptionnelle, dans les parties montagneuses, notamment dans ce que l'on appelle parfois le Yémen vert, au sud du col de Sumara, aux environs de Taëz, de Ibb, Yarim... Toute diminution de la population active se traduirait par l'abandon des terrasses et la destruction du potentiel agricole.

Il est vrai que la structure économique du haut pays est aussi rendue plus fragile du fait de l'abondance de la population : la terre, aussi bien travaillée qu'elle le soit, ne suffit pas à nourrir tout son monde ; le complément n'est acquis que grâce à l'émigration de près d'un million d'hommes vers les pays fournisseurs d'emploi : l'Arabie Saoudite, surtout, ainsi que les Emirats du Golfe.

C'est pourtant bien la montagne qui est le centre de gravité du pays : c'est elle qui fut jadis le cœur de l'Etat himyarite, qui donna figure à l'entité yéménite, après la disparition des Etats de la marge désertique. Sa capitale est d'abord Ẓafâr, avec vue sur le sud, puis c'est Sanaa, en position centrale, mais non pas retirée, si l'on en juge d'après l'étendue des relations extérieures de l'empire himyarite ; Sanaa qui devint tout naturellement capitale de Satrapie après l'éphémère conquête par les Perses sassanides et qui redeviendra épisodiquement capitale jusqu'a nos jours, où elle symbolise et réalise le rôle directeur du haut pays.

La plaine côtière

La plaine côtière, elle, échappe complètement à ce schéma : les pluies y sont presque partout inférieures à 100 mm, et surtout se produisent sans aucune régularité ; elles ne sont pas d'un grand secours pour la pratique de l'agriculture, dont les résultats sont totalement aléatoires. Dans les parties les moins mauvaises, on laboure et on sème, surtout du millet, qui vient à maturité dans les trois mois qui suivent... s'il vient à tomber quelque pluie au bon moment, ce qui n'arrive, en moyenne, que tous les trois ou quatre ans. La paille sert de fourrage et de chaume pour les paillotes. Le reste de la plaine est inculte, parfois couvert de fourrés épineux, et est utilisé au mieux, comme pâturage extensif, à chaque fois que l'herbe n'en est pas absente. Il y a heureusement quelques puits autour desquels se groupent les quelques fermes, l'eau servant à abreuver le bétail et à irriguer quelques maigres jardins.

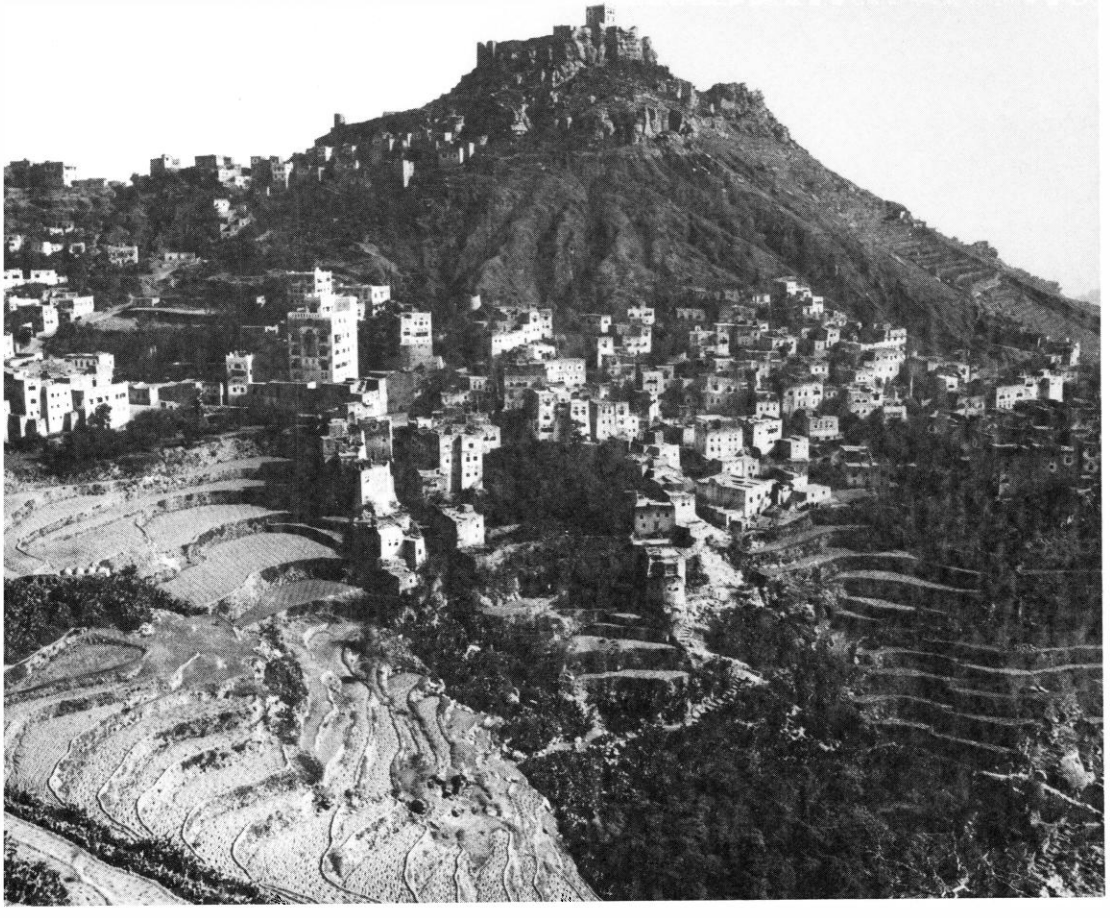
Les conditions ne deviennent meilleures qu'au pied de la montagne, là où débouchent les *wâdi-s* qui entaillent très profondément le talus avant de s'écouler (quand ils coulent !) vers la plaine.

On y a recours à une technique également bien connue de beaucoup de populations vivant en zone aride, à proximité d'une montagne plus ou moins bien arrosée : c'est le système *oqam* qui consiste à répartir et à retenir les crues autant que faire se peut grâce à un quadrillage léger de murets, hauts de 1 m à 1 m 50, à l'intérieur desquels le sol s'imbibe ; après quoi on sème sésame, millet ou sorgho. Encore faut-il là aussi pour aboutir, qu'interviennent quelques pluies en cours de croissance ! Ce type d'exploitation pénètre à l'intérieur du rebord montagneux en utilisant les fonds de *wâdi-s* par exemple dans la vallée du w. Zabîd. Par contre, au contraire de ce que nous avons vu dans le haut pays, les versants restent incultes et sont voués au pâturage extensif. C'est assez néanmoins pour que la population de ce piémont répartie en de nombreux petits villages soit sensiblement plus dense que celle de la plaine.

Les confins du désert

C'est à des aménagements d'une autre ampleur qu'a donné lieu l'irrigation, sur les marges orientales de la montagne. Malheureusement, il n'en reste souvent que le souvenir, marqué par des ruines importantes : c'est que l'irrigation par barrage nécessite des travaux qui ne peuvent être le fait que d'Etats constitués : travaux considérables, mais fragiles comme ces Etats eux-mêmes. Comment ne pas rappeler le sort de la grande digue de Ma'rib, construite en 615 avant J.C., plusieurs fois réparée, et finalement emportée en 572 après J.C. après un millénaire d'éminents services. L'événement eut un tel retentissement, qu'on en trouve l'écho dans le Coran [5]. Il est vrai que la prospérité de la capitale

(5) *Le Coran*. trad. R. Blachère. Sourate XXXIV. Les Saba. Dieu par la bouche du Prophète y réfère « l'inondation d'al 'arim » à l'infidélité du peuple sabéen.



Cl. 1 – Ancien bastion de l'imâmat zaydite, Ḥajja est une petite ville des hauts plateaux, au nord de Sanaa, juchée à une altitude de 2 500 mètres. Au sommet, sa citadelle al-Qâhira où furent incarcérés de nombreux « Yéménites libres ». *(Photo J. CHELHOD).*

Cl. 2 – Le Yéménite est passé maître dans l'art de la culture en terrasses. Du fond de la vallée jusqu'au sommet, il a habilement exploité la terre arable au point d'en doubler la surface. *(Photo J. CHELHOD).*

Cl. 3 – Le grand problème de la plaine côtière est l'eau qu'on trouve parfois à des profondeurs considérables. La corde est tirée par un âne. Ce mode d'exploitation assure les besoins en eau du petit village et n'épuise pas la nappe phréatique. *(Photo J. CHELHOD).*

Cl. 4 – Un village yéménite de la Tihâma : la proximité de l'Afrique est bien sensible. *(Photo J. CHELHOD).*

de l'Etat sabéen dépendait strictement de la mise en valeur des deux « jardins », à la droite et à la gauche, établis au débouché du w. Dhana. La célébrité du royaume, amplifiée par le récit merveilleux – mais pas tellement invraisemblable – que fait la Bible de la visite de la reine de Saba au roi Salomon [6] ne doit pas faire oublier les autres Etats, établis dans des conditions analogues, face au désert : Ma'în au centre du Jawf, que traverse le seul *wâdi* pérenne de la région, et que signalent encore les ruines imposantes de Barrâqish ; Qataban, avec sa capitale Timna, qui soumit Ma'în au milieu du 1 ^{er} siècle avant J.C., Hadramawt, dans le Sud, autour de la ville de Sabatan. Tant il est vrai que ces sociétés « hydrauliques » ont été les premières aptes à sécréter des structures de commandement territorial. Il faut ajouter, naturellement, que, proches du désert, elles avaient vue et contrôle sur la piste par où passaient alors les épices et l'encens.

C'est sans doute le Ḥaḍramawt qui a gardé le mieux et la plus vivante la tradition de ces Etats, situés aux confins du désert. S'il est resté vivant, c'est grace à la continuité du cours souterrain du *wâdi* qui alimente, sans qu'il y ait eu besoin de recourir à la technique du barrage, les magnifiques palmeraies qui entourent ses villes : Shibâm, avec ses hautes maisons, et surtout Tarîm, siège d'une université islamique et d'une grande mosquée. Mais il ne faut pas se faire d'illusion : c'est pour une bonne part l'émigration, temporaire, vers Java et l'Indonésie qui a permis, grâce aux « rentrées » importantes qu'elle entraînait, de maintenir à peu près intact le cadre de vie du Ḥaḍramawt. A peine en est-on sorti que se manifeste la vie bédouine des tribus qui nomadisent à travers le Bahr-al-Ṣâfi, à la limite du grand désert.

L'habitat rural

Il faut pousser plus loin l'étude des sociétés humaines, en ne la limitant pas, et quelque soit leur importance, à celle des techniques agraires.

Pour l'essentiel, et dans le haut pays, le trait caractéristique est l'éparpillement des hameaux ou des petits groupes de maisons : ils occupent généralement les parties les plus escarpées, ce qui leur donne les avantages d'une position dominante : la commodité de la défense, certes, en cas de besoin, mais aussi, tout simplement, la facilité de la surveillance d'un terroir et de cultures tout à la fois fragiles et précieux. Mais ceci n'est pas exclusif du village, qui nait de circonstances historiques ou religieuses diverses, mais surtout du fonctionnement de services, aussi rudimentaires soient-ils, c'est-à-dire de tout ce qui a trait à la vie sociale et culturelle, et à la communication, dont la relation commerciale. Et comme là aussi, la surface disponible est très rare, et la nécessité de surveillance accrue par le peu de richesses accumulées, le village se situe

(6) 1. *Rois* 10/1 à 13. trad. Bible de Jérusalem.

de préférence dans un site difficilement accessible, sur la hauteur. Mais qu'il s'agisse du hameau ou du village, la maison est toujours une maison en hauteur, construite avec les matériaux locaux, lave ou basalte, ce qui l'harmonise pargaitement avec le paysage. La maison groupe à la verticale les locaux fonctionnels (étable, réserves fourragères et alimentaires, lieux d'habitation pour les divers « noyaux » d'une même famille) qu'en d'autres pays on répartit au sol. Dans ces conditions, et en l'absence du cour, toutes les fenêtres, et elles sont nombreuses, ouvrent sur l'extérieur. Tout ceci a de quoi surprendre le voyageur non averti, surtout s'il a en tête le schéma de ce qu'on appelle improprement la maison arabe, où les bâtiments, sans étage, se répartissent autour d'une cour, où ils ont toutes leurs ouvertures. Mais ce type d'architecture rurale exige beaucoup de place, alors que la maison yéménite réalise au maximum l'économie d'espace exigée par la topographie et le type d'aménagement des terroirs.

On dira ailleurs ce que la culture populaire a fait de ces dispositions, ajoutant des enjolivures de façade, soulignant les embrasures d'un trait blanc de *goss*, posant deci-delà des éléments décoratifs,qui s'apparentent – quoique bien simplifiées – à ceux qui ornent les maisons de ville.

On peut aussi observer les variations locales ou régionales de ce type de maison : en particulier, lorsque l'on va vers le nord près de Saada, la maison prend une allure presque fortifiée, vergers et vignes sont enclos de murs, pour les mettre à l'abri des troupeaux mais aussi par défiance vis-à-vis des populations nomades ou semi-nomades, qui finissent par occuper toute la place, aux confins de cette autre Arabie, steppique ou désertique, qu'est l'Arabie Saoudite.

Bien plus fort est le contraste lorsque, venant de la montagne, on débouche dans la Tihâma. Dans ce que l'on découvre alors, il n'y a aucune ressemblance avec ce que l'on vient de quitter, et l'impression, confirmée par le type négroïde de la population, est bien que l'on vient de changer de continent.

L'unité de base est encore le village, mais, dans cette plaine parfaitement plate, où le pâturage extensif joue un rôle prééminent, il s'agit d'un rassemblement lâche de groupes de paillotes, correspondant chacune à une famille, avec de grands espaces libres pour la circulation des hommes et aussi du bétail, et pour l'implantation des fours. Puits et abreuvoirs sont à l'extérieur, ainsi que quelques petites parcelles jardinées, pour autant que l'eau des puits en permette l'arrosage.

La société paysanne

Une société paysanne ne se définit pas seulement en termes de production, de soins apportés au terroir, de types d'habitats mais aussi par les modalités de participation des cellules (familles ou individus) à la vie du groupe. La dimension réduite des parcelles, mais aussi celle des exploitations donne une chance à une sorte d'individualisation de la gestion courante, qui est en effet plus sensible que dans d'autres types de

communautés paysannes, par exemple dans les sociétés hydrauliques. Individualisme que tempèrent quelques pratiques classiques de solidarité (*ta'âwun*) plus ou moins coordonnées au sein des assemblées de villages, présidées par des sages (*'uqqâl*). Mais ce serait faire bon marché, en ne voyant que les « bons » côtés de la chose, des rapports entre exploitants et propriétaires, qui aboutissent à des prélèvements sur ce que l'on n'ose pas appeler des surplus. Beaucoup de propriétés *mulk* appartiennent en effet à des propriétaires résidant en ville, si bien que la masse des petits paysans ne possède qu'une partie, malgré tout réduite, de la terre, même si une partie des abus qui sévissaient sous l'ancien régime ont été corrigés (en particulier grâce à la nationalisation des propriétés de l'imam). De plus, la propriété paysanne souffre souvent de l'indivision. Enfin les dettes ont pesé très lourd et pèsent encore lourd sur beaucoup de familles paysannes.

On sait que cette situation a été radicalement abolie par le gouvernement de la République démocratique et populaire du Yémen (Yémen sud), au profit d'une gestion coopérative désormais dominante, où s'exerce en fait l'autorité de l'Etat. Les habitudes d'indépendance des paysans, aussi relative qu'elle ait été dans l'ancien système, et malgré la pauvreté où ils étaient tenus avant la Révolution ont poussé beaucoup de paysans, un million dit-on, à refluer vers la partie du pays qui n'est pas soumise aux contraintes du régime socialiste.

Les villes

L'accent mis sur le côté « paysan » de la société yéménite ne doit pas faire oublier que les villes y jouent aussi un rôle important. C'est même là un trait majeur de cette société, qui la distingue de beaucoup d'autres, parmi les pays peu développés, à prédominance agricole. La ville, centre de services, est aussi le lieu où s'affirme le commandement interne, c'est-à-dire ce qui fait un Etat, et par où aussi, si les circonstances le permettent, pénètrent les flux d'origine externe : idées, culture, et s'il se trouve domination, au profit de plus grandes constructions politiques intégrantes. Les souvenir de la « fermeture » du Yémen à toute influence extérieure, qui n'a été finalement le fait que des deux derniers imams, a sans doute trop éclipsé pour nous le rôle des villes dans la dynamique culturelle, sociale et politique, au fil d'une très longue histoire.

Dans sa conception architecturale, par l'aspect de ses constructions, la ville yéménite, Ḥaḍramawt compris, témoigne d'une grande intégration à la civilisation matérielle et aux techniques de l'habitat telles qu'elles apparaissent à la campagne, notamment dans le haut pays : même matériaux d'origine strictement locale, et surtout même conception de la construction à la verticale, si la répartition fonctionnelle est pourtant différente. Que l'on n'aille pas dire que par là les constructions urbaines, au Yémen, s'apparentent à celles des villes de l'Occident : simplement elles sont différentes du schéma qu'abusivement on dit être arabe et que l'on caractérise, en simplifiant beaucoup, par la construction à terre (ou

avec un étage) généralement terrassée, avec patio et fermeture sur l'extérieur, modèle que l'on retrouve au demeurant dans la plaine. L'architecture urbaine au Yémen est tout à fait contraire à ce schéma, alors qu'il s'agit bien d'un pays islamique avec des traditions familiales, qui, ne sont pas différentes de ce qu'elles sont dans la plupart des pays arabes.

Une fois déclassées, on l'a vu, les villes de la bordure orientale du pays, c'est évidemment dans le haut pays que s'est constitué le réseau le plus significatif des villes. Presque toutes sont pétries d'histoire, certaines ont été des capitales pendant un temps de leur existence, d'autres ont disparu. Quelques unes ont allure et vocation de grandes villes : Taëz, au pied de la grande paroi du j. Ṣabir, pas tellement ancienne mais tout de même choisie par les Ayyubides comme capitale, dès les XII ^{e} et XIII ^{e} siècles, et qui représentait alors de ce fait, à la fois l'ouverture à l'influence de l'Egypte post-fatimide, et le recours de la communauté sunnite, de rite chaféite, à l'encontre du conformisme zaydite ; Taëz sera surtout le siège de la dynastie ; elle sera enfin la capitale du dernier Imam, avant de devenir le centre actif du pays républicain pendant la guerre civile ; la ville a grande allure avec sa citadelle, al Qâhira, ses mosquées, ses quartiers, les vieux et les neufs : 100 000 habitants, peut-être plus ; Ibb, au centre d'une zone riche et peuplée : la qualité et le nombre des édifices bâtis de bonne pierre révèle l'ancienneté de sa prospérité ; Dhamâr, au-delà du col de Sumara, ville très ancienne et très vénérable, avec les mausolées de trois imams, au centre d'une plaine réputée pour sa fertilité ; Sanaa enfin, ancienne capitale himyarite, naguère entourée de murs et qui possède encore le plus gros ensemble de quartiers anciens et des souks très vivants, avec ses quartiers neufs, s'affirme dans son rôle de capitale d'un Yémen qui se veut ouvert à la vie moderne : 200 000 habitants, et sans doute plus ; Saada respire une toute autre atmosphère, avec ses hautes maisons de pisé, le mausolée du premier imam zaydite, qui en fait un lieu de pèlerinage et son marché, qui se sent de la proximité du désert saoudien et de sa fréquentation par les hommes des tribus, adonnés au nomadisme pastoral.

On ne s'étonnera pas que les villes de la plaine côtière aient une autre signification, d'autres liens et une autre histoire. Ce n'est pas tellement le fait qu'elles soient nées à proximité de la mer qui compte pour elles : car la côte sauf sur quelques points n'est pas bien vivante : que de petits ports, adonnés à la pêche, n'ont jamais donné naissance à des villes ! Mais avec la plaine, on se trouve, comme en bordure du désert, en un lieu de passage perméable aux influences venues du Nord, c'est-à-dire, ici, du 'Asîr et du Ḥijaz, qui ne sont pas si loin. Et ce qui vient du nord, idéologie et culture aussi bien que marchandises, s'il est convoyé par les caravanes, a besoin de s'appuyer sur des structures fixes, complexes, c'est-à-dire urbaines. Le type accompli de ces structures, on le trouve dans la ville de Zabîd, qui a représenté à la fois le dernier jalon du pouvoir abbasside, et le centre de rayonnement de la culture arabo-islamique, avec son université et ses innombrables mosquées, avec ses maisons aux façades parées de motifs très remarquables, en briques saillantes. L'Islam qui a

été diffusé depuis Zabîd, n'est pas celui de la montagne, largement adonnée au shiisme zaydite mais l'Islam sunnite orthodoxe, de rite chaféïte, qui est encore celui du Yémen le plus pénétrable, au sud du col de Sumara.

La Tihâma a aussi ses ports malgré ce qui a été dit plus haut : certains, comme Mokha ont joué leur rôle, notamment dans la commercialisation et l'exportation du café : ce n'est plus qu'une crique peu fréquentée et une ville à l'abandon, en attendant que des travaux en cours y ramènent une certaine activité. Par contre, Ḥudayda et plus encore Aden, sur la côte méridionale, représentent des organismes originaux, dont l'histoire tranche sur celle des autres villes, si leur avenir parait bien être dans une plus grande intégration à la vie économique de l'Etat yéménite – mais d'un Etat faisant plus large place à cette forme de modernisme (et de modernisation) qu'on est convenu d'appeler « développement ». Ḥudayda a été longtemps victime de l'histoire : occupée par les Turcs, dont la marque subsiste dans le type de certaines maisons de la ville ancienne, puis pendant la Première Guerre mondiale bombardée et occupée par les Anglais, qui craignaient de la voir concurrencer Aden, pendant un temps rangée sous domination saoudienne, enfin redevenue yéménite, Ḥudayda serait restée de bien peu d'importance, si une route moderne n'avait été construite, (par les Chinois) qui la relie au haut pays et à la capitale, et si surtout d'énormes travaux n'avaient été entrepris pour rendre le port accessible aux gros tonnage. L'avenir de Ḥudayda est lié à l'ampleur que prendra la modernisation du Yémen.

L'histoire d'Aden est toute différente : Aden, le point fortifié, la rade sûre, devant laquelle avait buté Albuquerque. La qualité du mouillage et sa position sur la route des Indes la désignaient pour être la proie de l'impérialisme britannique : c'est en 1839 qu'elle est occupée et rattachée d'abord au gouvernement de l'Inde. La garantie de sécurité sera par la suite obtenue par l'établissement de protectorats, englobant les divers sultanats de l'arrière-pays, y compris Ḥaḍramawt, qui n'avait rien à faire dans cette histoire. C'est parce qu'il y a eu la colonisation, qu'il y aura décolonisation, et voici introduite, par la ville et son histoire, l'entité socialiste du Yémen du Sud. C'est trop dire cependant que la prospérité du port et de la ville aient survécu à la Révolution.

Le Yémen, demain

On a cru devoir, en frontispice au présent travail, insister au départ sur ce qui fait l'originalité physique du Yémen par rapport au reste de la péninsule arabe, parce que cette originalité se traduit – non pas mécaniquement, mais tout de même ! – par les aspects très particuliers de l'occupation et de l'aménagement de l'espace qu'on y observe. Au fond, à bien des points de vue, c'est avec les hauts pays qui prolongent le Yémen au-delà de ma mer Rouge qu'on trouverait le plus de ressemblances et la très ancienne histoire a fort bien enregistré l'existence de tels rapports.

Mais il y a une autre manière d'interpréter l'originalité du Yémen et de supputer – à postériori – celles de ses chances, qui vont à l'encontre de ce qui vient d'être dit : les « fronts » de pays relativement arrosés ont souvent été dans l'histoire les noyaux économiques, les réserves démographiques stables et finalement les lieux du pouvoir, pour les terres sèches de l'intérieur, une fois réglé, plus ou moins heureusement, le rapport entre les populations de ces deux ensembles, disons ceux des tribus et de l'Etat. Ainsi la « Grande Syrie », *Shâm*, par rapport au désert nord arabique, ainsi le Maghreb par rapport à l'arrière plan saharien. Il n'en a pas été de la sorte au Yémen, peut-être à cause précisément de la puissance des « tribus » dans cette partie de l'Arabie et de la faiblesse relative de l'équipement économique et politique du Yémen pour y répondre ; bien plus, le Yémen a constitué dans l'histoire le centre majeur de diffusion, et le pôle principal de la dynamique tribale, pour l'essentiel de la péninsule. Intervient aussi, je pense la proximité d'un autre centre, celui de nature idéologique : le Ḥijaz, cœur sacré de l'Islam.

Ainsi le pays a-t-il traversé la plus grande partie de son histoire... moderne, si l'on peut dire, comme « réduit » montagneux, avec une population soucieuse d'assurer sa subsistance grâce à son accrochage au sol, et à la « maintenance » de cet accrochage en ses aspects de technique collective de correction de la pente : ceci implique un degré de responsabilité locale, de non-concentration technologique, et donc étatique, rarement atteint de par le monde : tout le contraire de ce qui s'est produit dans les sociétés dites hydrauliques. Dans ces conditions, la fermeture du pays, disons du Yémen de l'Imamat, a été finalement de courte durée, puisque n'ayant été effective dans son intention manifestement anti-occidentale, que pendant une bonne moitié du siècle présent. Et elle n'a pas changé grand chose à la vie profonde de la société paysanne. Notamment le barrage ainsi imposé n'allait pas sans qu'y soit compris le maintien des hiérarchies d'encadrement socio-culturel, avec leur cortège d'exactions... alors que le sud du pays se trouvait du fait des circonstances engagé dans un processus de transformation de type colonial du seul fait de l'occupation précoce d'Aden par les Anglais. Ce qui est arrivé, c'est que la colonisation entraînant la décolonisation (qui est, si j'ose dire, à un certain point de vue, un mouvement de même nature, mais de sens inverse), tout le Yémen Sud et pas seulement la ville d'Aden a été entraîné vers les formules maximalistes d'un certain socialisme. Si bien que l'avenir de ce très vieux pays dépend des réponses de l'histoire à deux questions majeures, réponses qui, au-delà de leur aspect politique, détermineront les nouveaux rapports entre l'espace yéménite et la société qui assumera la responsabilité de sa gestion :

1) Par la politique d'ouverture sur laquelle a finalement débouché la longue période de guerre révolutionnaire au Yémen nord, voici mise à découvert la vieille société essentiellement rurale qui occupe l'essentiel du pays. Cependant que, au moins provisoirement, le mouvement d'émigration temporaire vers les pays fournisseurs d'emplois évite que ne se posent sous ses aspects les plus dramatiques, les problèmes du

surpeuplement. On est en droit pourtant de se demander si comme ailleurs ne va pas se produire un mouvement désespéré de la population vers quelques pôles d'espoir vain : Aden, Ḥudayda, Sanaa, suivant le rythme même de désorganisation sociale et de désarroi économique de la société rurale, aussi mal armée que partout ailleurs pour résister au grand vent !

2) L'action directe ou indirecte de l'Arabie Saoudite a réussi a maintenir à bonne distance la ligne de séparation entre le monde du socialisme maximaliste et celui de la conservation, pour l'essentiel, des structures traditionnelles, axées sur la société rurale du Yémen nord. D'un côté, donc une partie du pays soumis aux formules d'une société socialiste, avec une pratique autoritaire et centralisée, de l'autre, un monde à base paysanne avec ce que cela suppose d'autonomie au moins formelle, dans la pratique sociale. Quand, comment et pour quels résultats la ligne sera-t-elle franchie et le pays à nouveau unifié ? la réponse dépend bien sûr de centres de décision bien éloignés du Yémen lui-même, et bien étrangers à ses préoccupations. C'est bien en fait le sort de la société paysanne qui est en cause !

Les jeux ne sont pas faits – et ils le sont moins que jamais – si l'on veut bien reconnaître qu'en présence de la crise des sociétés industrielles, du discrédit des pouvoirs et contre-pouvoirs qui émanent de ces sociétés, et de la faillite frauduleuse des idéologies, les sociétés paysannes n'ont pas dit leur dernier mot, pas plus au Yémen qu'ailleurs dans le monde.

V

EN INTERROGEANT L'ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE

(Patrice RICHARD)

Introduction

Le titre de ce chapitre limite notre approche anthropologique aux données hémotypologiques. L'avantage incontestable de l'étude du polymorphisme des caractères hématologiques, réside dans la transmission mendelienne des caractères étudiés et aussi dans la relative « accessibilité » des gènes : supports de l'hérédité.

En effet, si l'anthropologie traditionnelle n'avait que trop tendance à décrire le « phénotype », se complaisant ainsi à décrire les races humaines, sous-races, etc... traduisant à la fois l'adaptation d'une population à son environnement et sa plasticité, l'étude des variations dans le temps de la taille des individus d'une population donnée, montre bien qu'il ne s'agit pas d'une étude génique authentique : l'étude hémotypolotique se rapproche bien plus du « génotype » qu'elle parvient souvent à mettre en évidence.

Le concept de «population » tend à se substituer aujourd'hui à celui de race qui n'a jamais rien signifié, ou à celui d'ethnie qui suppose une définition à dominante culturelle et surtout une grande homogénéité de l'échantillon laquelle en réalité n'existe pratiquement jamais sauf pour de rares exceptions et dans de petits groupes.

Ce terme de « population » permet de définir à la fois des divergences et des ressemblances entre les populations différentes voisines ou pas, ceci pour les raisons suivantes :

– si l'on met en évidence les caractères distinctifs d'une population, vis-à-vis par exemple d'un système tel que l'hémoglobine, on constatera la grande homogénéité de cette population avec seulement très peu de variations touchant quelques individus.

– si par contre on étudie cette même population à travers un système ayant un degré élevé de polymorphisme (le système Gm par

exemple), on pourra mettre en évidence des sous-groupes de populations qui se distingueront nettement les uns des autres.

– si encore on utilise un troisième système (l'enzymologie) on mettra en évidence cette fois encore d'autres sous-groupes de populations qui ne seront pas nécessairement les mêmes que ceux définis à l'aide du premier ou du deuxième système.

Ceci montre que les différents mouvements de population ont pu mettre en communication, il y a des milliers d'années, ou tout récemment encore, tel groupe humain avec un groupe voisin plus ou moins éloigné géographiquement.

Mais l'apport des caractères spécifiques d'un groupe à un autre ne s'est pas fait d'un seul coup ni à sens unique. De plus, certains caractères pouvaient déjà être communs aux deux groupes.

Le métissage est un phénomène progressif, c'est pourquoi en outre il est nécessaire, pour objectiver les caractères d'une population, de le faire le plus souvent en comparaison avec des populations voisines.

Matériel et méthodes

Cette étude a été réalisée de la façon suivante :

– des prises de sang ont été faites sur tubes sous-vide stériles et milieu de conservation approprié (tubes secs ou ACD ou EDTA [1]).

– l'échantillonage a été réparti sur l'ensemble du Yémen du nord (cf. carte) soit sur des individus se présentant au hasard mais originaires de la même région, soit sur des familles, dans les maisons ou les hôpitaux, après que leur arbre généalogique en eût été établi.

Il convient de préciser ici qu'il est très difficile de prendre un peu de sang à un donneur (maximum 30 ml). Aussitôt prélevés, les échantillons sont expédiés par avion au Centre d'Hémotypologie du CNRS à Toulouse.

Les systèmes étudiés sont les suivants :

1 – Groupes érythrocytaires :

systèmes ABO, Rh, Kell, Duffy, K, MNSs, P, Kp^a, Kp^b, Js^a, Js^b, Jk^a, Jk^b, Lutheran, Kidd. Ces groupes sont constitués de substances antigéniques spécifiques portées par la membrane du globule rouge, mise en évidence par des anticorps spécifiques selon les techniques d'agglutination classiques.

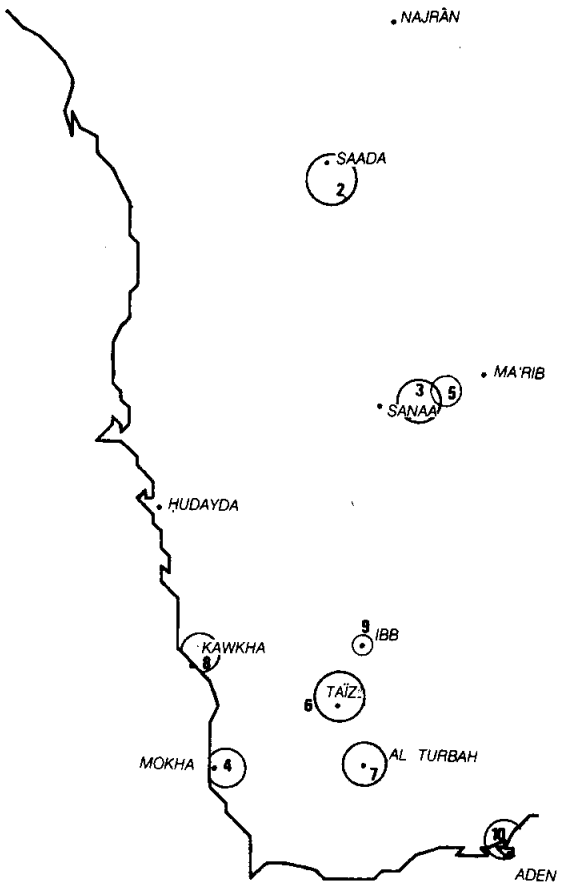
2 – Groupes sériques :

Système Gm constitué d'immunoglobulines, et le système Inv.

3 – Enzymologie [2]

(1) ACD et EDTA : anticoagulants

(2) Les enzymes sont des substances protéiques permettant les réactions chimiques nécessaires aux chaînes métaboliques. Leur absence totale ou leur déficit partiel entraîne un arrêt de la chaîne en un point, avec accumulation du produit intermédiaire, ou même déficit partiel ou total du produit terminal. Cela entraîne souvent des maladies graves.



Enzymologie érythrocytaire [3]
Enzymologie sérique.

4 – Les protéines sériques à définition électrophorétique [4] :
Haptoglobine, transferrine, Gc (Group component)

5 – Hémoglobine [5] :

Protéine tétramérique contenue dans le globule rouge permettant le transport de l'oxygène des poumons aux tissus de l'organisme. Cette

(3) Erythrocyte : globule rouge.
(4) Electrophorèse : procédé inventé par Tiselius qui consiste à faire migrer une protéine dans un champ électrique sur un support approprié : en utilisant les différentes charges électriques des protéines on peut ainsi les séparer.
(5) L'Hémoglobine est un tétramère constitué de 2 chaînes α et de 2 chaînes β contenant chacune un noyau héminique dans une « poche » permettant la fixation réversible et le transport de l'oxygène grâce à un atome de fer qui lui donne aussi sa couleur rouge.

protéine dans l'ensemble très monomorphe est susceptible d'être l'objet de modifications qualitatives responsables des thalassémies ou de mutation ponctuelle portant sur la substitution d'un acide aminé par un autre telles que l'Hb S, l'Hb E, l'Hb C, etc...

Le nombre total de sujets étudiés est de 231.

Comme on pourra le constater tous les systèmes cités ci-dessus n'ont pas été étudiés pour tous les échantillons, soit car trop délicats à mettre en œuvre ou peu fiables, soit parce qu'ils n'étaient pas connus au moment où on a commencé cette étude en 1974.

La loi de Hardy Weinberg et le calcul de fréquences des gènes sont des éléments qui caractérisent en statistique le profil d'une population pour un ensemble de gènes étudiés.

Les groupes érythrocytaires

Les tableaux publiés en annexe (1 à 11) montrent les valeurs rencontrées pour les différents systèmes étudiés.

Dans les populations arabes le groupe O est le plus souvent rencontré suivi du groupe B puis du A à une basse fréquence, selon Marengo-Rowe *et al.* [5].

Ici il en est de même pour le groupe O. Par contre les valeurs sont inversées sur notre échantillonage global puisque la fréquence du génotype A vient avant celle de B. Le tableau 10 associe les sous-groupes de A et de B.

Marengo-Rowe [5] confirme nos résultats sur les populations yéménites avec une importante fréquence de O.

Deux génotypes du système Rhésus dominent nettement : CcDee (R_1r ou R_1R_0) et CCDee (R_1R_1) puis ccDEe (R_2r). Marengo-Rowe trouve des résultats analogues dans les populations des autres parties de la péninsule (tableau 11).

CEd 46 % cDE 12 % cde 28 % Marengo-Rowe [5]

Selon Sanger et Race, cDe (R_0) [10] est très élevé dans les populations arabes. Il est ici peu important : 5,5 %. Environ 6,5 % des sujets sont Rhésus négatif.

A titre de comparaison, il y a ici un risque beaucoup plus important d'accidents d'incompatibilité fœto-maternelle.

Le système Kidd a ici des fréquences comparables à celles de l'Europe concernant le gène Jk^a.

Le système Duffy est ici caractérisé par une forte proportion de sujets Duffy a-b-(Fy^aFy^b) qui est caractéristique des populations africaines.

Nos échantillons prélevés à l'Est du pays ne sont jamais Fy^aFy^b par contre beaucoup de sujets prélevés le long de la plaine côtière de la mer Rouge sont Fy^aFy^b ce qui montre la pénétration des gènes africains.

Le système Js^aJs^b se caractérise ici par une écrasante majorité de sujets Js^aJs^{b+} sans qu'on puisse trouver d'explication.

Le système Kp^aKp^b présente à son tour une fréquence élevé de sujets

$Kp^{a-}Kp^{b+}$ et trois fois moins de sujets $Kp^{a-}Kp^{b-}$ une absence totale de sujets $Kp^{a+}Kp^{b+}$ et $Kp^{a+}Kp^{b-}$.

Le système K ou système Coelano voit dominer fortement k par sa très haute fréquence tandis qu K reste faible comme dans le reste de la péninsule.

Le système P

La fréquence de P_1 est nettement supérieur à P_2 mais P_2 reste élevé, supérieur à 40 %, ce qui se rencontre aussi en Afrique tandis qu'en France P_1 domine avec seulement 20 % de P_2.

Le système MNS

Il existe un gène S^u rare mais caractéristique des populations noires. Il s'agit d'un S intermédiaire ni S ni s : on ne le rencontre pas ici.

Le gène M apparaît à la plus grande fréquence ainsi que S ce qui situe ces populations très près des populations du reste de la péninsule quant à ce système.

Le système Lutheran est très monomorphe $Lu^{a-}LU^{b}$ domine à 99 %.

Les groupes sériques [6]

Ils sont constitués par des immunoglobulines contenues dans le sérum sanguin. Deux systèmes distincts ont été identifiés : le système Gm et le système Inv.

Si le système Inv (tableau 12 en annexe) est très monomorphe et présente rarement un intérêt, le système Gm par contre présente un très important polymorphisme, ce qui lui confère entre autre une grande importance dans l'étude de compatibilité des greffes mais aussi dans les recherches en exclusion de paternité.

Il est défini la plupart du temps par des numéros qui correspondent à l'ordre historique de mise en évidence des antigènes.

Nous présenterons le système Inv à titre indicatif dans le tableau suivant sans nous attarder.

Le système Gm sera ici le plus digne d'intérêt.

Le tableau 13 en annexe montre les résultats globaux de 209 échantillons étudiés.

Mais 2 sujets correspondant aux 13e et 14e lignes sont retirés du compte total pour des raisons d'imprécision de résultat.

Les phénotypes définis de 1 à 7 correspondent aux haplotypes [7] suivants :

(1) Gm 1,17,21
(2) Gm 1,2,17,21
(5) Gm 1,2,17,5
(6) Gm 1,17,10,15,16

(6) Les groupes sériques sont d'autres groupes sanguins constitués de protéines (des immunoglobines) contenues dans le sérum.

(7) Haplotype : ensemble de caractères se transmettant ensemble.

(3) Gm 4,5
(4) Gm 1,17,5
(7) Gm 1,17,5,6
(8 et 9) sont les 2 suspects d'erreur

Le tableau 13 en annexe concernant ces haplotypes malgré les mauvais Ki^2 présentent cependant un intérêt. Car au total 224 échantillons ont été prélevés aux fins d'étude des Gm mais on remarquera ici aussi que seulement 170 échantillons seront pris en considération. Cela est dû au fait que les mauvaises conditions de prélèvement et de transport, comme déjà évoquées plus haut, rendent l'analyse difficile. Pour ne pas donner de résultats erronés, nous avons préféré supprimer ces échantillons douteux, sachant cependant que nous réduisions d'autant la signification de notre calcul statistique.

Les mauvais Ki^2 montrent que les populations du Yémen ne sont pas en équilibre, mais au contraire un mélange de groupes différents. La présence des familles majore encore plus ce phénomène et l'on doit en tenir compte.

Ces mauvais Ki^2 sont dus aux associations où sont impliqués l'haplotype Gm 1,17,5,10,11,13,14. Il y a dans chacun un gros écart entre leur nombre observé et le nombre calculé. Cet haplotype d'origine africaine se rencontre à une fréquence variable dans les populations du Moyen Orient et serait peut-être le témoin de l'origine africaine de certaines populations du Moyen Orient. On le rencontre avec une fréquence de 1 à 5 % au Liban tandis qu'en Jordanie dans certaines populations la fréquence passe à 19 %.

Cet haplotype existe aussi dans certains groupes du sud de l'Inde et a même été signalé à une fréquence très basse dans certaines populations « caucasoïdes » sans qu'on puisse clairement en expliquer l'origine.

Sa fréquence élevée conduisant à un déséquilibre dans la population totale traduit par le mauvais Ki^2 peut servir à différencier des populations yéménites différentes. En effet, il n'apparaît que dans les zones côtières de la Tihâma et du sud du pays (ech. 4,7,8 cf. carte) mais jamais au nord et à l'est aux confins du désert. L'haplotype portant le Gm 6 marqueur génétique bien connu des populations négroïdes est présent à une fréquence 0,0131. Il témoigne incontestablement d'un apport de gènes africains et ne se rencontre que dans les populations de la plaine côtière de Ḥudayda à Mokha (échantillon (4.8,) cf. carte) mais jamais au nord et à l'est du pays.

Le facteur Gm 24 n'ayant pas été recherché il n'est pas possible de dire s'il s'agit de l'haplotype Gm 1,17,5,6,11,24 ou Gm 1,17,5,6,10,11,14.

L'haplotype Gm 1,17,10,11,13,15,16 d'origine mongoloïde est présent à la fréquence de 0,353 ce qui est comparable à la fréquence trouvée dans les autres pays du Moyen Orient.

Une discordance notable sur 4 sujets n'a été retrouvée qu'une seule fois en Afrique de l'Est chez un Issa de Djibouti, il s'agit d'une discordance entre les Gm (3) et (4) mais cela ne nous surprendra pas si l'on considère la proximité géographique des deux zones ou ces Gm ont été retrouvés (échantillon : 4 cf. carte).

Enfin 2 sujets Gm 1,2,17,3,4,5,10,11,13,14 qui sont des haplotypes

orientaux pourraient traduire ici l'apport de gènes veddiques. Ils sont portés par des sujets originaires du sud de la péninsule à Aden (échantillon : 10 cf. carte)

Enzymologie

Les résultats de l'étude des enzymes sont donnés dans les tableaux 14 à 22 en annexe. Il en résulte :

1) Pour *la G6PD*, comme on le sait, un seul déficit chez une femme (XX) sera neutralisé par l'autre chromosome X dont le gène fonctionnera normalement, par contre un déficit chez un homme (XY) ne pourra être suppléé car il n'y a qu'un seul chromosome X.

L'analyse des données recueillies dans l'identification des phénotypes de l'enzyme à l'intérieur de ces groupes yéménites fait apparaître les particularités suivantes :

a) la fréquence de la déficience au locus de la G6PD est relativement basse : le taux de la mutation enzymoprive est de 1,56 %. Ce chiffre beaucoup plus faible que ce qui est habituellement rapporté au Proche Orient, est très proche de certaines valeurs publiées par R.A. BAYOUMI au cours d'une enquête réalisée dans certaines communautées d'Arabie Saoudite en 1978. Cet auteur trouve en effet chez les Bédouins Marbi et Sahafi un taux de 1,7 % tout à fait comparable. Par contre chez les Magrabi et les Mamellard, tribus ayant des liens avec l'Afrique, les fréquences de déficit en G6PD atteignent respectivement 7,5 et 8,5 % donc très significativement élevées par rapport à notre échantillonnage.

b) on relève l'existence de quatre allèles distincts au locus de cette enzyme.

- l'allèle B usuel au taux de 11,4 %
- le gène déficitaire au taux de 1,56 %
- un gène contrôlant la biosynthèse d'une variante « rapide » Arabe non identifiée, selon les critères de purification de la molécule recommandés par les experts de l'OMS (Motulsky, Yoshida et Beutler) la fréquence de cet allèle est de 3,34 %. Notons que Bayoumi dans le travail mentionné plus haut a trouvé chez les Marbi une variante rapide à un taux de 1,7 %
- un allèle responsable d'une autre mutation particulière non identifiée de mobilité B mais à une activité très diminuée (B faible). Notons à ce propos que nous avions déjà rencontré un allèle de ce type chez les Kurdes vivant au Liban (P. Richard *et al.* 1974).

2) *La 6PGD* : deuxième deshydrogenase du cycle des pentoses, la 6PGD offre un polymorphisme particulier dans certains groupes humains. Le locus contrôlant sa synthèse est situé sur le chromosome 1. On notera dans cette population une forte proportion de sujets hétérozygotes porteurs d'allèles B. La fréquence de ce gène est égale à 10 %, valeur

beaucoup plus élevée que celle rencontrée en Europe (4 %). On connaît une augmentation de fréquence de cet allèle à travers le Proche Orient Arabe, selon un gradient géographique allant de l'Europe occidentale vers l'Inde en suivant un axe Nord Ouest-Sud-Ouest.

Arthur Mourant [8] a mis en évidence une corrélation de la fréquence de cet allèle avec le gène B des systèmes de groupe sanguin ABO d'environ 3 à 4 %. On constate que le pourcentage est doublé au Yemen.

3) *La P.G.M.* : portée par le chromosome 1 ne présente pas dans notre population de variante rare : on rencontre simplement les 2 allèles classiques (PGM^{1}_{1} et PGM^{2}_{1}). Mais le gène PGM^{2}_{1} présente une fréquence assez proche (26 %) des valeurs habituellement observées en Europe. Celui de la PGM_2 porté par le chromosome 4 est monomorphe dans ces groupes. Il en va différemment le plus souvent en Afrique. En apparence et pour ce facteur il ne semble donc pas y avoir sur cette population d'apport africain sinon on constaterait au moins un minimum de polymorphisme.

4) *La Phosphatase acide* : elle est portée par le chromosome 2 et présente ici les 3 allèles ACP^{A}, ACP^{B}, ACP^{C}. Le marqueur ACP^{R} typiquement noir n'existe pas.

Le gène C est caractéristique des populations blanches et se rencontre de façon non négligeable dans cette population (3,2 %) par exemple : les caucasoïdes ont un taux de gène C se situant autour de 5 %.

5) Le gène de l'*A.K. phosphotransférase* est porté par le chromosome 1.

On ne note pas ici de sujets homozygotes du 2 mais les hétérozygotes 2-1 se rencontrent avec une fréquence relative, le chiffre du gène AK^{2} est de 3,9 %. Cet allèle existe sur les populations blanches mais est absent en Afrique noire (13).

6) Le gène de l'*Adenosine desaminase (ADA)* est porté par le chromosome 20, les deux allèles ADA_1 et ADA_2 existent ici. Mais la fréquence de l'allèle ADA_2 est élevée 11,89 % ce qui est caractéristique des populations du Proche-Orient.

7) *La NaDH diphorase* : on ne localise pas encore avec certitude quel chromosome porte le gène mais on connaît des déficits associés avec la methemoglobinémie congénitale dont le gène est porté par le chromosome 22. On note ici un seul sujet hétérozygote porteur du gène 2. Le gène 1 est classique dans les populations humaines. Il existe de rares cas isolés hétérozygotes porteurs de 1 à 2 tandis que l'homozygote n'a pas été observé.

8) *La Superoxyde dismutase (SOD)* : le chromosome porteur est le 21.

La SOD est une enzyme qui intervient dans le métabolisme des peroxydes.

C'est un marqueur des populations nordiques (ancien marqueur Viking)

Il est très monomorphe dans tous les autres groupes humains.

9) Il en est de même de la *Malate deshydrogenase* qui ne présente pas de variante ici mais qui est un marqueur des populations mélanésiennes du Pacifique.

10) *L'Estérase D* portée par le chromosome 13 porte 2 gènes et la fréquence du gène 2 est plus basse ici que celle des populations situées en Orient. Le taux de EsD^2 est égal à 25 %.

11) Portées par le chromosome 6 les *GLO* découvertes il y a 3 ans ont leur gène en plein milieu du locus HLA. On a ici

21 sujets homozygotes 2
8 sujets hétérozygotes 2
4 sujets homozygotes 1

Ici au Yémen le gène 2 domine très fortement (taux : 78 %)

A Toulouse à titre d'exemple on a 47 % de 1 et 52 % de 2 seulement.

12) *La Cholinesterase plasmatique*

C'est un système enzymatique encore mal étudié chez l'homme dans lequel on connaît 4 allèles [8] classiques aux loci [9].

E_1 : E^u_1 E^a_1 E^b_1 et E^s_1

Dans cette population 3 d'entre eux ont été mis en évidence E^u_1, E^a_1, et E^s_1. L'allèle E^b_1 qui a été rapporté en Afrique Orientale est ici absent.

Il convient de relever 2 points particuliers :

1 – L'existence du gène résistant E^a_1 à une fréquence qui semble comparable à ce qu'on a trouvé en Europe.

2 – La présence d'un taux remarquablement élevé de l'allèle situé au locus E^s_1. Celui-ci atteint le chiffre de 6 % dans cet échantillonnage.

Jusqu'à maintenant les groupes humains chez lesquels une fréquence élevée ou relativement élevée de cet allèle a été décrite étaient au nombre de 3 : les Basques avec un taux de 2,1 %, les communautés Vysyas du sud de l'Inde : 11 % et chez les Esquimaux de l'Alaska (11 %). Une analyse précise de l'origine exacte des individus porteurs du gène E^s_1 serait à envisager de manière à donner une explication à l'existence de cet

(8) allèle : Nom donné aux deux gènes d'une même paire de chromosomes formant paire eux-mêmes, l'un normal, l'autre muté ayant tous deux des emplacements identiques et la même fonction, mais s'exprimant de façon différente, on décrit ainsi plusieurs allèles ou mutants d'un même gène.

(9) locus : lieu du gène sur le chromosome. Un même gène peut occuper plusieurs loci différents proches ou distants les uns des autres, sur le même chromosome ou sur des chromosomes différents.

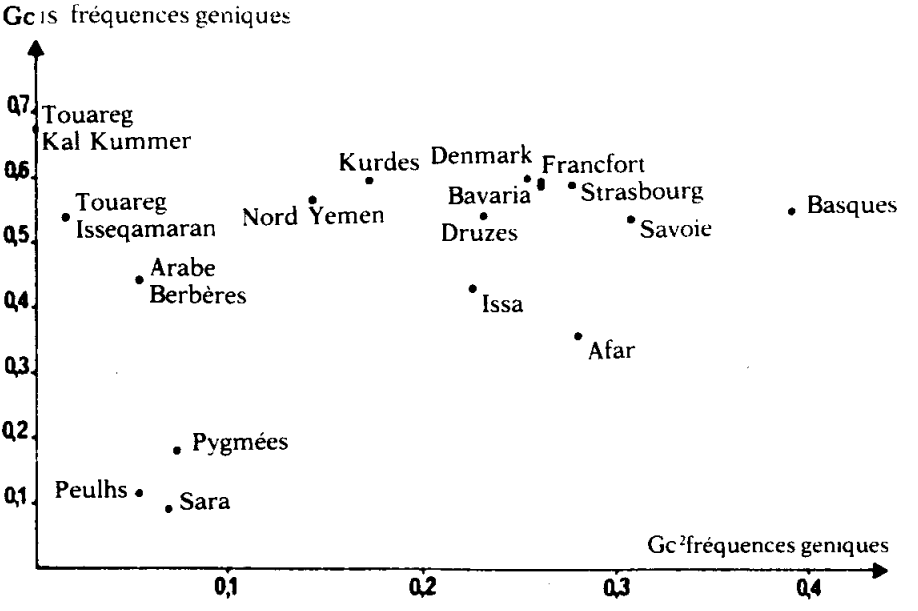
allèle dans ce groupe yéménite, ce qui malheureusement n'a pu encore être fait.

Au locus E_2 on note la présence des deux types classiques C_5 et C_{5-}. Nous avons isolé volontairement les phénotypes déficients de mobilités C_4 normale correspondant aux individus de phénotype S mentionnés plus haut.

En ce qui concerne le type C_5 la fréquence du gène E_s est de 8 % légèrement plus importante que la valeur de 5 % habituellement rapportée en Europe.

Les groupes sériques à définition électrophorétique [10]

Les tableaux 23 à24 en annexe montrent les résultats concernant la protéine Gc (transporteur de la vitamine D) comparés avec d'autres populations africaines et du Moyen-Orient (Constans *et al.* [1]). Les résultats des haploglobines et des transferrines trop monomorphes ne sont pas présentés ici.



Répartition des huits groupes ici à propos des fréquences géniques Gc^{1S} et Gc^2 et leur comparaison avec d'autres témoins publiés.

(10) l'électrophorèse déjà citée permet de différencier les différents groupes de protéines du sérum.

Discussion

La protéine à trois allèles Gc^{1S}, Gc^{1F} et Gc^{2} mais on connaît actuellement un total de 29 mutants. Les résultats obtenus sur les populations Afar (Djibouti) et au Nord Yémen montrent un Ki^{2} élevé correspondant ici aussi à des différences de valeur entre les Gc^{2-1S} et Gc^{2-1F} hétérozygotes observés et calculés. La différence est à la limite de signification (0,02 p 0,05). La distribution des gènes des Gc^{1S} et Gc^{1F} est la même dans les populations Peulh du Sénégal (Constans *et al.* 1978 b). On remarquera que les Kurdes (P. Richard, thèse 1976) et les populations du Nord Yémen ont une fréquence de gènes Gc^{1S} voisine de celles des populations européennes tandis que la fréquence des gènes responsables de Gc^{2} les distinguent nettement de ces groupes.

Cavalli-Sforza [11], Constans *et al.* [1], Mourant *et al.* [7] ont démontré que la fréquence du gène responsable de Gc^{F} suit un gradient décroissant régulièrement selon un axe Nord-Sud de l'Europe à l'Afrique tands que la Gc^{2} va en croissant.

Un gradient identique se rencontre en direction du Proche-Orient. une carte élaborée par Loomie en 1967 concernant la couleur de la peau recoupe exactement celle de Constans concernant les gradients de Gc.

Les populations yéménites trouvent ici leur place logique selon cette théorie qui se trouve donc confortée par la concordance des résultats des fréquences de Gc des populations de la plaine côtière où les gènes d'origine africaine sont plus nombreux. (4 et 8)(cf. carte).

Les Hémoglobines

L'étude des hémoglobines a porté sur 231 sujets. Dès la première série de prélèvements, un sujet était porteur d'une hémoglobine G Ferrare (béta 57) Asn→Lys, mise en évidence pour la seconde fois seulement dans le monde.

La majorité des sujets sont homozygotes Hb A/A (81 %) mais on rencontre un certain nombre de sujets hétérozygotes Hb A/S et quelques sujets homozygotes S/S. L'hémoglobine S est un mutant dont le 6e acide aminé des chaînes β du tétramère est remplacé par une valine. L'importance de l'Hb S réside dans sa propriété de cristalliser en absence d'oxygène. Ainsi les sujets porteurs d'Hb S auraient des globules rouges qui prendraient la forme de faucille (falciformation) on les nomme drépanocytes. Récemment, Milton [7] explique les mécanismes biochimiques impliqués dans la résistance à l'infestation palustre conférée par l'hémoglobine S. Mais si à l'état hétérozygote (Hb A/S) cette mutation par l'abaissement du pH interne du globule rouge tue le parasite au moment de la falciformation qui est aisément réversible, il n'en n'est pas de même sur le sujet homozygote (Hb S/S) qui s'il résiste encore plus facilement que le sujet Hb A/S à l'infestation palustre sera néanmoins emporté jeune par des manifestations, dans un tableau sévère, de douleurs osseuses, d'anémie, d'infarctus osseux responsables de graves

déformations du squelette, et d'infections chroniques plus ou moins généralisées [9].

Environ 17 % des sujets sont porteurs d'Hb S à l'état hétérozygote au Yémen. Ce chiffre est très élevé, il est de 14 % seulement en Arabie Saoudite et de 11 % pour les sujets Hb SS en Arabie Saoudite (Goedde and Kleihauer [2]) et de 10 % en Afrique.

Au Yémen dans les régions sèches un pompage régulier de la nappe phréatique entraîne la présence de nappes d'eau de surface, peu profondes, qui ne s'assèchent pratiquement jamais autour des puits, constituant ainsi des gîtes larvaires pour les Culicides. Le Plasmodium falciparum est le plus souvent rencontré surtout en Tihâma (plaine côtière) mais on rencontre aussi P. vivax et P. malariae.

Or, on parle volontiers de l'« avantage » qu'aurait le sujet porteur d'Hb S (à l'état hétérozygote Hb A/S), celui-ci résisterait mieux à l'infestation par Plasmodium falciparum.

L'Hb S ne serait pas la seule molécule de ce type, d'autres mutants d'Hb plus lents à l'électrophorèse ont été mis en évidence en Afrique de l'Ouest (travaux de l'auteur à paraître). Il se pourrait aussi qu'une modification du pH intra-érythrocyte empêche le Plasmodium de se développer. (Par contre Lehmann H.G. *et al.* [4] montrent qu'en milieu désertique exempt de paludisme le taux d'Hb S n'est que de 1 %).

Il en serait de même pour certaines variantes enzymatiques. D'autres facteurs pourraient conférer une « résistance ». Ainsi pour Plasmodium knowlesi (MILLER [6], il semble que les sujets Duffy a- b- représentent un substrat défavorable. Mais les Plasmodium knowlesi est un parasite de singe. On a cependant étendu cette résistance chez l'homme pour P. vivax. G. LARROUY s'oppose à cette hypothèse car il a pu mettre en évidence P. vivax chez les sujets Fy a – b – . On doit donc réinterpréter la résistance conférée par certains antigènes de surface des globules rouges comme celle fournie par d'autres molécules intra-érythrocytaires à partir de modèles plus élaborés.

La thalassémie [11]

6 % des sujets sont porteurs d'une thalassémie mineure (hétérozygote), ce qui est considérable et 1 % de thalassémie majeure (homozygote)

Il existe deux sortes de thalassémies.

Les α thalassémies : 4 gènes sont responsables de la synthèse des chaines α du tétramère de l'hémoglobine. Le déficit de 1,2 ou 3 gènes se traduira par un défaut plus ou moins grave en chaîne α, responsable d'une diminution relative de la synthèse d'Hb A_2 inf. à 2 % selon C. Lapoumeroulie [3].

Les β thalassémies sont provoquées par le déficit partiel ou total des

(11) Thalassémie : maladie du pourtour méditerranéen provoquée par une synthèse supérieure à 3,6 % d'Hb A_2 (α_2 δ_2)

chaînes β du tétramère entraînant une augmentation relative de la synthèse d'Hb A_2. (α_2 δ_2).

Par contre nous avons seulement rencontrés 2 sujets porteurs d'Hb fœtale au taux de 1,5 % et 1,6 % tandis que 3 sujets seulement avaient un taux de 0,5 ; 0,8 et 0,9 %.

Dès 1957 H. Lehmann publie au cours d'un symposium sur l'Hb anormale une carte de l'endémie thalassémique ou figure le Yémen au même titre que les pays de la méditerranée orientale et de la péninsule indochinoise. Récemment (D. Labie *et al.* [12]) confirme la thalassémie endémique dans le sud-est asiatique.

Conclusion

Au terme de ce travail apparaissent trois points qui nous serviront de conclusion.

1) Les Ki^2 de systèmes à très haut polymorphisme tel que les Gm sont assez mauvais ce qui a été souligné dans la discussion de l'étude du système Gm.

Ceci nous permet d'avancer que les groupes de populations vivant au Yémen du Nord sont très différents les uns des autres.

Les ethnologues travaillant plus tard sur le mariage et le choix du conjoint pourront nous fournir des données utiles qui n'existent pas malheureusement aujourd'hui dans l'état des recherches sur le Yémen.

On peut donc penser que les tribus sont indépendantes les unes des autres, qu'il n'y a pas ou peu de mariages inter-tribaux, que ces groupes évoluent parallèlement les uns aux autres depuis longtemps.

2) On pense que le premier peuplement de la péninsule Arabe s'est fait à travers la mer Rouge par le Bâb al-Mandib vers le pleistocène inférieur.

Actuellement, on distingue encore un très important apport africain extrêmement visible en Tihâma qui montre bien l'apport de gènes africains. Les historiens nous confirment l'existence de trois invasions Abyssines au Yémen, les deux premières au troisième siècle avant Jésus-Christ, la troisième au sixième siècle après J.C.

Plus tard encore les Bani-Najâḥ qui furent les maîtres de Zabîd au 12^e et 13 ^{e} siècles seraient d'origine Abyssine.

C'est sur les prélèvements réalisés aux alentours de Zabîd, Khawkha, Mokha que les échantillons de sang prélevés montrent la plus nette augmentation de fréquence de gènes africains, ceci à travers l'enzymologie, les groupes Gm,les groupes sanguins érythrocytaires et la protéine Gc.

3) Une autre influence se caractérise par la présence de certains caractères Veddiques surtout à travers les systèmes érythrocytaires et Gm, ce qui semble ici aussi confirmer l'apport génétique très ancien par

la route des épices, avant que la connaissance des moussons, ne substituent les boutres aux chameaux pour transporter les marchandises de l'Inde vers le Nord.

Les échantillons de sang ayant des caractéristiques Veddiques sont ceux issus des régions du Sud et de l'Est du pays dont les contacts avec le Sud Yémen et l'Inde sont dominants par rapport à ceux avec l'Afrique.

Enfin, les vieux ensembles de gènes arabes du système Gm se rencontrent surtout au nord du pays (Saada) qui échange depuis longtemps ses habitants avec l'Arabie Saoudite.

Le Yémen peut être considéré comme le carrefour de l'Inde de l'Afrique et de l'Arabie, et ses populations distinctes entre elles n'ont pas encore intégré à un niveau d'équilibre ces gènes étrangers qui seront sans doute plus tard la base d'une homogénisation et d'un métissage.

Par contre il n'a pas été possible de mettre en évidence la présence pourtant connue avec certitude des groupes de populations comme les Iraniens, les Turkmènes, les Circassiens etc... Ceci conduit à proposer deux hypothèses. La première étant que notre échantillon n'est pas suffisamment représentatif, la seconde la plus vraisemblable : à la lumière de notre expérience et de travaux comparables sur d'autres populations, la persistance et la mise à jour de gènes rares ou à basse fréquence n'est pas possible car il y a un seuil limite en deça duquel la méthode n'est plus performante excepté dans les cas rarissimes d'un marqueur spécifique de population mis en évidence.

Autrement dit un apport de gènes étrangers, s'il n'est pas suffisamment massif, se diluera et disparaîtra sans laisser de trace. Il y a lieu de penser que ces populations se sont donc totalement « Yéménisées ».

Perspectives futures

Au cours de notre introduction, nous avons fait la distinction entre génotype et phénotype. De nouvelles méthodes de travail permettent d'analyser directement les structures chromosomiques. Certains travaux déjà publiés semblent confirmer qu'il existe un polymorphisme de l'ADN *, support direct des gènes [14].

Nous aurions aimé travailler sur ce matériau, d'autant plus que les sujets porteurs d'hémoglobine S selon qu'ils sont originaires d'Afrique ou d'Arabie, bien que porteurs de la même anomalie de l'hémoglobine, présentent deux ADN différents. L'expression d'un tel polymorphisme assez facile à étudier depuis très peu de temps, permettra bientôt de mettre en évidence des différences entre des groupes de peuplement et permettra sans doute d'apprécier une chronologie et même de vérifier les ramifications des grandes voies de peuplement partant de l'Afrique, ceci depuis les temps préhistoriques.

On saura si le Yémen voit son peuplement tirer son origine directement de l'Afrique ou à travers l'Arabie et la Péninsule arabe. Peut-être ne verra-t-on qu'une répartition variable selon les lieux des deux hypothèses

évoquées ci-dessus, ce qui semble être suggéré par les résultats que nous avançons au terme de cette étude.

* ADN : Acide desoxyribonucléique constitué d'une double hélice faite de quatre bases différentes associées deux à deux.

BIBLIOGRAPHIE

[1] CONSTANS J., LEFEVRE-WITIER Ph., RICHARD P. and JAEGER G. – Gc (Vitamin D binding protein) subtype polymorphism and variants distribution among Saharan middle-east and African populations, *Am. Journal of Phys. Anthrop.* 52, 435-441 (1980).

[2] GOEDDE H.W., BENKMANN H.G. – Genetic studies in Saudi Arabia, *American Journal of Physical Anthropology*, 50, 1979, february n°2.

[3] LAPOUMEROULIE C. – *Etude de l'expression des gènes de l'hémoglobine humaine par quelques abords biochimiques*, Thèse, 1981.

[4] LEHMANN H.G., MARANJIAN et MOURANT A.E. – Distribution of sickle cell haemoglobin in Saudi Arabia, *Nature*, 198, 492-493.

[5] MARENGO-ROWE A.S., AVIET K., GODBER A.C., KOPEC A.E., MOURANT, TILLS D. and WOODHEAD B.H. – The inherited blood factors of the inhabitants of Southern Arabia, *Annals of Human Biology*, 1,3,311-326, 1974.

[6] MILLER L.H., MASON S.J., DOORAK J.A., MCGINNIS J.A., MARY H., ROTHMANN I.K. – Erythrocyte receptors from Plasmodium Kolwesi malaria. Duffy Blood group determinents, *Science*, 189, 561-563 (1975).

[7] MILTON J., FRIEDMAN and TRAGER W. – The biochemistry of resistance to Malaria, *Scientific American*, 244, 3, 1981.

[8] MOURANT A.E., ADAC KOPEC, DOMANIEVSKA SOBCZAK K. – *The distribution of the human blood groups and the polymorphisms*, Oxford University Press 1976.

[9] ROTH E.F., FRIEDMAN M., VEDA Y., TELLEZ I., TRAGER W., NAGEL R.L. – Sickling rates of human As red cells infected in vitro with « Plasmodium falciparum malaria ». *Science*, 202, 10, 1978.

[10] SANGER R, RACE R.R. – *Blood groups in man*, 1970.

[11] SANTACHIARA-BENNECETTI, BERETTA M., NEGRI M., RANZANI G., ANTONINI G., BARBERIO C., MODIANO G., CAVALLI-SFORZA L.L. – *Am. J. Hum. Genet.* 32, 934-954, 1980.

[12] SICARD D., LIEURZOU Y., LAPOUMEROULIE C., LABIE D. – High genetic polymorphism of hemoglobin disorders in Laos, *Hum. Genet*, 50, 327-336, 1979.

[13]VERGNES H., SEVIN A., SEVIN J., JAEGER J. – Populations genetic studies of the AKA Pygmies (Central Africa). A survey of red cell and serum enzymes, *Hum. Genet*, 48, 343-355, 1979.

[14] YUET WAI KAN and DOSY A.M. – Evolution of the hemoglobin S and C genes in World populations, *Science*, 209, 18, 1980.

ANNEXES

TABLEAU I

Système MNS

Sur un chromosome au même locus, un sujet sera M ou N et S ou s

Fréquences géniques estimées

MS	0,3452
Ms	0,3354
NS	0,0701
Ns	0,2493

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
MS MS	35	27,52	0,1515	0,1191
MS Ms	45	53,49	0,1948	0,2316
Ms Ms	28	25,99	0,1212	0,1125
MS NS	16	11,17	0,0693	0,0484
MSNsMsNS	45	50,62	0,1948	0,2191
Ms Ns	44	38,64	0,1905	0,1673
NS NS	1	1,13	0,0043	0,0049
NS Ns	6	8,07	0,0260	0,0349
Ns Ns	11	14,36	0,0476	0,0622

231 indivudus

Degré de liberté = 4 KHi2 observé = 8,30

Nombre de gènes		Fréquence des gènes
M	321	0,694805
N	141	0,305195

PHENOTYPE	NBS. OBS	FREQ. OBS	FREQ. CAL.	NBS. CAL.
M/M	108	0,4675	0,4828	111,52
M/N	105	0,4545	0,4241	97,97
N/N	18	0,0779	0,0931	21,52

Nombre de gènes		Fréquence des gènes
S	200	0,432900
s	262	0,567100

PHENOTYPE	NBS. OBS	FREQ. OBS	FREQ. CAL.	NBS. CAL.
S/S	52	0,2251	0,1874	43,29
S/s	96	0,4156	0,4910	113,42
s/s	83	0,3593	0,3216	74,29

KHi2 = 5.449114 DDL = 1

TABLEAU II
LE SYSTEME P

Les sujets seront P_1 ou P_2 ; P_1 est dominant sur P_2

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

P_1 0,3420

P_2 0,6580

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
$P_1,P_1/P_1,P_2$	131	131,00	0,5671	0,5671
P_2,P_2	100	100,00	0,4329	0,4329

231 individus - DDL = 1 - KHi2 observé = 0,000

TABLEAU III

LE SYSTEME K

Le système K ou Coelano est un système à 2 allèles K ou k

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

K 0,0150

k 0,9850

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
K,K K,k	6	6,00	0,0299	0,0299
k,k	195	195,00	0,9701	0,9701

201 individus - DDL = 1 -KHi2 observé = 0,000

TABLEAU IV

Le système Kp^a Kp^b

C'est un système à deux allèles

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

Kp	0,4502
Kp^a	0,0000
Kp^b	0,5498

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
Kp,Kp	30	30,00	0,2027	0,2027
$KpKp^a/Kp^aKp^a$	0	0,00	0,0000	0,0000
$KpKp^b/Kp^bKp^b$	118	118,00	0,7973	0,7973
Kp^aKp^b	0	0,00	0,0000	0,0000

148 individus - DDL = 1

TABLEAU V

Le système Js^a Js^b

C'est un système à deux allèles

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

Js	0,0593
Js^a	0,0110
Js^b	0,9297

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
Js Js	0	0,19	0,0000	0,0035
$JsJs^a/Js^aJs^a$	1	0,08	0,0189	0,0014
$JsJs^b/Js^bJs^b$	51	51,65	0,9623	0,9746
Js^aJs^b	1	1,08	0,0189	0,0204

53 indivudus - DDL = 1 - KHi2 observé = 0,008

TABLEAU VI

Le système DUFFY

C'est un système à deux allèles Fy^a Fy^b

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

Fy	0,8077
Fy^a	0,1015
Fy^b	0,0909

PHETOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
Fy Fy	32	34,57	0,6038	0,6523
$FyFy^a/Fy^aFy^a$	8	9,23	0,1509	0,1742
$FyFy^b/Fy^bFy^b$	7	8,22	0,1321	0,1551
Fy^aFy^b	6	0,98	0,1132	0,0184

53 individus - DDL = 1 - KHi2 observé = 0,536

TABLEAU VII

Le système Kidd

Système à deux allèles Jk^a et Jk^b

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

Jk	0,6256
Jk^a	0,1839
Jk^b	0,1905

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
Jk Jk	70	71,24	0,3846	0,3914
$JkJk^a/Jk^aJk^b$	44	48,02	0,2418	0,2638
$JkJk^b/Jk^bJk^b$	46	49,99	0,2527	0,2747
Jk^aJk^b	22	12,75	0,1209	0,0701

182 individus - DDL = 1 - KHi2 observé = 7,387

TABLEAU VIII

Le système Lutheran

Système à deux allèles : Lu^a et Lu^b

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

Lu	0,0342
Lu^a	0,0009
Lu^b	0,9650

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
Lu Lu	0	0,05	0,0000	0,0012
$LuLu^a/Lu^a\ Lu^a$	2	0,00	0,0435	0,0001
$LuLu^b/Lu^bLu^b$	44	45,87	0,9565	0,9971
$Lu^a\ Lu^b$	0	0,08	0,0000	0,0016

46 individus - DDL = 1 - KHi2 observé = 0,076

TABLEAU IX

LE SYSTEME ABO

La substance H est la substance de groupe susceptible de donner le groupe A ou le groupe B. Elle apparaît dans le tableau suivant :

Groupe	A	B	AB	H	A_1	nb. obs.	Freq. obs.
O	-	-	-	+	-	123	0,5325
B	-	+	+	-	-	15	0,0649
B	-	+	+	+	-	12	0,0519
A_1	+	-	+	-	+	29	0,1255
A_2	+	-	+	+	-	17	0,0736
A int	+	-	+	+	+	31	0,1342
A_1B	+	+	+	-	+	2	0,0087
A_2B	+	+	+	+	+	1	0,0043
Aint B	+	+	+	+	+	1	0,0043

TABLEAU IX bis

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

A	0,1993
B	0,0738
C	0,7269

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
A,A A,O	77	76,10	0,3333	0,3294
A,B	4	6,80	0,0173	0,0294
B,B B,O	27	26,06	0,1169	0,1128
O,O	123	122,05	0,5325	0,5284

231 individus - DDL = 1 - KHi2 observé = 1,204

Tableau X

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

A1	0,1508
A2	0,0484
B	0,0745
0	0,7263

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
A1,A1 A1,A2 A1,0	60	59,22	0,2597	0,2564
A2,A2 A2,0	17	16,80	0,0736	0,0727
A1,B	3	5,19	0,0130	0,0225
A2,B	1	1,67	0,0043	0,0072
B,B B,0	27	26,27	0,1169	0,1137
0,0	123	121,85	0,5325	0,5275

231 individus - DDL = 1 - KHi2 observé = 0,966

Tableau XI

Système RHESUS

Il compte parmi les plus importants au cours de la transfusion avec le système ABO.

FREQUENCES ALLELIQUES ESTIMEES

R1	0,5284	r	0,2547
R2	0,0982	r'	0,0195
Ro	0,0992	r"	0,0000
Rz	0,0000	ry	0,0000

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
r',r'	0	0,09	0,0000	0,0004
r',ry	0	0,00	0,0000	0,0000
ry,ry	0	0,00	0,0000	0,0000
r,r'	1	2,29	0,0043	0,0099
r',r" r,ry	0	0,00	0,0000	0,0000
R1,Ro R1,r Ro,r'	84	87,29	0,3636	0,3779
R1,R2 R1,r" R2,r' Ro,rz Ro,ry Rz,r	17	24,86	0,0736	0,1076
R2,Rz R2,Ry Rz,r"	0	0,00	0,0000	0,0000
Ro,Ro Ro,r	13	13,95	0,0563	0,0604
R2,Ro R2,r Ro,r"	26	16,06	0,1126	0,0695
R2,R2 R2,r"	6	2,23	0,0260	0,0096
R1,R1 R1,r'	70	69,25	0,3030	0,2998
R1,Rz Rz,r' R1,ry	0	0,00	0,0000	0,0000
Rz,Rz Rz,ry	0	0,00	0,0000	0,0000
R,R	14	14,99	0,0606	0,0649
R,r"	0	0,00	0,0000	0,0000
r",r"	0	0,00	0,0000	0,0000

231 individus - DDL = 1 - KHi2 observé = 8,899

Tableau XII
Le système Inv

Système à 2 allèles Inv_1 Inv_2

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

1	0,1743
2	0,8257

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
1,1 1,2	70	70,00	0,3182	0,3182
2,2	150	150,00	0,6818	0,6818

220 individus - DDL = 1 - KHi2 = 0,000

TABLEAU XIII

FREQUENCES GENIQUES ESTIMEES

(1) 0,1590	1,17,21	(5) 0,0000	-
(2) 0,0095	1,2,17,21	(6) 0,0353	1,17,10,11,13,15,16
(3) 0,5147	3,5	(7) 0,0131	1,17,5,10,11,14,C_3
(4) 0,2452	1,17,5	(8) 0,0000	-
		(9) 0,0232	1,17,5,11,14

PHENOTYPE	NBS. OBS.	NBS. CAL.	F. OBS.	F. CAL.
3,4	49	52,75	0,2344	0,2524
1,1	7	5,28	0,0335	0,0253
3,3 3,8	52	55,36	0,2488	0,2649
1,3	36	34,20	0,1722	0,1636
4,4	18	12,57	0,0861	0,0601
4,7 4,9 7,9	10	3,85	0,0478	0,0184
2,3	3	2,05	0,0144	0,0098
3,6	6	7,60	0,0287	0,0364
3,7 3,9	5	7,82	0,0239	0,0374
1,4	7	16,29	0,0335	0,0779
3,5	2	0,00	0,0096	0,0000
4,6	7	3,62	0,0335	0,0173
1,6	1	2,35	0,0048	0,0112
1,2 2,2	1	0,65	0,0048	0,0031
6,6	1	0,26	0,0048	0,0012
4,8	1	0,00	0,0048	0,0000
8,8	2	0,00	0,0096	0,0000
2,9	1	0,09	0,0048	0,0004
1,5 1,7 2,4, 2,5 2,6 2,7, 4,5 5,5 5,6, 5,7 6,7 7,7	0	2,27	0,0000	0,0109
1,8 2,8 5,8, 6,8 7,8 1,9, 5,9 6,9,8,9, 9,9	0	2,00	0,0000	0,0096

209 individus - DDL = 1 - HKi2 observé = 10,128

TABLEAU XIV
G6PD

Il faut ici présenter les résultats en fonction du sexe. Le chromosome X portant le gène de la G6PD, il y aura nécessairement deux gènes, dont un répressé (ne fonctionnant pas) chez la femme (XX).

FEMMES

Phénotypes	Fréquences phénotypiques	nombre observé
AB	0. 0312	1
B	0. 8750	28
ε (activité B faible)	0. 0625	2
Négatif (déficit total)	0. 0312	1

32 femmes étudiées

HOMMES

Phénotypes	Fréquences phénotypiques	nombre observé
A	0. 234	3
$\bar{B}$ (déficit)	0. 0078	1
ε (activité B faible)	0. 0390	5
Négatif (déficit total)	0. 1560	2
B	0. 9140	117

128 hommes étudiés

TABLEAU XV
6PGD

	NOMBRE DE GENES	FREQUENCE DES GENES
A	266	0,898649
B	30	0,101351

PHENOTYPE	NOMB. OBS.	FREQ. OBS.	FREQ. CALC.	NOMB. CALC.
A/A	121	0,8176	0,8076	119,52
A/B	24	0,1622	0,1822	26,96
B/B	3	0,0203	0,0103	1,52

KHi2 = 0,343187 DDL = 1

TABLEAU XVI

PGM_1

	NOMBRE DE GENES	FREQUENCE DES GENES
1	230	0,737179
2	82	0,262820

PHENOTYPE	NOMB. OBS.	FREQ. OBS.	FREQ. CALC.	NOMB. CALC.
1/1	88	0,5641	0,5434	84,78
1/2	54	0,3462	0,3875	60,45
2/2	14	0,0897	0,0691	10,18

KHi2 = 1,775404 DDL = 1

TABLEAU XVII

AP

	NOMBRE DE GENES	FREQUENCE DES GENES
A	47	0,150641
B	254	0,814103
C	11	0,035256

PHENOTYPE	NOMB. OBS.	FREQ. OBS.	FREQ. CALC.	NOMB. CALC.
A/A	3	0,0192	0,0227	3,54
A/B	28	0,2436	0,2453	38,26
A/C	3	0,0192	0,0106	1,66
B/B	104	0,6667	0,6628	103,39
B/C	8	0,0513	0,0574	8,96
C/C	0	0,0000	0,0012	0,19

KHi2 = 0,107262 DDL = 1

TABLEAU XVIII

AK

	NOMBRE DE GENES	FREQUENCE DES GENES
1	303	0,958861
2	13	0,041139

PHENOTYPE	NOMB. OBS.	FREQ. OBS.	FREQ. CALC.	NOMB. CALC.
1/1	145	0,9177	0,9194	145,27
1/2	13	0,0823	0,0789	12,47
2/2	0	0,0000	0,0017	0,27

KHi2 = 0,023439 DDL = 1

Tableau XIX
NADH

NOMBRE DE GENES		FREQUENCE DES GENES
1	309	0,996774
2	1	0,003226

PHENOTYPE	NOMB. OBS.	FREQ. OBS.	FREQ. CALC.	NOMB. CALC.
1/1	154	0,9935	0,9936	154,00
1/2	1	0,0065	0,0064	1,00
2/2	0	0,0000	0,0000	0,00

KHi.2 = 0,000000 - DDL = 1

Tableau XX
GLO

NOMBRE DE GENES		FREQUENCE DES GENES
1	16	0,242424
2	50	0,757576

PHENOTYPE	NOMB. OBS.	FREQ. OBS.	FREQ. CALC.	NOMB. CALC.
1/1	4	0,1212	0,0588	1,94
1/2	8	0,2424	0,3673	12,12
2/2	21	0,6364	0,5739	18,94

KHi2 = 1,625406 - DDL = 1

Tableau XXI

ESTD

NOMBRE DE GENES		FREQUENCE DES GENES
1	48	0,727273
2	18	0,272727

PHENOTYPE	NOMB. OBS.	FREQ. OBS.	FREQ. CALC.	NOMB. CALC.
1/1	17	0,5152	0,5289	17,45
1/2	14	0,4242	0,3967	13,09
2/2	2	0,0606	0,0744	2,45

KHi 2 = 0,074968 - DDL = 1

Tableau XXII

ADA

NOMBRE DE GENES		FREQUENCE DES GENES
1	269	0,862179
2	43	0,137820

PHENOTYPE	NOMB. OBS.	FREQ. OBS.	FREQ. CALC.	NOMB. CALC.
1/1	117	0,7500	0,7434	115,96
1/2	35	0,2244	0,2377	37,07
2/2	4	0,0256	0,0190	2,96

KHi2 = 0,125261 - DDL = 1

TABLEAU XXIII

Distribution du phénotype Gc

Pays	Population	N		Phénotypes Gc																				
				1F-1F	1F-1S	1S-1S	1A1-1F	1A1-1S	1A1-1A1	1F-1C3	1S-1C3	1A6-1F	1A6-1S	2-1F	2-1S	1A1-2	2-1C3	1A6-2	2A3-2	1F-2A3	1S-2A3	1F-2A5	1S-2A5	2-2
Iraq	Kurdes	58	obs.	2	14	24	0	0	–	–	–	–	–	8	7	1	–	–	–	–	–	–	–	2
			exp.	2,9	15,5	20,5	0,2	0,6	–	–	–	–	–	4,5	11,9	0,2	–	–	–	–	–	–	–	1,7
Nord Yémen	Yéménites	135	obs.	9	38	52	0	0	–	–	–	–	–	17	17	1	–	–	–	–	–	–	–	1
			exp.	9,9	43	46,9	0,3	0,6	–	–	–	–	–	10	21,8	0,1	–	–	–	–	–	–	–	2,5
République de Djibouti	Afar	95	obs.	25	24	18	–	–	–	–	–	–	–	14	8	–	–	–	–	–	–	–	–	6
			exp.	20,4	31,5	12,2	–	–	–	–	–	–	–	15,7	12,2	–	–	–	–	–	–	–	–	3
	Issa	92	obs.	16	35	19	–	–	–	0	0	1	1	11	5	–	1	–	–	–	–	–	–	3
			exp.	17	33,9	17	–	–	–	0,4	0,4	0,9	9,9	9,9	–	0,1	0,2	–		–	–	–	–	1,4
Algérie	Harratines et M'Rabtins (Saoura)	184	obs.	41	79	38	2	0	–	1	2	–	–	13	6	–	–	–	1	0	1	–	–	–
			exp.	42,6	79	36,5	1	0,9	–	1,4	1,3	–	–	9,6	8,9	0,1	0,2	–	0,1	1	0,9	–	–	0,5
	Touareg Isseqa-maren (Hoggar)	160	obs.	34	64	51	–	–	–	1	4	–	–	2	3	–	0	–	–	–	–	1	0	0
			exp.	29	73,5	46,8	–	–	–	2,1	2,7	–	–	2,1	2,7	–	0,1	–	–	–	–	0,4	0,5	0
Mali	Touareg Kel Kumer (Menaka)	260	obs.	25	110	121	–	–	–	4	0	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–
			exp.	25,9	111	119,1	–	–	–	1,3	2,7	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–	–
République Centrafricaine	Sara	291	obs.	202	44	2	3	0	–	–	–	–	–	35	5	0	–	–	–	–	–	–	–	0
			exp.	202,9	44,2	2,4	2,5	0,3	–	–	–	–	–	33,4	3,6	0,2	–	–	–	–	–	–	–	1,4

TABLEAU XXIV

Fréquence du Gc1F, Gc1S, Gc2 et Gc mutants du Moyen-Orient, Sahara et populations Africaines

Pays	Population	N	Gc Frequences des Gènes								
			Gc1F	Gc1S	Gc1A1	Gc1C3	Gc1A6	Gc2A3	Gc2A5	Gc2	X2
Iraq	Kurdes	58	0,224	0,595	0,008	–	–	–	–	0,172	2,74
Nord Yémen	Arabes Yéménites	135	0,270	0,589	0,004	–	–	–	–	0,137	7,17
République de Djibouti	Afar	95	0,463	0,358	–	–	–	–	–	0,179	7,24
	Issa	92	0,430	0,430	–	0,005	0,010	–	–	0,125	2,87
Algérie	Harratines et M'Rabtines (Saoura)	161	0,481	0,446	0,005	0,008	–	0,005	–	0,054	2,55
	Touareg Isseqamaren (Hoggar)	160	0,425	0,541	–	0,016	–	–	0,003	0,015	2,52
Mali	Touareg Kel Kummer (Menaka)	260	0,315	0,677	–	0,008	–	–	–	0	0,058
Sénégal	Peuhls (Fula)	357	0,780	0,115	0,027	0,010	–	–	0,015	0,053	4,81
République centrafricaine	Sara	291	0,835	0,091	0,005	–	–	–	–	0,069	0,082
	Pygmées Biaka	751	0,619	0,182	0,039	–	–	0,086	–	0,074	2,89

VI

L'ARABIE DU SUD AVANT L'HISTOIRE ETAT ACTUEL DES CONNAISSANCES AU YEMEN DU NORD

(Roger de BAYLE des HERMENS)

La Préhistoire du Yémen est encore très mal connue. Les seuls éléments dont nous disposons actuellement sont les renseignements apportés par deux missions de recherches préhistoriques effectuées en 1974 [1] et 1980 [2] dans le cadre d'un programme de la R.C.P. 352 du C.N.R.S. : « Le Yémen et la péninsule arabe ».

Avant ces missions la bibliographie préhistorique du Nord Yémen se résumait en quatre notes, dues d'ailleurs à la plume de géologues ou d'archéologues classiques. Pierre Lamare qui a étudié la géologie du Yémen [3] ne fait aucune mention de Préhistoire dans ses publications et ne note même pas la découverte d'outils isolés. La première indication est celle de A. Beneyton, géologue français qui en 1909-1910, était chargé de l'étude du tracé d'une ligne de chemin de fer au Yémen, alors sous la domination du Gouvernement impérial ottoman. Beneyton, en plus de la géologie et de la topographie, fit de nombreuses observations. Il semble

(1) BAYLE des HERMENS (R. de), Première mission de recherches préhistoriques en République Arabe du Yémen, 22 octobre 1974-21 décembre 1974. L.A. 184, rapport diffusion restreinte, janvier 1975, 16 p. ronéo.

ID. Première mission de recherches préhistoriques en République Arabe du Yémen. L'Anthropologie, t. 80, 1976, p. 5-38, 14 fig.

ID. Note préliminaire sur une première mission de recherches préhistoriques en République Arabe du Yémen. Pount, 4e année, n° 14, Djibouti, 1976, p. 39-47, 3 fig.

(2) BAYLE des HERMENS (R. de) et GREBENART (D.). Deuxième mission de recherches préhistoriques en République Arabe du Yémen, 9 septembre au 5 octobre 1980. Rapport diffusion restreinte, 12 pages, 11 fig.

BAYLE des HERMENS (R. de) et GREBENART (D.). Deuxième mission de recherches préhistoriques en République Arabe du Yémen, L'Anthropologie, t. 84, 1980, n° 4, p. 563-682, 7 planches, 11 figures.

(3) LAMARE (P.). Structure géologique de l'Arabie. Paris, Libr. polytechnique Béranger, 1936, 64 p., un dépliant.

être le premier à signaler l'éperon barré du jabal Muṣna' à l'ouest de Dhamâr , il y repéra un chemin d'accès dallé que nous avons pu voir lors de notre passage en 1974 et une grotte taillée dans le rocher. Il ne parle pas de dolmens mais signale par contre le jabal Hamman Alessi à 13 kilomètres à l'est de Dhamâr où il avait vu, dans le cratère d'un volcan, une muraille de fortifications, une citerne et des restes de scories de minerai de fer [4]. Il estime d'ailleurs que ces découvertes ne remontent pas à une très haute antiquité.

Il faut attendre 1970 pour que des chercheurs italiens donnent enfin quelques informations sur la Préhistoire et la Protohistoire. La première note du Professeur G. Garbini [5] signale en quelques lignes une industrie en obsidienne à Bayt Na'âm, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Sanaa, près d'un site historique connu pour ses inscriptions antiques.

La seconde note est parue sous la signature de G. Benardelli et A.E. Parinello [6]. Elle décrit pour la première fois l'ensemble de pierres dressées du Wâdi Hâmili, au sud de la Tihâma et à 85 kilomètres de Taëz en direction de Hudayda. Nous reviendrons sur cet ensemble mégalithique par la suite. Les auteurs parlent également du jabal Muṣna' à l'ouest de Dhamâr et indiquent sur ce site des dolmens et des pierres dressées.

La recherche préhistorique au Yémen s'est heurtée à une difficulté importante : la mise en culture intensive par le système des terrasses. L'aménagement de ces terrasses qui en certains endroits remonte à plusieurs siècles a provoqué la disparition des gisements de surface qui pouvaient exister sur les berges des cours d'eau et sur les plateaux qui les dominaient. Les gisements ont été soit détruits, soit recouverts par plusieurs mètres de terre ce qui rend toute recherche pratiquement impossible. Il faut également signaler le très petit nombre d'abris existant dans les secteurs prospectés, tant dans les régions volcaniques que dans les régions à formations gréseuses. Les quelques abris que nous avons pu voir sont en général peu profonds et n'offraient qu'une protection très limitée aux hommes préhistoriques qui venaient y chercher refuge. De plus ils ont été habités à une époque très récente et dans certaines régions, comme aux environs de Saada par exemple, le sont encore actuellement par des familles de nomades.

---

(4) BENEYTON (A.). Mission d'études au Yémen. La Géographie; t. XXVIII, 1913, p. 201-219.

(5) GARBINI (G.). Antichita yéménite. Annali Instituto Orient. di Napoli, vol. 30, 1979, p. 400-404 et 537-548 (2 fig. industrie en obsidienne).

(6) BENARDELLI (G.) et PARRINELLO (A.E.). Note su alcune localita archeologiche del Yémen. Annali Instituto Orient. di Napoli, vol. 30, 1970.

LES INDUSTRIES ANCIENNES DU YEMEN

Le Paléolithique inférieur

Le Paléolithique inférieur est actuellement connu au Yémen par un seul gisement situé dans la région de Ma'rib en bordure du grand désert d'Arabie. Il s'agit du Jabal al-Milḥ site localisé dans le large lit d'un oued qui a démantelé de vieilles formations volcaniques et gréseuses en laissant subsister des buttes témoins assez basses et usées par l'érosion. L'examen de ce secteur a permis de recueillir une série de galets aménagés qui constituent actuellement l'outillage préhistorique le plus ancien du pays. Dans cette série se rencontrent trois types principaux : galets aménagés retouchés sur une seule direction, galets aménagés retouchés sur deux directions et galets aménagés de forme polyédrique, partiellement épannelés par une taille multidirectionnelle qui laisse subsister de larges plages de cortex. Les roches utilisées sont le quartzite pour les gros exemplaires et le quartz pour ceux qui sont de petites dimensions. Le gisement du jabal al-Milḥ apporte la preuve que de très vieilles industries préhistoriques existent dans le pays. S'il était possible de faire une prospection systématique il est certain que d'autres sites seraient découverts apportant ainsi un complément d'informations pour la connaissance du Paléolithique inférieur.

Le Paléolithique moyen

Une industrie en obsidienne fut recueillie par le Professeur G. Garbini sur la colline de Bayt Na'âm, petit village situé à une vingtaine de kilomètres de Sanaa dans une région montagneuse et accidentée. G. Garbini donne cette industrie comme étant de type paléolithique. Nous avons pour notre part revu ce site et y avons recueilli une série lithique en silex, basalte et obsidienne à l'exclusion de toute céramique. Cette série qui comprend des nucléus, éclats, lames, coches, denticulés, racloirs, grattoirs et pointe retouchée, est difficile à classer dans la chronologie préhistorique du fait qu'il s'agit d'un gisement de surface et que le nombre d'outils recueillis est réduit. Nous pensons, compte tenu des techniques de débitage et des outils qui figurent dans la série, qu'elle peut être rattachée à un Paléolithique moyen. Nous donnons cependant cette attribution avec réserves, d'autres recherches et peut-être des fouilles seraient nécessaires pour avoir une idée plus juste et plus précise.

Le Néolithique

Le Néolithique semble être, au vu des connaissances actuelles, la civilisation préhistorique la plus répandue en République arabe du

Yémen. Il est vraisemblable qu'il en existe plusieurs faciès régionaux et que celui de l'est, en bordure du grand désert d'Arabie est différent de celui du nord (région de Saada), de celui du sud de la plaine de la Tihâma et de celui de Dhamâr et de Sanaa dans le centre du pays.

Pour toutes ces régions il est difficile à étudier car la matière première ayant servi à la fabrication de l'outillage est constituée en grande partie de quartz, de quartzite et de basalte, roches difficiles à tailler. Le silex y est extrêmement rare, de même que la céramique. Seuls certains gisements qui possèdent une industrie taillée dans l'obsidienne ont de ce fait un outillage de bonne qualité.

A dix kilomètres environ au nord de Sanaa le Néolithique a été rencontré près du village d'al-Adet. Les jabals de ce secteur sont des formations gréseuses très usées par l'érosion et possédant quelques abris larges mais peu profonds. Au pied de ces collines dans les parties rocailleuses non cultivées en terrasses, on recueille des centaines d'éclats et parfois des outils, en roches très diverses : quartz, quartzite, silex, jaspe, obsidienne et roches volcaniques verdâtres. Quelques tessons de céramique figurent également dans les récoltes, mais ils semblent appartenir à une période très récente. Cet outillage a un aspect fruste et les véritables outils y sont peu abondants. La majorité de ces pièces sont des éclats aux formes et aux dimensions très variées, affectés de retouches et de coches irrégulièrement placées sur les bords. Les quelques outils les plus caractéristiques sont des grattoirs sur éclat, des troncatures sur lamelles d'obsidienne, des lamelles épaisses à bord abattu par des retouches abruptes et des percuteurs.

Dans le nord du pays, aux environs de Saada, plusieurs longues lignes parallèles de formations gréseuses, peu élevées au-dessus de la plaine s'étendent du Nord au Sud. Ces formations, fortement patinées sont couvertes de milliers de gravures rupestres de divers types, sur lesquelles nous reviendrons. Au pied de certains petits massifs s'ouvrent des abris peu profonds et possédant parfois un remplissage archéologique qu'il serait intéressant de fouiller. Sur le sol se rencontrent par milliers des éclats de quartz, quartzite, silex, obsidienne et roches diverses. Les outils y sont peu abondants, on y distingue des pièces à coches, des denticulés, des éclats retouchés, des perçoirs, des grattoirs et des racloirs très frustes. La céramique y est rare et difficile à situer car certains petits abris servent actuellement d'habitat saisonnier à des familles nomades. Une industrie néolithique en obsidienne a été reconnue sur deux sites de la région de Dhamar, au jabal Muṣna', éperon barré sur lequel s'édifia une ville antique, et sur un plateau volcanique très plat près du village de Mâriya. Sur ce dernier site l'industrie se trouve localisée autour de constructions mégalithiques formées d'énormes blocs de basalte. Au jabal Muṣna' sont édifiés deux dolmens, une allée couverte et divers alignements de pierres dressées. L'industrie lithique recueillie, identique pour les deux sites, comprend de petis nucléus, des éclats, des lamelles retouchées, des burins, des pièces à coches et une armature de flèche à tranchant transversal.

L'art rupestre

L'art rupestre semble présent en plusieurs endroits du pays. Quelques gravures isolées sont connues près de Wâdi Ḍahr dans les environs de Sanaa, d'autres plus au sud près d'Al-Bayḍa. C'est dans la région de Saada que se trouve la concentration d'art rupestre la plus importante actuellement connue. Tous les massifs gréseux présentant des abris, des surfaces très planes et d'énormes blocs d'éboulis dont la présence a retenu le sable ont permis l'installation des hommes préhistoriques qui ont laissé sur place les traces de leurs industries, des gravures et peintures rupestres.

Les gravures de ce secteur s'étagent sur une longue période, du Néolithique à l'époque actuelle. Les plus anciennes, gravées sur la roche par un trait en U, large, évasé et poli, possédant une patine identique à celle de la roche, représentent des dessins d'animaux remarquablement exécutés : chiens et mouflons aux longues cornes recourbées en arrière ; ces animaux sont parfois associés à des personnages humains traités par la même technique (jabal al-Musalḥaquât à l'est de Saada en particulier).

Des gravures plus récentes, exécutées par piquetage montrent des animaux divers : antilopes, chevaux avec ou sans cavaliers, chameaux et signes difficiles à interpréter. A une période plus récente ont été gravées des inscriptions sémitiques et arabes. Les peintures rupestres de cette région sont situées dans des abris bien protégés. Elles sont traitées en noir et ocre rouge, on y distingue des signes divers, des chevaux et des cavaliers. Des groupes de ponctuations et des motifs rectangulaires en trait ou ponctuations, avec un personnage couché au centre, semblent représenter une tente avec un homme au repos. Ces panneaux très spectaculaires quant à la qualité des coloris sont parfois surchargés d'inscriptions en arabe, piquetées et plus récentes. Il est difficile d'attribuer un âge à ces peintures mais il est vraisemblable qu'elles appartiennent à une période historique.

Les agencements mégalithiques et les monuments funéraires

Les agencements mégalithiques et les monuments funéraires existent en nombre considérable à travers le Yémen mais leur répartition n'est pas uniforme. De vastes zones semblent en être dépourvues tandis que dans d'autres ils couvrent les reliefs rocheux et sont parfois visibles de fort loin.

Le site le plus important d'agencements de pierres dressées est celui de Wâdi al-Hâmili [7], au sud de la plaine de la Tihâma et à 85 kilomètres

(7) PETERS (Dr. H.). Al Hedjar al Gaimah. Die Stehenden steine-ein jemenitisches Stone-henge. Heidelberger Tageblatt 26-27 janv. 1974, n° 22.

ID. Al Hedjar, al Gaimah. Ein jemenistisches Stonehenge ? Jemen-report. Informationen der Deutch-jemenitisches Gesellschaft e-V, n° 5-9, 1974, p. 14.

de Taëz en direction de Ḥdayda, au pied des premiers contreforts de la montagne. Cet ensemble très spectaculaire est formé de plusieurs lignes de pierres dressées, grossièrement équarries dont certaines dépassent trois mètres hors sol ; elles sont associées à des cercles et de petits alignements de pierres plus petites. Il est très difficile de donner un âge à ces vestiges qui appartiennent probablement à la Protohistoire.

Deux dolmens et une allée couvert existent sur le site du jabal Muṣna' à l'ouest de Dhamar. Ils sont certainement antérieurs à la ville fortifiée établie sur l'éperon barré facile à défendre et qui a dû servir de refuge et d'habitat à des populations anciennes avant que ne viennent s'installer les grands bâtisseurs de la ville antique.

Les monuments funéraires ne sont généralement pas de grandes dimensions, leurs diamètres ne dépassent pas une dizaine de mètres et les hauteurs sont inférieures à deux mètres. Les monuments les plus élémentaires et les plus répandus sont les tumulus, simples tas de pierres et de terre, souvent de moins d'un mètre de hauteur pour un diamètre de cinq à six mètres. Ce type se rencontre le plus souvent isolé ou groupé en nécropoles. Une autre forme simple mais assez rare est le croissant, sorte de tumulus déterminant en plan un croissant de lune dont la longueur varie de sept à huit mètres.

Des monuments turriformes ou cylindriques ayant l'aspect d'un cylindre aplati, d'une hauteur voisine de deux mètres, constitués par un amoncellement de pierres non équarries ont été observés dans la région d'Al-Khurays à l'est de Sanaa. Un type plus complexe observé dans cette même région est une allée couverte sur socle, c'est de tous les monuments rencontrés celui qui, extérieurement, est le plus élaboré. Il est formé d'un socle aplati à plan circulaire d'environ sept mètres de diamètre et d'un demi mètre de hauteur moyenne ; ce socle est entouré d'une murette de pierres non taillées mais soigneusement superposées. Sur la plate-forme ainsi constituée, en son milieu et selon l'axe est-ouest, une allée longue de trois à quatre mètres, large d'environ un mètre est formée de piliers verticaux supportant deux grosses dalles plates.

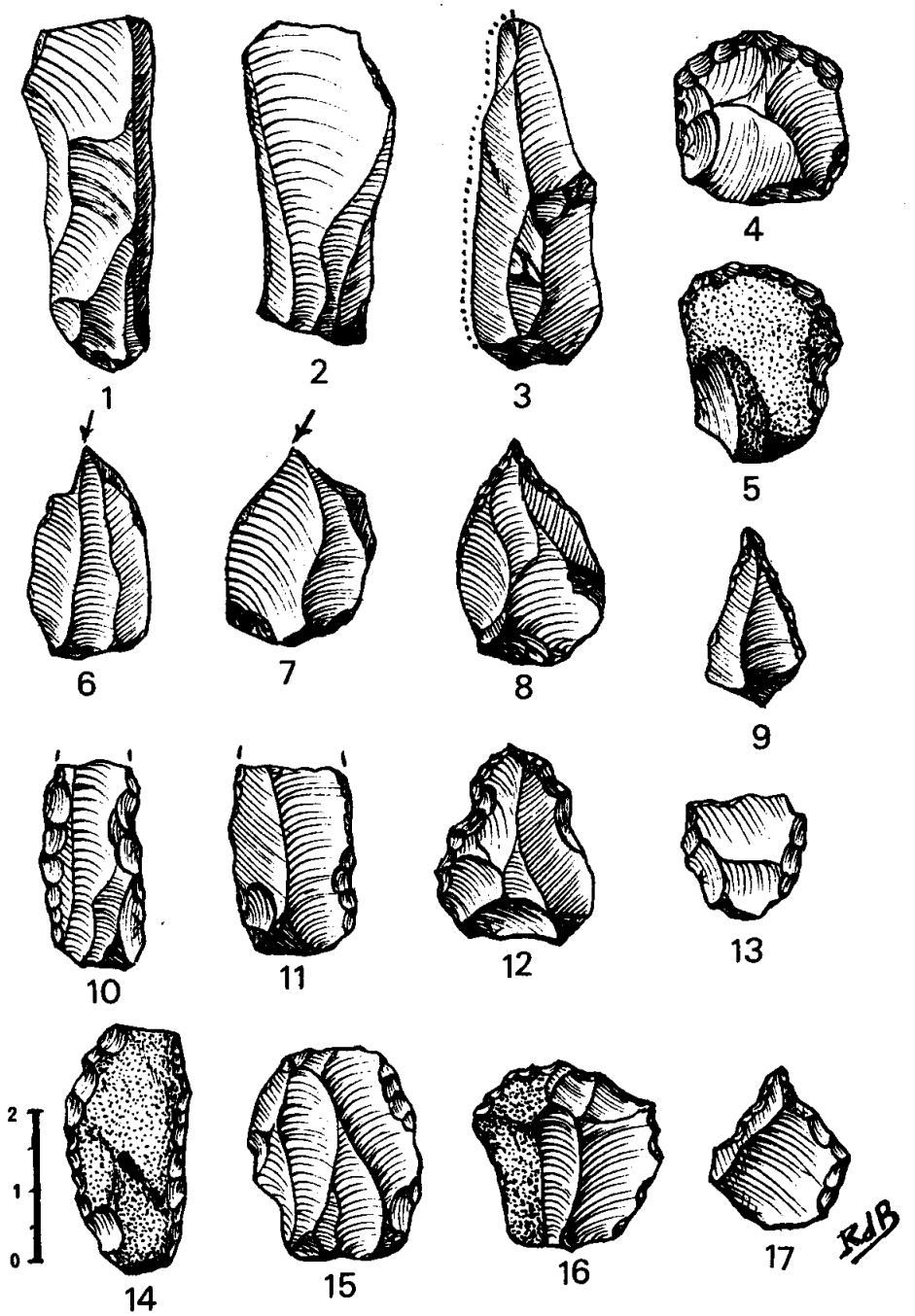
L'ensemble le plus important par sa situation, par le nombre, l'aspect et la disposition de ses monuments, est la nécropole du Jabal al-Balaq al-Janûbi [8] située à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de la ville de Ma'rib. Sur une plate-forme, premier contrefort du massif sont édifiés environ quatre cents monuments qui se remarquent de très loin par leur forme pointue ou en tonneau. Selon leur plan de base on peut les classer en deux grandes catégories : monuments à plan quadrangulaire, carré ou rectangulaire, et monuments à plan circulaire ou ovalaire. Tous sont construits en pierres sèches non équarries, grossièrement empilées et formant une construction ayant l'aspect d'une pyramide tronquée ou d'un parallélipipède, d'une hauteur voisine de deux mètres. L'intérieur est vide dans la partie supérieure, l'inhumation peut être légèrement

(8) WADE (R.). Cairn structures on Jebel Balaq al Junubi and jebel Balaq al-Awsat. Journal of Yémen Centre for studies and research n° 3, 1979, p. 23-34, carte, plans et fig.

enfoncée dans le sol ou le plus souvent posée sur le rocher et recouverte de terre et de pierres. La nécropole comprend également de nombreux tumulus, partiellement détruits ce qui laisse voir l'existence d'un caisson ovalaire ou carré interne constitué par des pierres dressées. Deux monuments à enceinte ovalaire, dont un à déambulatoire, existent dans la nécropole et, compte tenu de leurs dispositions particulières, étaient sans doute destinés à un usage cultuel.

Nous n'avons aucun élément de datation pour tous ces ensembles funéraires. Ce mode de sépulture a été utilisé pendant plusieurs millénaires, c'est-à-dire qu'il a couvert le Néolithique *sensu lato* pour lequel nous ne possédons, au Yémen, aucun jalon chronologique ; il a perduré pendant l'antiquité et peut être au-delà. On ignore si ces tombes renferment un ou plusieurs individus et nous ne connaissons pas non plus les objets qui peuvent les accompagner. L'aspect extérieur d'un monument est parfois trompeur et un tumulus très simple peut contenir une inhumation complexe associée à un abondant mobilier. L'absence d'habitat confère un intérêt particulier aux monuments funéraires qui apparaissent comme les seuls vestiges permettant d'aborder l'étude des populations de la Préhistoire finale ayant directement précédé l'antiquité.

La Préhistoire du Yémen nord, d'après les récentes recherches semble pratiquement présente dans tout le pays mais pour la connaître avec précisions il faudra intensifier les recherches et pratiquer des fouilles qui seules peuvent apporter des indications valables pour la connaissance du peuplement préhistorique du pays.



Région de Dhamâr, Mâriya et Jabal Muṣna' : industrie néolithique en obsidienne.

Cl. 5 – Ma'rib, Jabal al-Milḥ : galet aménagé en quartzite.

Cl. 6 – Saada, Jabal al-Musalḥqât, gravures rupestres : antilope attaquée par quatre chiens.

Cl. 7 – Tihâma, Wâdi al-Hâmili : pierres dressées, vue partielle du site.

Cl. 8 – Ma'rib, Jabal al-Balaq al-Janûbi : vue partielle de la nécropole.

TROISIEME PARTIE

L'ARABIE DU SUD AVANT L'ISLAM

VII

LA CIVILISATION DE L'ARABIE MERIDIONALE AVANT L'ISLAM

(Christian ROBIN)

L'Arabie méridionale a connu plusieurs périodes de prospérité. Au Moyen Age, les ports yéménites tiraient profit du poivre et des épices qui transitaient par la mer Rouge et, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, le Yémen partageait avec l'Ethiopie le monopole du café, denrée que la Turquie venait de diffuser en Europe. Mais l'âge d'or fut sans conteste l'Antiquité. Durant le I[er] millénaire avant l'ère chrétienne, l'encens et les aromates récoltés exclusivement en Arabie du Sud et en Ethiopie devinrent l'objet d'un commerce international très lucratif. La domestication du chameau permit d'acheminer par caravanes d'importantes quantités de ces produits, très demandés en Egypte et en Asie occidentale. L'Arabie du Sud, où se trouvaient les principales régions productrices, parvint à monopoliser ce négoce. Des Etats prospères se développèrent, à partir du V[e] siècle avant l'ère chrétienne semble-t-il, Saba' tout d'abord, puis Ma'în, Qataban et le Ḥaḍramawt.

Une civilisation de haut niveau, caractérisée par la maîtrise de techniques diverses, existait déjà à cette époque comme le prouvent les vestiges les plus anciens connus à l'heure actuelle. Elle s'épanouit et dura, presque inchangée, jusqu'au VI[e] siècle de l'ère chrétienne, ne disparaissant que très peu de temps avant la prédication de Muḥammad, le prophète de l'Islam (début du VII[e] siècle). Bien que la recherche des témoins du passé en soit encore à ses débuts, les documents et monuments déjà connus fournissent la matière d'une première esquisse de cette civilisation ; cependant, les recherches qui se poursuivent dans plusieurs directions pourront infléchir et compléter les hypothèses actuelles.

LES TEMOINS DU PASSE

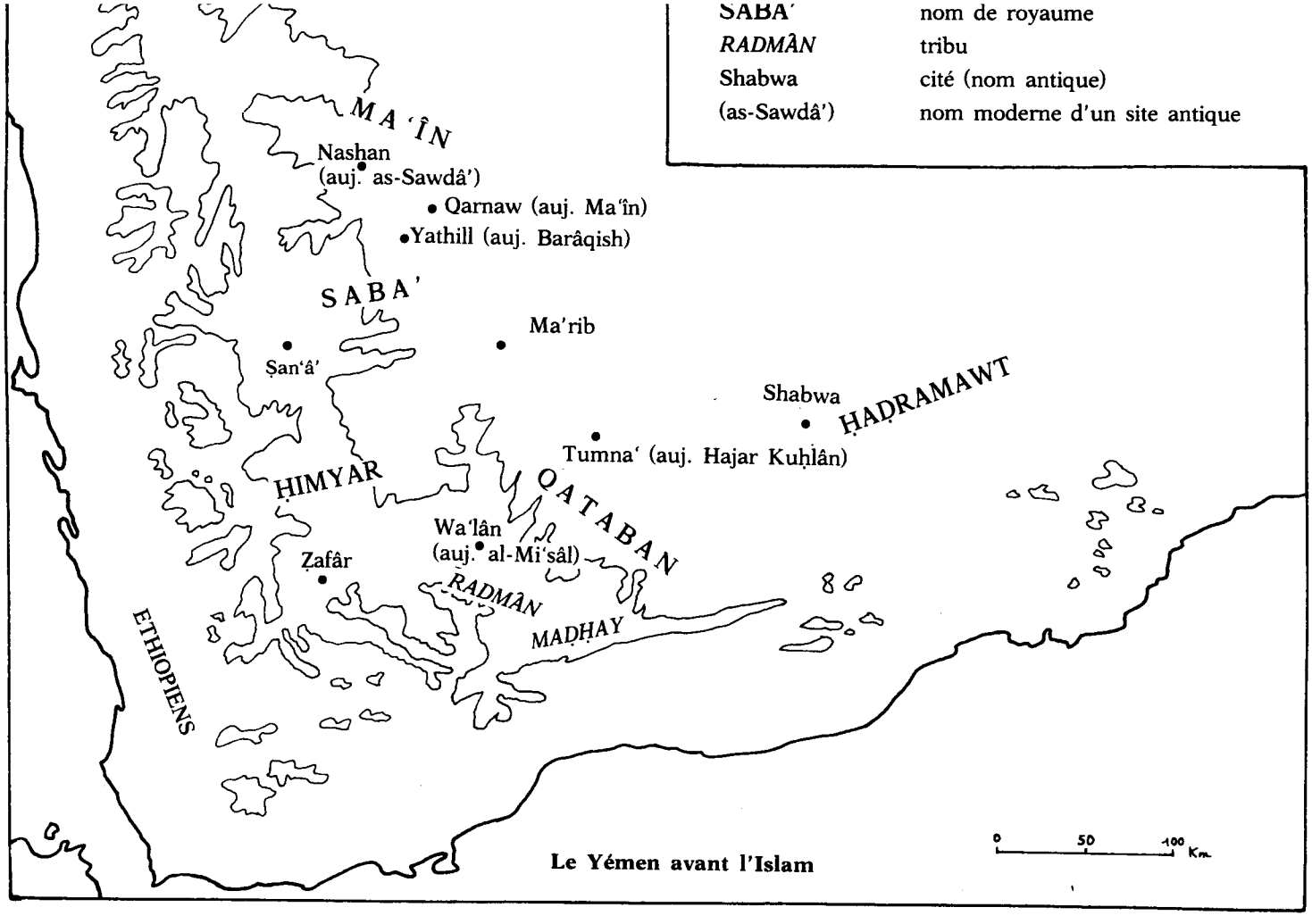
Notre connaissance de la civilisation sudarabique repose presque exclusivement sur les données épigraphiques et archéologiques recueillies en Arabie méridionale. Les maigres informations des auteurs classiques et des littératures orientales contemporaines ou immédiatement postérieures n'éclairent que quelques points de chronologie ou certains aspects de l'économie ou de l'organisation politique et sociale. Rien, malheureusement, n'a pu être sauvé des productions littéraires de l'Arabie méridionale antique.

A. L'EPIGRAPHIE

L'épigraphie a évidemment joué un rôle éminent dans la constitution de notre savoir. Près de 8 000 inscriptions, dont le déchiffrement ne pose plus de problème depuis un centaine d'années, ont été découvertes. Dans leur grande majorité, elles sont gravées dans la pierre ; un certain nombre, de l'ordre de la centaine, sont gravées ou moulées dans le bronze ; restent enfin quelques textes brefs peints sur la pierre ou incisés dans l'argile, le bois etc. Ces inscriptions ont révélé l'existence de divers royaumes sudarabiques et ont permis de déterminer plus ou moins précisément leur histoire, leur organisation et leur extension.

Ces documents sont rédigés dans une langue propre à l'Arabie du Sud mais apparentée à l'arabe et à l'éthiopien et appelée conventionnellement « sudarabique ». Cette langue, qui présente de menues différences dialectales selon les régions, a quelque peu évolué durant les mille ans où elle est attestée : ces variations fournissent, le cas échéant, des indices pour déterminer l'origine d'un texte ou sa date. Le sudarabique ancien a été supplanté par l'arabe entre le III ^{e} et le X ^{e} siècle de l'ère chrétienne, sauf à Suquṭrâ et dans de rares régions du Sud Yémen oriental et de l'Oman méridional. Il y est encore parlé de nos jours mais tend à disparaître.

Les inscriptions sont écrites dans une variété de l'alphabet qui avait cours alors en Arabie, dite « sudarabique ». Cet alphabet, sans rapport direct avec l'actuel alphabet arabe, ne notait que les consonnes, caractère qui se retrouve dans toute une série d'écritures sémitiques. L'origine de l'alphabet arabique ancien est controversée : il dériverait d'écritures élaborées au II ^{e} millénaire avant l'ère chrétienne dans la région Sinaï-Palestine-Phénicie mais il faut supposer l'existence d'intermédiaires dont aucune trace n'a été retrouvée. En Arabie, cet alphabet a été employé presqu'exclusivement du milieu du I ^{er} millénaire avant l'ère chrétienne (et peut-être plus tôt) jusqu'à la fin du VI ^{e} siècle de l'ère chrétienne. Il est alors remplacé par l'alphabet arabe, emprunté par les Mecquois aux petits royaumes arabes chrétiens du désert de Syrie, dont le prestige culturel l'emportait sur celui d'un Yémen en pleine décadence. L'ancien alphabet arabique ne survit plus de nos jours que dans l'écriture éthiopienne, qui en est dérivée.



Le Yémen avant l'Islam

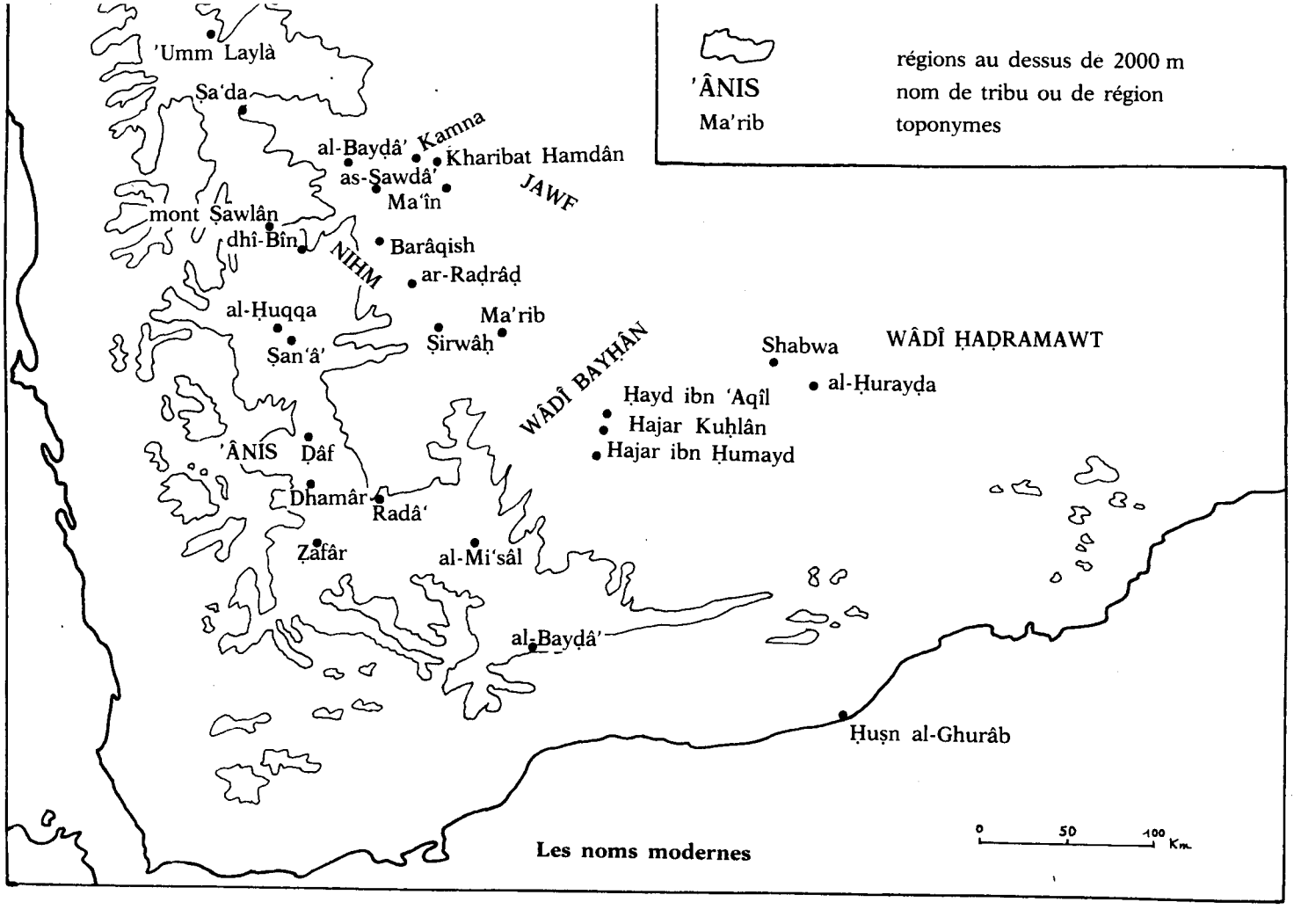
Par rapport aux autres écritures des Sémites, l'écriture sudarabique qui est la forme la plus élaborée de l'alphabet arabique ancien, présente l'originalité d'être d'une lecture très facile : les mots sont séparés par des traits et chacune des lettres a une forme bien différenciée et pratiquement intangible durant toute la période sudarabique. Très tôt, cette écriture a été employée comme motif ornemental, aussi bien sur de petits objets que sur les façades des monuments. Des caractères tels que la proportion entre la hauteur et la largeur des lettres, l'élargissement ou non des extrémités des hampes, la taille des cercles ou la courbure éventuelle de certains segments étaient déterminés par des canons artistiques très précis. L'étude de ces canons (la paléographie) permet de déterminer de manière approximative la date relative d'une inscription.

Si on étudie la distribution géographique des inscriptions sudarabiques, on observe un curieux déséquilibre. Alors que de nos jours les régions les plus peuplées se trouvent sur le versant occidental de la chaîne yéménite, toutes les inscriptions, à de rares exceptions près, ont été trouvées sur les sites du versant oriental, tourné vers le grand désert d'Arabie. Deux explications sont possibles. La première serait que seuls les wâdîs descendant vers le désert auraient été peuplés durant l'antiquité ; elle est peu vraisemblable : comme de nos jours, les conditions climatiques devaient être plus favorables à l'établissement de communautés agraires dans les régions tournées vers la mer Rouge et il serait étrange que les Anciens aient choisi d'habiter seulement les régions les plus inhospitalières. La seconde, que nous retenons, est que seules les populations de l'intérieur ont eu le souci de graver des textes dans la pierre. Nous en chercherons plus loin l'explication.

La distribution des inscriptions est également inégale selon les périodes. Avant l'ère chrétienne, la plupart des documents se rapportent aux populations de la frange du désert, celles du Jawf et des régions de Ma'rib et de Bayḥân principalement. Après le début de l'ère chrétienne, les sources nous éclairent surtout sur les populations des Hautes-Terres, avec encore un net déséquilibre puisque nous avons infiniment plus de données sur les régions septentrionales, dans la mouvance sabéenne, que sur celles du Sud, qui dépendaient de Ḥimyar. En résumé, nous connaissons assez bien le royaume minéen aux III^{e}-II^{e} siècles avant l'ère chrétienne et le royaume sabéen aux II^{e}-III^{e} siècles de l'ère chrétienne, grâce à des documents nombreux, constituant des *corpus* fournis et cohérents ; pour ces deux royaumes aux autres périodes et pour les autres régions, nous n'avons que des informations plus ou moins disparates et discontinues.

Du point de vue formel, les inscriptions diffèrent assez sensiblement selon la période et la région. Chaque royaume a développé sa propre terminologie juridique et religieuse de sorte qu'il est facile de reconnaître la provenance d'un texte d'après les stéréotypes employés. Ces différences ne doivent pas cacher que partout les inscriptions ont trait aux mêmes matières. On peut les classer en quatre groupes : les prescriptions, les textes religieux, les revendications de propriété et les commémorations.

Les prescriptions, qui sont le groupe le moins nombreux, présentent


'ÂNIS
Ma'rib
régions au dessus de 2000 m
nom de tribu ou de région
toponymes
'Umm Laylà
Ṣa'da
al-Bayḍâ'
Kamna
Kharibat Hamdân
as-Sawdâ'
Ma'în
JAWF
mont Ṣawlân
dhî-Bîn
NIHM
Barâqish
ar-Raḍrâḍ
al-Ḥuqqa
Ma'rib
Ṣirwâḥ
Ṣan'â'
WÂDÎ BAYḤÂN
Shabwa
WÂDÎ ḤAḌRAMAWT
al-Ḥurayḍa
Ḥayd ibn 'Aqîl
Hajar Kuḥlân
Hajar ibn Ḥumayd
'ÂNIS
Ḍâf
Dhamâr
Radâ'
Ẓafâr
al-Mi'sâl
al-Bayḍâ'
Ḥuṣn al-Ghurâb
0
50
100
Km
Les noms modernes

un grand intérêt. Ce sont en général des décrets pris par un pouvoir royal, une assemblée tribale ou un temple. Elles traitent de matières très diverses (réglementer un marché, attribuer des terres, organiser l'irrigation, déterminer des règles d'accès au temple etc.) de sorte qu'elles paraissent moins stéréotypées que les autres inscriptions.

Les textes religieux sont le groupe le plus important. On peut distinguer les inscriptions d'offrande, les confessions publiques, les documents rapportant l'accomplissement de certaines cérémonies ou d'actes rituels (pèlerinages, sacrifices, chasses rituelles, banquets rituels, alliances tribales sous le patronage d'une divinité etc.). Les inscriptions d'offrande sont particulièrement nombreuses ; elles accompagnaient ou rappelaient les dons faits aux divinités dans leurs sanctuaires et répètent inlassablement les mêmes formules propitiatoires. Cependant, c'est grâce à elles que nous connaissons assez bien le royaume sabéen et la tribu de Radmân aux II^{e} et III^{e} siècles de l'ère chrétienne : à cette époque, l'habitude s'est prise d'ajouter aux formules stéréotypées l'énumération plus ou moins longue des raisons qui ont amené le dédicant à faire son offrande. Celui-ci exprime à la divinité sa reconnaissance pour avoir survécu à de grands dangers (guerre, maladie, procès), pour être revenu du combat avec de nombreux trophées, pour avoir bénéficié de la faveur de ses seigneurs etc., en donnant parfois de nombreux détails. Bien des événements et des aspects de la vie religieuse et sociale nous sont ainsi indirectement dévoilés. Au III^{e} siècle de l'ère chrétienne, les textes d'offrande au nom des grands personnages du royaume s'allongent démesurément : ils semblent n'être plus qu'un prétexte pour immortaliser dans la pierre des récits de hauts faits. Malheureusement, cette précieuse documentation disparaît lors de l'abandon des grands sanctuaires vers la fin du IV^{e} siècle de l'ère chrétienne, quand la famille royale ḥimyarite, qui règne alors sur l'ensemble de l'Arabie méridionale, se convertit au judaïsme.

Un troisième groupe est constitué par les revendications de propriété. Ce sont les inscriptions de construction qui affirment les droits d'un lignage ou d'une tribu sur divers types de bâtiments ou d'aménagements (maison, bassin, barrage etc.). Ce sont aussi les inscriptions de bornage et celles qui interdisent ou réglementent l'accès aux biens (rigole d'irrigation, pâturage etc.). Dans cet ensemble, les textes de loin les plus nombreux se rapportent à la construction d'une maison ou de ses dépendances. Nous verrons plus loin (p. 219) la signification de ce phénomène.

Le quatrième groupe, enfin, est celui des commémorations. Ce type de texte ne se rencontre guère qu'aux deux derniers siècles de l'antiquité. Ce sont des récits de campagnes militaires ou de grands travaux sur le barrage de Ma'rib, dont l'unique objet est l'exaltation du souverain ou de grands du royaume. Seuls ces textes peuvent être appelés historiques. Aux époques antérieures, les textes commémoratifs prennent presque toujours la forme de textes d'offrande ou de construction.

Comme on le voit, les inscriptions sudarabiques nous conservent un type de document particulier : des textes que leurs auteurs veulent

rendre impérissables par le choix d'un support durable. Ces textes, ont d'ordinaire un caractère public ou officiel (ils sont en général très soignés, aussi bien par le style que par l'exécution) et ne reproduisent que des formules convenues. Ils ne nous donnent donc qu'un aperçu très partiel de la vie sociale, d'autant que seuls les officiels et les classes aisées avaient les moyens de faire graver des inscriptions, et ne permettent pas de connaître dans tous ses aspects la civilisation antique. Aucun texte littéraire ou technique n'a survécu, aucun document privé, à l'exception de deux lettres en écriture cursive, peintes sur de petites pièces de bois en forme de cigare. La vie quotidienne nous échappe totalement et nous ne savons rien des classes laborieuses.

B. L'ARCHEOLOGIE

Jusqu'à présent, notre savoir reposait principalement sur les inscriptions, qui nous informent sur les institutions, la société, les hommes, les principaux événements etc. Mais l'archéologie commence heureusement à intervenir : elle peut répondre à notre curiosité dans de nombreux autres domaines : organisation de l'espace, techniques, modes de vie, etc.

Pour des raisons que nous développons ci-dessous (p. 203 et suivante), les investigations archéologiques débutent seulement. Les monuments antiques encore visibles ont été signalés et parfois sommairement décrits par quelques voyageurs, mais rares sont ceux qui ont été étudiés avec un minimum de soin, surtout au Nord-Yémen. La première tâche est donc d'entreprendre une prospection systématique des antiquités ; c'est ce à quoi s'emploient depuis quelques années plusieurs missions archéologiques au Sud-Yémen et au Nord-Yémen. Et pour les fouilles, nous disposons seulement d'un nombre dérisoire de résultats. Très peu de sites ont été explorés : en plus de celui de Shabwa, où une mission française travaille depuis 1975, on en dénombre six : deux au Nord-Yémen (Ma'rib et al-Ḥuqqa), trois au Sud-Yémen (al-Ḥurayḍa, Hajar Kuḥlân et Ḥayd ibn 'Aqîl) et un en Oman méridional (Khûr Rûrî) ; on peut y ajouter deux sondages au Sud-Yémen, à Shabwa (avant les fouilles françaises) et à Hajar ibn Ḥumayd. De plus, sur ces huit fouilles ou sondages effectués il y a quelques dizaines d'années, trois seulement ont été correctement publiés : al-Ḥuqqa, al-Ḥurayḍa et Hajar ibn Ḥumayd. Notre connaissance des techniques de construction anciennes ou de la céramique est ainsi très lacunaire et ne permet pas toujours d'établir si un site est antique ou médiéval. Le seul critère sûr d'une occupation antique est, jusqu'à présent, la présence d'inscriptions.

C'est sans doute pour cette raison que des monuments antiques n'ont été repérés que dans la zone où se trouve la quasi-totalité des inscriptions, au-delà de la ligne de partage des eaux vers l'intérieur de la péninsule. Les vestiges les plus notables sont les villes situées à la frange du désert, telles que Ma'rib, Barâqish ou al-Bayḍâ'. Elles sont munies de superbes enceintes de pierre calcaire dont la hauteur variait de quelques mètres pour les plus anciennes (V ^{e} siècle avant l'ère chrétienne environ) à 14 mètres sur le site de Barâqish (III ^{e}-II ^{e} siècles avant l'ère chrétienne

environ). La superficie de la plupart est comprise entre 2 et 15 hectares, sauf à Ma'rib où elle atteint une centaine d'hectares. Ces enceintes enferment un ou plusieurs temples construits en pierre et des habitations avec un socle de pierre et des murs de briques crues prises dans un chaînage de poutres de bois. De grands temples en pierre sont également édifiés à l'extérieur de ces villes, fréquemment à faible distance dans la direction de l'est : c'est le cas à Ma'rib, Ma'în, Kharibat Hamdân, Kamna ou as-Sawdâ' ; ils se signalent le plus souvent par des propylées monumentaux comportant un agencement plus ou moins élaboré de grosses poutres de pierre calcaire. Ces villes de la frange du désert ne pouvaient subsister qu'au prix de gigantesques aménagements hydrauliques qui canalisaient les eaux de ruissellement venues de la montagne et permettaient d'irriguer les piémonts. Il en subsiste de nombreuses traces : canaux, distributeurs d'eau, barrages etc. Les anciennes zones irriguées se reconnaissent aisément aux limons qui se sont accumulés sur des hauteurs considérables : près de 14 mètres à Ma'rib, par exemple.

La maîtrise des eaux superficielles exigeait la construction de barrages. Le plus important que nous connaissions est celui de Ma'rib. Dans son état actuel, qui semble dater des V^e^-VI^e^ siècles de l'ère chrétienne, il est composé de deux môles de pierre placés aux deux extrémités d'un mur de retenue de 650 m de long et de 14 m de haut ; ce mur est une simple levée de terre battue, avec un revêtement de petites pierres plates fichées à la surface.

Les sites de la frange du désert sont relativement bien conservés, car ils ont été progressivement abandonnés durant les premiers siècles de l'ère chrétienne et n'ont été réoccupés depuis lors que de manière sporadique. Au contraire, ceux des Hautes-Terres, toujours du même côté de la ligne de partage des eaux, ont le plus souvent disparu car les pierres ont été pillées par les populations locales pour bâtir de neuf ; les rares monuments qui n'avaient pas encore été détruits l'ont été ces dernières années, depuis l'introduction des véhicules à moteur qui facilitent le transport des pierres. Dans cette zone du Yémen, les derniers vestiges en place sont les barrages et d'anciennes constructions qu'on a réaménagées et complétées pour en faire des habitations. S'y ajoutent bien entendu toutes les pierres antiques remployées dans des constructions plus récentes.

Si, dans toute la partie du Yémen située au delà de la ligne de partage des eaux vers l'intérieur, les sites antiques sont facilement identifiés grâce à la présence d'inscriptions, il n'en est pas de même en deça puisque, comme nous l'avons dit, on n'y trouve d'inscriptions qu'en nombre infime. Pourtant, il est vraisemblable que de nombreuses ruines, notamment sur le versant occidental de la chaîne yéménite, sont antérieures à l'Islam. Mais c'est un domaine encore pratiquement inexploré, d'autant que les critères de datation font défaut en l'absence d'une série significative de publications de fouilles.

C. A LA DECOUVERTE DU PASSE

La première mention d'inscriptions « indéchiffrables » et de ruines antiques est due au jésuite portugais Paez ; en 1589, celui-ci se rendait en Ethiopie quand son vaisseau fit naufrage au large de l'Oman ; fait prisonnier, il fut transféré à Sanaa où résidait le pacha turc, passant par le Ḥaḍramawt puis par Ma'rib ; c'est là qu'il vit des vestiges préislamiques, si du moins le lieu qu'il nomme « Melquis » est bien le Maḥram Bilqîs de Ma'rib. Près de deux siècles plus tard, en 1763, l'allemand Niebuhr entend parler des ruines de palais et d'une digue à Ma'rib ; on lui signale aussi à Ẓafâr (« Dhafâr ») et à Ḍâf (« Hoddâfa ») des inscriptions « qui ne pouvaient être lues ni par les Juifs, ni par les Mahométans » ; il voit enfin la copie d'une inscription, faite par un Hollandais dans la région de 'Ânis, mais ne peut pas la transcrire à cause d'une fièvre qui le tourmente ; son expédition confirme donc l'existence de ruines et de textes rédigés dans une écriture inconnue, mais il n'en rapporte aucun spécimen. Les premières copies d'inscription sont dues à l'Allemand Ulrich Seetzen ; arrivé en 1810 au Yémen, il recherche les textes mentionnés par Niebuhr et en découvre enfin à Ẓafâr et dans les environs ; peu avant d'être assassiné en décembre 1811, il envoie en Europe les copies de cinq de ces inscriptions, les premières à pouvoir être examinées par des spécialistes en langues orientales.

Mais le véritable point de départ des études sudarabiques est, en 1834, la découverte d'une grande inscription à Ḥuṣn al-Ghurâb par les officiers d'un navire britannique chargé d'explorer les côtes de l'Arabie méridionale, le Palinurus. Ceux-ci font une bonne copie du document qui est publiée aussitôt. En se fondant sur ce texte long de dix lignes et sur quelques autres trouvés à la même époque, le théologien et philologue allemand F.H.W. Gesenius propose en 1841 un premier déchiffrement du sudarabique. Il identifie la valeur exacte de 20 signes sur 30 (29 lettres plus la barre de séparation qui intervient entre les mots) mais commet aussi des erreurs importantes : cette première tentative ne permet de lire correctement qu'un petit nombre de mots. L'Allemand Emil Rödiger, élève de Gesenius, propose la même année son propre déchiffrement : il reconnaît trois signes supplémentaires et améliore l'interprétation d'un certain nombre de passages. Mais il faut attendre les années 1870-1880 pour que les derniers doutes soient levés, grâce aux inscriptions acquises par divers musées européens et à l'abondant matériel rapporté du Yémen par Halévy ; c'est alors que la valeur de tous les signes de l'alphabet sudarabique est définitivement établie.

Pendant tout le XIX ^{e} siècle, l'intérêt des Européens s'est porté sur les inscriptions plutôt que sur les ruines. Un texte dans une écriture et dans une langue inconnues a un côté mystérieux, sinon magique, qui embrase les imaginations bien davantage qu'un relevé d'architecture. Tous les explorateurs du Yémen sont avant tout en quête de textes nouveaux, notamment les Français Arnaud et Halévy ou l'Autrichien Glaser (voir ci-dessus, ch. III). Dans l'ensemble, ils ne prêtent qu'un intérêt distrait aux ruines encore debout, qu'ils signalent sans donner en

général la moindre description. On le regrette aujourd'hui où nombre de ces monuments ont disparu.

De ce fait, à la fin du XIX e siècle, on dispose d'une abondante collection de textes copiés ou estampés lors d'explorations en Arabie du Sud, à laquelle s'ajoutent les inscriptions acquises par les grands musées d'Europe, en particulier d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Autriche et de Turquie. Mais on ne sait encore presque rien des derniers témoins de l'architecture préislamique.

Le besoin de bonnes investigations archéologiques se fait dès lors sentir, aussi bien pour s'informer des aspects de la civilisation sudarabique que les inscriptions ne permettent pas de connaître que pour interpréter les textes de manière plus rigoureuse : il ne fait pas de doute en effet que l'observation archéologique permettra d'améliorer le sens de nombreux termes techniques dont l'interprétation est discutée. En outre, les différentes tentatives pour élaborer à partir des seules inscriptions la chronologie de l'Arabie du Sud antique n'ont pas donné de résultats incontestables : seule l'archéologie permettrait de trancher entre les diverses théories en présence.

Malheureusement, le Nord-Yémen ne se prête plus à l'exploration des vestiges archéologiques ; les dernières décennies avant la Première Guerre mondiale sont ponctuées de révoltes contre le pouvoir turc ottoman. Et après 1918, le Nord-Yémen devenu indépendant s'isole presque totalement du monde extérieur : de 1918 à 1962, les imâms qui gouvernent le pays n'accordent que quelques autorisations de visite et l'une des deux fouilles qu'ils permettent se termine au bout de quelques semaines par un fiasco. C'est seulement après la révolution de 1962 que le Nord-Yémen accepte la reprise des recherches archéologiques, inaugurées en 1970 par la Deutsche Jemen-Expedition ouest-allemande, bientôt relayée par les missions permanentes ouest-allemande et française.

Au Sud-Yémen, l'archéologie est un peu moins délaissée. Les occupants britanniques accordent quelques autorisations de prospection et de fouilles mais, au total, les résultats sont assez maigres. La première véritable mission archéologique ne se mettra à la tâche qu'en 1975, à Shabwa, près de sept ans après l'indépendance.

Les antiquités de l'Arabie du Sud restent donc fort mal connues à ce jour. Jusqu'à ces dernières années, aucun grand site n'avait été étudié et relevé de façon satisfaisante. Un petit nombre de fouilles ponctuelles, dont seules quelques unes ont fait l'objet d'une publication rigoureuse, ne suffisait pas à répondre aux nombreuses questions en suspens. Pour les inscriptions elles-mêmes, malgré l'intérêt qu'elles ont suscité de tous temps, il reste beaucoup à faire : un grand nombre est connu par des copies médiocres et non par des photographies ou des estampages ; pour la plupart, on ignore le contexte archéologique ; enfin de nombreuses régions sont encore inexplorées. Aussi faut-il s'attendre à d'importantes découvertes dans les années à venir.

L'ARABIE DU SUD ANTIQUE TELLE QUE NOUS LA CONNAISSONS AUJOURD'HUI

A. EXTENSION TERRITORIALE ET RELATIONS AVEC LES CULTURES VOISINES

Les vestiges du passé provenant de la corne sud-ouest de la péninsule Arabique restituent plus ou moins parfaitement une civilisation avec sa langue, son organisation politique et sociale, ses techniques de construction et d'irrigation et son art. Cette civilisation est au premier chef celle des populations du versant de la chaîne yéménite tourné vers le désert intérieur, de Najrân au Ḥaḍramawt. Ces populations peuvent être définies en quelques mots comme des agriculteurs sédentaires, organisés en tribus, parlant la langue sudarabique et la notant au moyen d'une variété de l'écriture arabique qui leur était propre.

On ne sait trop, faute de documents épigraphiques, dans quelle mesure les populations des versants de la chaîne yéménite tournés vers la mer Rouge et l'océan Indien appartenaient à la même culture. De nos jours, on observe de notables différences dans le mode de vie, le système de valeurs et l'organisation sociale des populations des diverses régions du Yémen, différences en partie dictées par les conditions naturelles. Dans les Basses-Terres en bordure du désert, vivent des populations semi-nomades organisées en tribus ; elles ont en commun avec les tribus sédentaires des Hautes-Terres de la chaîne yéménite un système de valeurs qui attache une importance primordiale aux qualités guerrières et à la possession d'une imposante maison fortifiée. Dans le reste de l'Arabie du Sud dominent des populations sédentaires sans organisation tribale, qui sont peu enclines au maniement des armes et dont l'habitat traditionnel est médiocre, aussi bien par les dimensions que par le décor et le choix des matériaux. Cette opposition entre tribus guerrières et populations villageoises est d'autant plus significative qu'au Nord-Yémen tout au moins, elle est accentuée par l'appartenance à deux courants différents de l'Islam : la secte zaydite pour les tribus et le rite sunnite shâfi'ite pour les villages. Durant l'antiquité, il n'est pas impossible qu'une opposition similaire ait existé : cela expliquerait l'absence de ruines aisément identifiables et d'inscriptions dans les régions du Yémen tournées vers la mer.

Les populations du reste de l'Arabie se distinguaient des habitants de l'Arabie du Sud par leur langue (l'arabe), souvent aussi par l'écriture (d'autres variétés de l'écriture arabique) et par le mode de vie (à dominante nomade). Néanmoins, elles ont souvent été influencées par l'Arabie du Sud qui, aux époques perse, hellénistique et romaine, représentait la principale ou l'une des principales cultures sémitiques. En outre, des comptoirs commerciaux de Sudarabiques existaient dans les principaux centres de la péninsule à l'époque du grand commerce caravanier, pendant les derniers siècles précédant l'ère chrétienne : ils ont contribué à influencer les cultures locales ; c'est notamment sensible

dans le domaine des arts mineurs (stèles funéraires, décors) et de l'écriture.

Il faut mentionner aussi l'Ethiopie où étaient installées quelques colonies (commerciales plutôt que militaires) de Sudarabiques vers le V e siècle avant l'ère chrétienne. Elles ont joué un rôle décisif dans la formation de la culture éthiopienne dont, entre autres, l'écriture dérive de l'alphabet sudarabique. Au IV e-VI e siècles de l'ère chrétienne, le prestige culturel de l'Arabie du Sud était encore tel que les rois éthiopiens (qui, il est vrai, dominaient une partie du littoral yéménite) trouvaient bon d'adjoindre à leurs inscriptions en langue éthiopienne une « traduction » en langue sudarabique.

Mais, si la civilisation sudarabique a influencé les cultures voisines de l'Ethiopie et de l'Arabie arabe, elle représente fondamentalement la culture des populations de la chaîne yéménite, et peut-être seulement de celles du versant intérieur.

B. LES PROBLEMES DE DATATION

Le premier problème que pose l'étude de cette civilisation est celui de la datation des inscriptions et des monuments, question primordiale puisque sans datation aucune étude historique n'est concevable.

Pour les inscriptions, deux approches sont possibles : par le contenu et par la forme. Nous avons déja signalé que l'étude des caractères formels d'une inscription, notamment le canon retenu pour l'écriture, fournissait des indices de datation. Par ce moyen, on ne peut pas dater un document dans l'absolu mais seulement établir que tel texte est antérieur ou postérieur à tel autre. Cette méthode, appelée paléographie comme nous l'avons dit, ne donne pas toujours des résultats fiables car ne sont vraiment comparables que les textes d'un même site, sortis d'un même atelier. C'est cependant bien souvent la seule façon d'avoir une idée sur la date d'un document.

Le contenu des inscriptions renseigne également sur leur date. Certaines formes dialectales ou certains termes apparaissent ou disparaissent à un moment qu'il est parfois possible de déterminer ; mais ce n'est qu'un indice. Plus déterminantes sont les données chronologiques des inscriptions. Ce sont en premier lieu les dates qui apparaissent à partir du I er siècle de l'ère chrétienne. Trois ères différentes ont été en usage. L'ère du royaume ḥimyarite est la mieux connue ; elle commence en 115 avant l'ère chrétienne si, du moins, on admet que les opérations militaires menées dans la région du Najrân en juin et juillet 633 ḥimyarite sont immédiatement antérieures à la persécution des chrétiens de Najrân, qui eut lieu très vraisemblablement en novembre 518. Une quarantaine de textes sont datés d'après cette ère, le plus ancien de 167 (52-53 de l'ère chrétienne puisque l'année ḥimyarite commence en avril) et le plus récent de 669 (554-555). L'ère de la tribu de Radmân (à localiser entre Radâ' et al-Bayḍâ') est employée dans sept textes datés de 144 à 198 ; le début de cette ère se situe entre avril 68 et mars 71 de l'ère chrétienne car nous possédons un texte daté tout à la fois de 179 radmânite et de 363

ḥimyarite. La troisième ère, attestée semble-t-il dans trois textes (datés de 316, 345 et 365), pourrait avoir été en usage dans la tribu de Maḍḥay, dans l'actuelle région d'al Bayḍâ' (au sud-est du Nord-Yémen). Son début paraît se situer 70 ou 80 ans après celui de l'ère ḥimyarite, soit vers 55-65 de l'ère chrétienne. Grâce à ces inscriptions datées, au nombre d'une cinquantaine au total, nous possédons des dates absolues du I er au VI e siècle de l'ère chrétienne. Mais une séquence chronologique n'est établie qu'à partir du début du III e siècle car nous possédons une seule inscription datée pour le I er siècle et n'en avons aucune pour le second.

En second lieu, entre les origines et le III e siècle de l'ère chrétienne, les inscriptions, à l'exception de ce texte du I er siècle, ne sont pas datées dans une ère mais par la mention d'un éponyme ou d'un roi. La chronologie ne peut donc être établie qu'en classant les rois et les éponymes. C'est une tâche difficile parce que le fonctionnement des institutions antiques nous échappe largement et que les homonymies sont nombreuses. Et cette méthode ne donne, comme le classement paléographique, que des indications de chronologie relative et non des dates absolues. On comprend que les résultats obtenus soient l'objet d'âpres discussions entre les spécialistes. Le point le plus controversé est la date des inscriptions les plus anciennes. Deux thèses sont en présence. Pour Albert Jamme, les textes les plus archaïques remontent au VIII e siècle car deux inscriptions assyriennes, datées de 714 et de 685, mentionnent chacune un souverain sabéen dont le nom se retrouverait, selon lui, dans les inscriptions sudarabiques. D'après Jacqueline Pirenne, les textes les plus anciens ne remontent pas au-delà du V e siècle car elle estime que le canon des inscriptions monumentales de l'Arabie du Sud s'inspire manifestement du canon des inscriptions grecques classiques. Pour elle, aucun document connu ne peut être attribué aux souverains sabéens mentionnés dans les sources assyriennes ; ceux qui portent le même nom dans les inscriptions sudarabiques sont des homonymes plus tardifs : cela n'a rien d'étonnant puisque les souverains sabéens d'époque ancienne ne portent que cinq noms différents et que les homonymies sont nombreuses. La thèse de Jacqueline Pirenne est sans doute celle qui tient le mieux compte des données actuellement disponibles mais rien n'interdit de penser que de nouvelles découvertes, notamment lors de fouilles archéologiques, permettent de la compléter ou de la corriger.

La datation des monuments anciens repose avant tout, pour le moment, sur les données des inscriptions. Trop peu de fouilles ont été faites et publiées pour que la comparaison du matériel relevé dans les différentes couches archéologiques fournisse de bons critères de datation. Mais il est certain qu'à l'avenir l'archéologie jouera un rôle déterminant pour l'établissement de la chronologie, particulièrement pour les périodes les plus anciennes. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'épigraphie sudarabique ne semble pas permettre de remonter au-delà du V e siècle avant l'ère chrétienne. Or, deux tribus sudarabiques sont attestées à une époque antérieure, dans des sources extérieures à l'Arabie : dans les deux textes assyriens déjà évoqués et dans d'autres, tous des VIII e-VII e siècles avant l'ère chrétienne, on relève des mentions de

Saba' ; et dans les généalogies du livre biblique de la Genèse (X/26 et 28 = I Chroniques I/20 et 22), un passage qui pourrait remonter au X ᵉ siècle avant l'ère chrétienne cite Saba' et le Ḥaḍramawt. Ainsi ces deux tribus sudarabiques existaient-elles déjà au X ᵉ siècle, sans qu'il soit assuré qu'elles étaient alors établies dans les mêmes régions ni même en Arabie du Sud.

Rappelons aussi l'épisode de la Reine de Saba', bien que ce récit biblique n'autorise pas de conclusion très sûre. Le Livre des Rois (I Rois X/1-10, 13), repris plus tard par le Livre des Chroniques (II Chroniques 9/1-9, 12), rapporte la visite au roi Salomon d'une Reine de Saba' dont le nom n'est pas donné. D'après ce texte, cette souveraine, qui apporte à Jérusalem de grandes richesses (aromates, or, pierres précieuses), vient éprouver Salomon par des énigmes; mais elle est éblouie par sa sagesse et la splendeur de sa cour et repart couverte de cadeaux. Cette anecdote, qui s'insère dans un panégyrique de Salomon soulignant la magnificence de son règne, a pour but d'illustrer la richesse et la sagesse du roi. On sait que Salomon a régné au X ᵉ siècle (969-930 environ). Le récit sur la Reine de Saba' paraît donc être, à première vue, une nouvelle preuve de l'existence de Saba' au X ᵉ siècle. En réalité, ce n'est pas si sûr. Le Livre des Rois a été composé, semble-t-il, durant le VI ᵉ siècle avant l'ère chrétienne (à partir de documents plus anciens, il est vrai). Le but apologétique du passage amène à se demander si la mention de Saba' ne résulte pas d'une actualisation d'un récit recomposé, d'autant que le nom de la reine n'est pas donné. On pourrait supposer que le rédacteur du Livre des Rois avait à sa disposition une source relatant la visite à Salomon d'une reine d'Arabie sans autre précision, ou encore d'une reine d'Arabie dont on ne savait plus localiser le royaume ; ce rédacteur, pour donner toute sa force à son argumentation, aurait complété ou amendé sa source en rapportant l'épisode à Saba', l'Etat d'Arabie le plus riche et le plus puissant à son époque.

Les autres mentions de Saba' dans la littérature hébraïque ancienne (Genèse X/7 = I Chroniques I/9 ; Genèse XXV/3 = I Chroniques I/32 ; Psaumes LXXII [LXXI]/10 et 15 ; Isaïe LX/6 ; Jérémie VI/20 ; Ezéchiel XXVII/22-23 et XXXVIII/13 ; Job 1/15 et VI/19 et Joël IV/8) n'apportent rien de plus à la chronologie de l'Arabie du Sud puisqu'aucun des textes n'est antérieur au X ᵉ siècle avant l'ère chrétienne. Ils confirment seulement la place importante occupée par les Sabéens dans le commerce par caravanes, avec mention en particulier d'or et d'encens.

C. LES GRANDES PERIODES DE L'HISTOIRE SUDARABIQUE

1. *Les royaumes caravaniers (V ᵉ siècle-I ᵉʳ siècle avant l'ère chrétienne)*

En l'absence de fouilles archéologiques sur les sites les plus anciens, seules quelques notions générales sur les débuts de la civilisation sudarabique peuvent être présentées. Les monuments les plus archaïques, à Ṣirwâḥ, à Ma'rib et dans le Jawf, montrent des techniques de construction déjà très élaborées, appliquées à une architecture originale qui ne sera guère développée ou renouvelée par la suite. De cette

architecture subsistent principalement des temples à propylées monumentaux, dont les enceintes ont des formes variées, des murailles de ville et des ouvrages d'irrigation. Le matériau le plus employé pour ces constructions publiques est une belle pierre calcaire de couleur dorée, extraite de carrières qui peuvent être assez éloignées des sites. Dans cette pierre sont taillés de gros blocs, appareillés à joints vifs, dont la surface est polie sur le pourtour et piquetée au centre. Les monuments ont le plus souvent une allure dépouillée et austère. Les façades sont d'ordinaire lisses et nues, simplement décorées d'une frise de denticules, avec parfois un bandeau épigraphique. A cette époque, les représentations figurées semblent rares : on ne connaît que quelques statues de bronze et divers motifs incisés sur des piliers de temple.

Ni l'architecture ni l'art de l'Arabie du Sud ne sont exempts d'influences étrangères. La facture de certaines constructions peut évoquer l'Egypte tandis que le répertoire iconographique a souvent des correspondants dans l'art de l'Asie occidentale. Il est difficile, pour le moment, de se faire une idée précise des emprunts. Cependant, le caractère dominant des productions sudarabiques est leur originalité, avec un goût prononcé pour les grandes constructions de pierre, de formes géométriques simples, et pour un usage décoratif de l'écriture.

On conçoit mal comment, dans une société agraire, une telle architecture et, à un moindre degré, un tel art se seraient élaborés. Il a fallu que s'accumulent les expériences et les connaissances avant que les techniques de construction et l'art de la gravure sur pierre soient éprouvés, ce qui suppose une division du travail assez poussée et, pour tout dire, l'existence de centres urbains. Or les cités caravanières disposées en chapelet le long du piémont oriental de la chaîne yéménite sont dans l'ensemble de taille modeste et leur rôle a dû être en proportion. Une seule a vraiment les dimensions d'une ville, avec sa muraille qui enceint une centaine d'hectares : Ma'rib, capitale de Saba'. C'est sans doute le premier foyer de la civilisation sudarabique, ce qui explique que pendant de nombreux siècles Saba' ait été synonyme d'Arabie du Sud. Les autres cités ont d'abord imité l'exemple sabéen avant de développer quelques traits originaux.

On ne possède encore aucune donnée directe sur la période de formation de la civilisation sudarabique puisque les plus anciens vestiges sont déjà très élaborés. On aimerait savoir si la naissance de cette civilisation est consécutive à des mouvements de population (la sédentarisation de nomades par exemple) ou bien si elle résulte de progrès internes. L'étude des monuments mégalithiques du Yémen (qui semblent antérieurs aux vestiges sudarabiques) et des types de sépulture apportera peut-être quelques réponses.

Durant les siècles qui suivent, les évolutions sont lentes et progressives. L'art sudarabique enrichit son répertoire d'emprunts à l'iconographie hellénistique, sans perdre son caractère naïf et souvent maladroit. L'influence de la région méditerranéenne apparaît également dans les émissions monétaires qui, dès le IV^{e} siècle, imitent toutes des types athéniens. Apparemment, l'architecture n'innove guère durant cette

période. La seule évolution notable concerne les enceintes de ville : leur hauteur s'accroît de manière spectaculaire (de quelques mètres à al-Bayḍâ' à 14 m à Barâqish par exemple) et la défense des accès se perfectionne.

Les inscriptions les plus anciennes nous révèlent à l'origine l'existence d'un puissant Etat sabéen qui s'étend du Jawf au Ḥaḍramawt (V ^{e} siècle avant l'ère chrétienne ?). Cet Etat se présente comme une confédération de tribus, dirigée par un ou plusieurs magistrats portant le titre de *mukarrib*. Certaines de ces tribus, sinon toutes, conservent alors leur propre roi (*malik*). Le ciment de la confédération est le culte du dieu sabéen 'Almaqah, avec comme temps fort le grand pèlerinage annuel à Ma'rib, durant la saison des pluies de juillet-août semble-t-il.

Cet Etat sabéen est suffisamment riche, puissant et structuré pour fortifier toute une série de cités sur la frange du désert et pour mettre en œuvre ou développer de puissants dispositifs d'irrigation à proximité de ces cités. Les zones irriguées ainsi créées ou aménagées permettaient certainement de fixer une population nombreuse qui venait renforcer celle des cités. Cette politique avait pour but, selon toute vraisemblance, de contrôler étroitement la piste caravanière qui évitait les difficultés du relief en contournant par le désert la chaîne yéménite, itinéraire qui s'imposait d'autant plus que les piémonts étaient bien arrosés par les wâdîs descendant des montagnes et permettaient d'abreuver de nombreuses caravanes.

Des forces centrifuges ne tardèrent pas à se manifester, qui détachèrent du premier Etat sabéen les royaumes de Ma'în dans le Jawf, de Qataban dans le wâdî Bayḥân, du Ḥaḍramawt et quelques cités-Etats (IV ^{e} siècle avant l'ère chrétienne ?). Les raisons et les modalités de cet éclatement ne sont pas connues. La prospérité de l'Arabie du Sud ne fut pas affectée durablement, ce qui permet de supposer qu'une entente commerciale subsista après la fin de l'unité politique.

Ma'în resta toujours un Etat essentiellement caravanier, au territoire exigu qui se limitait aux villes de Qarnaw (aujourd'hui Ma'în), de Yathill (aujourd'hui Barâqish) et de Nashan (aujourd'hui as-Sawdâ') dans le Jawf, avec les zones irriguées qui en dépendaient. Ce royaume semble être constitué au IV ^{e} siècle avant l'ère chrétienne, avoir connu sa période de splendeur durant la période hellénistique (surtout aux III ^{e}- II ^{e} siècles) et avoir disparu vers le tournant de l'ère chrétienne.La grande réussite des Minéens est d'avoir imposé leur contrôle sur les pistes caravanières qui partent d'Arabie du Sud vers la Méditerranée orientale et le golfe Arabo-Persique, en installant de nombreux comptoirs en Arabie, à Gaza et en Egypte.

Qataban a connu une période florissante, durant l'époque hellénistique également. La tribu qatabanite, installée dans le wâdî Bayḥân, au sud-sud-est de Ma'rib, en bordure du désert, devint le noyau d'une vaste confédération qui s'étendit vers les Hautes-Terres de la chaîne yéménite. Les souverains prirent pendant un certain temps le titre de *mukarrib*, qui soulignait la constitution de cette confédération.

Le Ḥaḍramawt n'est pas très bien connu à cette époque. L'un de ses

souverains se para du titre de *mukarrib*, ce qui semble impliquer une certaine extension territoriale.

Ce que ces royaumes gagnèrent en territoire était perdu par Saba' qui subit alors un déclin relatif. Les souverains sabéens renoncèrent vers le III ᵉ siècle avant l'ère chrétienne au titre de *mukarrib*, peut-être à cause de ces pertes territoriales. Ils s'intitulèrent désormais « rois de Saba' », tout au moins jusqu'à ce qu'ils affrontent le royaume de Ḥimyar et revendiquent le titre de « roi de Saba' et de dhû-Raydân » (voir ci-dessous, p. 211 s.). Les souverains des autres royaumes revinrent eux aussi au titre de « roi » et celui de *mukarrib* disparut définitivement.

Les inscriptions ne mentionnent que très exceptionnellement le commerce caravanier, et encore de façon indirecte. Mais ce commerce fut fondamental comme le prouvent les nombreux échos relevés dans la littérature hébraïque ancienne ou chez les auteurs classiques. L'Arabie du Sud et la corne de l'Afrique avaient un quasi-monopole dans la production de résines très recherchées : l'encens, la myrrhe et le mastic. On y récoltait aussi le ladanum, la racine de costus, les feuilles de nard et la cardamome. Ces produits étaient surtout utilisés pour les cultes divins, les rituels funéraires et la préparation de remèdes et de cosmétiques.

L'acheminement de ces produits par caravanes de chameaux vers les pays de l'Est méditerranéen semble commencer au début du I ᵉʳ millénaire avant l'ère chrétienne. Ce commerce se développa pendant des siècles pour répondre à une demande de plus en plus forte. Les Sudarabiques en tirèrent de grands profits de sorte que leur opulence devint légendaire. Ce trafic de produits locaux fut bientôt renforcé par celui de marchandises en transit venant d'Ethiopie (cinnamome ou cannelle), d'autres contrées africaines ou de l'Inde.

L'économie des royaumes sudarabiques, assise sur ces exportations par caravanes, exigeait de dominer les zones de production en Arabie du Sud et accessoirement en Ethiopie mais aussi de contrôler étroitement les voies commerciales vers la Méditerranée et la Perse. On connaît l'existence de comptoirs commerciaux minéens aux III ᵉ-II ᵉ siècles avant l'ère chrétienne, notamment en Egypte, à Gaza, dans le nord du Ḥijâz et dans de nombreuses localités, surtout de la péninsule. Il est vraisemblable que ce réseau de comptoirs a commencé à se mettre en place dès les débuts du commerce caravanier.

2. *La période des rois de Saba' et de dhû-Raydân (I ᵉʳ siècle-III ᵉ siècle de l'ère chrétienne)*

L'encens et les aromates étaient surtout récoltés au Ḥaḍramawt et au Ẓufâr, alors que les principaux pays consommateurs se trouvaient sur le pourtour de la Méditerranée. Pour acheminer ces produits précieux vers les grands marchés méditerranéens, deux solutions se présentaient : parcourir du sud au nord toute la péninsule Arabique avec des caravanes de chameaux ou bien la contourner par mer. Pendant toute la période hellénistique, malgré la politique active des Lagides en mer Rouge, la voie de terre fut pratiquement la seule à être employée : il semble que les

Grecs ne connaissaient pas précisément les régions productrices, de sorte que les Sudarabiques avaient le monopole du commerce.

Quand Rome succède aux Séleucides en Syrie (64 avant l'ère chrétienne) et aux Lagides en Egypte (30 avant l'ère chrétienne), son premier objectif est de contrôler ce commerce lucratif en s'emparant des régions productrices. En 24 avant l'ère chrétienne, une expédition romaine dirigée par Aelius Gallus atteint l'Arabie du Sud mais elle échoue lamentablement devant Ma'rib. Les régions productrices ne passeront pas sous protectorat romain. Mais les Romains savent désormais où elles se trouvent et entreprennent de s'approvisionner directement par voie de mer, sans recourir aux nombreux et coûteux intermédiaires de la piste caravanière. Les Etats qui vivaient principalement des bénéfices de ce commerce, sans produire eux-mêmes de quantités notables, comme Ma'în, Saba' et Qataban, subissent durement cette évolution. Ma'în disparaît vers le tournant de l'ère chrétienne. Dans les royaumes de Saba' et de Qataban, les cités de la frange du désert, en particulier les capitales (Ma'rib et Tumna'), commencent à décliner : le centre de gravité de ces Etats se déplace vers les hauteurs de la chaîne yéménite. Saba' maintient son unité en créant une seconde capitale à Sanaa mais Qataban, dont le haut-pays se constitue en royaume indépendant sous le nom de Ḥimyar, se désagrège progressivement et disparaît vers la fin du II ^{e} siècle de l'ère chrétienne, annexé par le Ḥaḍramawt.

Les principales puissances sudarabiques sont désormais Saba', Ḥimyar, le Ḥaḍramawt et l'Ethiopie qui a étendu son influence au littoral asiatique de la mer Rouge. Curieusement, les rois sabéens et ḥimyarites portent alors le même titre, celui de «rois de Saba' et de dhû-Raydân », ce qui équivaut à « roi de Saba' et de Ḥimyar » puisque dhû-Raydân est le nom de la confédération tribale dominée par les souverains ḥimyarites. Le double titre des rois sabéens résulte du fait qu'ils ne reconnaissent pas la légitimité des rois ḥimyarites et revendiquent leur royaume. Les souverains ḥimyarites reconnaissent bien les rois sabéens mais seulement comme « rois de Saba' » ; leur double titre s'explique certainement par des visées sur le haut-pays de Saba', c'est-à-dire la région de Sanaa. Les rois éthiopiens eux-mêmes, souvent en conflit avec Saba' et avec Ḥimyar, ajoutent également à leur titulature, dès le IV ^{e} siècle tout au moins, la mention de Saba' et de dhû-Raydân.

Le III ^{e} siècle de l'ère chrétienne est la période la mieux connue grâce aux nombreuses inscriptions sabéennes du temple de Ma'rib et grâce aux textes d'al-Mi'sâl qui nous donnent le point de vue ḥimyarite sur les principaux événements ; en outre, des jalons de chronologie absolue sont fournis par les premières inscriptions datées. Des nombreux conflits qui émaillent ce siècle, trois épisodes peuvent être retenus. Le premier est le raid fulgurant réussi par le roi sabéen Sha'ir 'Awtar contre le Ḥaḍramawt vers 225 ; le roi du Ḥaḍramawt, 'Il'azz Yaluṭ, est capturé à la bataille de dhât-Ghayl (dans l'ancien territoire qatabanite) et emmené prisonnier à Ma'rib ; son fils est tué à Shabwa, capitale du Ḥaḍramawt, qui est prise, incendiée et pillée de même que d'autres villes du royaume ; le Ḥaḍramawt sort de là diminué mais non détruit. Le second épisode est le long

conflit qui oppose Saba' et Ḥimyar de 240 à 270 environ et se termine par l'annexion de Saba' par Ḥimyar, sous le règne conjoint de Yâsir Yuhan'im et de son fils Shamir Yuhar'ish. Le troisième épisode, enfin, est l'annexion du Ḥaḍramawt par le roi ḥimyarite Shamir Yuhar'ish entre 281 et 295 : en 281, celui-ci porte encore le titre de « roi de Saba' et de dhû-Raydân » tandis qu'en 295 il a déjà ajouté le Ḥaḍramawt à sa titulature. Au début du IV e siècle, l'Arabie méridionale présente ainsi un visage nouveau : pour la première fois depuis la désagrégation de la confédération sabéenne des origines, tout le pays est unifié, à l'exception du littoral de la mer Rouge sous domination éthiopienne.

Les causes de ce bouleversement peuvent être appréhendées. Les vieux Etats comme le Ḥaḍramawt, Qataban et Saba' ont été durement éprouvés par le déclin du commerce caravanier : non seulement ils n'ont plus été en mesure de maintenir la tutelle que leurs grandes richesses leur permettaient d'exercer sur les Arabes du désert mais bientôt ils ont dû composer avec eux. Les premières infiltrations de nomades datent de cette époque, de même que les premières mentions de mercenaires arabes dans les armées sudarabiques.

Cet affaiblissement se produit à un moment où la société tribale connaît d'importantes mutations : les groupes tribaux cessent de se définir par le culte d'une même divinité ; les anciennes fédérations se défont et sont remplacées par des conglomérats disparates que rassemblent les lignages les plus puissants et les plus prestigieux. Quant à la victoire des Ḥimyarites, pourtant affectés eux aussi par ces causes de faiblesse, elle s'explique pour partie par un renouvellement des techniques militaires. Le cheval, qui permet de désorganiser les troupes ennemies et modifie radicalement la conduite des combats, apparaît en Arabie méridionale vers le IIe siècle de l'ère chrétienne. Or les Ḥimyarites ont des facilités pour s'approvisionner en chevaux, grâce à leurs relations étroites avec l'Empire romain : leur cavalerie est donc supérieure à celle des autres royaumes, même si elle nous apparaît relativement modeste : les troupes de cavaliers mentionnées par les inscriptions n'excèdent jamais quelques dizaines d'unités.

Dans le domaine de l'art et de l'architecture, il convient de distinguer d'une part les Etats de vieille tradition, Saba', Qataban et le Ḥaḍramawt, d'autre part Ḥimyar. Les premiers reproduisent avec des évolutions et adaptations minimes les modèles anciens et demeurent relativement réfractaires aux influences extérieures. Il n'en est pas de même de Ḥimyar où les emprunts à la culture romaine sont nombreux et importants. La sclérose de la vieille civilisation sudarabique est de plus en plus flagrante et s'explique en partie par l'absence de tout véritable foyer de culture depuis le déclin des centres urbains de la bordure du désert.

3. *Ḥimyar (IV e siècle-VI e siècle de l'ère chrétienne)*

A partir du IV e siècle, l'Arabie méridionale est unifiée par la dynastie ḥimyarite et cette unité n'est plus remise en cause jusqu'à la conquête perse (voir ci-dessous). Les traditionnistes arabes qui écriront, notamment aux VIII e-X e siècles, l'histoire du Yémen préislamique, ne dispose-

ront guère d'informations que sur cette ultime période : de ce fait, pour eux, Ḥimyar est synonyme d'Arabie méridionale.

L'événement majeur de cette époque est la conversion au judaïsme de la dynastie ḥimyarite, suivie de celle de grands lignages princiers (les banû Hamdân, les banû Yaz'ân, les banû Haṣbâḥ, les banû Kibsiyyân ou les banû Marâthid). Le premier roi dont la conversion soit assurée est Malkikarib Yuha'min, régnant en corégence avec ses fils 'Abukarib 'As'ad et Dhara''amar 'Ayman, d'après deux textes de construction datés de janvier 379 de l'ère chrétienne. Cette conversion entraîne l'abandon des temples païens et, avec la disparition des longs textes qui accompagnaient les offrandes, nous perdons notre meilleure source. Pour cette période, de ce fait, nous sommes mal renseignés. Seules quelques grandes inscriptions commémoratives, le plus souvent rupestres, nous éclairent sur les grands événements ; ainsi connaît-on une réparation de la digue de Ma'rib, sous le règne de Sharaḥbi'il Ya'fur, en 450-451, qui mobilise 20 000 hommes, 14 600 chameaux et 12 000 paires d'ânes.

La conversion de l'Arabie du Sud au judaïsme semble répondre à celle de l'Ethiopie du roi 'Êzânâ au christianisme (apparemment peu avant 360). Elle manifeste la volonté de Ḥimyar de ne pas tomber dans la dépendance de l'Empire romain, très actif en mer Rouge à cette époque, et de résister aux entreprises de l'Ethiopie alliée à Rome. Un descendant de Malkikarib Yuha'min occupe encore le trône de Ḥimyar en décembre 457. Peu après, une nouvelle dynastie fait son apparition, qui semble pratiquer une politique moins engagée dans le domaine religieux. Ce fait est peut-être à rapprocher de la pénétration du christianisme en Arabie du Sud, à Najrân, au Ḥaḍramawt, à Suquṭrâ et sur le littoral de la mer Rouge. Malheureusement, de décembre 457 à juin 518, nous ne possédons que très peu de données.

En juin 518, la situation bascule totalement. Des inscriptions datées de juin et juillet 518 nous apprennent que le trône ḥimyarite est occupé par un souverain nommé Yûsuf 'As'ar Yath'ar, un usurpateur semble-t-il. Celui-ci affirme avec vigueur son judaïsme, entre en guerre contre les Ethiopiens d'Arabie du Sud, les massacre et incendie leurs églises. Par ailleurs, des opérations militaires autour de Najrân lui permettent de prendre le contrôle de cette oasis où le christianisme est solidement implanté.

Aucune inscription de Yûsuf postérieure à juillet 518 n'a encore été découverte. Mais des documents syriaques et éthiopiens nous apprennent que ce roi persécute les chrétiens du Ḥaḍramawt et de Najrân, en novembre 518 sans doute dans ce dernier cas. L'Ethiopie, encouragée par Rome qui craint pour ses intérêts commerciaux, réagit avec vigueur. Une première tentative de débarquement au Yémen paraît échouer mais une seconde abat le royaume ḥimyarite. Les traditions arabes rapportent que Yûsuf se suicide en lançant son cheval dans la mer. L'Ethiopie n'annexe pas l'Arabie du Sud mais en fait un royaume vassal, en plaçant sur le trône un Ḥimyarite chrétien, du nom de Sumyafa'. Quelque temps plus tard, ce trône est occupé par un Ethiopien du nom d''Abrâhâ (= Abraham), dont le règne est attesté épigraphiquement de juin 542 à novembre

553. Celui-ci semble s'être libéré de la tutelle du négus éthiopien puisqu'il reprend la titulature des rois ḥimyarites et reçoit des ambassadeurs, celui de l'empereur romain en particulier, pour son propre compte. La dernière inscription datée, de 669 ḥimyarite soit 554-555 de l'ère chrétienne, ne mentionne pas de roi. Quelques textes sont plus tardifs, notamment les graffites en langue arabe et en écriture sudarabique de 'Umm Laylà, au nord de Ṣa'da, postérieurs à la conquête islamique. Mais aucun ne nous renseigne sur la fin de l'empire ḥimyarite qui paraît sombrer dans l'anarchie. D'après les sources arabes islamiques, des querelles tribales, sans doute avivées par des antagonismes religieux, amènent des princes yéménites à faire appel à l'Empire perse. Celui-ci envahit l'Arabie du Sud dans les années 570. C'en est définitivement terminé de la civilisation sudarabique.

Cette dernière période de l'histoire sudarabique est mal connue : nous avons déjà rendu compte de la rareté des inscriptions. Quant aux traditions arabes islamiques, mises par écrit assez tardivement, elles ne transmettent que de vagues réminiscences. C'est d'autant moins surprenant qu'elles se fondent non pas sur une tradition historique ḥimyarite, qui se perd totalement dans le naufrage, mais sur la saga des tribus arabes qui se sont infiltrées au Yémen. Or la rupture est totale entre la culture ḥimyarite et celle qui est apportée par les conquérants arabes qui viennent prêcher l'Islam. Ceux-ci imposent leur langue (l'arabe, qui remplace bientôt le sudarabique), leur écriture (l'écriture arabe, empruntée aux petits royaumes arabes du désert de Syrie, de préférence à l'un des alphabets arabiques) et leur religion (l'Islam, qui réduit bientôt à peu de chose les deux communautés juive et chrétienne). Aucune œuvre ḥimyarite ne survivra. Bien plus, nous ne connaissons pas même le nom d'un auteur ou le titre d'un ouvrage.

Aucun monument n'a encore pu être attribué à cette époque. La capitale de Ḥimyar, Ẓafâr, a été totalement ruinée et ses matériaux fracassés, peut-être par les Ethiopiens : de nombreux fragments de pierres sculptées y ont été retrouvés ; dans l'ensemble, se sont des œuvres gauches, trahissant de fortes influences romaines.

Les traditions arabes présentent la ruine de l'Empire ḥimyarite comme la conséquence de la rupture de la digue de Ma'rib. Les tribus d'Arabie du Sud, ayant perdu le terroir qui les faisait vivre, se seraient alors dispersées dans toute la péninsule Arabique. Il s'agit de l'amplification épique d'un événement qui a quelque réalité mais est apprécié du point de vue arabe mais non sudarabique. En premier lieu, il faut préciser qu'il n'y a pas eu *une* rupture de la digue de Ma'rib mais plusieurs, dues à la fragilisation croissante du système. La région de Ma'rib était déjà pourvue d'un puissant réseau d'irrigation au V ^{e} siècle avant l'ère chrétienne ; au cours des siècles, les alluvions se sont déposées en quantité, jusqu'à atteindre 14 mètres de hauteur ; il a fallu rehausser à de nombreuses reprises la digue qui commandait toute l'irrigation mais chaque rehaussement la rendait plus précaire. Nous connaissons des ruptures de la digue sous Tha'rân Yuhan'im en corégence avec son fils (deuxième moitié du IV ^{e} siècle de l'ère chrétienne), Sharaḥbi'il Ya'fur

(juillet-août 449 et de nouveau avril 450) et 'Abrâhâ (juillet 542), suivies chaque fois de réparations. On ignore quand eut lieu la dernière rupture et l'abandon définitif de la majeure partie de la zone irriguée. En second lieu, pour Ḥimyar, une rupture de la digue était préjudiciable car l'existence d'une oasis importante à Ma'rib constituait une bonne protection contre les incursions des Arabes du désert ; en outre, Ma'rib était le berceau de la civilisation sudarabique et le maintien d'une certaine présence dans cette ville avait valeur de symbole et fondait la légitimité royale. Mais cela ne représentait pas une catastrophe, menaçant la survie de l'empire : depuis longtemps, Ma'rib n'était plus qu'une bourgade marginale, sans véritable fonction économique, administrative ou religieuse ; ses monuments étaient à l'abandon et servaient de carrière de pierre pour les diverses réfections de la digue. Ce sont plutôt les Arabes de la région de Ma'rib qui ont vécu la rupture de la digue comme un drame : la réduction brutale des surfaces cultivées et la disparition de nombreuses facilités pour abreuver le bétail les condamnaient à la famine ou à l'exil. Il est possible que certaines tribus aient dû quitter l'Arabie du Sud à la suite d'une rupture et aient donné un grand retentissement à l'événement.

LES RECHERCHES EN COURS

Dans la présentation de la civilisation sudarabique qui vient d'être esquissée, bien des éléments résultent de découvertes très récentes. Depuis une trentaine d'années, en effet, la documentation s'est accrue de manière vertigineuse ; en outre, l'émergence d'une nouvelle génération de chercheurs, plus attentifs aux questions historiques que leurs devanciers, avant tout philologues, a permis un renouvellement complet des méthodes. Il en a résulté une série de trouvailles et de remises en cause qui ont profondément bouleversé nos connaissances et rendu caduques la plupart des études et synthèses plus anciennes.

Les progrès importants réalisés ces derniers temps, notamment dans la chronologie et dans la connaissance des structures politiques et tribales, ne doivent pas cacher que bien des conclusions sont encore provisoires. Chaque année de nouvelles données complètent et infléchissent les hypothèses antérieures, car l'investigation archéologique et épigraphique de l'Arabie du Sud n'en est encore qu'à ses débuts.

A. COMPLETER LA DOCUMENTATION

A l'heure actuelle, l'effort des chercheurs porte principalement sur la documentation, que ce soit par la recherche et la publication de données nouvelles ou la révision des matériaux imparfaitement édités. Deux approches complémentaires sont pratiquées : la prospection (à savoir la visite systématique des sites archéologiques et le relevé minutieux de tous les vestiges encore visibles dans l'ensemble du pays) et la fouille.

La prospection s'impose dans l'immédiat puisque très peu de sites ont été convenablement étudiés. Prenons le cas de Ma'în, au nord-est du Nord-Yémen, l'ancienne capitale du royaume caravanier de Ma'în. S'il a été visité par Halévy (1870), Tawfîq (1944 et 1945) et Fakhrî (1947), ce site demeure fort mal connu : ainsi les dimensions de l'enceinte, de forme rectangulaire, seraient de 280 m sur 250 selon Halévy, de 400 m sur 250 selon Tawfîq et de 350 m sur 240 selon Fakhrî. Quant aux inscriptions, beaucoup ne sont connues que par des copies défectueuses, sans grande utilité puisque pleines de fautes et impossibles à dater par la paléographie. En outre, rares sont celles dont on connaît le contexte archéologique, ce qui est indispensable pour interpréter les termes techniques et avoir une idée de l'histoire du site. On comprend aisément qu'une mission archéologique obtiendra des résultats appréciables si elle réussit à travailler quelques jours sur un tel site, l'un des moins mal connus pourtant.

La prospection s'impose également car de vastes régions du Yémen sont encore pratiquement inexplorées du point de vue archéologique. C'est donc le type de recherche qui, à l'heure actuelle, permet les progrès les plus spectaculaires. Il convient d'autant plus de le privilégier que les progrès de la vie moderne provoquent la destruction de très nombreux sites, soit que ceux-ci soient réoccupés, soit qu'ils servent de carrière de pierre, faciles à exploiter avec les camions récemment introduits.

Mais la prospection, pour indispensable qu'elle soit, ne saurait remplacer des fouilles archéologiques. Seule la fouille permet d'obtenir des séquences stratigraphiques, qui fondent toute chronologie quand les textes sont obscurs ou font défaut. En outre, ses résultats sont incomparablement plus riches et précis que ceux de la prospection pour qui cherche à comprendre la fonction et l'histoire d'une construction ou à connaître tel aspect de la civilisation matérielle.

Au Nord-Yémen, où se trouvent les zones les plus riches en vestiges antiques, la prospection a pris le pas sur les fouilles archéologiques. Elle a été entreprise de façon systématique au cours des dernières années par diverses missions archéologiques étrangères qui assistent la Direction des Antiquités. Ce sont, dans l'ordre chronologique, une mission ouest-allemande qui étudie la région de Ma'rib depuis 1978 ; la Mission archéologique française en République arabe du Yémen qui effectue chaque année depuis 1978 une campagne de prospection épigraphique et archéologique dans les régions du Jawf et de Radâ'-al-Bayḍâ' et deux missions italiennes qui ont entrepris en 1981 la prospection des régions situées entre Dhamâr et Ma'rib.

Au Sud-Yémen, une mission française fouille le site de Shabwa, l'ancienne capitale du Ḥaḍramawt, depuis janvier 1975 : elle a notamment découvert un palais qui pourrait être celui du roi. Elle a procédé également à la prospection du wâdî Ḥaḍramawt et va entreprendre celle du Quatrième gouvernorat. Cette mission est la seule qui travaille régulièrement au Sud-Yémen ; mais des opérations ponctuelles sont menées occasionnellement par des Soviétiques depuis 1972.

Les résultats obtenus par ces missions archéologiques ou par les

chercheurs qui procèdent à des investigations personnelles doivent être publiés, pour être accessibles à l'ensemble de la communauté scientifique. Ils ont fait l'objet de comptes rendus et de rapports de plus en plus nombreux et nourris au fur et à mesure que s'intensifiaient les recherches. Dans le même temps, toute une série de publications périodiques consacrées à l'Arabie du Sud ou à la péninsule Arabique a vu le jour ; elles permettent de faire état rapidement des dernières découvertes et d'accueillir les études spécialisées : mentionnons tout particulièrement la revue *Raydân* qui ne traite que de l'Arabie méridionale préislamique.

B. EXPLOITER LES DOCUMENTS ET LES OBSERVATIONS

Parallèlement à l'accumulation de données nouvelles, un effort de synthèse considérable est entrepris depuis quelques années. Cet effort en est encore à ses débuts dans les disciplines qui relèvent de l'archéologie car les matériaux disponibles sont souvent insuffisants. Il faut attendre de nouvelles publications de fouilles pour établir la typologie et la chronologie de la céramique sudarabique. De même manque-t-on encore d'études en nombre suffisant pour esquisser l'histoire de ces techniques d'irrigation qui ont fait la gloire de l'Arabie méridionale. Mais ce sont des questions auxquelles se consacrent déjà plusieurs chercheurs. Notre connaissance des techniques de construction a davantage progressé ces dernières années, grâce aux observations accumulées par les mission françaises dans le Jawf et au Ḥaḍramawt. Il est possible de décrire désormais un type d'habitation commun à toutes les régions limitrophes du désert : il se compose d'un puissant socle construit en pierre sur lequel s'élève une bâtisse de plusieurs étages, composée d'une ossature de poutres de bois avec un remplissage de briques crues. Un certain nombre de sanctuaires du Jawf paraissent représenter une forme évoluée de ce type architectural, avec un remplacement du bois par la pierre dans l'ossature du bâtiment.

Mais l'effort de synthèse concerne avant tout les données épigraphiques, de loin les plus nombreuses. Il porte en premier lieu sur les instruments de travail indispensables, qui font encore défaut. Mentionnons tout d'abord le premier dictionnaire de sudarabique, limité au dialecte sabéen, auquel travaillent depuis 1974 quatre savants ; il comptera plus de 2600 mots et devrait paraître en 1982. La grammaire du sudarabique que prépare le Britannique A.F.L. Beeston est attendue avec une impatiente égale ; elle remplacera les grammaires antérieures, partiellement périmées depuis la publication des textes du Maḥram Bilqîs, le temple de Ma'rib en partie fouillé par les Américains. L'effort de synthèse porte en second lieu sur de nombreux autres domaines. C'est notamment le cas des études sur la géographie tribale et sur la religion, qui ont connu un nouveau départ. Ainsi, la carte tribale des régions au nord de Sanaa n'a pu être établie avec une bonne précision que tout récemment, bien qu'on ait disposé depuis longtemps de données épigraphiques suffisantes. Grâce à cette carte, d'importants progrès ont été réalisés dans la connaissance de la structure des ensembles tribaux.

Quant à la carte des cultes attestés dans la même région, elle a révélé de remarquables correspondances avec la distribution des tribus. Plusieurs divinités qu'on ne rattachait à rien de précis et qui contribuaient à donner un caractère confus et inextricable aux descriptions de la religion sudarabique appartenaient en réalité à un panthéon tribal bien déterminé.

Le réexamen actuel s'accompagne d'une plus grande prudence méthodologique. La plupart des chercheurs s'appliquent désormais à comprendre la civilisation sudarabique pour elle-même, sans chercher à éclairer telle ou telle institution biblique ou à localiser le berceau des Sémites. Seule cette approche plus prudente, plus pragmatique, permettra de discerner les originalités de la civilisation sudarabique, de dresser des esquisses comparatives satisfaisantes et de déterminer dans quelle mesure l'Islam naissant a pu être influencé par l'Arabie méridionale.

La somme des observations et des connaissances récentes permet aussi de renouveler la réflexion sur des questions de fond qui n'ont pas encore reçu de réponse définitive. Un premier problème est posé par la distribution des inscriptions : pourquoi en trouve-t-on seulement sur le versant de la chaîne yéménite tourné vers le désert ?

L'absence d'inscriptions dans une région n'implique pas que l'écriture y était ignorée mais seulement que les populations n'éprouvaient pas le besoin de pérenniser certains textes en les transcrivant sur un matériau durable ; il n'y a aucune relation entre la présence d'inscriptions et la situation économique ou le niveau culturel. La gravure de textes dans la pierre ou dans le bronze devait répondre à une nécessité impérieuse, dictée par les conceptions religieuses et sociales. On l'a compris depuis longtemps pour les textes de dédicace déposés dans les temples, servant à rappeler continûment à la divinité la générosité du dédicant et les bienfaits attendus en contrepartie. Mais on comprenait mal la raison d'être de si nombreux textes commémorant des constructions. Ces inscriptions se rapportent en général à l'édification de maisons (ou de certains éléments de maison), de tombeaux, d'ouvrages hydrauliques etc. ou encore à divers aménagements (champs, voies dallées etc.) ; elles emploient des formules stéréotypées où se retrouvent régulièrement des verbes tels que « édifier », « créer » ou « faire de neuf », qui donnent à penser que l'inscription célèbre l'édification du monument et non une quelconque restauration ; pourtant, dans un certain nombre de cas, la construction d'un même monument est revendiquée par plusieurs personnages d'époques différentes : les termes « édifier », « créer » ou « faire de neuf » ne sont pas à comprendre littéralement. La question est éclairée par des découvertes récentes. Il apparaît, tout au moins pour le III ^{e} siècle de l'ère chrétienne, que certaines charges importantes supposaient de résider dans un palais consacré par la tradition ; en outre, la personne habitant ce palais et investie par là même de la charge correspondante renonçait à son propre nom de famille pour adopter celui auquel le palais donnait droit. On connaît ainsi de grands personnages qui occupent successivement différents postes importants au cours de leur carrière et qui, de ce fait, changent de palais et de nom de famille. Un cas

voisin est celui des personnes qui portent en même temps plusieurs noms de famille parce qu'elles possèdent plusieurs palais. Ainsi l'exercice du pouvoir, dans une certaine mesure tout au moins, semble-t-il lié à la maîtrise effective de certains biens (palais et, sans doute, domaines fonciers). Les inscriptions de construction avaient probablement pour fonction d'affirmer cette maîtrise : dans de nombreux cas, elles ne devaient pas renvoyer à l'édification du monument dont elles parlent mais seulement à sa prise de possession, accompagnée peut-être de travaux symboliques.

La réflexion sur certaines modalités de l'épanouissement et du déclin de la civilisation sudarabique se renouvelle également. On commence à avoir une idée assez précise des ressources naturelles du Yémen, qui paraissent très modestes. On ne connaît jusqu'à présent qu'une seule mine de quelque importance, celle d'ar-Raḍrâḍ dans le Nihm, d'où fut extrait de l'argent jusqu'au IX ^{e} siècle de notre ère. Deux gisements de cuivre peu importants, l'un près de la ville d'al-Bayḍâ' et l'autre dans le haut-wâdî Bayḥân et de petites exploitations de minerai de fer dans la région de Ṣa'da ont été repérés. Il faut ajouter un peu d'antimoine, des pierres semi-précieuses, des terres de couleur utilisées comme fards etc., sans oublier la mine d'or signalée par un savant yéménite du X ^{e} siècle, à l'ouest de Ṣa'da, aujourd'hui en territoire séoudien. Rien de tout cela ne semble avoir jamais procuré de grandes ressources. La prospérité de l'Arabie du Sud à différentes époques n'a pu reposer que sur le commerce de transit et sur le monopole de certaines productions végétales particulièrement recherchées.

Durant l'antiquité, la production et le commerce des résines précieuses et des aromates fut sans doute un facteur important d'enrichissement, d'autant que le potentiel humain du Yémen était grand, en comparaison des régions voisines. Les profits dégagés rendirent possibles la constitution de centres urbains et les grands travaux d'aménagements hydrauliques. Mais toute économie qui repose fondamentalement sur une seule production est fragile. De nombreuses causes de déclin ont été proposées : la division politique en de multiples Etats, la concurrence entre les caravanes et le transport par mer que Rome contrôle dès la fin du I ^{er} siècle avant notre ère, les infiltrations nomades, la baisse de la consommation des produits aromatiques, etc. Un autre facteur a été souvent invoqué : le changement de climat. Sa pertinence n'est pas facile à établir mais des observations récentes doivent être versées au dossier.

En premier lieu, le régime actuel des précipitations dans les bassins qui alimentent le Jawf et Ma'rib présente de fortes variations : certaines années offrent une pluviométrie satisfaisante alors que d'autres, souvent consécutives, sont plus ou moins marquées par la sécheresse. L'irrégularité de ce régime ne permettrait pas de reconstituer aujourd'hui les immenses palmeraies de l'antiquité, qui nécessitaient une alimentation en eau régulière. En second lieu, divers indices suggèrent que, dans plusieurs régions des Hautes-Terres aujourd'hui semi-désertes, existait autrefois un tapis végétal assez dense. Ainsi, dans le mont Ṣawlân près de dhî-Bîn, totalement dénudé de nos jours, a-t-on tué au cours de trois

chasses, vers le début de l'ère chrétienne, 4000 bouquetins ; un tel nombre d'animaux sauvages ne pouvait vivre que si la montagne était couverte de broussailles. L'existence de ce tapis végétal ancien est également prouvée par les observations de géologues français. Ils ont remarqué que de nombreuses vallées, anciennement irriguées, présentent trois couches d'alluvions. La couche inférieure, épaisse, se compose d'alluvions jaune clair. La couche intermédiaire, beaucoup plus mince (de l'ordre d'une dizaine de centimètres) est de couleur noire. Enfin, la couche supérieure, composée d'alluvions et d'apports éoliens, est de nouveau jaune clair. J'ai personnellement observé ce phénomène dans un wâdî du Nihm et dans un second de la région d'al-Mi'sâl. Cette stratigraphie implique trois phases successives. Durant la première, la région est recouverte par un tapis végétal continu, avec notamment des arbres et des broussailles qui retiennent l'humus sur les pentes ; les eaux de ruissellement ne déposent dans les fonds de vallée que des alluvions jaune clair résultant de la désagrégation des roches. La deuxième phase, avec ses dépôts d'alluvions noires, correspond certainement à la disparition du tapis végétal ; l'humus qui s'était formé sur les pentes est entraîné dans les fonds de vallée et donne aux alluvions cette couleur noire caractéristique. Durant la troisième phase, on retrouve les alluvions claires apportées par les eaux de ruissellement, auxquelles se mêlent les dépôts éoliens, devenus importants avec l'extension des surfaces dénudées. Il semble donc qu'à une époque relativement ancienne, qu'il n'est pas possible pour le moment de dater avec précision mais qui semble se situer dans le courant du I ^{er} millénaire de l'ère chrétienne, l'équilibre écologique ait été rompu ; les arbres et les broussailles ont disparu, sans possibilité de se renouveler. Plusieurs facteurs ont dû jouer : une exploitation plus intensive du bois, l'accroissement excessif des troupeaux, le défrichement de nouvelles terres mais aussi, très vraisemblablement, une faible diminution des précipitations. Cette modification de l'équilibre écologique et la grande irrégularité du régime des précipitations qui semble en résulter ont probablement joué un rôle décisif dans l'abandon des zones cultivées en bordure du désert, où se trouvaient les capitales des royaumes les plus anciens.

Cet abandon, plus ou moins radical selon les régions, peut être mis en relation avec les infiltrations d'Arabes nomades qu'on entrevoit dès le début de l'ère chrétienne et qui s'accélèrent à partir du III ^{e} siècle. Les communautés agricoles très denses qui s'échelonnaient dans les basses vallées et les piémonts limitrophes du désert constituaient une barrière infranchissable pour les nomades. Leur disparition progressive libère l'accès aux wâdîs qui conduisent vers les Hautes-Terres. On peut suivre les grandes étapes de la pénétration arabe entre le III ^{e} et le X ^{e} siècle, grâce aux inscriptions puis, à partir du VII ^{e} siècle, grâce aux sources manuscrites arabes. Entre le III ^{e} et le VII ^{e} siècle, les arrivées paraissent massives car l'arabisation fait de grands progrès, mais il ne s'agit pas d'un raz-de-marée : bien que la carte tribale subisse d'importantes transformations, les grandes confédérations subsistent, ce qui signifie qu'elles parviennent à intégrer les nouveaux venus dans les structures

préexistantes. Le mouvement, s'il se ralentit après l'islamisation du Yémen, se poursuit jusqu'au X ᵉ siècle et peut-être au-delà. Il se pourrait d'ailleurs que le départ de nombreux Yéménites qui prennent part aux conquêtes musulmanes ait permis à de nouveaux arrivants de s'installer.

Les études sudarabiques sont donc en pleine expansion comme le montre la bibliographie annuelle qui approche désormais la centaine de titres. Des résultats majeurs peuvent être attendus des recherches en cours, mais il ne faut pas perdre de vue que nous ne connaîtrons jamais qu'une infime partie de la réalité antique, d'autant plus réduite que nous ne possédons que des textes solennels et stéréotypés. L'espoir de découvrir des textes plus spontanés (correspondances, comptes, archives) ou des compositions littéraires, qui nous éclaireraient sur l'économie, la vie sociale ou les conceptions religieuses, est bien mince : malgré les fouilles clandestines, on n'a encore découvert que deux missives tracées à l'encre sur des batonnets de bois en forme de cigare. Les textes de cette sorte étaient sans doute notés sur des matières périssables (papyrus, parchemin ou bois) qui, sauf exception, ont disparu. Une découverte contredisant cet avis pessimiste aurait évidemment une portée considérable et renouvellerait entièrement notre savoir.

Pour le moment, des résultats assurés ne peuvent être attendus que dans quelques domaines. Mais c'est déjà très appréciable : on peut suivre des évolutions, que ce soit en architecture, dans l'organisation sociale ou dans le domaine linguistique, sur 2000 à 2500 années. C'est une situation exceptionnelle qui permet d'intéressantes observations et amène parfois à constater de remarquables permanences jusqu'au Yémen actuel.

Septembre 1981

Eléments de bibliographie

Langue : A.F.L. BEESTON, *A Descriptive Grammar of Epigraphic South Arabian*, London (Luzac), 1962, vii + 80 pp.

Ecriture : Maxime RODINSON, « Les Sémites et l'alphabet. Les écritures sud-arabiques et éthiopiennes », dans *L'écriture et la psychologie des peuples*, XXII[e] semaine de synthèse (Centre international de synthèse), Paris (Armand Colin), p. 131-146 et pl. 7 entre les pages 152 et 153.

Chronologie : pour la période des royaumes caravaniers, voir Jacqueline PIRENNE, *Paléographie des inscriptions sud-arabes*, contribution à la chronologie et à l'histoire de l'Arabie du Sud antique, tome I. Des origines jusqu'à l'époque himyarite (Verhandelingen van de koninklijke vlaamse Academie voor wetenschappen, letteren en schone kunsten van België, klasse der letteren, Verhandeling n[r] 26) Brussel (Paleis der Academiën), 1956, 337 pp., XXXIV pl. et 7 tableaux hors-texte ; pour la période des rois de Saba' et de dhû-Raydân, voir Christian ROBIN, « Les inscriptions d'al-Mi'sâl et la chronologie de l'Arabie méridionale au III[e] siècle de l'ère chrétienne », dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, comptes rendus des séances de l'année 1981*, p. 315-339.

Archéologie : Brian DOE, *Southern Arabia* (New Aspects of Antiquity), London (Thames and Hudson), 267 pp.

Histoire de la découverte : Jacqueline PIRENNE, *A la découverte de l'Arabie*, cinq siècles de science et d'aventure (L'aventure du passé), Paris (Le Livre contemporain), 1958, 328 pp. et 16 pl. hors-texte ; David George HOGARTH, *The penetration of Arabia*, a record of the development of western knowledge concerning the Arabian peninsula (Khayats Oriental Reprint n° 22), Beirut (Khayats), 1966 (première édition, 1904), XIII + 359 pp., nombreuses pl. hors texte.

Etat des recherches en épigraphie : Jacques RYCKMANS, « Les inscriptions anciennes de l'Arabie du Sud : points de vue et problèmes actuels, » conférence prononcée à la société « Oosters Genootschap in Nederland » le 15 mars 1973, dans *Oosters Genootschap in Nederland*, 4, 1973 (Leiden, Brill), p. 79-110.

Activités des missions françaises : on se rapportera à la chronique « Les études sudarabiques en langue française » qui paraît chaque année dans *Raydân* (n° 1, 1978 ; n° 2, 1979 ; n° 3, 1980) ; cette revue est éditée par le Centre yéménite pour la recherche culturelle et archéologique, Aden, et imprimée par Imprimerie orientaliste , Louvain (Belgique). Voir aussi les relations plus développées publiées dans la même revue.

Pour avoir une bibliographie plus détaillée et pour suivre les progrès des études sudarabiques, on se reportera à :

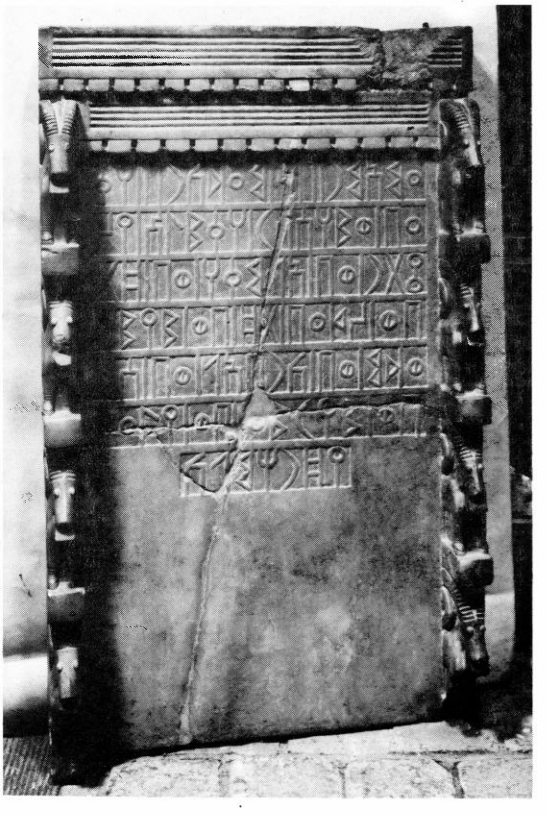
1) Christian ROBIN, *Bibliographie générale systématique* (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Corpus des inscriptions et antiquités sud-arabes), Louvain (Peeters), 1977, 428 pp.

2) les notices bibliographiques publiées chaque année par la revue *Raydân*.

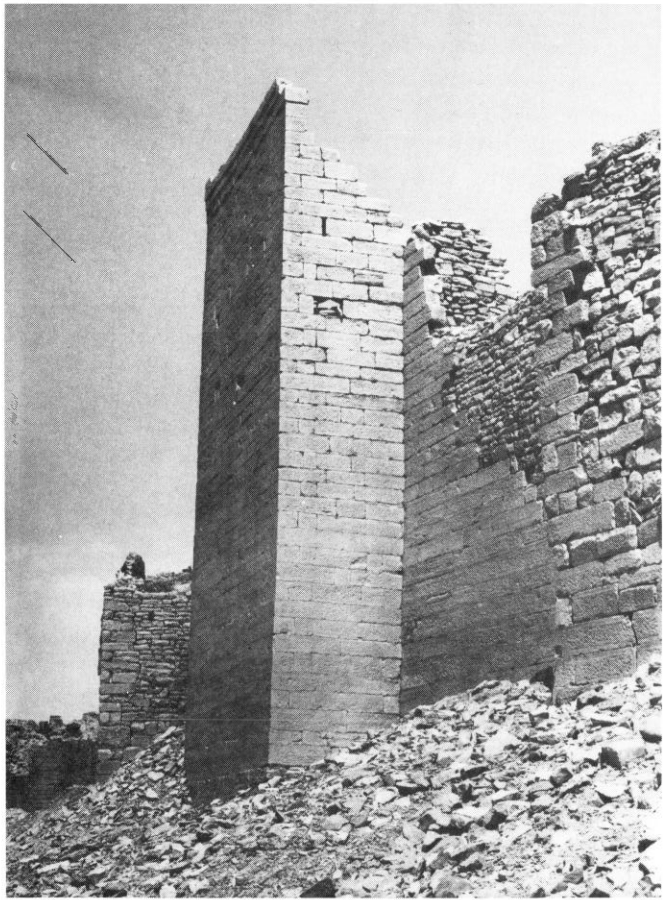
Cl. 9 – Ma'în : portique d'accès au sanctuaire national de 'Athtar (III^{e} siècle avant l'ère chrétienne). *(Photo* MAFRAY*).*

Cl. 10 – Ma'rib : la digue. Au premier plan, le môle sud ; au deuxième plan sur la gauche, le môle nord. Entre les deux, le wâdî Dhana (qui coule vers la droite) avec de l'eau. *(Photo Ch.* ROBIN, prise à la mi-août*).*

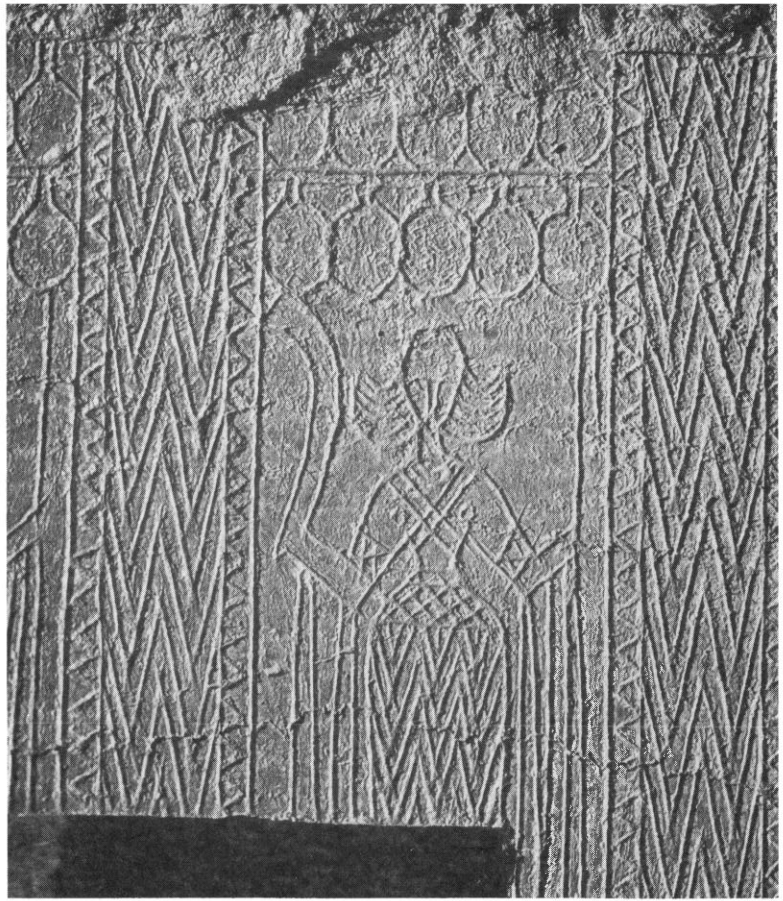
Cl. 11 – Stèle qatabanite avec la « déesse bénissante ». L'inscription mentionne le nom du donateur, une femme ; de manière inhabituelle, l'identité de celle-ci est définie par la filiation maternelle (et non paternelle) (Musée national de Sanaa *photo Ch. ROBIN*).



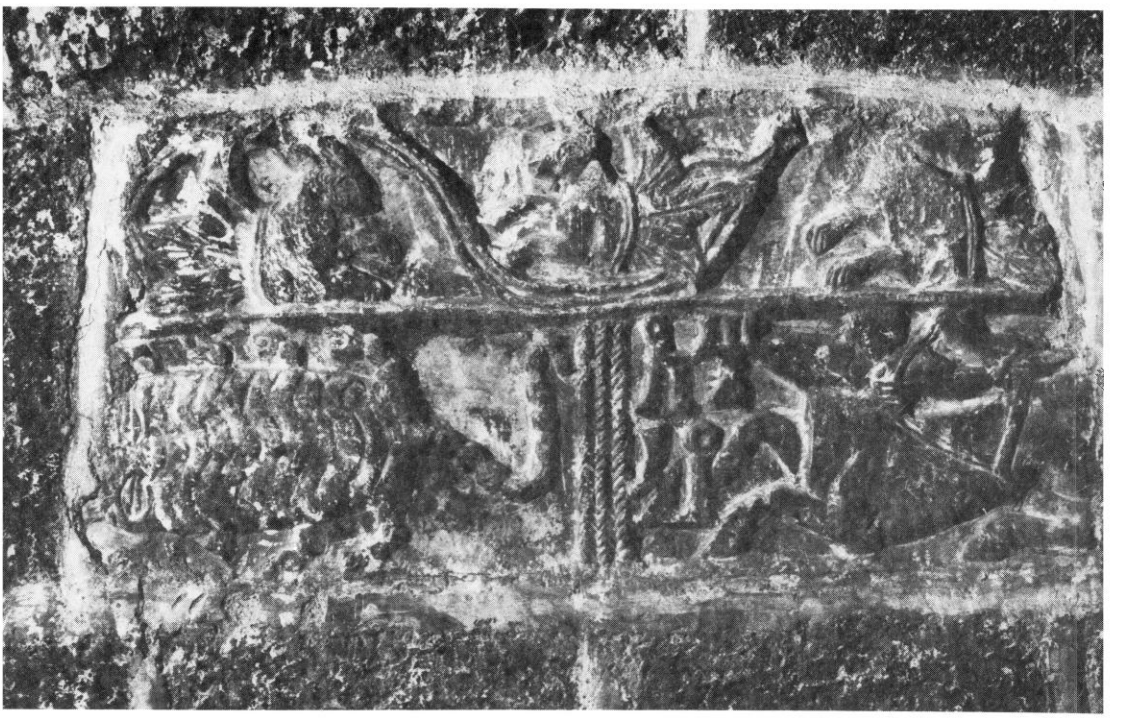
Cl. 12 – Stèle sabéenne de l'époque des *mukarrib*, commémorant une dédicace de personne ; elle est bordée à droite et à gauche par quatre bouquetins superposés, traités en ronde bosse. Le texte est en boustrophédon : il commence en allant de droite à gauche (ligne 1), se poursuit de gauche à droite (ligne 2), reprend de droite à gauche (ligne 3) et ainsi de suite, suivant le mouvement d'un bœuf traçant son sillon. On ne connaît de textes en boustrophédon qu'aux époques les plus anciennes *(Musée du Louvre)*.



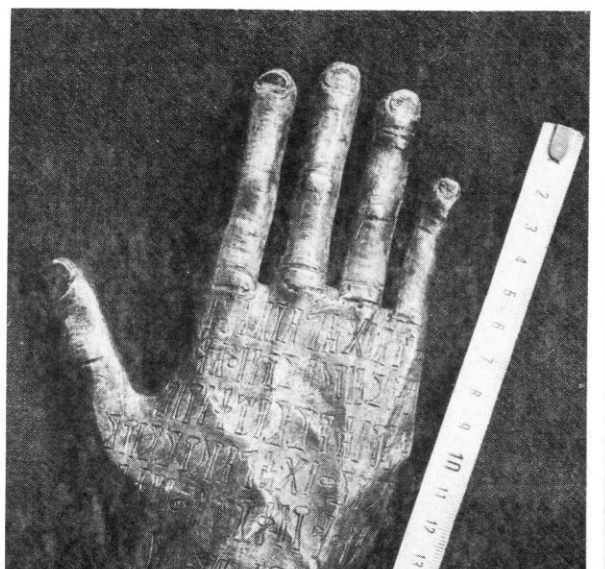
Cl. 13 – Barâqish : tour intacte de l'enceinte minéenne, qui s'élève à près de 14 mètres. Noter le couronnement en léger surplomb et les meurtrières. *(Photo Ch. ROBIN).*



Cl. 14 – As-Sawdâ' : décor incisé sur un linteau. Dans les sanctuaires du Jawf, aussi bien minéens que sabéens, on relève fréquemment ce motif, appelé localement « fille de 'Âd ». *(Photo MAFRAY).*



Cl. 15 – Plaque décorative himyarite avec, en haut, un rinceau animé et, en bas, les signes zodiacaux d scorpion et du sagittaire. Ce dernier est identifié par son nom écrit en sudarabique. *(Photo Ch. ROBIN).*



Cl. 16 – Main de bronze trouvée dans région de Sanaa. Le dos de cette main e couvert par une inscription de dédicac *(Photo V. VERDIER).*

Cl. 17 – Sceau en or (à gauche) et so empreinte (à droite). Le nom du propriétair est surmonté par un lion couché qui regard vers l'arrière ; en-dessous, bouquetin dans l même position *(Musée du Louvre).*

VIII

L'ART ET LA PENSÉE CHEZ LES ANCIENS YÉMÉNITES *

(Giovanni GARBINI)

Le sujet de ce chapitre peut sembler à première vue manquer de cohésion, puisqu'il s'agit de traiter de façon unitaire l'histoire de l'art et de la philosophie, Phildias et Aristote... De plus, circonstance aggravante, la disparition totale de textes littéraires (s'il y en eut jamais) nous ôte toute possibilité d'appréhender les manifestations directes de la pensée des anciens Yéménites. Sans parler de l'extrême incertitude et des immenses lacunes documentaires qui interdisent jusqu'à présent toute reconstitution de l'évolution historique de la production artistique sud-arabique. C'est là une situation désespérée pour qui se doit d'aborder le sujet avec méthode et d'en tirer un savant traité. Mais elle est moins dramatique et elle présente même un certain attrait pour qui désire se livrer à une étude rapide, sans pour autant qu'elle soit superficielle, d'une civilisation disparue et singulièrement attachante, qui a commencé seulement depuis peu de sortir d'un oubli presque total.

Nous avons parlé de philosophie et cité le nom d'Aristote ; cela n'a bien entendu qu'une valeur rhétorique. Il est exact que nous ne possédons aucune œuvre littéraire sud-arabique, mais même s'il nous en était parvenu un grand nombre, nous pouvons être certains qu'il n'y aurait eu aucun écrit comparable à la *Métaphysique*, voire à la *Politique*, parce qu'en dehors du monde hellénisé l'antiquité n'a pas connu la philosophie. Mais celle-ci n'est qu'un des modes par lesquels se manifeste la pensée rationnelle, et il est caractéristique de la culture occidentale.

D'autres cultures ont suivi d'autres voies pour exprimer leur pensée, et les hommes de l'Orient ancien ont atteint de très hauts niveaux de réflexion même sans connaître la philosophie. C'est à nous, investigateurs d'un lointain passé, de faire l'effort voulu pour comprendre leur

* Traduit de l'italien par Claude Carme.

démarche intellectuelle. Les anciens Yéménites ne nous ont pas légué d'ouvrages littéraires mais ils nous ont laissé des milliers d'inscriptions : le fait même de posséder une écriture et la façon de l'utiliser constituent déjà des indices non négligeables sur la manière de penser d'un groupe social donné. Le contenu de certaines inscriptions apparaît toutefois fondamental pour la connaissance de la pensée yéménite. D'ailleurs, il n'y a pas seulement les inscriptions : bien qu'elles soient réduites à l'état de ruines ou de fragments, il existe des villes, des œuvres architecturales, des productions diverses. Dans une civilisation qui ne connaissait pas encore le concept de *l'art pour l'art*, une figure de bronze ou une stèle de pierre sculptée étaient conçues en vue d'une fonction précise dans le contexte social, et si elles étaient faites de telles façon plutôt que de telle autre, cela signifiait qu'elle devait exprimer un concept déterminé, défini dans un système organique de relation. C'est donc là le lien profond qui unit entre elles l'écriture, l'architecture et les œuvres figurées, dans un exposé qui veut être avant tout un essai sur la pensée qui les sous-tend. Dans la société sud-arabique, étrangère comme toutes celles de l'Orient ancien à une mise en valeur autonome du moment esthétique, et dans une situation de fait comme celle qui caractérise actuellement la recherche sur l'art de cette aire culturelle (nous sommes encore dans l'incapacité d'attribuer une date quelconque à de nombreux monuments), les œvres d'art doivent être considérées presque exclusivement comme des documents relatifs soit à une culture matérielle donnée (ce qui ne nous concerne pas ici), soit à un mode de pensée.

Il serait souhaitable de pouvoir saisir la signification de chaque manifestation figurative en recevant intégralement le message même qu'elle avait pour but de transmettre à ceux pour lesquels elle avait été conçue. Cela est malheureusement impossible, car il nous manque trop de points de repère pour situer chaque élément dans sa perspective exacte. Nous voyons sur une stèle un adolescent de profil, la main droite levée dans un geste de bénédiction et une épée dans la main gauche ; il s'agit très probablement d'une divinité, mais nous ne sommes pas en mesure de lui donner un nom, et même si nous le pouvions nous serions loin d'en connaître précisément la nature. Sur la stèle figurent deux noms (de frères ou d'hommes appartenant à la même tribu), dont un ajouté après coup, mais nous ne savons pas s'il s'agit d'un monument funéraire ou votif. Quant à la signification des trois têtes d'animaux – dont on ne saurait dire s'il s'agit de la répétition du même animal ou de trois animaux différents – placées côte à côte dans la partie supérieure de la stèle, elle reste mystérieuse. Malgré ces points essentiels qui demeurent obscurs, cette stèle nous révèle diverses choses non dépourvues d'intérêt. En premier lieu, que les anciens Yéménites concevaient la divinité sous un aspect anthropomorphe, et que pour la représenter ils recouraient à des modèles grecs (on remarque en effet que la tête est d'un modelé plus harmonieux et plus soigné que le reste du corps, lequel est d'une facture plutôt maladroite). Nous voyons par ailleurs qu'un dieu de nature guerrière (ainsi que l'indiquent l'épée et un poignard passé dans la ceinture, usage qui anticipe presque celui des modernes Yéménites) peut

être en même temps un dieu qui bénit, donc qui dispense la vie et la fécondité. Enfin, la présence des animaux, qui sont probablement des attributs du dieu, nous donne à penser qu'il est lié à certains aspects de la nature.

L'exemple que nous venons de prendre – un monument de nature religieuse – pour illustrer le type de démarche dont s'inspire cette étude, n'a pas été choisi au hasard. Précisons d'entrée de jeu que la pensée des anciens Yéménites est de caractère essentiellement religieux. En cela, la civilisation sud-arabique apparaît comme une manifestation (la dernière sur le plan chronologique) de la civilisation plus étendue de l'Orient ancien, dominée par la pensée religieuse, mais avec des connotations quelque peu différentes de celles qui caractérisent le concept de « religion » dans la culture occidentale moderne. Dans les sociétés de l'Orient ancien, la religion couvrait un champ beaucoup plus vaste que dans notre société occidentale, et son extension était incontestablement plus proche de celle qu'elle présente dans les sociétés islamiques actuelles. Dans les cultures orientales de l'antiquité, et par conséquent au Yémen, la religion ne recouvrait pas seulement la foi dans le surnaturel, le culte, la prière et les pratiques funéraires, elle signifiait une conception politique et une structure sociale aussi ; en conséquence son incidence sur les aspects économiques de la vie sociale n'était pas due seulement au fait que la classe sacerdotale s'identifiait avec un des principaux tenants du pouvoir économique, et peut-être le principal. Il va de soi que nous ne nous occuperons pas expressément ici des structures politiques, sociales, religieuses et économiques dans lesquelles s'exprimaient concrètement les conceptions que nous essaierons de définir : on en trouvera un exposé méthodique dans un autre chapitre.

Les pages qui suivent seront donc consacrées à l'étude des monuments figurés de l'ancien Yémen, essentiellement en fonction de leur signification religieuse et politique. Cela pourra paraître limitatif à qui voudra y chercher une « histoire de l'art » au sens occidental, alors qu'en réalité notre approche nous permettra de mieux saisir la signification originelle des monuments. D'ailleurs, sur le plan purement formel et esthétique, les produits de l'art sud-arabique dépassent rarement le niveau d'un honnête artisanat. Du fait même qu'elle laisse de côté les développements formels en faveur de la recherche d'une pensée religieuse examinée sous ses aspects les plus divers, notre démarche devra procéder par types figuratifs, autrement dit par catégories monumentales, selon les sujets qui seront abordés successivement. Naturellement, les données offertes par les monuments figurés seront chemin faisant intégrés à celles fournies par les inscriptions, afin de tracer le tableau le moins incomplet possible. Mais nous devons aborder tout d'abord un problème de méthode : une étude unitaire de l'art et de la religion sud-arabiques, s'inspirant d'une vision fortement synchronique, est-elle légitime, ou bien convient-il de distinguer entre les diverses périodes historiques et les diverses ethnies sud-arabiques (Saba, Mina, Qatabân et Hadramawt), comme l'a fait par exemple Maria Höfner dans son étude sur la religion ? Par principe, il est évident qu'un exposé articulé

historiquement serait non seulement préférable mais indispensable. Toutefois, l'état de la documentation, avec ses profondes lacunes et l'incertitude de la datation, rend impossible une analyse suivant chronologiquement le développement des diverses cultures sud-arabiques. Il est d'ailleurs bon de préciser que ces dernières forment un ensemble qui paraît fondamentalement unitaire. Nous nous en tiendrons donc à une analyse synchronique, dans laquelle néanmoins seront mises en relief, chaque fois que cela sera possible, les variantes chronologiques et les distinctions ethniques. Les aspects qui seront abordés auront trait aux conceptions funéraires et à diverses manifestations. Ces expressions de la pensée religieuse yéménites seront précédées par quelques considérations générales sur l'écriture et l'architecture, auxquelles il est évidemment plus difficile de consacrer un discours articulé mais qui représentent l'aspect le moins religieux, le plus laïque, d'une sensibilité profondément originale, propre à l'antique civilisation sud-arabique.

L'écriture et l'architecture dans l'ancien Yémen

D'après la documentation actuelle, que de nouvelles découvertes archéologiques pourront enrichir et préciser mais sûrement pas modifier profondément, l'écriture et l'architecture sont apparues au Yémen en même temps, presque soudainement, au cours du V e siècle av. J.-C. Il s'agit d'un phénomène singulier auquel on n'a pas encore trouvé d'explication historique satisfaisante. Il est vrai que la raison principale pour laquelle le problème n'a pas encore été abordé réside probablement dans la trop longue survivance de théories chronologiques qui, faisant remonter plus haut dans le temps l'apparition de l'écriture, n'ont pas pris en compte le phénomène. Il est incontestable que la civilisation sud-arabique a pris naissance bien avant le V e siècle av. J.-C., ainsi que l'attestent des sources extérieures : découvertes archéologiques faites en Syrie et en Mésopotamie, inscriptions historiques assyriennes, écrits hébraïques. Les plus intéressantes sont les inscriptions royales assyriennes des VIII e et VII e siècles av. J.-C., qui font état de tributs apportés par des souverains sabéens à Sargon II (721-705 av. J.-C.) et à Sennachérib (704-681 av. J.-C.). Ce qui prouve que le royaume sabéen étendait son influence commerciale jusqu'à l'extrême nord de la péninsule arabique. Pourtant, malgré la stabilité des structures administratives qu'on en peut déduire, le Yémen reste épigraphiquement et monumentalement muet. Il devait s'écouler plus de deux siècles avant que les rois sabéens, dont l'onomastique est identique à celle de leurs lointains prédecesseurs tributaires des Assyriens, laissent des traces tangibles de leur existence. Autrement dit, la civilisation sud-arabique se révèle à nos yeux non pas au moment où elle prend forme ou assoit sa puissance, mais lorsque interviennent des facteurs qui lui impriment un nouveau cours, l'obligeant à se manifester à l'aide de l'écriture et de l'architecture.

Nous sommes trop ignorants des événements extérieurs et de l'évolution intérieure de l'ancien Yémen pour pouvoir identifier les

causes qui ont provoqué l'apparition de ces deux modes d'expression en Arabie du Sud. Nous pouvons seulement formuler des hypothèses, en observant soigneusement le moment historique où cet événement s'est produit et en cherchant l'origine des premières formes graphiques et monumentales – car il est évident que l'écriture et l'architecture sud-arabiques ne sont pas tombées du ciel.

Sur le plan historique, un événement important s'est produit au milieu du V ᵉ siècle : l'empire achéménide mit définitivement un terme à l'aventure grecque en signant la paix avec Athènes en 449 av. J.-C. Peu après, il s'apprêtait à suivre, en spectateur intéressé, la lutte fratricide entre les deux grandes cités grecques, Athènes et Sparte, apportant son appui tantôt à l'une tantôt à l'autre, selon les circonstances. L'attitude de l'empire achéménide, que l'on peut considérer comme le voisin septentrional de la civilisation sud-arabique, révèle qu'il avait désormais partie liée avec la Grèce, et que de l'Inde à la Méditerranée occidentale, où dominait Carthage, l'alliée naturelle de l'empire, existait un système politique unique, malgré des divergences locales, au sein duquel les hommes, les biens et les idées circulaient librement. Dans un Orient unifié par la *pax iranica*, et une Méditerranée dominée, malgré les guerres, par le commerce athénien, il y avait les conditions propices à une activité commerciale comme celle qui constituait le fondement de l'économie sud-arabique.

Mais ce n'est pas seulement la situation politique et commerciale qui nous fait regarder vers le nord. Les 29 signes de l'écriture consonantique sud-arabique dérivent directement, avec quelques petites modifications, d'un type d'écriture que nous avons choisi d'appeler « proto-arabe », attesté entre le VIII ᵉ et le VII ᵉ siècle av. J.-C. de l'Iran à la Palestine, en passant par la Mésopotamie, l'Arabie orientale (Ḥasa) et la Syrie. C'est de la même écriture que dérivent également les écritures de Dedan, les écritures dites thamoudéennes, et plus tard l'écriture safaïtique de Syrie. L'origine septentrionale de l'écriture sud-arabique ainsi attestée permet d'écarter les anciennes théories basées sur l'hypothèse selon laquelle l'écriture sémitique méridionale serait dérivée de l'écriture dite proto-sinaïtique, datable du milieu du II ᵉ millénaire av. J.-C., qui n'a d'ailleurs pas encore été déchiffrée. En outre, du moins selon certains auteurs, le fait que la forme même des signes de l'écriture sud-arabique s'inspire des caractères grecs confirme la réalité des influences culturelles venues du nord qui se sont exercées au Yémen. La régularité formelle de l'écriture sud-arabique, qui fait écho à celle que l'on relève dans l'épigraphie grecque, a amené certains spécialistes, français pour la plupart, à admettre une filiation de l'une à l'autre. A ce propos, je rappellerai seulement le nom de Mademoiselle Jacqueline Pirenne, qui a repris une opinion exprimée par René Dussaud dès 1907, mais je tiens à citer aussi une phrase de Ch. Clermont-Ganneau qui a été probablement le premier à avancer cette hypothèse. Dans une apostille au texte qu'il lut le 21 mai 1890, à l'occasion de l'inauguration de la chaire d'épigraphie sémitique au Collège de France, il écrit : « Cette belle tournure lapidaire, cette régularité géométrique de l'alphabet sabéen, qu'on ne retrouve au même

degré chez aucun des autres alphabets sémitiques, me paraissent devoir être attribuées à une influence indirecte, une sorte d'action de présence, de l'alphabet grec. Les indices archéologiques, d'accord avec les vraisemblances historiques, tendent à confirmer cette vue » (*Les antiquités sémitiques*, Paris, 1890, p. 54). Bien qu'une certaine « présence » grecque au Yémen au V e siècle paraisse incontestable, il est difficile de penser à un modèle grec pour l'écriture sud-arabique, dont les signes dérivent d'ailleurs, comme on l'a dit, de l'écriture « proto-arabe ». La régularité symétrique des caractères sud-arabiques a son origine dans la nature même de la civilisation sud-arabique, ainsi que nous le verrons.

Quant à l'architecture, elle révèle nettement elle aussi une origine septentrionale. La technique la plus ancienne – de gros blocs de pierre équarris, parfois à bossage intérieur – a été reconnue depuis longtemps comme étant de dérivation achéménide, en particulier dans les formes qu'elle revêt en Phénicie. On a reconnu de même l'inspiration égyptienne des piliers monolithiques à section quadrangulaire qui caractérisent les plus anciens édifices religieux.

Il est donc évident que les réalisations formelles de la civilisation yéménite au V e siècle av J.-C. procèdent d'influences venues du nord, de la Mésopotamie, de la Syrie et de la Méditerranée. Il nous reste à découvrir quel terrain ces germes venus de loin ont trouvé en Arabie méridionale. L'architecture en pierre présente dès le début un caractère monumental marqué et un sens profond de la symétrie et de la régularité : ce sont précisément les mêmes caractéristiques que nous retrouvons dans l'écriture sud-arabique et qui la rendent si originale. Aussi n'est-il pas nécessaire de supposer un exemple grec pour cette dernière, laquelle est seulement une manifestation différente de la même sensibilité formelle qui s'exprime dans les œuvres architecturales. C'est une vision harmonique, c'est-à-dire rationnelle, qui transparaît dans les formes régulières et géométriques des pierres devenues temples et des pierres portant des inscriptions. Peut-être sont-ce là des formes trop régulières et trop géométriques – expression d'une pensée abstraite qui aurait peut-être plu à Platon, théoricien d'une république idéale gouvernée par les philosophes. Les maîtres d'œuvre ont construit des temples, des digues, des murs de ville ; l'écriture sert à rappeler le nom de ceux qui les ont bâtis, de ceux qui ont fait des offrandes aux temples et de ceux qui ont détruit nombre de ces villes. Ce sont souvent les mêmes noms.

Nous commençons ainsi à voir comment s'est effectué le passage d'une époque où les royaumes de l'Arabie méridionale payaient tribut aux rois assyriens et ne possédaient ni temples ni écriture, à une civilisation sud-arabique indépendante qui connaît l'écriture et construit des monuments. L'ouverture des riches marchés du nord au commerce sud-arabique provoqua un essor économique sans précédent. Cet afflux de richesses donna une puissance accrue à des hommes qui n'étaient jusque là que de riches chefs de village dotés de quelques prérogatives religieuses. Ainsi naquirent des structures étatiques fortement centralisées autour des temples qui détenaient le pouvoir économique. Ces Etats de caractère théocratique entrèrent aussitôt en conflit entre eux, chacun

cherchant à établir sa domination. La civilisation sud-arabique que nous connaissons se développa en même temps que se manifesta l'impérialisme sabéen, lorsqu'une classe dirigeante dotée de grandes capacités intellectuelles et ayant de grandes ambitions politiques s'efforça de réunir entre ses mains toute la richesse de l'Arabie méridionale.

Il est évident qu'une fois mis en branle le mécanisme de la *literate society*, celui-ci se poursuivit *proprio motu*, indépendamment de l'issue des luttes politiques internes. C'est pourquoi la civilisation sud-arabique continua après l'échec initial de la tentative sabéenne, qui fut reprise par la suite avec succès. Nous n'avons pas à retracer ici l'histoire des Etats sud-arabiques. Il nous appartient seulement de mettre en lumière les conditions qui, à notre avis, ont présidé à la naissance historique de l'ancienne civilisation yéménite. Laquelle a pris au fil des siècles des formes singulières dont la signification profonde est ce qui nous intéresse ici ; à cet égard, l'architecture et particulièrement l'écriture constituent des éléments assez révélateurs.

Tous les spécialistes savent que l'évolution de l'écriture sud-arabique fut très lente et somme toute peu significative. Elle resta pratiquement inchangée pendant plus d'un millénaire, sans connaître les transformations profondes que subit, par exemple, l'écriture araméenne (en l'occurrence, l'écriture sud-arabique a été dépassée seulement par l'écriture arabe, qui depuis près de deux mille ans n'a pas changé). Pendant des siècles, les signes sud-arabiques subirent des modifications à peine perceptibles, que seul l'œil de l'expert peut situer chronologiquement (non sans risque d'erreur). Il est à noter que, tout en perdant parfois un peu de son élégance, l'écriture sud-arabique non seulement a conservé des siècles durant sa monumentalité, mais qu'elle a continué tout ce temps à développer (encore une fois comme l'écriture arabe) ses possibilités d'utilisation ornementale – ce que révèlent notamment quelques dalles de pierre du musée de Sanaa, où les signes graphiques alternent harmonieusement avec des motifs végétaux stylisés. Au cours du IV ^{e} siècle après J.-C. et plus encore par la suite, on assiste à un phénomène singulier : au moment où l'écriture accentue certains éléments ornementaux – comme les liaisons appuyées qui, avec la réduction de la hauteur des signes confèrent à ceux-ci un aspect élaboré et quelque peu baroque – elle perd sa monumentalité. Les signes subissent une transformation plus marquée que par le passé, ils se contractent, et les épigraphes prennent l'aspect d'une page de manuscrit plutôt que d'une inscription lapidaire. Cette modification est concomitante à d'autres événements : l'avènement des dynasties himyarites, l'introduction du monothéisme, la domination éthiopienne. Bien entendu, ces faits ne peuvent être tenus pour directement responsables de la modification de l'écriture, mais il est certain qu'ils contribuèrent à transformer la société sud-arabique qui avait créé l'écriture monumentale, dans laquelle elle s'était pendant longtemps reconnue. La disparition de la monumentalité ne fut que le prélude à la disparition de l'écriture elle-même. Utilisée sporadiquement comme support de la langue arabe, ainsi que l'ont révélé des découvertes récentes et en grande partie encore inédites, l'écriture

sud-arabique fut néanmoins rejetée par l'Islam, bien qu'elle fût arabe dans son principe et elle se vit préférer une écriture étrangère, celle de l'araméen : la disparition de la civilisation sud-arabique ne pouvait être exprimée de façon plus emblématique.

L'évolution de l'architecture sud-arabique révèle, grâce à un examen général parfaitement possible en l'occurrence, un processus tout à fait analogue à celui de l'écriture. Avant d'en aborder l'étude, il convient de préciser que les conditions du milieu ont favorisé un type d'architecture qui a trouvé dans la pierre son mode d'expression le plus caractéristique, à la différence de ce qui s'est passé par exemple en Mésopotamie, où des conditions différentes ont imposé l'usage de la brique, cuite ou crue. Toutefois, cette constatation ne doit pas être prise dans un sens déterministe, car il suffit d'observer l'architecture actuelle du Yémen, basée sur la terre battue, pour se rendre compte que le fait d'avoir de la pierre à leur disposition a seulement facilité aux anciens Yéménites la réalisation d'un idéal architectonique qui leur fût propre. Cette originalité se manifeste dans la façon dont la pierre a été utilisée, du moins durant la période la plus ancienne de la civilisation sud-arabique : le matériau de construction était constitué par de gros blocs de pierre, parfois de dimensions impressionnantes (jusqu'à deux mètres de côté), parfaitement équarris, et par des piliers monolithiques à section quadrangulaire, parfaitement équarris eux aussi, qui atteignaient 9 mètres de hauteur. Nous avons déjà dit que la technique d'emploi de ces blocs rappelle celle de l'aire syrienne à l'époque achéménide : mais l'adoption d'un modèle au lieu d'un autre est aussi un élément important.

L'état encore initial des recherches et des études dans le domaine de l'archéologie yéménite ne permet pas de retracer le développement de l'architecture, sinon de façon extrêmement fragmentaire. Durant la phase la plus ancienne, du milieu du V^{e} siècle à une date qu'il est impossible de préciser mais qui doit se situer vers 300 av. J.-C., les constructions sud-arabiques présentent une monumentalité sévère dans la projection verticale et un plan d'un agencement très élaboré. Ces caractères sont particulièrement perceptibles dans les temples, du moins les rares qu'il nous a été donné de connaître jusqu'à présent. Le plus révélateur à cet égard est peut-être le temple d'Athar qui se dressait près de Qarnaw, l'ancienne capitale minéenne (aujourd'hui Ma'in) : plusieurs rangées de piliers (4,2,2) de hauteur décroissante, avec des architraves monolithiques qui soutenaient une couronne faite elle aussi de gros blocs, constituaient le monumental accès à une aire, peut-être découverte, délimitée par six piliers. Il s'agit d'un édifice unique en son genre, qui rappelle par certains aspects les temples égyptiens : tant dans le vestibule à piliers et dans la hauteur décroissante de ceux-ci, que dans la conception d'ensemble fortement inspirée par le souci de la perspective. Les architectes minéens ont su de façon remarquable concilier en une synthèse originale les modèles égyptiens et leur goût marqué pour le pilier (qui à la différence du pilier égyptien est au Yémen haut et mince) afin de réaliser un lieu de culte dont nous ignorons l'utilisation exacte (les inscriptions qui parlent de sacrifices et d'autres cérémonies se déroulant

dans les temples sont d'interprétation difficile). Le caractère exceptionnel de ce monument est confirmé par la présence, sur certains des monolithes, d'une décoration gravée légèrement et représentant des files de bouquetins, des antilopes, des serpents entrelacés, des pointes de lance, des figures humaines : la signification de tout cela est des plus incertaines. Il existe des temples analogues à celui de Qarnaw dans d'autres villes minéennes, comme Yathil (aujourd'hui Baraqish) et Haram (aujourd'hui el-Hazm), mais ils sont moins connus. On trouve à Qarnaw un autre petit temple d'un type un peu différent ; il rappelle lui aussi les modèles égyptiens, mais il n'a pas de vestibule à piliers et derrière l'entrée se dresse un mur qui empêchait de voir à l'intérieur.

Le plus important et le plus connu des temples de l'aire sabéenne se trouve à 'Awwâm : consacré à Almaqah, il se dressait à quelques kilomètres de la ville de Marib. Les Américains y ont effectué des fouilles partielles dont le résultat n'a pas été publié. Il est constitué par une vaste enceinte formant un ovale irrégulier, dont on ignore la destination car les archéologues ne l'ont pas encore étudiée. Comme tout mur, cette enceinte comporte deux parements, l'un externe l'autre interne, de pierres carrées, réunis par des murs transversaux, tandis que l'espace entre les deux est rempli de menue blocaille et de terre. Dans la partie ouest de l'enceinte, dont le plus grand diamètre dépassait extérieurement les cent mètres, s'ouvrait à l'origine une modeste entrée. Par la suite, vers la fin du IV ᵉ siècle av. J.-C., on amenagea au nord-est un péristyle monumental, constitué par une vaste salle presque carrée, que précède une rangée de piliers, avec une entrée imposante divisée en trois parties par deux pylônes. L'intérieur comprenait un péristyle, avec des bancs de pierre adossés aux murs et supportant les socles couverts d'inscriptions des statues votives. Le mobilier sacré qui devait se trouver dans le péristyle fut pillé dès l'antiquité. A l'extérieur de l'enceinte à l'est, se dresse un petit mausolée, contemporain du péristyle, qui contenait les dépouilles des souverains sabéens, et l'on a retrouvé *in situ* les inscriptions concernant certains d'entre eux. D'une structure pas très différente de celle du temple de Marib, il existe à Ṣirwâḥ un grand temple consacré lui aussi à Almaqah. On y trouve une enceinte percée d'une entrée mais plus régulière que celle de Marib : son plan peut être considéré en effet comme un rectangle dont l'un des côtés courts a été remplacé par un demi-cercle ; on ignore la raison d'être de deux indentations dans ce plan.

Le monument le plus imposant de l'architecture sud-arabique civile est certainement la digue de Marib, dont il ne reste que les extrêmités près du *wadi* Dana et le commencement du mur de barrage près du bastion nord. Les dimensions de l'ouvrage, qui permettait d'irriguer 5 000 hectares (ainsi que l'a révélé la photographie aérienne), vont de pair avec l'habileté technique que nécessitaient la retenue et plus encore la redistribution de l'énorme masse d'eau. Mais il convient de souligner les préoccupations esthétiques qui transparaissent dans cet ouvrage strictement utilitaire, par exemple dans le détail des blocs de pierre qui font légèrement saillie : même si cela répond à quelque nécessité d'ordre technique, l'effet esthétique n'en est pas moins certain. Les autres

grandes réalisations de l'architecture civile sont les enceintes de villes, dont les vestiges plus ou moins bien conservés sont encore visibles dans de nombreux centres yéménites. Parmi les plus évocateurs, il faut citer les remparts de Ṣirwâḥ, avec leurs grosses tours d'angle, et ceux de la cité minéenne de Yarhil, avec leurs redans et leurs rentrants caractéristiques.

L'architecture sud-arabique de la période la plus ancienne ne présente pas partout les aspects que nous avons vus jusqu'ici. Dans le Ḥaḍramawt il existait une variante, et pas seulement linguistique, de la culture sud-arabique qui, tout en étant parfaitement intégrée au Yémen en ce qui concerne l'écriture (peut-être avec un léger retard), conservait sa propre autonomie dans le domaine architectonique. On ne trouve pas là les ouvrages grandioses en pierres équarries et les grands piliers monolithiques. S'il est encore trop tôt pour tirer des conclusions des fouilles toutes récentes de Shabwa, des exemples significatifs nous sont offerts par deux temples construits entre la fin du V ^{e} siècle et le début du IV ^{e} siècle av. J.-C. – celui de Ḥureidha fouillé en 1936-1937 et celui de Ba-Quṭfah, fouillé en 1979. Dans les deux cas, les murs sont en pierres carrées de petite taille ; le plan, rectangulaire dans le premier cas et carré dans le second, présente une cour donnant sur une cella adossée au mur (à Ḥureidha, sur un côté court). L'ensemble est entouré par une enceinte plus vaste à laquelle, dans le cas de Ba-Quṭfah, on accède par un long escalier. Il est évident, malgré l'incertitude actuelle quant à l'utilisation spécifique des temples, qu'au Hadramawt ces édifices répondaient à ces conceptions architectoniques, et peut-être aussi religieuses, un peu différentes de celles du Yémen.

Les édifices, sacrés et profanes, construits au commencement de la civilisation sud-arabique que nous connaissons, restèrent en usage pendant longtemps, et nombre d'entre eux, le cas échéant au prix de quelques réfections et restaurations, parvinrent jusqu'à la fin de cette civilisation : le cas de la digue de Marib, qui marque véritablement le début et la fin de l'histoire de l'Arabie méridionale, est exemplaire. Les transformations qui furent introduites peu à peu dans les conceptions architectoniques yéménites deviennent ainsi perceptibles soit dans les réfections d'ouvrages préexistants, soit dans les constructions édifiées plus tard. Comme nous connaissons très mal l'histoire de chaque monument, c'est sur le second type de documentation que nous devrons fixer notre attention, mais malheureusement ici aussi les exemples sont très rares. Mis à part Timna', dont le résultat des fouilles est resté inédit, la seconde phase de l'architecture sud-arabique peut-être illustrée par le temple dit « rectangulaire » de Ṣirwâḥ et par celui de Ḥuqqah. Dans le premier à l'intérieur d'une enceinte délimitée par un mur, se trouve une cella avec piliers devant laquelle s'étend un bassin entouré de colonnes qui rappelle celui du temple phénicien d'Amrit. Le temple de Ḥuqqah, consacré à la déesse Dhât-Ba'dan, est entièrement différent, mais par certains aspects il ressemble aux temples du Ḥaḍramawt : une suite d'arcades sur trois côtés, avec la cella au fond à laquelle on accède par un petit escalier couvert.

Plus que dans ces édifices, de lecture difficile, la transformation de

l'architecture sud-arabique apparaît nettement dans les modifications subies par le pilier. Les gros monolithes quadrangulaires et dépourvus de chapiteaux cèdent la place à des piliers polygonaux, tandis que la partie supérieure porte d'abord des denticules, puis elle s'élargit et s'orne de motifs géométriques. On aboutit ainsi à un chapiteau, qui dans sa forme classique est constitué par cinq faisceaux de denticules et des cannelures horizontales. Par la suite, le pilier polygonal, parfois cannelé, sera remplacé par la colonne à chapiteau corinthien, plus ou moins élaboré, d'imitation grecque.

La phase finale de l'architecture sud-arabique reste complètement inconnue jusqu'ici. De nombreuses inscriptions relatives à l'érection de palais royaux, les descriptions de l'historien arabe Hamdâni et une quantité considérable de témoignages, malheureusement fragmentaires, nous apprennent que les derniers siècles de la civilisation sud-arabique virent se développer une architecture très raffinée dans laquelle la décoration figurée jouait un grand rôle. Le modèle grec domine de façon incontestée : les motifs les plus communs sont des rameaux de vigne et des branches de grenadier, à côté de plaques décorées de bas-reliefs aux représentations les plus diverses. L'usage de sculptures en bronze était fréquent, soit comme base des colonnes, soit comme larmiers dans les parties hautes du palais. Les colonnes et les piliers d'époque tardive sont entièrement décorés de motifs végétaux stylisés, de dérivation nettement byzantine. Comme dans le cas de l'écriture, la disparition totale de l'architecture fut précédée par une phase où l'excès des éléments décoratifs masqua le déclin de la monumentalité originelle.

La divinité

Les inscriptions nous font connaître un nombre considérable de divinités sud-arabiques d'importance diverse, mais elles ne nous apprennent pratiquement rien sur leur nature et sur ce qu'elles représentaient pour les anciens Yéménites. Nous avons quelque idée du rôle politique de certaines de ces divinités, car elles se présentent comme des dieux nationaux. L'expression « Almaqah et Saba » met en évidence le rapport intime qui devait exister entre le dieu Almaqah et le peuple sabéen. Tout en restant longtemps dans l'orbite du polythéisme, la religion sud-arabique n'apparaît pas très différente de la religion israélite, du moins dans sa conception d'un dieu national fortement lié à son peuple. Chez les Yéménites comme chez les Israélites, cette notion dérivait de leur commune origine amorrhéenne (les uns et les autres descendaient des populations sémitiques semi-nomades apparues pour la première fois en Syrie dans la seconde moitié du III ^{e} millénaire av. J.-C.). Mais il s'agissait d'un lien très différent de ceux qui unissaient les dieux mésopotamiens Mardouk et Assur respectivement à la Babylonie et à l'Assyrie. Mardouk et Assur étaient bien des dieux nationaux, mais liés davantage à la dynastie qu'au peuple, lequel était du reste ethniquement composite.

Pour avoir autre chose qu'un simple nom divin, nous devons nous tourner vers les monuments figurés qui nous permettent de « voir » les dieux exactement comme les voyaient les anciens Yéménites, bien que ceux-ci fussent évidemment en mesure de comprendre beaucoup mieux que nous chaque détail iconographique. Les matériaux figuratifs ne sont pas très abondants ; non parce que les représentations divines manquent, mais parce qu'elles étaient le plus souvent en bronze, butin particulièrement apprécié par les pillards. Nous sommes donc réduits à une étude fragmentaire mais néanmoins intéressante.

En abordant le problème de la représentation de la divinité, une constatation s'impose comme pour l'écriture et l'architecture, nous nous trouvons d'emblée devant une manifestation de la civilisation sud-arabique déjà pleinement constituée, avec des motifs d'origine septentrionale. Les dieux des populations sud-arabiques apparaissent sous la forme humaine : cet anthropomorphisme est une caractéristique commune à toutes les religions sémitiques, et les anciens Yéménites ne font donc pas exception ; mais il est intéressant de noter qu'il s'inspire ici de modèles grecs. Ce fait démontre clairement l'absence d'une tradition figurative sud-arabique antérieure au V ^{e} siècle av. J.C. ; aussi quand on voulut donner une forme concrète à la divinité, il fallut recourir à un modèle étranger.

Les plus anciennes représentations de divinités sud-arabiques sont constituées, selon toute probabilité, par un groupe de statues de bronze découvertes lors de fouilles dans le péristyle du temple de Marib. Il s'agit de trois figures masculines que le rapprochement iconographique et la paléographie de l'inscription gravée sur l'une d'elles permettent de dater du IV ^{e} siècle av. J.-C. Elles représentent un adolescent aux cheveux courts et bouclés, au torse nu, vêtu d'un pagne qui lui arrive presque à la hauteur des genoux ; une des figures ne présente pas d'autres détails iconographiques, mais les deux autres portent un poignard passé dans la ceinture qui maintient le pagne. Une des deux dernières porte aussi un collier avec un pendentif, et l'autre se distingue par une courte barbe autour du menton et une peau de lion rudimentaire sur les épaules ; les quatre extrémités, qui ont presque l'aspect de mains humaines, se rejoignent sur le devant, deux se croisant sur la poitrine et deux entourant partiellement les hanches. C'est ce dernier personnage qui a permis d'établir une comparaison précise avec des œuvres d'inspiration grecque : la peau de lion rappelle en effet un des attributs d'Héraklès, tandis que le modelé de la tête et les cheveux se retrouvent dans la statuaire de Chypre, qui aux V ^{e} et IV ^{e} siècles av. J.-C. était en partie le fait des Phéniciens, lesquels formaient une part importante de la population de l'île. Les statues de Marib ne nous sont pas parvenues intactes ; entre autres choses, les objets que les personnages tenaient dans leurs mains ont été perdus. Les trois divinités ont en effet le bras gauche tendu en avant, et le poing fermé devait tenir un objet qu'il est impossible d'identifier. Des représentations plus tardives du même type portent, selon les cas, une longue épée, une sorte de végétal ou un poignard. Par contre, la main droite paraît levée dans un geste de bénédiction, alors que

celle d'Héraklès est fermée pour soutenir un objet qui devait être appuyé sur l'épaule : probablement une massue ou une autre arme.

Le type iconographique du jeune dieu est resté en usage pendant toute la durée de la civilisation sud-arabique, malgré quelques variantes. Jacqueline Pirenne a publié récemment une étude sur une statuette de bronze d'époque hellénistique, mais dont malheureusement on ignore la provenance. Il s'agit d'un jeune homme dont la tête aux cheveux frisés n'est pas très différente de celle des statues de Marib ; l'habillement n'est pas le même, car outre le pagne le personnage porte une sorte de tunique qui passe sur l'épaule droite et est nouée sur le devant, et l'on entrevoit ce qui semble être des palmes. Il est probable que ce type de statuette étaient très répandu, car de très nombreuses inscriptions parlent d'offrandes de statues de bronze aux divinités (en particulier à Almaqah), et la même iconographie se retrouve aussi dans de toutes petites statuettes de bronze, assez fréquentes sur les marchés yéménites des antiquités et de facture en général extrêmement grossière.

C'est encore ce jeune dieu que l'on rencontre, avec les mêmes caractéristiques, sur quelques stèles, probablement votives : aussi bien celle de Sanaa, citée au début de notre étude, où le dieu tient une épée dans la main gauche, que plusieurs stèles mutilées trouvées à Timna'. Comme on l'a déjà dit, du point de vue artistique le personnage de la stèle de Sanaa est plutôt disparate ; la tête, posée sur un coup trapu, est d'un style très différent du reste du corps, vêtu d'un habit léger qui ne laisse à découvert qu'un partie des jambes et les bras, s'inspire d'un schéma devenu traditionnel. Après cette stèle, que l'on a datée de la fin du I ^{er} siècle av. J.-C., et celles de Timna', qui pourraient être de peu postérieures, nous n'avons plus, pendant un long laps de temps, de représentations du jeune dieu. Il faut attendre le VI ^{e} siècle de notre ère (date assignée d'après le critère paléographique) pour trouver une gemme d'époque sassanide représentant, peut-être pour la dernière fois, notre divinité. Ici, le dieu est montré de profil, apparemment nu à l'exception d'une peau de lion dont on voit deux pattes se croiser sur la poitrine (laquelle est figurée de face selon les plus anciennes conventions artistiques). Il tient un poignard à la main gauche, et de la droite il lève une arme courte et non identifiée dont il menace un lion qu'il affronte, cependant que derrière son dos un bouquetin est tourné vers lui ; sous la figure, une sorte de palme rappelle le dernier des attributs traditionnels.

Après en avoir ainsi passé en revue les divers traitements iconographiques, il convient de dire un mot de la divinité représentée. Il est certain que les statues de Marib et probablement tous les monuments de provenance sabéenne sont des images d'Almaqah, le dieu national sabéen, qui en l'occurrence nous est montré dans sa dimension religieuse. L'assimilation, au moins partielle, à Héraklès révèle qu'il s'agit d'une divinité de caractère solaire, associée à la royauté : telle est en effet la nature de l'Héraklès phénicien, c'est-à-dire du dieu de Tyr Melqart, dans lequel il faut voir un antécédent iconographique direct d'Almaqah. Toutefois, ce n'est là qu'un aspect d'une divinité beaucoup plus complexe, car il y a la présence d'éléments végétaux et d'animaux (les trois

têtes dans le haut de la stèle d'époque sassanide), lesquels constituent autant de caractéristiques justifiant l'affirmation des écrivains classiques à partir d'Hérodote, selon qui Dionysios était la principale divinité des Arabes. Enfin, le geste de bénédiction est significatif : c'est là un trait propre aux divinités de la fertilité. Il en va différemment des stèles de Timna', sur lesquelles le dieu représenté est Anbay (c'est à lui qu'était consacré le temple où furent effectuées les fouilles) ou Amm, dieu national des gens du Qatabân. Quant à la stèle du VI e siècle, elle constitue une preuve inattaquable de la persistance du culte local, c'est-à-dire sud-arabique et païen, en pleine ère monothéiste. Bien que le temple de Marib ait cessé d'être fréquenté, du moins collectivement, après la fin du IV e siècle de notre ère, le culte d'Almaqah se perpétua en divers endroits qu'il serait interessant de localiser.

Outre la représentation d'un dieu adolescent, l'art sud-arabique a laissé de nombreux monuments représentant une déesse. La répartition géographique et chronologique de ces monuments est assez étonnante, du moins dans l'état actuel des recherches ; elle pourrait avoir une signification historico-religieuse précise – la question est à étudier – mais elle pourrait aussi être due au seul hasard. Quoi qu'il en soit, alors que les premières images d'Almaqah apparaissent au IV e siècle av. J.-C., celles de la déesse (à laquelle il n'est d'ailleurs pas encore possible de donner un ou plusieurs noms) ne sont pas attestées avant le II e siècle av. J.-C., et on les rencontre principalement, sinon exclusivement, dans l'aire qatabânite.

Un premier groupe de monuments est constitué par des stèles sur lesquelles est gravé avec un relief assez accusé un buste féminin vu de face ; généralement, la main droite est levée en un geste de bénédiction, tandis que la gauche serre contre sa poitrine une poignée d'épis. La forme du vêtement (droit ou plissé) et des colliers ornant le cou de la déesse varie. Ce type iconographique est propre à Qatabân et est attesté du II e siècle av. J.-C. au I er siècle de notre ère. Il s'agit évidemment d'une déesse de la fertilité agricole, correspondant à la Déméter grecque.

Une variante du groupe précédent nous est offerte par un ensemble de stèles représentant une déesse qui est probablement différente de celle du premier groupe. Elle porte une couronne, des cheveux longs et un vêtement avec deux bandes verticales (la déesse figurée sur les stèles précédentes avait les cheveux courts ou ramenés sur la tête). La main droite bénit et la gauche tient un petit oiseau. Ce type est représenté sur trois stèles – dont l'une est certainement qatabânite, alors que les deux autres pourraient être sabéennes – que l'on peut dater de la fin du I er siècle de notre ère. La divinité, qu'il est impossible d'identifier formellement, doit être une sorte d'Aphrodite ou d'Atargatis. Une stèle mutilée un peu plus tardive (III e siècle ap. J.-C.) représente une femme ailée, avec une grande corne d'abondance reposant sur l'épaule gauche et la main droite bénissant.

Le passage de l'iconographie la plus ancienne de la déesse qatabânite (sur les stèles) aux représentations sabéennes plus tardives est illustrée par une statue représentant une déesse assise, aux formes opulentes.

Cette statue, découverte à Timna', est appelée par convention « Lady Bar'at » et elle doit dater de 100 ap. J.-C. Les objets qu'elle tenait dans ses mains ont disparu, mais la comparaison avec d'autres œuvres, non sud-arabiques, dont le type iconographique s'apparente à celui-ci, donne à penser que la droite devait tenir un petit objet et la gauche une corne d'abondance. Cette statue en bronze assise sur un siège de pierre marque les débuts, dans l'ancien Yémen de l'influence de l'art parthe, qui a fourni à l'Arabie méridionale le modèle de la déesse Hariti. A partir du III[e] siècle de notre ère apparaît sur les stèles sabéennes la figure d'une déesse assise sur une sorte de trône élevé, et portant un long vêtement à plis verticaux serrés ; parfois, elle est assise sur un escabeau bas et entourée de personnages féminins, peut-être des prêtresses. Dans les spécimens de facture plus élaborée, la déesse se trouve à l'intérieur d'un *naos* avec un arc à festons, souvent soutenu par des colonnes latérales.

En conclusion, quelques constatations s'imposent. Du point de vue formel, il est incontestable que l'art sud-arabique est tributaire de modèles étrangers, d'abord grecs, puis parthes, et enfin byzantins. Du reste, il en va de même en Syrie, qui a reçu des influences artistiques de provenances diverses ; aussi est-il hors de doute que c'est précisément ce pays qui a servi de trait d'union entre la Mésopotamie et Byzance d'une part, et le Yémen de l'autre. Par ailleurs, on relève une correspondance de plus en plus étroite entre les données iconographiques sud-arabiques et les exemples étrangers : Almaqah est relativement autonome par rapport à l'Héraklès phénicien, alors que la déesse sabéenne tardive se distingue beaucoup moins de Hariti. Ce qui permet de supposer qu'au-delà de l'aspect formel, le contenu religieux du paganisme yéménite se modelait de plus en plus sur celui du paganisme syro-grec. L'étape ultime de cette assimilation progressive d'idées religieuses septentrionales fut l'adoption du monothéisme, judaïque et chrétien, vers 400 de notre ère. Mais il n'est pas encore possible d'en identifier avec certitudes les témoignages iconographiques.

Les offrandes votives

Bien qu'il n'existe pas d'étude systématique là-dessus, il n'est pas douteux que la plupart des monuments figurés sud-arabiques, quand ils ne sont pas de nature funéraire, ont été conçus comme des offrandes votives à la divinité, et leur place naturelle était donc à l'intérieur des temples ou à proximité. Les images mêmes des divinités dont il vient d'être question appartiennent à la même catégorie, car aucun spécimen, sauf peut-être la « Lady Bar'at », ne peut être identifiée comme une image cultuelle. L'offrande à la divinité – soit sous la forme de statuettes de bronze, soit sous celle de produits en nature rappelés par une inscription ou même par une stèle plus ou moins décorée – constitue l'attitude la plus caractéristique des anciens Yéménites. Elle se manifeste par des modèles formels et par des expressions littéraires : il n'est que de voir les nombreuses inscriptions votives du temple de Marib, où des

campagnes militaires sont narrées de façon détaillée dans le contexte de formules votives.

Les plus importantes œuvres d'art sud-arabiques qui nous sont parvenues sont des offrandes votives en bronze ; les plus anciennes, comme les statues de Marib, sont de dimensions plutôt modestes et le produit de l'artisanat local bien qu'elles suivent les modèles iconographiques étrangers. Par la suite, les personnages les plus puissants voulurent se distinguer par des œuvres d'une plus grande qualité formelle. Ce qui donna lieu à l'importation d'œuvres d'art en bronze depuis les pays de culture grecque, ainsi qu'en témoignent les auteurs de l'antiquité et les nombreuses découvertes archéologiques. L'origine hellénistique ou byzantine est évidente dans des œuvres remarquables comme la statue masculine et les deux têtes du musée de Sanaa, la tête du British Museum, le grand cheval de Dumarton Oaks, sans parler d'œuvres mineures comme quelques amours montant des bêtes sauvages et des chevaux, une statue d'homme nu, le petit amour du musée de Sanaa, une tête de petites dimensions figurant dans une collection saoudite, etc. Certains spécimens furent certainement importés directement, mais il n'en reste pas moins que d'autres ont été exécutés au Yémen même par des artistes grecs. Au cours de restaurations effectuées en Allemagne, on s'est aperçu que la statue masculine de Sanaa portait la signature de son auteur grec, recouverte par une inscription sabéenne de celui qui en faisait l'offrande. il est donc très probable qu'à un certain moment il a dû se former au Yémen une école locale de bronzeurs sous la direction d'artistes grecs, et qu'elle a ensuite continué de manière autonome. Mais seules des recherches ultérieures pourront nous en apprendre d'avantage.

Les plus anciens exemples d'offrandes votives sud-arabiques sont constitués par de petits autels en pierre où l'on brûlait de l'encens et par des inscriptions lapidaires. Les premiers ont généralement une forme cubique et quatre supports, et le nom de quatre variétés d'encens est gravé sur les faces latérales ; ce type de monument, d'un grand intérêt artistique, est caractéristique de la culture qatabânite dans sa période la plus ancienne. Légèrement postérieurs sont les brûle-parfums sabéens, aisément reconnaissables à leur forme tronconique surmontés d'un cube. Celui-ci porte souvent le symbole religieux, probablement d'origine phénicienne, du disque solaire au-dessus du croissant, tandis que la partie inférieure est parfois décorée de reliefs représentant deux bouquetins, dressés sur leurs pattes postérieures, de part et d'autres de l'arbre de vie ; il est possible que ce motif soit d'origine palestino-phénicienne.

Les plaques d'albâtre portant des ornements gravés sur trois côtés et une inscription au centre représentent une des manifestations les plus anciennes de la civilisation sud-arabique. Outre le grand soin apporté à l'écriture, on est frappé par l'élégance sévère de la conception du monument : la corniche supérieure présente des motifs architecturaux, sous lesquels on voit une rangée de têtes d'animaux montrées de face, probablement des antilopes. Les côtés sont décorés de fasces en carrés, entre chacun desquels il y a un bouquetin accroupi tourné vers l'inté-

rieur. Le relief est très peu marqué et les formes très stylisées. Un spécimen conservé au musée Borély de Marseille a un aspect plus monumental ; les bouquetins latéraux sont vus de face et sont sculptés en haut relief. Dans ces œuvres, faites à la demande de la classe dirigeante sud-arabique, nous retrouvons les mêmes caractères de monumentalité que nous avons relevés précédemment dans l'écriture et dans l'architecture de la première période de la civilisation yéménite.

Le changement survenu dans la culture sud-arabique durant les derniers siècles av. J.-C., avec l'apport massif d'éléments formels grecs dans toutes les formes d'expression artistique, affecte aussi de façon significative la production d'objets votifs. L'offrande à la divinité, dont la signification profonde nous échappe en grande partie, accentue son catactère matériel. La grande statue grecque ou la statuette locale en bronze (probablement accompagnée de dons, en argent ou autres, plus consistants) forment à présent la part principale, cependant que l'inscription qui allait de pair avec l'offrande devient négligeable dans le premier cas et prépondérante dans le second ; les longues inscriptions votives, gravées sur des blocs de pierre destinés à servir de socles pour les petites statues de bronze, nous en apprennent beaucoup, mais elles ne peuvent être comparées, en tant qu'objets d'art, aux plaques d'albâtre archaïques. Ce qui compte, en définitive, c'est la matière de l'objet votif (il est révélateur que dans les inscriptions sud-arabiques le bronze doré était tout simplement appelé « or », *dhhb*) : celui qui n'est pas en mesure d'offrir des œuvres étrangères ne se soucie guère de la qualité formelle de son offrande.

Pour comprendre cette attitude, il est nécessaire de préciser la destination de nombreux monuments figurés sud-arabiques. Des œuvres comme les statues des rois d'Awsan, les *m'mr*, les stèles sabéennes tardives portant des figures de chameliers et de soldats, les représentations en relief d'animaux réels et fantastiques, le relief du Louvre avec une inscription qatabânite et deux animaux fantastiques différents dans des cadres superposés – n'ont pas une destination votive, ainsi qu'on l'affirme communément, mais funéraire, comme nous allons le voir. Aussi devient-il pratiquement impossible de parler d'œuvres votives, exception faite des brûle-parfums et des statues de bronze, à partir du I ^{er} siècle de notre ère. Il reste encore à voir qu'elle devait être la situation de Ẓafâr, de Sanaa et d'autres centres yéménites ayant pris de l'importance à une époque tardive. Il est très probable que dans les églises chrétiennes on conservait des offrandes votives, le cas échéant sous forme de mobilier précieux ; la richesse des fragments figurés provenant de la région de Ẓafâr rend cette hypothèse plausible, et dans ce cas nous aurons d'autres exemples d'influence grecque et byzantine. Mais nous n'en saurons davantage que lorsque de nouvelles recherches auront été entreprises.

Les défunts

Nous venons de voir qu'il convient d'attribuer une destination funéraire à nombre de monuments considérés comme votifs. De sorte qu'à chaque période de la civilisation sud-arabique la majorité des œuvres figurées ont été réalisées pour le culte des morts. Cette constatation est d'une importance considérable pour l'étude de la civilisation en question, car non seulement l'abondance et la variété des monuments nous permettent d'articuler notre étude suivant les différents peuples du Yémen et les diverses étapes chronologiques, mais en outre leur contenu même et leur continuité nous révèlent un aspect essentiel et significatif de cette civilisation. Le soin constant que les anciens Yéménites et leurs voisins arabes apportèrent à conserver de diverses manières le souvenir de leurs morts est à rapprocher de l'attitude analogue des Palmyréniens et des Nabatéens, des Araméens, des Phéniciens et des Syriens du II[e] millénaire av. J.-C. Et l'on ne peut qu'être frappé par l'attitude opposée adoptée par l'Islam, dont les cimetières, dans ce même Yémen, se distinguent à peine aujourd'hui d'un sol aride. Dans son culte des morts, ou à tout le moins dans son souci d'en conserver la mémoire, la civilisation sud-arabique apparaît comme l'héritière des grandes cultures sédentaires de l'Asie antérieure et de l'Egypte.

Les tout premiers siècles de la civilisation sud-arabique offrent une remarquable variété de monuments funéraires, dont chacun est assez facilement attribuable à un groupe ethnique. Les Minéens, ainsi que quelques tribus d'Arabes septentrionaux qui semblent avoir assimilé leur culture, avaient deux types de monuments funéraires, dont toutefois nous ne sommes pas encore en mesure de définir la raison d'être : nous ne savons pas s'ils correspondent à deux conceptions eschatologiques différentes, éventuellement propres à des tribus distinctes, ou s'ils représentent deux manifestations d'une même idéologie. Un premier groupe de monuments est constitué par la série, relativement nombreuse, de statuettes en pierre représentant un personnage (considéré à tort comme étant exclusivement féminin) assis sur un siège bas, les bras partiellement tendus en avant et les mains fermées comme si elles tenaient un objet ; on distingue les jambes, comme si elles n'étaient pas recouvertes par un vêtement, qui n'apparaît d'ailleurs que sur quelques spécimens. Ces statuettes, dont il existe de grossières copies en terre cuite, sont presque toujours de facture extrêmement sommaire (parmi celles que l'on connaît, il y en a probablement de fausses), bien que certaines soient d'un art plus soigné, comme celle, dont il ne reste que la partie inférieure, où l'on voit un riche drapé au-dessus de deux pieds nus. Ce type de statuette est caractéristique de l'aire minéenne, bien qu'on en ait trouvé à Timna' : l'une appartient à un personnage d'origine minéenne, ce qui pourrait expliquer pourquoi des spécimens de type minéen et d'époque tardive se rencontrent dans l'aire qatabânite. Il s'agit manifestement d'une représentation du défunt, non pas sous son aspect réel (les visages des statuettes ne sont pas figurés) mais dans sa transfor-

mation après sa mort. On le montre en effet dans l'attitude de quelqu'un qui participe à un festin, une coupe à la main, selon un modèle iconographique présent en Syrie dès les premiers siècles du I er millénaire av. J.-C. Ce modèle s'inspire de la croyance – attestée par des inscriptions, du moins pour les souverains – selon laquelle l'âme du défunt était admise à la table des dieux.

Le second groupe de monuments funéraires est représenté par les *Augenstelen* , c'est-à-dire par des stèles de pierre (mais il y en a aussi en bois) rectangulaires, portant gravés de façon plus ou moins stylisés deux yeux dans la partie supérieure, tandis qu'au centre se trouve le nom du défunt. Ce type de monument est lui aussi d'origine septentrionale, mais d'une région différente de celles d'où proviennent les statues assises. On rencontre pour la première fois ces stèles à Taïma, vers le VI e ou le V e siècle av. J.-C. ; elles sont un peu moins schématiques (le nez même est gravé) et elles portent des inscriptions en araméen. La présence de ces stèles sur le territoire des Nabatéens montre qu'il s'agit d'un monument propre aux milieux nomades de langue araméenne, bien qu'ils soient ethniquement très arabisés. L'*Augenstele* est par conséquent la version minéenne de la *nṣb* araméenne, où les yeux symbolisent l'âme du défunt alors qu'il est encore en vie.

Une variante des stèles à yeux, un peu plus élaborée en raison de la figuration du nez et parfois même de la bouche, et donc plus proche des prototypes septentrionaux, était répandue chez les populations de Qatabân. On s'explique mal comment un même modèle a pu revêtir deux formes stylistiquement aussi dissemblables ; de toute évidence, les différences culturelles entre les aires minéenne et qatabânite devaient être plus marquées qu'il nous paraît aujourd'hui. A côté des stèles au visage plus ou moins schématisé, les gens de Qatabân connaissaient un autre type de monument funéraire : un visage humain sculpté en haut relief. Il s'agit de pierres dont originellement la face postérieure était plate, probablement afin d'être encastrée dans un mur ou dans une niche. Cette typologie étant propre à l'aire sabéenne, on peut affirmer que les têtes humaines constituent l'expression sud-arabique originelle du culte des défunts. Il est à signaler qu'ici encore il n'existe pas de textes antérieurs au V e siècle av. J.-C., de sorte que l'arrivée des stèles du nord au V e siècle se comprend fort bien, mais qu'on ne voit pas pour quelle raison les têtes humaines sabéennes et qatabânites et les statuettes assises minéennes (dont les prototypes sont antérieurs de plusieurs siècles à la diffusion au Yémen) ne sont pas apparues plus tôt. Il ne reste qu'à prendre acte du phénomène, à savoir qu'au V e siècle av. J.-C. l'explosion imprévue de la civilisation sud-arabique ne se limita pas à l'écriture et à l'architecture, mais qu'elle toucha tous les arts figuratifs.

La présence simultanée de différents types de monuments funéraires dans le monde sud-arabique, où les nécessités commerciales et les velléités politiques imposaient une perpétuelle mobilité, entraîna une certaine « fusion » des genres. On voit ainsi les visages humains devenir de plus en plus précis sur les stèles stylisées minéennes et qatabânites, si bien que dans nombre de cas on voit apparaître des visages sculptés en

haut-relief, et que l'on constate sur le plan figuratif une certaine communauté d'inspiration dans tout le monde sud-arabique. L'aire qatabânite connaît par contre un développement autonome : la figure humaine qui se dégage de la stèle avec le seul visage comme élément marquant évolue dans trois directions différentes. D'une part, on assiste à la disparition totale de la figure humaine, et les stèles deviennent aniconiques et de formes diverses rappelant les modèles puniques ; mises sur un piédestal où est écrit le nom du défunt, ces stèles élégantes constituent l'équivalent exact de la *nps̆* araméenne. Suivant une autre ligne d'évolution, la figure humaine acquiert une importance de plus en plus grande : de la stèle émerge une silhouette entière, et non plus seulement la tête ; on arrive ainsi à la création de statuettes en ronde bosse de personnages en pied, ou même de têtes en ronde bosse posées sur un piédouche. La position des mains, parfois jointes sur la poitrine mais le plus souvent légèrement tendues en avant comme dans les statuettes minéennes assises, ne semble pas indiquer une action particulière. En définitive, la signification eschatologique exacte de ces monuments nous échappe, comme nous échappe celle du troisième type, dont nous connaissons aussi le nom sud-arabique, *m'mr* : il s'agit de stèles du centre desquelles se détache la tête d'un taureau. Ces statuettes et ces stèles à buste taurin sont considérées actuellement comme des monuments votifs, alors que leur signification funéraire est indiquée par le symbolisme du taureau (le mort, comme la graine végétale, est associé à la fertilité) et par la position des mains, qui est caractéristique des défunts. Le fait que beaucoup de ces statues étaient déposées dans les temples aussi bien que dans les cimetières doit refléter une idéologie funéraire particulière, peut-être pas très différente de celle qui, jusqu'à une époque récente, faisait ensevelir les chrétiens (ou du moins les plus notables d'entre eux) à l'intérieur des églises. Notons l'intérêt particulier, du point de vue figuratif, de la statue funéraire d'un roi d'Awsan, Yaṣduq'il Fari'um Sharḥ'at : l'influence grecque et parthe y est évidente et permet de la dater du II ^{e} siècle de notre ère.

Dans l'aire sabéenne, on rencontre quelques exemples de bucrânes gravés et non pas en haut-relief comme ceux de Qatabân, de caractère funéraire. Les frises de têtes de bouquetins (ou d'un autre animal) extrêmement stylisées y sont toutefois très répandues, comme d'ailleurs à Qatabân. Par contre, on n'y rencontre plus les monuments funéraires relatifs au défunt caractéristiques de la période la plus ancienne. Ce n'est qu'à une époque relativement tardive, postérieure au II ^{e} siècle de notre ère, qu'apparaît un nouveau type de monument, la stèle funéraire décorée de figures en bas-relief ou gravées. Ces stèles peuvent se diviser généralement en deux groupes : l'un représente avec plus ou moins de bonheur une déesse accompagnée de personnages féminins, qui sont vraisemblablement des prêtresses, dans des attitudes diverses. Le second représente des personnages masculins, souvent armés et montés sur des dromadaires ; sur un fragment de stèle particulièrement intéressant on voit un guerrier à cheval, armé d'une lance, que suit un fantassin tenant une hache ; tous deux portent un petit bouclier. Il est évident que ce

dernier type de monument entend rappeler l'activité la plus caractéristique du défunt lorsqu'il était en vie, ce qui traduit un certain changement d'optique par rapport aux conceptions précédentes, quand l'image avait surtout pour but de présenter la fonction du défunt dans l'au-delà.

Bien qu'on ne puisse l'affirmer en toute certitude en l'absence de recherches systématiques, on peut penser que des frises, en général de bonne facture, où l'on voit des animaux en groupe ou isolés, avaient une destination funéraire. Le beau spécimen portant un animal fantastique (un lion ailé avec une tête humaine barbue) du musée d'Istamboul, et celui, analogue mais mutilé, du musée de Sanaa, la plaque du Louvre, déjà citée, ornée d'un lion ailé et d'un sphinx, la frise Foster avec deux antilopes attaquées par des bêtes féroces pourraient appartenir à la catégorie des monuments funéraires, étant donné la signification de ces animaux ou de ces scènes dans le monde classique, d'où provient l'inspiration iconographique. Dans ce cas, il convient de répéter l'observation déjà faite à propos des iconographies divines, à savoir que le nombre de plus en plus grand de motifs figurés d'origine étrangère laisse supposer une transformation de la pensée religieuse sous-jacente. On est d'ailleurs frappé de constater que la profusion des motifs dionysiaques – le pampre, le grenadier et l'amphore – sur des monuments malheureusement fragmentaires d'époque assez tardive, révèle la diffusion de conceptions sotériologiques qui devaient se greffer facilement sur la pensée archaïque.

Manifestations diverses et conclusions

Il n'est pas possible de conclure un exposé, même sommaire, sur l'art sud-arabique de signification religieuse, sans mentionner brièvement certains monuments. Rappelons tout d'abord les trônes monumentaux en pierre, dont s'est pertinemment occupée Mademoiselle Pirenne et dont de nombreux fragments ont été retrouvés. Il est évident qu'il s'agit d'un mobilier cultuel, mais il reste à établir s'il était destiné à la divinité ou plutôt aux souverains au cours des diverses cérémonies. La présence, sur ces monuments, du motif architectural des fenêtres (que l'on trouve également sur d'autres monuments) n'a pas encore trouvé d'explication satisfaisante.

Un autre groupe de monuments auquel il est impossible de donner une destination précise est celui constitué par des frises où sont sculptés un ou plusieurs animaux. Une des plus remarquables provient de Ẓafâr, et l'on y voit un bucrâne dont les cornes sont constituées par de longs rameaux. Le même motif, accompagné d'un sphinx ailé, apparaît sur un fragment de frise venant peut-être de Marib, d'où provient également une frise représentant une déesse nue assise derrière un énorme pampre, au-dessous d'un griffon. On possède aussi une frise de Ẓafâr montrant plusieurs guerriers luttant contre deux léopards ; du fait de la présence d'un rameau de vigne sur l'intrados, il est très probable que la scène de chasse à une signification religieuse, en relation avec le culte de

Dionysios. Il existe enfin plusieurs reliefs découverts à Ẓafâr et provenant d'édifices divers, où l'on voit représenté figurativement l'horoscope des dits édifices eux-mêmes à l'aide des signes du zodiaque sous leur forme grecque. Bref, à travers des œuvres extrêmement fragmentaires, c'est un monde religieux complexe qui nous est révélé, et dont à peu près tout nous échappe. Nous avons cité précédemment la gemme d'époque sassanide représentant Almaqah ; nous devons préciser que le relief montrant une chasse au léopard comporte un monogramme dont les caractères datent au moins du V ^e^ siècle de notre ère, tandis que sur les boucliers des guerriers apparaît le symbole à double spirale présent sur les inscriptions royales de cette époque. Il est évident que ces faits remettent en question les idées reçues sur l'introduction du monothéisme au Yémen à la fin du IV ^e^ siècle ap. J.-C. : certes, il était présent, mais il convient de préciser l'endroit, la forme revêtue et peut-être aussi la date.

Parvenu au terme de notre exposé, nous ne pouvons nous dispenser de tracer un bilan, même provisoire et approximatif. Dès le début nous avions conscience que le développement serait fragmentaire et par conséquent les résultats hypothétiques. Malgré ces lacunes, il nous semble qu'il se dégage de l'ensemble un tableau assez cohérent. Certes, nous ne pouvons prétendre bien connaître la pensée religieuse et morale des anciens Yéménites ; une analyse systématique des inscriptions aurait fourni quelques données supplémentaires (je songe en particulier au groupe d'inscriptions sabéennes relatives à la confession des péchés). Il est toutefois permis de douter que cette analyse, que nous avons exclue volontairement de l'examen des monuments figurés, ait enrichi substantiellement le tableau que nous avons tracé. Les inscriptions contiennent beaucoup de renseignements, mais ceux-ci sont souvent d'interprétation difficile et partant subjective (il n'est que de voir l'exemple du *m'mr*, dont l'interprétation proposée ici diffère notablement de celle admise par d'autres auteurs). Qui plus est, pour donner un aperçu méthodique et satisfaisant de la religion et de la pensée religieuse de l'ancien Yémen telles qu'elles se dégagent des inscriptions, il faudrait une œuvre de synthèse solide qui manque encore, sauf en ce qui concerne le panthéon.

L'examen de l'écriture et de l'architecture, des représentations divines, des objets votifs et des monuments funéraires a révélé chaque fois le même processus évolutif :

- apparition simultanée de formes artistiques et de conceptions religieuses pleinement élaborées dès le début, comme si elles résultaient d'un processus de formation qui en fait n'existe pas ;
- conservation, pendant une durée plus ou moins longue selon les cas, de ces formes et de ces conceptions, qui se transforment progressivement par l'apport d'éléments grecs (ou plutôt gréco-orientaux), jusqu'à perdre complètement ou presque leur physionomie originale ;
- disparition soudaine de la civilisation sud-arabique, tout aussi inopinément qu'elle était apparue.

On ne saurait nier que ce processus est entièrement différent de ce qu'on observe dans l'histoire de toutes les autres civilisations, qui ont atteint leur apogée à un certain moment, plus ou moins central, de leur

développement historique, et non dans leur phase initiale. Le cas de la civilisation sud-arabique nous semble toutefois pouvoir s'expliquer, si on la considère dans le contexte du monde antique. Quand elle apparaît, au V e siècle av. J.-C., elle est en un certain sens l'héritière de toutes les expériences de la civilisation plusieurs fois millénaire de l'Orient ancien : ses structures politiques et religieuses, sociales et économiques s'insèrent parfaitement dans les schémas déjà expérimentés par la Mésopotamie et la Syrie, par la Phénicie, l'Asie Mineure et l'Egypte. Le Yémen constitue la dernière parcelle de la terre asiatique qu'ait éclairé la lumière d'une civilisation qui avait commencé de briller en Mésopotamie au IV e millénaire av. J.-C. Les expériences faites ailleurs rendirent d'une certaine façon inutile leur répétition dans cette partie de la péninsule arabique, habitée par des populations venues du nord à différentes époques.

En raison de sa position très marginale, le Yémen fut amené à recevoir et à développer un type de civilisation qui était déjà sur le déclin, et sur le point de céder la place à une forme de culture dans laquelle se rencontrèrent un nouveau mode d'expériences religieuses (sotériologie et monothéisme) et la spéculation philosophique grecque, cependant que la conception grecque de la forme artistique avait éliminé toutes les expériences figuratives précédentes. Désormais étroitement lié, par son commerce, à ce nouveau monde, le Yémen en suivit les transformations et devint une lointaine province de l'art gréco-oriental, tandis que la religion suivait le même processus syncrétique que celui que nous connaissons en Syrie et en Mésopotamie : l'adoption même du christianisme, peut-être précédée et à coup sûr accompagnée par l'adoption du judaïsme, ne fait que confirmer cette situation. Cela signifie, toutefois, que la civilisation sud-arabique n'a pu conserver que pendant un très bref laps de temps son individualité fondamentale, celle de la phase créatrice initiale. Il n'y eut plus ensuite qu'une adaptation progressive à des influences extérieures, pendant que les structures et la conception même de l'Etat allaient se désagrégeant en raison des luttes intestines entre groupes tribaux, véritables *'ayyâm al-'arab* avant la lettre. Les inscriptions de caractère historique montrent bien la transformation survenue dans la conception et la pratique du pouvoir politique : les premiers *mukarrib* ont fait graver le récit de leurs guerres « impérialistes » dans des inscriptions détaillées, au ton emphatique, placées dans les temples, mais leurs successeurs n'ont laissé aucun témoignage direct sur leurs guerres continuelles. Ce n'est qu'au VI e siècle de notre ère que réapparaissent des inscriptions historiques. Mais elles sont gravées dans le roc, dans les lieux d'accès souvent difficile, et leur façon de raconter les événements est confuse et n'a rien d'un chant de victoire. N'était leur contenu, on pourrait comparer ces inscriptions sabéennes tardives aux graffiti des nomades du nord de l'Arabie plutôt qu'aux inscriptions des *mukarrib*.

Dès lors, la disparition de la civilisation sud-arabique n'a rien de surprenant : il est probable que le déclin du négoce ne permit plus de subvenir à l'entretien très coûteux de la digue de Marib, qui ne put continuer de remplir sa fonction. Ce qui poussa au nomadisme des tribus

jusque là sédentaires. Si de nombreuses tribus émigrèrent vers le Nord, si beaucoup de villes furent abandonnées et si d'autres devinrent de simples villages, si des temples et des églises servirent de carrières de pierres pour les paysans pauvres – tout cela sans qu'il y eu de grandes invasions barbares – cela signifie que la civilisation de l'ancien Yémen s'était vidée de l'intérieur. Les causes extérieures, l'invasion éthiopienne et la cessation du commerce (au profit des villes du Ḥijâz) ne firent que porter le coup de grâce à un monde depuis longtemps sur son déclin.

IX

L'EXPANSION DE L'ARABIE MERIDIONALE *

(Lanfranco Ricci)

Si l'on veut se faire une idée à peu près exacte, bien que sommaire, de la façon dont les anciens habitants de l'Arabie méridionale entrèrent en contact et établirent des relations avec les populations des régions constituant, par leurs liens géographiques, le cadre naturel vers lequel ils tournaient leurs activités, il suffit de considérer les rapports que les habitants de l'Arabie méridionale vont entretenir, comme une constante historico-géographique, à une époque postérieure. Pour celles-ci, nous disposons en effet de davantage de données historiques, ou même de la possibilité d'une observation directe de la situation. Les protagonistes eux-mêmes, c'est-à-dire les Arabes du Sud de cette époque lointaine, sont muets pour nous (exception faite des vestiges archéologiques, remarquables sans doute, qui nous sont parvenus) bien que leur penchant naturel les ait portés à se montrer socialement expansifs et loquaces (et davantage que la plupart des autres Sémites, leurs frères et cousins) quand il s'agissait de produire une attestation verbale sur leur comportement, destinée aussi bien à leurs contemporains qu'à leurs successeurs. La prodigalité et l'habileté consommée avec lesquelles ils gravèrent sur la pierre, ou sur des matériaux aussi durables, le récit ponctuel de ce qui leur advenait ou de ce qu'ils faisaient, nous remplissent d'admiration pour leur sociabilité développée et pour leur culture. Mais, d'un autre côté, on ne peut s'empêcher d'éprouver une sorte d'irritation inapaisée envers nous-mêmes, qui sommes incapables de trouver la clef pour comprendre d'une manière adéquate cette documentation si riche qui nous est offerte. Nos efforts inlassables et ingénieux pour en tirer quelque chose, ou même beaucoup, selon nos prétentions dépourvues d'humilité, se heurtent aux écueils tranchant du provisoire et en tous cas de l'incertain. En effet, cette fascinante jonchée de messages

* Traduit de l'italien par Claude Carme.

écrits ne trouve pas d'interprétation plus apaisante qu'une reconstitution linguistique tout conjecturale et faite pour notre propre usage, donc subjective et *a priori*. Il s'agit en somme d'un travail de cabinet dont les résultats péniblement acquis le matin sont toujours prêts à être désavoués le soir, comme dénués de tout fondement. Une étendue de sables mouvants désespérante et ensorcelante à l'instar d'un *Fata Morgana* [1], (Fée Morgane), que cette inépuisable exposition d'inscriptions étalées sous nos yeux stupéfaits et avides de lecture !

1) L'expansion dans la péninsule arabe

S'il nous était possible d'établir l'origine de ces Arabes du Sud, si excentriques et pleins de vitalité, ou de savoir comment ils ont élaboré leur écriture originale (un des mystères non résolus de leur patrimoine culturel) nous disposerions de plus d'éléments pour parler de leur expansion dans la péninsule dont faisait partie leur région. En effet, si leur installation dans leur patrie historique apparaissait être un fait en rapport avec une origine du Nord et/ou du Nord-Est, ainsi que certains indices pourraient amener à le penser, on ne pourrait plus parler d'expansion au sens strict, mais plutôt d'un retour ou d'une continuation de rapports avec les territoires d'origine. Inversement, s'il est vrai qu'en pleine période historique certaines populations de l'Arabie septentrionale se prétendaient avec insistance originaires de l'Arabie méridionale, on est conduit à envisager alors la possibilité d'un mouvement migratoire circulaire, avec départ du Nord vers le Sud à une époque protohistorique, sur le grand axe des voies de communication liées aux conditions du milieu, à l'exemple de ce que l'on connaît pour la période historique. (C'est à dessein que nous laissons ici de côté toute considération sur les hypothèses relatives à d'éventuels faits migratoires, à l'époque préhistorique, concernant le littoral de l'Afrique nord-occidentale donnant sur la mer Rouge et le golfe d'Aden). Limitant donc nos observations à la période historique, durant laquelle l'habitat des Arabes du Sud est vraiment la partie méridionale de la péninsule, nous pourrons parler avec la même relativité historique, d'expansion, dans le sens d'une continuité de rapports avec d'autres régions de la péninsule arabique et par conséquent d'installations en dehors de leurs frontières. Les deux grandes directions dans lesquelles s'est déployée cette expansion sont assez bien définies par les données que nous possédons. L'une, partant du Sud vers le Nord-Est, débouchait sur le golfe Persique (Hagar et Gerrha étaient les deux principaux points d'arrivée). C'est là, dans l'al-Ḥasâ, qu'une preuve ultérieure de la présence des Arabes du Sud pourrait être retrouvée dans les inscriptions « ḥaséennes », graphiquement proches des inscriptions minéennes septentrionales. Comme l'écriture va de droite à gauche, on a voulu y voir une influence sud-arabique, qui aurait ainsi pris le pas sur

(1) Sorte de mirage, (N.d.T.)

l'écriture allant de gauche à droite des inscriptions chaldéennes. On situe généralement ce changement significatif à l'époque achéménide (IV e siècle av. J.-C. ?), de même qu'on situe à l'époque d'Alexandre le Grand les inscriptions « ḥaséennes » susdites et le développement de relations commerciales à travers l'Arabie centrale elle-même, entre Gerrha et les villes « minéennes » ainsi que Dedan, colonie minéenne désormais, toutes engagées dans le négoce vers la Méditerranée, en raccordement avec l'« Inde ». Exemple tardif, certes, mais quand même digne de remarque. De là, les Arabes méridionaux doivent pouvoir atteindre le sud de la Babylonie, où ils eurent un comptoir.

L'autre voie d'expansion allait droit vers le Nord et rejoignait la Méditerranée, d'où elle bifurquait vers l'Est et vers l'Ouest, par cette « route de l'encens », qui nous est beaucoup plus familière à cause de témoignages assez copieux. C'est en effet sur cette dernière voie que s'acheminèrent, parallèlement au littoral de la mer Rouge, les échanges les plus actifs avec le nord de l'Arabie ; cette intense activité est due à la plus grande facilité de contact avec le complexe milieu culturel de cette aire arabe, qui participait à son tour en s'y greffant au vigoureux développement des autres cultures sémitiques, dynamiques et brillantes, du Nord et du Nord-Est.

C'est sur cette route que s'établirent les plus importantes stations de relais et de transit, notamment Dedan, qui acquit une importance de premier plan grâce à sa position géographique et aux avantages de son site naturel. Il se peut qu'il ait été un centre sud-arabique traditionnel d'avant l'histoire dont-il nous sera donné de percevoir les traits particuliers seulement lorsque un faisceau d'indices documentaires concourra à en attester l'existence certaine et le caractère spécifique. L'incessant travail de reconstitution historique des spécialistes a conduit également à l'hypothèse, toujours sujette à révision, selon laquelle la reine de Saba dont parle la Bible venait de là. Elle aurait été une autorité politique féminine jouissant d'un caractère sacré, ce qui semble historiquement admissible pour le milieu en question. Elle s'était mise à guider les caravanes commerciales traditionnelles du Sud. Dans ce cas, l'activité sud-arabique de ce centre se situerait vers le X e siècle av. J.-C., ou à peu près, ce qui confirmerait implicitement l'existence d'un Etat sabéen dans le Sud à la même époque. Cette présence sabéenne dans le Nord aurait duré encore pendant des siècles avant de céder la place, à ce point névralgique servant de « relais » commercial, à la présence minéenne (du moins d'après l'orientation de récentes hypothèses, qui sont bien entendu toujours susceptibles de contestation), en raison d'une prépondérance politique de l'« Etat » minéen dans la métropole. Cela nous amènerait vers la fin du V e siècle et au début du IV e siècle av. J.-C. (donnée chronologique recueillant un accord assez étendu). Par la suite, avec la série de bouleversements que connut l'Arabie du Nord, en relation avec ceux de l'aire syro-palestinienne limitrophe, la présence sud-arabique à Dedan subit une éclipse et finit par disparaître. Nous serions ainsi vers la fin de l'ère préchrétienne, ou à peu près. Mais l'intense activité des « Thamoudéens » qui semble avoir finalement prévalu à Dedan, montre

la continuité ou le renouveau de la présence sud-arabique sur la route commerciale allant vers le Nord.

2) L'expansion hors de la péninsule arabique

Les sources antiques d'époque relativement tardive, dans les derniers siècles avant notre ère et au début de celle-ci, fournissent beaucoup plus de données relatives à une activité commerciale sud-arabique partant des ports du golfe d'Aden et sur la mer Rouge. Mais on peut dire en toute certitude que ces sources ne font que faire état seulement à ce moment d'une situation qui devait désormais se prolonger pendant des siècles et qui venait se greffer sur les échanges commerciaux qui étaient alors en train de se répandre plus en profondeur depuis la Méditerranée jusqu'à l'« Inde » (y compris le golfe Persique). Par ailleurs, cette même expansion d'activité devait avoir lieu sous le stimulant et dans le sillage d'un mouvement commercial s'effectuant le long de la mer Rouge, dans le golfe d'Aden et jusque dans l'océan Indien, mouvement auquel l'Egypte avait donné la première impulsion et un apport de premier plan en raison de ses intérêts économiques prééminents.

Compte tenu du contexte historique, dont nous pouvons nous faire une idée à partir de la situation de l'Arabie méridionale à des époques ultérieures et donc assez proches de nous, nous sommes probablement assez proches de la vérité en considérant que dans l'antiquité l'expansion sud-arabique en dehors de la péninsule s'est faite selon trois directions principales, en relation avec les voies commerciales terrestres et maritimes :

a) vers le golfe d'Aden et l'océan Indien, ce qui permettait d'atteindre la côte africaine ;

b) dans la mer Rouge, d'où l'on pouvait également atteindre la côte africaine et les territoires de l'intérieur, de l'Egypte à ce qui deviendra l'Ethiopie historique (au sens large) ;

c) et finalement, vers les centres commerciaux de la Méditerranée plus en contact avec ses côtes orientales, mais certainement de façon beaucoup moins active ou peut-être beaucoup plus occasionnelle.

1) Il sied de commencer par ce dernier cas. Nous en avons connaissance par de très rares indices (notamment l'exemple bien connu des inscriptions minéennes ou hadramoutiques de Délos, bien qu'elles soient relativement tardives). Mais pour sporadiques qu'ils soient, ils nous permettent de déduire l'existence de fréquents échanges avec cette région, du moins tant que les Arabes du Sud purent disposer des voies de communication pour continuer leur négoce directement avec le nord-ouest de la péninsule arabique. Etant donné les conditions du milieu, il est très probable qu'il devait s'agir le plus souvent non pas d'établissements permanents ou, du moins, assez durables, mais plutôt de simples passages ou de séjours temporaires.

2) A propos de l'activité dans le golfe d'Aden, l'océan Indien et la

côte africaine correspondante, nous pouvons seulement juger par conjecture d'après des indices indirects fournis çà et là par des sources généralement assez tardives (nous sommes toujours dans les derniers siècles avant notre ère ; on peut entrevoir par exemple un trafic maritime, principalement sabéen, pour se procurer de la myrrhe, ce produit précieux entre tous, sur la côte africaine). Nous pouvons encore nous rapporter à une constante historique : la présence dans cette région de groupes humains originaires de l'Arabie méridionale, attestée à une époque plus récente. Il n'existe aucun vestige digne de foi, ou du moins pouvant être daté avec une certitude relative, qui témoigne de l'existence des comptoirs sur cette côte africaine ou ailleurs, à moins de supposer, avec une grande prudence, l'hypothèse d'une certaine pénétration sud-arabique dans l'arrière-pays du littoral éthiopien, ainsi que nous le signalerons ci-après. Les données de l'époque hellénistico-romaine relatives à un trafic dans le golfe d'Aden avec des escales sur la côte occidentale de l'Arabie méridionale, bien que plus tardives, constituent un des témoignages indirects qui donnent à penser qu'il existait un trafic maritime régulier dans toute cette zone. Ḥimyar, lorsque en tant que nouvelle puissance elle prendra son plein essor au tournant de notre ère, déploiera aussi son activité dans cette région.

3) Une ancienne diaspora sud-arabique a laissé une empreinte plus certaine et plus profonde, et les effets s'en sont perpétués jusqu'à nos jours, dans la partie de l'Afrique nord-orientale qui constitue une quasiréplique des régions de l'Arabie méridionale sur le plan géographique et par les conditions du milieu, avec les inévitables et parfois importantes variantes en matière d'habitat : deux milieux géographiques se faisant face sur la mer Rouge, là où celle-ci se rétrécit au détroit de Bab-el-Mandeb pour devenir au-delà le golfe d'Aden et l'océan Indien.

Il est probable que les échanges commerciaux sur une grande échelle avec les pays limitrophes, en deça et au-delà de la mer, ne durent pas tarder à amener les Arabes du Sud jusqu'aux escales égyptiennes de la mer Rouge. De là, ils durent remonter vers l'intérieur, bien que les traces de tout cela soient occasionnelles et peut-être tardives. Citons notamment les inscriptions minéennes trouvées à Memphis, ou celle du wâdî Ḥammâmât, preuve tangible d'une de ces voies d'accès qui, si on les attribue, elles aussi aux Minéens, doivent dater de l'époque (V ^{e}- IV ^{e} s. av. J.-C. et suiv.) où ce peuple semble avoir succédé aux Sabéens au poste avancé (?) septentrional de Dedan, sur la « route de l'encens » (toujours en acceptant l'hypothèse mentionnée ci-dessus, et pour autant qu'elle ne sera pas révoquée en doute). Ce qui n'exclut pas le fait que la pénétration commerciale sud-arabique en Egypte le long de ce *wâdî*, voie traditionnelle de communication avec l'intérieur, ait commencé bien avant. Mais il faut rappeler maintenant que les Arabes du Sud pouvaient se rendre en Egypte (là nous nous déplaçons vers un autre secteur géographique) en empruntant, en Arabie septentrionale, la bifurcation vers l'ouest de la « route de l'encens » après avoir atteint son point terminal du Nord (Arâm-Petra-Gaza). Cela dit, il convient d'ajouter que la présence sud-arabique sur les côtes égyptiennes de la mer Rouge

devait répondre, là comme ailleurs, à des nécessités commerciales contingentes. Et si celles-ci entraînèrent probablement la création de comptoirs, l'importance et la durée de ces derniers devaient être liées à ces nécessités et soumises à des fortunes diverses, au même titre que le négoce lui-même. Par contre, c'est sur les plateaux septentrionaux de ce qui sera l'Ethiopie historique que les Sud-Arabes s'installèrent de façon permanente, donnant lieu à une véritable diaspora, la seule historiquement attestée et de grande envergure, si on la situe dans le contexte du reste de leur expansion telle que nous sommes à même de la définir et de la vérifier. Ils ont laissé là de remarquables vestiges archéologiques, témoignage de leur permanence ainsi qu'un double héritage ethnique et culturel plus durable constitué d'une part par une composante anthropologique incontestable dans la population, et d'autre part par une série d'éléments nettement culturels dont les plus remarquables sont la langue et l'écriture, l'une et l'autre caractérisant d'une façon prééminente, aujourd'hui encore, la population éthiopienne sémitisée. C'est dans les régions où les immigrés d'origine sud-arabique s'installèrent à demeure, ainsi que le montre l'archéologie, que s'est développé et que continue de prédominer jusqu'à présent l'idiome sémitique d'Ethiopie (avec ses différentes formes), lequel constitue un véritable îlot contrastant nettement avec les langues africaines environnantes.

Nous avons parlé du plateau. Il semble en effet certain que les Arabes du Sud, en s'établissant sur la côte, n'y constituèrent pas des centres importants. Chez les géographes classiques, les localités « portuaires » mentionnées, comme Sabaïtikon stoma, Saba ou Sabat (près de l'Adulis historique ?), Sabaï ('Asab ou Assab ?) toutes vraisemblablement situées sur la côte de l'actuelle Erythrée, devaient être des centres sabéens, si l'on s'en réfère à leur nom qui évoque Saba. Ces comptoirs ont été créés pour servir de têtes de pont, de centres de trafic maritime et de débouchés de l'arrière-pays, auquel ils devaient être étroitement liés et où devaient se trouver les structures mêmes de l'implantation sud arabique (d'abord sabéenne, selon toute probabilité). Il s'agissait donc de lieux de transit analogues aux débouchés maritimes de l'Ethiopie historique quelques siècles plus tard. Ces lieux de transit n'ont cependant livré aucun vestige archéologique significatif, du moins jusqu'à présent.

Peut-être Adulis, comptoir portuaire et commercial célébré par les géographes de l'antiquité, qui était le débouché maritime d'Axoum, peut nous donner une idée assez juste de ce qu'étaient ces ports de transit et ces marchés d'échanges. Il n'est pas impossible, comme on l'a vu en passant, que la région d'Adulis, sinon la ville proprement dite, ait abrité une implantation sabéenne, bien qu'aucun document archéologique probant ne soit encore venu donner plus de corps à cette supposition.

La plus ancienne documentation archéologique sud-arabique découverte sur le plateau semble indiquer de façon nette que le premier ou le plus important établissement sud-arabique fut sabéen. Les inscriptions retrouvées portent le terme *mukarrib*, ce qui renvoie à la période la plus ancienne de l'Etat sabéen d'Arabie, dont le souverain portait ce titre. Un tel témoignage épigraphique rend probable, ainsi qu'on l'a soutenu (von

Wissmann), l'existence, dès le milieu du VI e siècle av. J.-C. ou à peu près, d'une organisation étatique sabéenne sur le plateau qui deviendra l'Ethiopie. Ce qui viendrait à l'appui de l'hypothèse, partagée par l'auteur du présent article et déjà exprimée par d'autres savants, selon laquelle les premiers établissements sud-arabiques (sabéens ?) seraient encore plus reculés dans le temps. Ainsi, partant d'un passage de la Genèse (X, 7) situé chronologiquement vers le X e ou IX e siècle av. J.-C., un exégète ingénieux (W.F. Albright) a déduit que l'« Etat » sabéen (colonie de celui de l'Arabie méridionale) du nord de la future Ethiopie devait déjà exister à cette lointaine époque. D'autre part, en se fondant sur des arguments archéologiques, cette « colonisation » sabéenne pourrait se situer au moins vers le milieu du VII e siècle avant notre ère, en n'écartant pas l'éventualité d'une plus haute antiquité, ainsi qu'il a été dit tout à l'heure (von Wissmann).

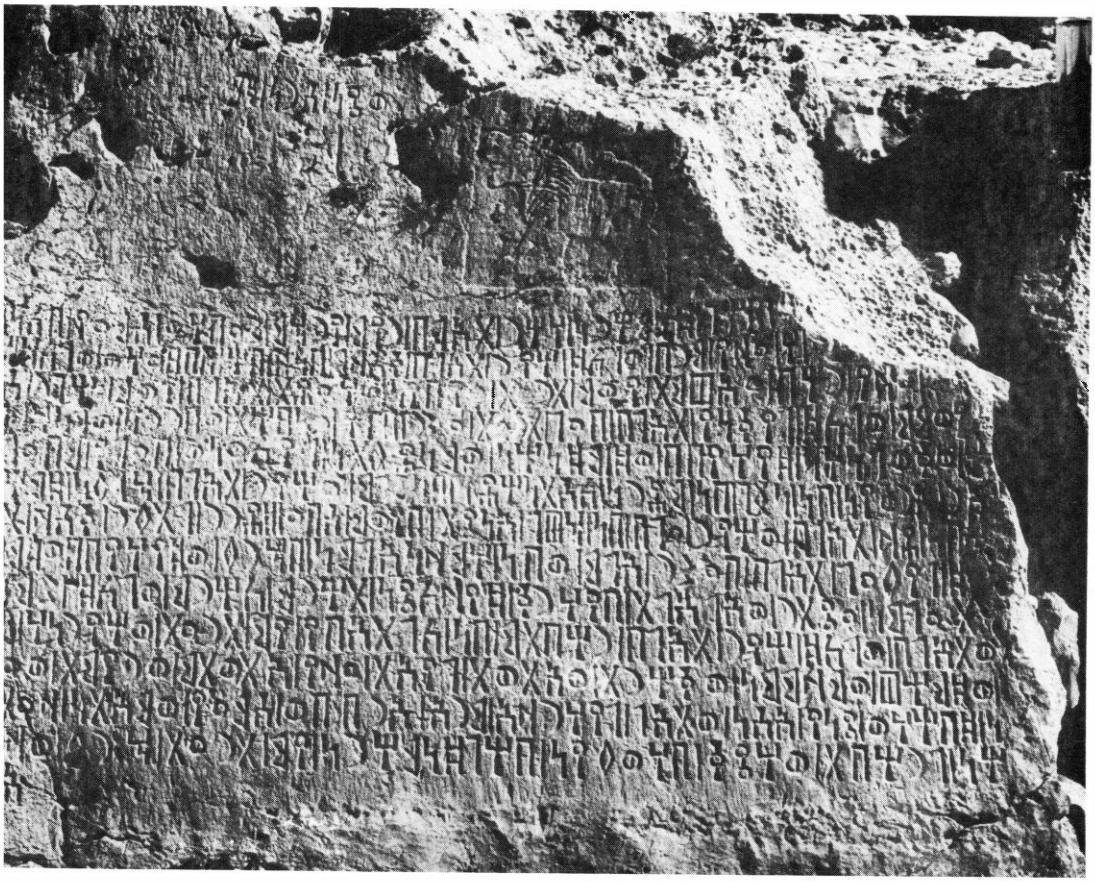
Des Sud-Arabes sabéens donc, mais qui n'ont vraisemblablement pas été les seuls. Leur présence ancienne constitue indirectement une preuve qu'ils devaient courir la mer Rouge depuis une époque reculée, bien que vraisemblablement leur activité et leurs plus anciens établissements convergeaient plutôt vers l'intérieur de la péninsule arabique, le long des voies de communication la traversant, en particulier la « route de l'encens », qui semble être tout à la fois une cause et une conséquence de ces points d'implantation qui entretenaient d'ailleurs des relations tout aussi significatives avec la partie nord-est de la péninsule. Par ailleurs, ainsi qu'on l'a indiqué plus haut, la présence yéménite dans le trafic maritime en mer Rouge, notamment en direction des côtes africaines, est un fait constant, confirmé par la situation historique postérieure, dont nous avons une meilleure connaissance. Les sources musulmanes faisant état de relations commerciales entre l'Abyssinie et l'Arabie (centrale) à la veille de l'Hégire, pour nous en tenir à un cas qui a déjà été largement mis en relief, ne rendent nullement compte d'une situation historique exceptionnelle. Elles constituent seulement une preuve de la continuité de relations d'origines anciennes s'inscrivant dans cette tradition : c'est-à-dire d'abord la période sudarabique à laquelle a succédé ensuite d'autres contacts au cours des siècles suivants, et ce jusqu'à nos jours.

Nous avons rapidement évoqué la possibilité d'une pénétration sud-arabique dans l'arrière-pays abyssin depuis les rives du golfe d'Aden. Il convient en effet de ne pas passer sous silence l'hypothèse, formulée depuis longtemps, selon laquelle les îlots de langue sémitique des régions du Harrar et du Gouragué (Ethiopie centro-orientale et méridionale) auraient pour origine des populations sud-arabiques qui, après avoir abordé sur l'actuelle côte des Somalis (où se trouvent des ports et notamment celui de Zeïla), ont probablement poussé jusqu'au plateau, en suivant une voie de pénétration très fréquentée aux temps historiques, que nous connaissons bien. Nous ne disposons d'aucun témoignage suffisant pour étayer davantage cette hypothèse, mais l'incertitude où nous sommes quant à l'origine de ces îlots linguistiques nous oblige à la mentionner.

La présence sud-arabique sur le plateau éthiopien s'est maintenue

pendant plusieurs siècles. Nous disons bien « sud-arabique », et pas seulement sabéenne, car avec et après les Sabéens, comme on l'a vu, d'autres populations d'Arabie méridionale vinrent probablement s'installer dans cette région, comme semblent l'indiquer divers indices. Pour notre part, nous pensons que ces groupes d'immigrés, à commencer par les Sabéens eux-mêmes, ne se rendirent pas d'emblée indépendants, ou, mieux, autonomes, de leur patrie d'origine, malgré ce qui a été dit à maintes reprises à partir de données qui, par leur nature même, ne nous paraissent nullement décisives, aujourd'hui comme hier, car on peut facilement les interpréter dans un sens différent. Les rapports politiques et de dépendance avec l'Arabie méridionale se maintinrent certainement pendant longtemps, même à l'époque où Axoum était en pleine prospérité et où désormais, après un stade proprement sud-arabique, avait évolué une situation où une nouvelle structure sociale et politique venait d'émerger, qui, par ses caractéristiques, attestaient la présence de nouveaux éléments culturels et ethniques, malheureusement d'origine mal connue et difficiles à saisir dans leur originalité propre. Le complexe ethnico-culturel ainsi formé sur une base proprement sémitique avait maintenant acquis une physionomie bien particulière, à commencer par la langue. Les très nombreuses inscriptions rupestres découvertes sur le plateau éthiopien constituent à notre avis un témoignage solide de la continuité de ces rapports. Elles se trouvent dans les lieux d'implantation sud-arabique, surtout dans les régions où les vestiges archéologiques en sont les plus nombreux, et elles sont rédigées non pas dans les caractères de l'écriture sud-arabique monumentale, mais dans ceux appelés provisoirement « thamoudéens » par convention.

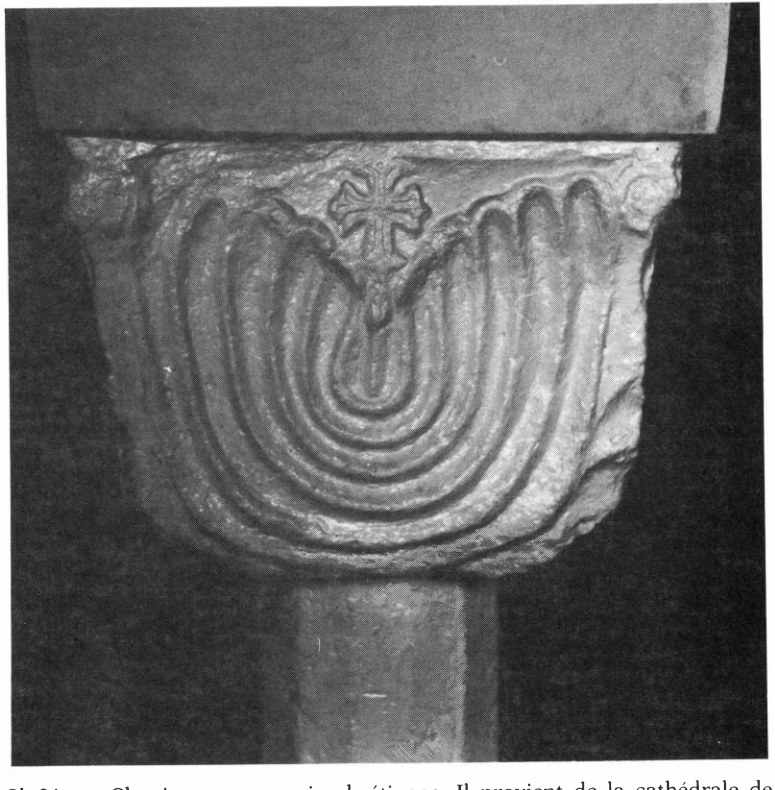
L'Ethiopie historique de la langue sémitique représente donc un monument vivant ayant recueilli les germes féconds de la civilisation sud-arabique, qui a fait entrer les populations de cette partie de la terre africaine dans une aire de culture avancée, essentiellement sémitique, dont l'empreinte est restée un trait distinctif ineffaçable. Et cela bien qu'à un certain moment à cause de l'épuisement et de la transformation de l'antique culture sud-arabique et, par contre-coup, du dépérissement de son homologue sur le sol éthiopien, déjà altéré et doué de ses caractères propres, cette civilisation se videra toujours plus ne laissant que quelques vestiges, reconnaissables mais privés de toute sève vivante.



Cl. 18 – Décret du dieu Ta'lab gravé sur un rocher de Riyâm (ʾArḥab). Il comporte, entre autres clauses, l'obligation pour la tribu locale de se rendre une fois par an en pèlerinage à Mâ'rib. *(Photo Ch. ROBIN).*

Cl. 19 – Texte de construction qui est aussi la plus ancienne inscription monothéiste en Arabie du Sud ; il a pour auteur le roi ḥimyarite Malkikarib en corégence avec ses fils 'Abukarib et Dhara''amar et date de janvier 379 de l'ère chrétienne, selon toute vraisemblance. L'inscription est remployée dans une maison moderne, à côté d'un bucrâne à cornes végétales placé à l'envers. *(Photo Ch. ROBIN).*

Cl. 20 – Détail du plus ancien document attestant la présence du judaïsme en Arabie du Sud. Il date du roi himyarite Dhara''amar 'Ayman (fin IV^{e}-début V^{e} siècle). Dans le champ du monogramme central, on reconnaît un bref texte en hébreu. *(Photo Ch. Robin).*



Cl. 21 – Chapiteau avec croix chrétienne. Il provient de la cathédrale de Sanaa (VI^{e} siècle) et est remployé aujourd'hui dans la grande mosquée. *(Photo Mafray).*

BIBLIOGRAPHIE

Etant donné la nature même du sujet, le bref exposé qui précède ne constitue qu'un survol rapide dégageant les lignes générales, mis à part quelques points traités de façon un peu plus précise. En effet, l'incertain et l'hypothétique l'emportent largement sur la mince frange du connu, de sorte que la moindre donnée fait l'objet de discussions clarificatrices. Le fait d'entrer dans les détails auraient inévitablement entraîné des éclaircissements de caractère interprétatif, transformant cette simple présentation en une véritable monographie, certainement bienvenue mais excédant les limites fixées au présent écrit. Le lecteur désireux d'approfondir la question pourra se reporter à l'abondante bibliographie existante, dont nous extrayons à titre indicatif quelques uns des titres les plus récents.

Bibliographie générale systématique, *Corpus des Inscriptions et Antiquités Sud-Arabes*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Louvain, 1977, Editions Peeters.
L'auteur en est Christian ROBIN ; il s'arrête aux publications de 1975, mis à part quelques ouvrages de 1976 ; signalons en particulier, comme ayant trait plus directement au sujet du présent exposé, les sections « 75 – Colonisation » et « 77 – Relations extérieures », mais bien entendu les autres sections pourront être consultées également avec une attention critique.

La *Real-Enzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft*, de A PAULY et G. WISSOWA, sera d'une grande utilité, notamment en raison des mises à jour des *Supplementband*, à qui désire consulter un ouvrage de référence. (La remarque vaut aussi pour l'*Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition.)

Comme ouvrages d'ensemble, on se reportera à :
A. GROHMANN, « Arabien », in « *Kulturgeschichte des Alten Orients* », III, 4, Munich, 1963.

La question de la « colonisation » sud-arabique en Ethiopie a été reprise récemment dans :
H. VON WISSMANN, *Uber die frühe Geschichte Arabiens und das Entstehen des Sabäerreiches – Die Geschichte von Saba'*, I, osterreichische Akademie der Wiss., Vienne, 1975.

ID., « Die Geschichter des Sabäerreichs und der Feldzug des Aelius Gallus », in *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt, Geschichte und Kultur Roms im Spiegel der neueren Forschung*, hg. von H. TEMPORINI UND W. HAASE, II.9.1, hg. von H. TEMPORINI, Walte de GRUYTER, Berlin/New York, 1976 (Berlin), pp. 308-544.

Lire également :
J. DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique*. Ecole française de Rome, Rome, 1978.

X

THE RELIGIONS OF PRE-ISLAMIC YEMEN

(Alfred F.L. BEESTON)

Note on transliteration.

The ancient South Arabian consonants are here rendered as if they occurred in modern Arabic words ; the ancient pronunciation of the sibilants, however, was certainly different from the modern one.

Two fundamental factors need to be borne in mind in trying to assess the ancient Yemeni culture. One is the geographical setting, which is such that the population is, and always must have been, sedentary farmers and not nomads. The farming is primarily agricultural, with a cetain amount of stockraising in addition ; but even the 'bedu' who (until the advent of motor transport) raised camels and did all the carrying trade, were not nomad tent-dwellers but lived in stone or mud houses or caves [1]. The second is that the monuments and inscriptions on which we depend for our knowledge of the culture display an already highly developed civilization, of whose earlier and more primitive phases we know nothing. The civilization as we can see it had close links with the Mediterranean-Mesopotamian areas, and developments in its architecture,numismatics and plastics reflect to a remarkable extent the evolutionary trends which took place in those areas.

From all this it follows that the religious phenomena of the culture are likely to have been as sophisticated and complex as those of the Mediterranean world and the Fertile Crescent (specially Palmyra and Nabatene) during the second half of the first century B.C. and the first half of the first century A.D. It is primarily there, and perhaps to some extent in the oasis communities of the Arabian peninsula, that we should seek parallels to illuminate the theological outlook of the Yemeni culture, and not among the nomadic bedouin of the centre and north of the peninsula.

---

(1) Theodore and Mrs. BENT, *Southern Arabia*. London 1900, p. 79.

It was faillure to take account of these principles that led Nielsen [2] into his extravagant hypothesis that all ancient Arabian religion – including that of Yemen – was a primitive religion of nomads, whose objects of worship were exclusively a triad of moon, sun and the Venus-star envisaged as their child. Apart from its over-simplification, this is chronologically unacceptable : it is absurd the think that in the millenium-long period during which ancient paganism is known to have flourished, there were not substantial or even radical shifts of thinking about the deities. It is a mistake to confuse hypothetical origins with the historically attested phenomena.

Down to the early 4th century A.D., the inscriptions are uniformly polytheistic. Invocations are addressed to a large number of named deities, and more generally to « all gods and goddesses ». In this varied pantheon, however, some figures stand out more prominently than others. The cult of the male deity 'Athtar existed throughout the civilized area of the Sayhadic [3] peoples. In lists of deities invoked, he virtually always occupies first place ; and in a text from the Aden Museum [4] we find a worshipper thanking one of the other deities, Ta'lab, for « interceding for him with 'Athtar », so that 'Athtar enjoyed a certain primacy in the pantheon, like Zeus/Jupiter among the Olympians. Though 'Athtar has always the same name, he had a variety of manifestations distinguished by an added epithet, in many cases probably that of one of his shrines (as with Jupiter Heliopolitanus, Jupiter Ammon etc).

Among other deities, the most significant type was that of the « patron » (*shym*) of a tribe or of one of the great tribal confederations. These deities played a vital socio-political role in that their cults served as the focus and expression of tribal or federative cohesion and loyalty. Just as, for the average Athenian, Ephesian, Theban etc, the city deities Athene, Artemis, Herakles etc, might be of more immediate significance than the remoter figure of Zeus, so the South Arabian tribal and federal gods sometimes loom more prominently than 'Athtar. A patron deity might be either an independent figure like *Rmn* the patron of the Aqyan tribe [5] of Shibam (below Kawkaban), *Ḥgr Qḥm* patron of Ghayman [6] southeast of San'a, and Ta'lab patron of the *Sm'y* tribe in the San'a plain and the Arhab plateau north thereof ; or he might be a particular manifestation of 'Athtar, as with the tribe Samhar (on the north side of

(2) Ditlef NIELSEN, *Handbuch der altarbischen Altertumskunde I.* Kopenhagen 1927, pp. 177-250.

(3)i.e. the peoples of the montane plains and valleys surrounding the Ṣayhad sand-desert (nowadays called Ramlat al-Sab'atayn) ; these were the true home of the South Arabian civilization, where practically all the pre-4th century A.D. monuments are found.

(4) NAM 281 ; publication expected in the forthcoming second volume of the *Corpus des Inscriptions et Antiquités sud-Arabes.*

(5) e.g. CIS iv. 140.

(6) e.g. Ja 564/30 (A. JAMME, *Sabaean Inscriptions from Maḥram Bilquis.* Baltimore 1962.

Jabal Kanin) whose patron was 'Athtar Aziz [7]. The three principal federations of tribes – that headed by by the tribe of Saba, that headed by the tribe Qataban, and the Hadramite one – had as their patrons respectively Ilmqh, 'Amm and *Syn* ; the constituent members of at least the Sabaean and Qatabanian federations are collectively termed « children of Ilmqh » and « children of 'Amm » as the case may be. These deities too had their local and particularized manifestations, but as federal deities they were most characteristically the « lords » of the shrine which served as the cultic centre for the federal cult : Awâ near Marib for Ilmqh and Alam at Shabwa for *Syn* ; in Qataban it is not certain which of the 'Amm shrines was the main federal one.

The Minaeans were in some respects different from the other Sayhadic peoples. They were mainly engaged in the caravan trade, and their polity and institutions, which show differences from those normal in the rest of the culture area, need further research with this factor in mind. They had a cult of the supreme deity under the special name 'Athtar of *Qbḍ* ; but their own folk-deities were Wadd (as attested by the bilingual Greek and Minaic inscription of an altar on the island of Delos [8]) and the altogether obscure *Nkrḥ*.

The Sabaean federation was cemented by an annual panegyris of *Ilmqh* held at Marib, to which other members of the federation were obliged to send delegations. *Sm'y's* membership of that federation is expressed by an edict [9] promulgated in the name of their own tribal patron Ta'lab, that « *Sm'y* shall not omit to visit Ilmqh at Marib in the month *'bhy* ». Right at the end of the polytheistic period, Shammar Yuhar'ish (according to the Muslim writers, the founder of the Himyarite dynasty of the Tubba' kings, who thereafter dominated the southwest of the peninsula), who was the first head of the Sabean federation to claim kingship of Hadramawt in addition, sent a Sabaean mission to attend the festival of *Syn* at Shabwa [10]. The political implications of this are striking. It suggest that, unlike the manner in which earlier on *Sm'y* was incorporated as a subordinate member into the Sabaean federation, in this case Hadramawt retained (at least to start with) a measure of native identity, so that Shammar's kingship would not have been over a « united kingdom », but rather a « dual monarchy » like the Austro-hungarian empire, or the dual monarchy exercised by the Stewarts over England and Scotland while each country retained its own laws, parliament, currency etc ; and a South Arabian parallel can be seen in the Charibael of the Periplus Maris Erythraei who was « king of two [*sic*] nations, the Himyarites and the Sabaeans ».

At yet another structural level we find tutelary deities of the *bayt* (village/clan) and of the family. These are frequently, like the Roman

(7) e.g. Ja 631/20.
(8) RES 3570.
(9) RES 4176.
(10) Er App B, n° 3 (M. al-Iryani, *Fî târîkh al-Yaman*. San'â' 1973, p. 184).

lares et penates and the *teraphim* of Abraham's father, pluralized and anonymous. The village deities are male, and termed « the *mnḍḥ* (plural *mnḍḥ't*) of his/their *bayt* », normally without further specification ; occasionally such a deity may be termed the « lord » (*b'l*) of a shrine, but there seems to be only one case where an individual proper name is used, and this turns out to be one of the special manifestations of 'Athtar, namely « He of M[...] » [11].

The other class of tutelary deities is the « sun », the familial implications of which are indicated by the expression « the sun of their ancestors » [12]. Sabaic texts also have several references to « the sun of the king », who might perhaps be thought of as the dea Fortuna of the royal family, and who has the special name *Tnf* (« the Exalted » ?) ; but for the most part the « suns » (it is particularly noteworthy that this term can be freely pluralized, as « their "suns" » etc.) are either completely anonymous or characterized only as the « lady » (*b'lt*) of a shrine, or *dhât*... « She of... » followed by a term which may be either the name of a shrine or a quality of the deity – thus perhaps *dhât ḥmym* « She of protection (?) ».

There is in fact quite a large range of deities referred to solely as *dhât* so-and-so, who are not necessarily in every case familial tutelaries, nor indeed should we take it for granted (as Nielsen did) that every feminine deity was a solar deity. I had, it is true, proceeded on that assumption when offering as an explanation of the divine name *Nshbt*, that it might mean « archer » as applied to the (celestial) sun in parallel with the designation of the Greek sun-god Apollo as Hekêbolos, the « far-shooter » [13].

The object of cult of an individual worshipper is described by the generic term « his god » (*'lh-hw*). The total number of named divinities is very large, and it is rarely possible to deduce their interrelationship. One may instance, for example, *hwbs/hbs* whose cult was practised exclusively in Marib, where he shared the Awâ temple with Ilmqh and had a month named after him, and hence presumably an annual festival ; a plausible guess would be that he was the original tribal patron of the Sabaeans in Marib, as distinct from the federation which they came to dominate. There are, moreover, indications that 'Athtar had a cult in Awâ : the resulting scheme is reminiscent of Palmyra, where from 32 A.D. there was a triad of deities – Bel the supreme god, called Zeus in the Greek texts, Yarhibol the original local god, and Aglibol a North Syrian deity representing the immigrant populations of the city [14].

Tendencies towards organizing deities into triads are to be seen in Akkadian and in other Near Eastern areas, as well as in the South Arabian texts. At the same time, the latter contain some invocations in which the deities listed can only be forced into a triadic pattern by

(11) publication forthcoming, see note 4.
(12) CIS iv. 332.
(13) « Archaeological and epigraphic gleanings », *Oriens Antiquus 1* (1962) pp. 47-8.
(14) J. TEIXIDOR, *The Pagan God*. Princeton, 1977, p. 115.

Procrustean methods. As for father-mother-child, this will not fit the Palmyrene all-male triad, and is virtually without supporting evidence in South Arabia. The nearest approach to such a concept is one single reference to a deity called « mother of 'Athtar » [15] (thus equivalent to Greek Rhea, mother of Zeus), but nothing whatever to show how she was envisaged or what, if any, relationship she had to other deities.

The precise nature of the individually named deities is, in fact, difficult or perhaps impossible to determine. Nineteenth century scholars, under the influence of what they believed to be « primitive Semitic religion », confidently claimed that at least the major figures in the pantheon were celestial bodies, and that in particular 'Athtar was the Venus-star and the federal deities moon gods. This tendency is to some extent prevalent still today, but it is much too simplicistic an approach.

It is indeed possible that 'Athtar may have had some associations with a heavenly body, since one of his commonest epithets is Shâriq-ân, which might mean either « shining » or « rising », and in two places seems to be paralleled by a complementary epithet « setting » (though unfortunately the text is defective in both these passages [16]). But the bewildering complexity of the northern Ishtar-Ashtaroth-Astarte figure, who cannot be dismissed as in all cases simply the Venus-star, should be a warning against over-simplification. The most that could safely be said is that the Venus-star may have been regarded as one of the manifestations of 'Athtar.

Among the federal deities, the case for *Syn* being a moon god rests on identifying him with Akkadian Su-en, later Sin ; an equation which, attractive though it may seem, is not without problems [17]. At all events, even if this was so with the Hadramite deity, it is unlikely that it tells the whole story. In the case of Ilmqh, 'Amm and Wadd, there is nothing to indicate lunar qualities. Garbini [18] has presented a devastating critique of such a view in relation to Ilmqh, for whom he claims (much more plausibly) the attributes of a warrior-god and of a Dionysiac vegetation deity, with solar rather than lunar associations [19]. In the case of Wadd, the presence of an altar to him on Apollo's island of Delos points rather to solar than lunar associations. For 'Amm we have nothing to guide us except his epithets, the interpretation of which is bound to be highly speculative ; but the way they have been treated is significant. One of them is *ry'n* : this could be related to Arabic *râ'a (ry')* of which the dominant sense is « thrive, be abundant (crops, vegetation) » and the most

(15) CIS iv. 544.

(16) CIS iv. 149 and Aden Museum NAM 2380 (see note 4).

(17) On the east coast of Arabia, where Mesopotamian influence would be expected to be greater than in Hadramawt, we find mention of a deity with a similar name but spelt with a different initial consonant.

(18) G. GARBINI, « Il dio sabeo Almaqah », *RSO 48* (1974), pp. 15-22.

(19) His special symbol (see below) of the curved club belongs in Mesopotamia to the warrior god Marduk and to Shamash.

obvious interpretation of the epithet would hence be a transitive one « he who causes (the crops) thrive » ; but the preconceived idea that he must be a moon god has led to the implausible interpretation « waxing (of the moon) ».

The « divine symbols » and symbolic animals are of little help. The curved club symbol characteristic of Ilmqh marks him as a warrior-god. The lightning flash and « Doppelgriffel » characteristic of Ta'lab and Dhu Samawi [20] signalize them as rain-bringers. The ubiquitous bull or bucranium is everywhere a symbol of strength and fecundity, and so in principle applicable to any divinity. The crescent and disc motif is difficult to associate with any particular deity, and is probably simply a notation for the sky in general, regarded as the source of rain. As for the ibex (almost as common as the bucranium), the association of this animal with rain will be mentioned below.

In sum, it seems difficult to attribute to the various deities, apart from their socio-political roles mentioned above, any individual attributes and functions ; they all appear to have shared to some extent the functions proper to divinity in general. Among these, certainly the most important was that of providing the life-giving rain. 'Athtar was certainly a rain-giver, but so too was Ilmqh, and (if we can trust the etymological equation with the Arabic root meaning « be wet ») the tutelary *mnḍḥt*. The difference between them in this respect lies not in the basic function of rain-giving, but in their sphere of operation : tutelary deities being responsible for the irrigation of the village, tribal and federal deities for that of the tribal lands, 'Athtar for the whole world.

Mention must also be made of the role of a number of deities as givers of oracular directives for the conduct of worshippers. The modalities of the oracular command are not always clear, but they certainly included dreams and visions manifested either directly to a worshipper or through the medium of a professional seer [21].

Alongside the divine function of expressing corporate identity in social groupings, the deities functioned in a more direct way as surrogates of communal will and activity. Pliny tells us [22] that tithes exacted by the deity on the incense trade at Shabwa were applied to public expenses : inde impensae publicae tolerantur. Tithes exacted on the same traffic by the Minaean deities could be discharged by public works, such as construction of town walls, undertaken by the tithe-payers [23]. In

---

(20) This deity was worshipped by the Amîr tribes to the north of the Jawf, and by camel-breeders.

(21) e.g. Ja 567/5-6 and Ham 9 (in BROWN and BEESTON, « Sculptures and Inscriptions from Shabwa », *JRAS* 1954, pp. 57-60) ; also the « devineresse » (literally « dreamer », *ḫlmt*) of Nami 74 (Ryckmans, J. « Himyaritica I » le Museon 49, 1956, p. 93).

(22) *Nat. Hist.* XII 63.

(23) e.g. RES 2774/2.

Qataban, when the king « requested » a regulation dealing with water-supplies, the promulgation of it was made in the name of the deity [24]. The shared cult of 'Amm « of Labakh » was the link between a group of Qatabanian landlords and their tenants in far-off Dathinah [25]. In early Saba, annexations of conquered lands were carried out « for Ilmqh and the Sabaeans » [26], and at a later period fines for delicts were paid « to Ilmqh and the kings of Saba » [27]. in some respect the communal deity *is* the community for all practical purposes.

In general, all the more frequently mentioned deities, and not specialized ones, figure as bestowers of « blessings », whether tangible (good crops, children, success in war) or less tangible (« soudness of senses and powers »).

Among cultic activities, sacrifices to secure these blessings are of course prominent. Incense offerings were made on stone altars with a typical form, a cube with a shallow trough in it, set on a truncated pyramid. Other altars consisting of a rectangular trough provided with a drainage spout, and termed *mslm*, evidently served for liquid offerings – probably wine, liquid perfumes, or blood sacrifices. It is extremely incertain whether holocausts were offered ; the only evidence consists in a highly dubious etymology proposed by Rhodokanakis [28] for the term *mṣrb*, which in fact designated objects indistinguishable in appearance from the *mslm*.

Istisqâ' ceremonies, designed to secure rain, were certainly of the highest importance, but for evidence of their modalities we are dependent on a single not easily interpretable text [29]. The Sabaeans had three families, members of which held a normal seven-year term of office during which they were responsible for the *istisqâ'*, and at the end of which they had to be « ransomed » (*fdy*) out of office [30] ; in Qataban the period of office of these functionaries was two years, and the families involved were not so strictly limited.

The possible existence of a distinctively sacerdotal caste, however, is very feebly attested. Pliny, it is true, speaks of « priests » (*sacerdotes*) at Shabwa ; and there are a couple of epigraphic references to individuals called *'fkl*, but this is a loan-word for « priest », ultimately from Sumerian. But sacrificial activities were probably not the prerogative exclusi-

---

(24) See J. PIRENNE, « Une législation hydrologique » in *Hommages à A. Dupont-Sommer*. Paris 1971, p. 122.

(25) A.F.L. BEESTON, « The Labakh texts », *Qahtan 2*, (London 1971) p. 16.

(26) RES 3945 passim.

(27) Ja 576/3, see Beeston, A.F.L. Notes on Old South Arabian Lexicogr. 8, *Le Muséon 86* (1973) pp. 448 ff.

(28) Rhodokanakis, N. *Studien zur Lexicographie und Grammatik des Altsüdarabischen 2* (Wien, 1917) p. 39.

(29) Ja 735, on which see J. RYCKMANS, « Un rite d'*istisqâ'* », *Ann. Inst. philol. et hist. 20* (Bruxelles, 1973) pp. 379-88.

(30) A.G. LUNDIN, « Le système d'éponymat de Qataban », *Proc. Seminar for Arabian St. 7* (London 1977) pp. 101-11 ; and references there for the Sabaean system.

vely of a caste, any more than in the Greco-Roman or Near Eastern world in general. The terms *qyn* and *shw'* are used in wholly secular contexts, so that when attached to the name of a deity they are more likely to describe administrative functions in connection with the deity's role in fiscal and communal affairs (in the case of the *qyn*), or obligations towards a communal deity conceived of as a quasi-feudal overlord (in the case of the *shw'*). The *rshw* certainly seems to have had functions connected with *istisqâ'*, but it is doubtful whether this entitles us to envisage him as a sacerdotal person in the full sense, since he exercised other functions in addition to his *rshw*-hood [31]. Nevertheless, one can hardly doubt that a temple had its personnel, both male and female, though references are somewhat scanty.

In Hadramawt, right up to the present century, the hunting of the ibex was a ritualized activity, and success in an ibex hunt was believed to presage good rains [32]. This affords grounds for thinking that epigraphic references to the « hunt of 'Athtar », and some other mentions of hunting, were in principle *istisqâ'* activities [33].

Pilgrimages, both communal and private, were a regular feature of ancient Yemeni life, just as in mediaeval and modern times (the pilgrimage to the « Tomb of Hud » has lasted into this century). Mediaeval Arab writers tell us of pilgrimages still being made to Riyam, the site of the ancient shrine of Ta'lab, and it is possible that the main part of the Riyam edict mentioned above may describe rules to be observed during the pilgrimage (but this much debated text still awaits a definitive interpretation).

The great bulk of our texts from the early period which stretches until about the beginning of the Christian era, and those from the fourth century A.D. onwards, are of a public character : building records, legal enactements etc. But two practices which flourished in the first three centuries A.D. are of great importance to us, because they provide a wealth of information about everday life which we do not have for earlier and later periods. First, there was the custom of dedicating in a temple votive objects in gratitude for divine favours received and in expectation of favours to come : these are normally accompanied by a text describing in detail the successes achieved. Secondly, there is a series of penitential texts recording divine punishment for sins, penance done for those sins, and the hope that divine favour will thereby be restored to the sinner ; the sins involded are in the majority of cases offenses against a code of ritual purity [34]. It is clear that such a code was part and parcel of the native

(31) LUNDIN *op. cit.*.

(32) R.B. SERJEANT, *South Arabian Hunt* (London 1976) p. 36, where he quotes a Wâḥidî spokesman as saying that if they did not hunt the ibex the rain would not come, but if they do hunt, then the fourth day after the hunt rain will come.

(33) RES 3946/7, RES 4177/4.

(34) J. RYCKMANS, « Les confessions publiques sabéennes », *AION 32* (1972) pp. 1-15.

Arabian heritage, and Islamic rules on the subject should not be regarded (as they often have been) as of specifically Jewish inspiration.

A funerary cultus is attested by the very large number of sculptured heads or faces (either portrait or stylised) with the names of the deceased, which have been recovered from cemeteries. The texts, however, speak only of the construction and ownership of tombs. Whether a cult of « divinised ancestors » existed remains doubtful. The invocatory lists do sometimes contain what seem to be the names of human beings, but they also contain the names of living kings and of communities (such as that of Haram [35]), so that the invocatory formula « by » or more explicitly « with the support of » is applicable to human as well as divine aid, and « divinisation » is not necessarily implied.

In the 4th-5th century A.D. the picture presented by the inscriptions changes radically, in that all mention of deities of the pagan pantheon virtually disappears, to be replaced by a monotheistic cult in which the unique God is called « the Merciful » (Raḥmân-ân), with the epithets « lord of heaven » or « lord of heaven and earth ». This needs a slight qualification, for we do in fact have two inscriptions, one mentioning the raditional tribal deity Ta'lab and dated c. 397 A.D. [36], the other mentioning 'Athtar and dateable to about the middle of the 5th century [37]. It must, moreover, always be remembered that the inscriptions are the monuments of a wealthy upper class ; among the populace in general, paganism is likely to have survived much longer. In the Mediterranean world, the adoption of Christianity as the official religion of the empire, and its taking root in the cities, preceded by centuries the eradication of paganism in the countryside – which is precisely why « countryfolk » (*pagani*) came to mean non-Christians. Even in Rome itself, Pope Gelasius was obliged as late as 495 A.D. to issue an edict against the celebration of the ancient Roman festival of the Lupercalia.

Allowing for these points, it still remains true that the great majority of the 4th-5th century do not mention the polytheistic deities but only « the Merciful ». In texts of the 6th century this name is used for the First Person of the Christian Trinity, accompanied by reference to Christ and the Holy Spirit. The outstanding problem, therefore is the nature of 4th-5th century Rahmanism. It does not seem possible to classify this as Christianity : no Christian, specially in that period, could content himself with referring to God simply as « the Merciful » without any reference to Christ [38]. Byzantine claims to a mid-4th century evangelization of South

---

(35) e.g. CIS iv. 516/26.

(36) MAFY/Bani Zubayr 2, in C. ROBIN « Le pays de Hamdan » (Thèse, Paris, 1977) p. 395.

(37) Gr 27/4 in *Yuzhnaya Araviya, pamyatniki drevnii istorii i kul'turi, 1* (Moskva, 1978) p. 37.

(38) To explain Rahmanism simply as a Christian heresy will hardly serve, since the heresies of that time centred on the nature of Christ, and sectarian differences of this type are clearly brought out in the 6th century inscriptions with their phraseology varying between « Christ Victorious » and « God's Messiah ».

Arabia must be either mistaken or at least over-optimistic. The possibility of a mistake is illustrated in the parallel case of Ethiopia, where similar claims of a 4th century conversion were made. But we have two versions, one in Greek [39] and one in Geez, of a text of king 'Ezana : the Greek version invokes the Trinity, the Geez one only « the Merciful ». The inference must surely be that the Trinitarian version was a piece of political window-dressing aimed at the Greek-speaking world, and does not represent a genuine conversion. Obviously the same might have been the case with the Himyarite king. The churches which the latter is said to have built at the Himyarite centre Zafar, at Aden, and further east along the coast, were clearly designed for visiting Byzantine merchants, not for the native population. There is no mention of churches in the central areas of Sayhadic culture until the 6th century.

A view which has been much canvassed is that 4th-5th century Rahmanism was the Jewish faith [40]. It is true that we have two or three inscriptions which use « the Merciful » as the designation of God, and are manifestly Jewish [41]. But these contrast so strongly, in their use of distinctively Jewish phraseology, from the great bulk of Rahmanist texts, that I find it difficult to accept that *all* the latter can be of Jewish authorship. In consequence, we seem obliged to admit the development in South Arabia of a monotheistic trend which was neither Jewish nor Christian. Such trends were current in the contemporary Mediterranean world, where we find monotheistic cults like Mithraism, and where « thoughtful pagans had long been transposing the myths about their gods into a more sophisticated and essentially monotheistic key » [42]. Given the close contacts between South Arabia and the Mediterranean world, it would in fact be surprising if repercussions of those attitudes had not penetrated into South Arabia. Similar tendencies are visible at Palmyra, where exactly the same name « the Merciful » is used both as a divine epithet and as a specific designation of the deity [43] ; these texts are certainly neither Jewish nor Christian, and it is Palmyrene usage that is the most probable source of Himyarite Rahmanism. If the main current of 4th-5th century South Arabian Rahmanism was neither Judaic nor Christian, then it was precisely what is called in Arabic « the faith of the *ḥunafâ'* ».

---

(39) M. RODINSON, in *Ann. de l'Ecole prat. des hautes ét., IV e sect., Rapports sur les conf. éth. et sudar.* 1970/1, p. 162.

(40) J. RYCKMANS « Le Christianisme en Arabie du sud préislamique », *Atti, Conv. internaz., L'Oriente crist. nella storia della civiltà* (Roma 1964). In this article he identifies Malkikarib as the Himyarite king whom Byzantine sources claim to have been converted to Christianity, but suggests that Malkikarib's successor Abukarib and all subsequent kings down to Yusuf (Dhû Nuwâs) were Jews (p. 429) ; at the same time, he somewhat qualifies this by adding (p. 439) that the Rahmanist texts of this period were « juifs *ou d'inspiration juive* [my italics] », which is a rather different thing.

(41) Conspicuously Bayt al-Ashwal 1, see Degen, R. and Müller, W.W. « Eine hebräisch-sabäische Bilinguis », *Nese 2* (1974) pp. 118 ff.

(42) R.A. MARKUS *Christianity in the Roman World* (London 1974) p. 41.

(43) e.g. CIS II. 4025/3, CIS II. 4091/2.

About the cultic practices of Rahmanist monotheism we know practically nothing, apart from a single reference to a pilgrimage, dateable to this period [44]. On other matters the monotheistic texts are silent. In the Christian 6th century we have one allusion [45] to the Liturgy being celebrated in the church at Marib as a preliminary to work on the dam repair.

Finally, it is worth while asking oneself why, even though contemporary thought in the civilized world was moving in this direction, the switch to monotheism from traditional polytheism seems so abrupt ; elsewhere, in the 4th century paganism was still putting up a strong fight. A possible contributory cause of the switch may lie in the strongly localized character of the polytheistic pantheon ; even 'Athtar, though universally recognised, was associated with local and tribal cults expressing themselves in his epithets. The Himyarite rulers of the 4th century, faced with the task of controlling an empire made up of a mosaic of rival and competing ethnicities, could have seen it desirable to make a complete break with the past and its fragmented loyalties, by encouraging the Rahmanist cult which was unhampered by local and divisive associations.

(44) Ham. 11/10, in Brown and Beeston (see note 21) p. 61.

(45) CIS iv. 541/66, see Beeston A.F.L. « Notes on Old South Arabian Lexicogr. 9, *Le Muséon 88* (1975) p. 187.

XI

JUDAISM AND CHRISTIANITY IN PRE-ISLAMIC YEMEN

(Alfred F.L. BEESTON)

The epigraphic material in Sabaic language, which must be our primary source, contains no hint of Christianity in Yemen before the sixth century A.D., as has been said in the previous article. External literary sources for the fourth-fifth centuries are moreover meagre and unsatisfactory. The first notice comes in the Byzantine historian Philostorgius [1], writing in the early fifth century. He says that the emperor Constantius II (337-361) sent ambassadors, accompanied by a certain Theophilus (subsequently consecrated bishop) to the ruler of the Himyarites, inviting him to become a Christian and to build a church for the use of visiting Byzantines « and any others who might incline towards Christianity » ; the ambassadors carried lavish gifts and a subvention for the cost of building the church. It is alleged that the Himyarite ruler did accept Christianity and built – out of his own funds and not with the imperial subvention – not one but three churches : one in the Himyarite capital of Zafar, one in Aden, and one on the coast further east. Since Philostorgius and Constantius were both Arians, it is certain that any Christianity implanted as a result of this embassy would have been Arian in character. However, it is unlikely that this made any lasting impression, or even much at the time. The location of the three churches indicates that they were primarily intended for the purpose stated by the emperor, namely the convenience of visiting Byzantines, more than for native Christians. As for the ruler himself, confronted with an embassy of this kind, he can hardly have done otherwise than pay some lip-service to Christianity, but not necessarily with any real conviction ; on the possible ambivalency of his position. see the preceding article (p.268).

The next source is a Nestorian one, the so-called « Chronicle of Seert » [2], of the early eleventh century (with some later chronicles

(1) *Kirchengeschichte*, herausg. von J. Bidez (*Griechische christliche Schriftsteller 21*) Leipzig, 1913, III, § 4.

(2) *Histoire nestorienne, Chronique de Seert*, ed. A. Scher (*Patrologia Orientalis*, 5) 1911, chap. 73, 330-1.

which depend on it). According to this, Christianity was first introduced into Najran in the early fifth century by a Najranite who had been converted while on a visit to Hira, and from some converts in Najran the faith was carried among their neighbours the Himyarites. This account makes only modest claims : nothing is said about conversion of the rulers, and the impression on gets is that Christianity both in Najran and among the Himyarites remained confined at that period to a small minority.

A Geez hagiographical document of unknown authorship [3] asserts that Christianity was first introduced into Najran by a certain Azqir, who was subsequently martyred by a Himyarite king named (in the source) « Sarabḥel Dankef ». The particular interest here is that the name is recognisable as an easy corruption of the epigraphically attested king Shuraḥ bi'il Yankaf [4], reigning shortly after the middle of the fifth century, since he appears in an inscription dated 582 of the Himyarite era (467/472) [5]. From this meagre notice, one cannot deduce that Christianity at that period was professed in Yemen by more than perhaps a few isolated individuals.

Muslim Arabic accounts attributing the first appearance of Christianity in Najran to « Phemion » or 'Abdallah b. Thâmir [6] are unhelpful because they contain no indication of chronological siting.

One epigraphic text from the Yanbuq ravine in the Wadi Ḥabbân is assigned by the editors [7] to the late fifth century ; this has no Christian wording, and whether or not the presence of a cross at the end of the text can be taken as proving Christian affiliations is dubious.

For the sixth century the documentation, both epigraphic and literary, is relatively copious, but not always easy to interpret. The most significant epigraphic documents are a group of three inscriptions, Ry 507-8 and Ja 1028 [8], all dated in June-July of the Himyarite year 633, and mentioning a Jewish king of the Himyarites named Yusuf As'ar. Since only two years earlier a certain Ma'dikarib Ya'fur was reigning [9],

---

(3) H. WINCKLER, *Altorientalische Forschungen* 1, 1894, 329-36.

(4) In Ethiopic script *y* and *d* are closely similar.

(5) The date is found in CIH 537, where the king's name is mutilated, but can be restored from other texts giving his full name, e.g. RES 4969.

(6) TABARI, ed. de Goeje, I 921-4.

(7) BR-Yanbuq 10, in M. Bafaqih and C. Robin, « Inscriptions inédites de Yanbuq », *Raydan* 2, 1979, 65.

(8) G. RYCKMANS, « Inscriptions sudarabes 10 e ser. », *Muséon* 66, 1953, 285, 296-7 ; the renderings here given follow the interpretations of W. Caskel in *Entdeckungen in Arabien (Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen*, 30) Koln, 1954, and remarks by J. Ryckmans, as cited by Beeston, *Orientalia* 25, 1956, 296-7. The third text, Ja 1028, is found in A. Jamme, *Sabaean and Hasaean Inscriptions from Saudi Arabia* (*Ist. di studi del Vicino Oriente, Studi semitici*, 23) Roma, 1966, 39-40 ; here, Jamme's rendering of the phrase *'ly ḥrb wmqrnt ngrn* as « they overcame the fighters and the military units of Nagran » seems implausible, and I would read it as « in the course of the campaign and blockade of Najran » (*'alâ ḥarbi najrâna wa muqâranatihâ*).

(9) Ry 510, in G. RYCKMANS, *op. cit., 307-8.*

the events detailed in the three texts of 633 appear to have been early in Yusuf's reign. The texts record activities which had extended over a period of thirteen months, and include references to the destruction of churches, described by the Greek loanword *qalîs* (from *ekklêsia*), linked with a massacre of Habashites, i.e. Abyssinians. Thus, Ry 508/2-4 (June) « they supported their lord king Yusuf As'ar against the Habashites in Zafar and destroyed the church ; and the king went down to al-Ash'âr and sent him [the author of the text] with a contingent against Mokha, and he massacred all its inhabitants and destroyed the church » ; Ry 507/4 (July) « they destroyed the church and massacred the Habashites in... [probably Zafar, though the reading is uncertain] » ; Ja 1028/3 (July) « he [the king] destroyed the church and massacred the Habashites in Zafar ». All these texts also mention Najran, but in significantly different terms. Nothing is said about destruction and massacre : in Ry 508/6,8 we read that the generals were detailed to blockade Najran while the king was organizing defensive works on the coast at the strait of Mandab against the Habashites – here of course those across the sea in Africa ; in Ry 507/6 envoys were sent to Najran « in order to demand hostages from them, otherwise war would be waged on them » ; Ja 1028/4 speaks of « the blockade of Najran and the fortification of Mandab ».

We must conclude that in this year there were already settlements of Abyssinian Christians in the Himyarite capital of Zafar and in the Red Sea coastal town of Mokha, and that early in his reign Yusuf initiated a policy of exterminating them ; in consequence of this he anticipated Aksumite retaliation from across the Red Sea, and also regarded Najran as constituting a possible threat, but had by July of that year not yet occupied Najran.

Next there is a group of undated and fragmentary texts. Ist. 7608 bis [10] mentions as king (with the traditional titles of a Himyarite king) a certain Simyafa' Ashwa', but also indicates that the Aksumite rulers (*negast*) exercised a superior authority : we read of « their overlords the *negast* of Aksum », « [appointment] as kings over the Himyarites and viceroys of the *negast* of Aksum », « doing service to the kings of Aksum ». The text is Christian, using the trinitarian formula « God and His Son Christ Victorious and the Holy Spirit ([*man*]*fas* or [*na*]*fs*) » [11].

In a Geez-language inscription from Aksum [12], the Aksumite king Caleb says « (God) gave me a great name, that I might wage war against

(10) G. RYCKMANS, « Une inscription chretienne sabéenne », *Muséon* 59, 1946, 165-72.

(11) This formula is a composite one deduced from two separate passages in the text, one where « Holy Spirit » follows a lacuna, and another where « Victorious » precedes a lacuna.

(12) See A.J. DREWES, « Kaleb and Himyar », *Raydan* 1, 1978, 27-31. The text is in unvocalised Ethiopic script, but the general's name can probably be interpreted, by comparison with the Syriac from (on which see below), as something like *Ḥyonâ* (classical Geez *ḥ'yawnâ*).

Himyar. I sent *Ḥyn* [...]*bn zsmr* with my troops and I founded a church in Himyar... (in) the name of the Son of God, in whom I believe ». A Geez inscription in Marib [13] contains a mention of the burning of the Sabaean royal residence, and an allusion to a « displaced » (*s'ur*) king of the Himyarites.

In 657 Himyarite (542/547), the Sabaic inscription CIH 541 at the Marib dam shows Abraha using the traditional Himyarite royal style and claiming to have received embassies from Byzantium, Persia, Ghassan, Hira and Aksum. He employs the trinitarian formula « God and His Messiah and the Holy Spirit (*rûḥ*) », and refers to a church in Marib (with perhaps a small monastic community attached to it [14]). In a small inscription apparently written by one of the workers on the Marib dam repair around this period, W.W. Müller has detected a loanword (via Syriac) from Greek *euschêmôn*, echoing a phrase of St Paul [15].

The literary sources are largely hagiographical, concentrating on the martyrdoms of St Aretas and his companions in Najran ; according to the Greek Martyrium Arethae [16] these took place in October-November 523, though I. Shahid [17] inclines to prefer an earlier dating in 518. The historical background tends to be somewhat cursorily treated both by the hagiographers and by the secular chroniclers. In spite, however, of some divergences in detail, a fairly consistent general narrative can be pieced together from them ; I can here only give a summary account, since a full survey (on which I am at present working) would be too long and involved for the present work. Thus :

A Jewish Himyarite king killed some Byzantine merchants who were passing through Yemen on their way to Aksum to trade. Aksumite forces commanded by someone whom the Book of the Himyarites, ch. 5 [18] calls *Ḥywn'*, thereupon invaded Yemen. The Aksumite king was at that time a pagan, but vowed to become a Christian in the event of his being victorious ; he was victorious, fulfilled his vow, and placed a Christian king on the Himyarite throns, the defeated Jewish king being either killed (according to the Pseudo-Dionysius [19]) or forced to flee and

(13) Murad KAMIL, « An Ethiopic inscription found at Mareb », *Jnl. Sem. St.* 9, 1964, 56-7 ; and W.W. Müller, « Zwei weitere Bruchstücke der äthiopischen Inschrift aus Marib », *Neue Ephemeris f. sem. Epigr.* 1, 1972, 59-74.

(14)*mstl* ; see BEESTON, « Notes on Old South Arabian Lexicography 9 » (*Muséon* 88, 1975) 187-8.

(15) W.W. MÜLLER, « Eine paulinische Ausdrucksweise in einer spätsabäischen Inschrift » (*Raydan* 3, 1980), 75-81.

(16) J.F. BOISSONADE, *Anecdota Graeca* vol. 5, 1833, §§ 1, 20. See G.L. Huxley, « On the Greek Martyrium of the Negranites », *Proc. R. Irish Acad.* vol. 80C, n° 3, 1980, 43.

(17) *The Martyrs of Najran, new documents* (*Subsidia hagiographica* 49) Bruxelles, 1971, 235 ff. Since as pointed out below, 633 Himyarite (the date of Ry 507-8 and Ja 1028) was the year of the martyrdoms, acceptance of Shadid's date for these implies a base date for the Himyarite era in 115 B.C. whereas acceptance of the Martyrium date implies 110 B.C.

(18) ed. A. Moberg, Lund, 1924.

(19) *Chronicon pseudo-Dionysianum vulgo dictum*, ed. J.B. Chabot, II (*CSCO* 104, *Scriptores syri* 53) Louvain, 1933, 54-7, 68-9.

hide in the mountains (according to the Greek Martyrium). After some time, the Christian Himyarite king died, and his successor was either a new Jewish king (Pseudo-Dionysius) or the former one (Martyrium) who had now emerged from hiding. In this second Jewish reign, the Himyarite king massacred the Abyssinians in Zafar and burnt the church there. Apprehensive of Aksumite retaliation (see the Book of the Himyarites ch. 8, where the king says « war is nigh to breaking out against us »), he mustered his forces and called on Najran for supporting levies. The latter started out, but turned back on learning the news of the massacre in Zafar. The king then besieged Najran, without military success, but secured its capitulation by a false promise of amnesty ; once in control of the town he broke his promise and massacred the martyrs. The Aksumites again invaded, gained the victory, and killed the Jewish king. They then withdrew, having established a native Himyarite Christian named Esimiphaios (thus Procopius) [20] on the Himyarite throne as a vassal of Aksum. After some time, the Abyssinians settled in Yemen revolted and « shut up » Esimiphaios in a fortress, and placed on the throne a Christian named Abram ; the latter threw off the Aksumite allegiance, but at a later time, after the death of the king who had installed Esimiphaios, agreed to pay tribute again. On the other hand, the accounts of Pseudo-Dionysius and John Malalas [21] contain no mention of the reign of Esimiphaios and present Abram as having been placed on the throne by Aksum immediatemy after the death of the Jewish persecutor of the Najranites. Malalas also has an account of an embassy sent by the emperor Justinian early in his reign to Aksum in order to induce the Aksumite king to attack Persia : the logistic possibility of this is explained by the comment that the Aksumites had defeated and killed a Himyarite king and that his successor was subject to Aksum.

Salient facts in this narrative are that there were three distinct phases of Himyarite persecution of Christians, the victims in the first case being Byzantine merchants, in the second Abyssinians settled in Yemen [22], and in the third the Najranites ; and that there were two distinct Aksumite invasions of Yemen. For this reason, the statement of Cosmas Indicopleustes [23] that « in the beginning of the reign of Justin » [24] he personally witnessed Aksumite preparations for an invasion of Yemen, is less helpful than one would have hoped, since there is nothing to show whether this was the first or the second invasion ; certainly the remark is not conclusive evidence that the Najran martrydoms must have been in 518 rather than 523.

---

(20) *De Bello Persico* 1, §XX.

(21) *Chronographia*, ed. Dindorf, 1829.

(22) A limited number of native Himyarite Christians and Syrian clerics are also recorded as having perished, presumably being treated as fifth-columnists ; but by far the greatest number of the victims were Abyssinians.

(23) *The Christian Topography*, book 2, § 56.

(24) Since Justin reigned 518-527, this cannot indicated any time later than say 522.

It will be noticed that on the whole the epigraphic sources can be fitted into this narrative, though with some uncertainties. The one thing that seems incontrovertible is that the inscription Ja 1028, dated 633 Himyarite, describes a situation which from the literary sources must have been a few months previous to the martyrdoms of Najran. One might also feel justified in thinking that the Aksum Geez inscription, with its reference to a commander named *Ḥyn*, refers to the first invasion which according to the Book of the Himyarites was conducted by *Ḥywn'*. The Geez text at Marib may likewise belong to the first invasion, if we accept the Martyrium version according to which the result of this was not the death, but only the flight, of the Himyarite king. The Istanbul inscription's Simyafa' has been generally supposed to be identical with Procopius' Esimiphaios ; but J. Pirenne [25] has suggested that he might have been (perhaps considerably) earlier. The only actual discrepancy between epigraphic and literary sources is that the former speaks of a demand for « hostages » from Najran, while the Book of the Himyarites speaks of military levies ; yet the two presentations are not necessarily incompatible, since the levies may indeed have been regarded on the Himyarite side as guarantees against hostile action.

A matter which has not, so far as I know , been hitherto discussed, is the motive for the persecution. It seems to me unlikely that this should have been pure religious fanaticism, except possibly on the part of Yusuf himself. But the support for his policy which he received from the magnates of the realm (specially the Yazanid lords) is more likely, I suggest, to have been prompted by xenophobic reaction against a possible extension of the influence of the Byzantine empire into the southern Red Sea area. This would account for the first and second phases of persecution, and the special savagery of the Najran affair would have been occasioned by what, from the Himyarite side, could be seen as treachery in the withdrawal of the levies (or hostages).

In contrast to Christianity, Judaism in the Himyarite lands is attested already in the latter part of the fourth century. An inscription from a site close to Zafar mentions as king Dhar'i'amar Ayman, who is known to have been reigning in 493 of the Himyarite era [26], and its author has the characteristically Jewish name of Yahuda. He records the construction of his « house » (*bayt*) named Yakrub, « by God's favour , and with the support (*ṣilat*) of the community of Israel, and by authority of the king and the royal family ». It is significant that « community » is expressed not by a Hebrew technicality such as *qahal*, but by the purely Sabaic term *sha'b* which traditionally applied to a group of economically

(25) On palaeographic grounds ; see the discussion in J. Ryckmans, « Some Remarks on the Late Sabaean Inscriptions » (*Proc. of the first Internat. Symposium on studies in the history of Arabia*) Riyadh, 1979 [issued 1981], 61-2. The proposal is for a dating some thirty years before the death of king Yusuf ; but I would question whether palaeography can provide datings as close as this for epigraphic texts.

(26) RES 3383.

and socially interdependent villages, or to a group following a particular profession, such as the *'tly* (concerned with breeding and caring for horses). Evidently by this time there was a well-established Jewish community (or communities) of some wealth and standing, fully integrated into the social structure and enjoying the patronage of the king. One may recall that in mediaeval Europe, the Jewish communities of England, Poland and Rome were under the direct protection of king or pope [27].

The supposition that king Dhar'i'amar himself was of the Jewish faith seems to me unfounded. The concluding clause of the inscription contains an aspiration « that no harm may befall the royal *makannat* of the *makrab* (named) Aḥlak », but this can hardly be construed as evidence of the king being a Jew. It is true that the « house » Yakrub may well have been a *bet din* (synagogue), but Geez *mekwrab*, while it can be applied to a Jewish place of assembly, in itself means no more than « assembly », just as is the case with the Greek word *sunagôgê*. My view is that in our context *makrab* means simply a building for public assembly, having a special place (the *makannat*) in it for the king or royal representative (like the apse where the magistrate sat in a Roman hall of judgment) ; and that the phraseology is a tournure for « royal authority » just as the « sublime Porte » (*al-Bâb al-'âlî*) is a tournure for the authority of the Ottoman sultan [28] ».

Through the fifth century and the beginning of the sixth, there are no inscriptions quite so explicit as the foregoing one. But several show a perceptible Jewish influence on their phraseology : e.g. the use of *shalom* (spelt with a *w*) [29], and rather astonishingly « Gods (morphologically plural !) to whom (singular !) belong heaven and earth » [30] which is a manifest calque on the Hebrew pseudo-plural Elohim. Nevertheless, these texts stand out in marked contrast to the much larger body of ones displaying only the neutrally coloured Rahmanism, and I think it must be concluded that Judaism did not at any time prevail among more than a minority of the population.

Whether any of the fourth and fifth century kings can have been practising Jews is a difficult question. Epigraphic evidence in favour of it is lacking, and in the literary sources the only one of whom this is said

---

(27) In the case of Poland, N. DAVIES (*God's Playground, a history of Poland*, Oxford, 1981, vol. I, 130-1) writes, « The foundations of Jewish autonomy were laid under royal patronage... the principle was accepted that the elected Elders of the *kahal* or « Jewish Commune » should administer their affairs themselves. In each locality, they were to be supervised, and protected, by the royal Wojewoda or Starosta ».

(28) In MAFY Rayda 1 (C. ROBIN, *Le Pays de Hamdan*, Paris, thesis) the *makrab* is quite probably a synagogue. But I find it difficult to imagine what feature of a synagogue coulde have been termed « the royal *makannat* ».

(29) Robin Nag 1 and MAFY Rayda 1 ; in a fragmentary text Gar Framm 7 (G. GARBINI, « Frammenti epigrafici sabei 2 », *Annali Ist. Or. Napoli* 33, 1973, 590) there is a mention of Israel. See C. ROBIN, « Judaisme et Christianisme en Arabie du Sud » (*Proc. Seminar for Arabian St.*, 10) 1980, 88.

(30) Ry 508 (reference in note 8 above).

is' Abukarib As'ad, famous in Arab traditions [31]. Ṭabari has an account of his « conversion » by two propagandists from Yathrib, and of how, after a picturesque folklore story of a sort of « ordeal by fire », he persuaded his folk to follow him ; Ṭabari concludes with his editorial comment « This was the beginning of Judaism in Yemen » [32]. Yet, curiously, the actual narrative nowhere uses the explicit term « Judaism », but speaks only of « their faith » and « his faith » ; could it not be that the original story related to the abandonment of polytheism in favour of monotheistic Rahmanism (in the latter half of the fourth century), rather than to a full commitment to Judaism ?

[N.B. CIH = Corpus Inscriptionum Semiticarum, pars quarta, inscriptiones Himyariticas contines ; RES = Répertoire d'Epigraphie Semitique]

(31) In the epigraphic sources, it is not clear whether the Abukarib As'ad mentioned in RES 3383 as reigning in 493 Himyarite is or is not be regarded as identical with the one attested exactly fifty years later in 543 Himyarite (Ry 534, in G. RYCKMANS, « Inscriptions sudarabes 12 e sér. », *Muséon* 68, 1955, 309).

(32) TABARI ed. de Gœje, I. 901-5.

TABLE DES MATIERES

L'Arabie du Sud – tome I

Le peuple yéménite et ses racines

PREFACE :

Connaissance et ignorance de l'Arabie du Sud, par Joseph CHELHOD 7

Système de translittération de l'alphabet arabe 12

Notices biographiques sur les auteurs 13

INTRODUCTION GENERALE :

Problèmes d'anthropologie cuturelle sud-arabe, par Joseph CHELHOD 17

Première partie

L'ARABIE DU SUD, L'EUROPE ET L'ORIENTALISME

I – **L'Arabie du Sud chez les auteurs classiques,** par Maxime RODINSON 55

II – **L'Arabie du Sud et l'Europe à l'aube des temps modernes,** par Henri LABROUSSE 91

III – **Les grands explorateurs,** par Joseph CHELHOD 111

Deuxième partie

L'HOMME, SON ENVIRONNEMENT ET SES ORIGINES

IV – **L'espace yéménite et ses habitants,** par Pierre MARTHELOT 137

V – **En interrogeant l'anthropologie physique,** par Patrice RICHARD 153

VI – **L'Arabie du Sud avant l'histoire : état actuel des connaissances au Yémen du Nord**, par Roger DE BAYLE DES HERMENS 185

Troisième partie

L'ARABIE DU SUD AVANT L'ISLAM

VII – **La civilisation de l'Arabie méridionale avant l'Islam**, par Christian ROBIN 195

VIII – **L'art et la pensée chez les anciens Yéménites**, par Giovanni GARBINI 225

IX – **L'expansion de l'Arabie méridionale**, par Lanfranco RICCI 249

X – **The religions of pre-islamic Yemen**, par Alfred F.L. BEESTON 259

XI – **Judaism and Christianity in pre-islamic Yemen**, par Alfred F.L. BEESTON 271

Cartes 155, 197, 199

Photos hors texte 144/145, 192/193, 224/225, 256/257

Sommaire du tome II

De l'Hégire aux idéologies modernes

- L'Islam en Arabie du Sud.
- Histoire de la pensée religieuse au Yémen.
- One hundred years of Yemeni history : 1849-1948.
- Introduction à l'histoire des juifs du Yémen.
- Histoire de la communauté juive du Yémen aux XIX^{e} et XX^{e} siècles.
- La double révolution yéménite : 1948-1970.
- Une économie qui se cherche : le capitalisme au Nord.
- Une économie qui se cherche : la voie nationale démocratique à perspectives socialistes au Sud.
- L'émigration yéménite.
- Conclusions des tomes I et II : la formation de la société yéménite.

Sommaire du tome III

Culture et institutions du Yémen

- L'ordre social.
- L'organisation tribale.
- La parenté et le mariage.
- L'évolution du système de parenté.
- La société yéménite et le droit.
- Aspects du coutumier yéménite de type bédouin.
- Le droit intertribal.
- La femme yéménite.
- Les cérémonies du mariage.
- La société yéménite et le *qât*.
- Ethnologie des juifs du Yémen.
- Contribution à l'étude de l'architecture de montagne.
- Le mouvement littéraire contemporain en Arabie du Sud.
- Bibliographie sélective.
- Index général des trois tomes.

ACHEVE D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
LIENHART ET Cie A

EN JANVIER 1984
DE L'IMPRIMERIE
AUBENAS D'ARDECHE

N° 1917 - *Imprimé en France*

DEPOT LEGAL : JANVIER 1984

Le Yémen ou « pays de la droite » n'est autre que l'Arabie Heureuse des classiques, célèbre par ses aromates, son encens et le souvenir d'une reine de légende. Pourtant, hormis l'évocation romantique de la Terre de Saba par André Malraux, le lecteur contemporain qui voudrait se faire une idée du passé prestigieux de l'Arabie du Sud et de son histoire depuis l'Islam n'aurait le choix qu'entre des travaux hautement spécialisés et quelques ouvrages vulgarisés à l'extrême. Dans les deux cas, il risque de passer à côté de l'essentiel : l'importance de l'antiquité sud arabe, son rôle religieux dans le futur monothéisme musulman, la place prise par le Yémen dans l'édification de l'Empire arabe, les structures sociales et familiales de l'Arabie du Sud, sa culture, ses institutions et sa spécificité. Il y a là un vide qu'il fallait combler. C'est précisément ce que se propose cet ouvrage, en trois volumes. sur l'histoire et la civilisation de l'Arabie du Sud.

Dans ce premier tome on éclaire d'abord les origines du peuple yéménite, en faisant appel à la préhistoire, à l'anthropologie et même à une discipline d'avant garde : l'hémotypologie. Grâce à l'archéologie et à l'épigraphie, on parvient à faire le point sur l'histoire des anciens royaumes de l'Arabie du Sud, leur expansion, leur art, leurs croyances religieuses, leur conception de la vie et de la mort. Cette longue période de plus de mille ans est notamment marquée par l'hégémonie des Sabéens, leur essor économique, leur maîtrise des eaux, la revivification du désert grâce à un ingénieux système de barrages dont celui de Ma'rib, l'un des plus importants de l'antiquité. Puis c'est le déclin, le progrès rapide et irrésistible de la désertification et de la bédouinisation. L'unité culturelle et linguistique de la Péninsule arabe est sur le point d'être réalisée, préparant ainsi la voie à l'Islam.

Cet ouvrage est publié sous la direction de Joseph Chelhod, spécialiste de la sociologie et de l'ethnologie de l'Orient arabe, professeur à l'Université de Paris III et maître de recherche au C.N.R.S. Auteur de nombreux articles et livres, il présente aujourd'hui ce travail, fruit d'une dizaine d'années de recherches et de la collaboration des meilleurs spécialistes mondiaux de l'Arabie du Sud.

ISBN : 2 7068.0854 3

Prix 98 F